

Global Gay : Comment la révolution gay change le monde

Heather Anastasiu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

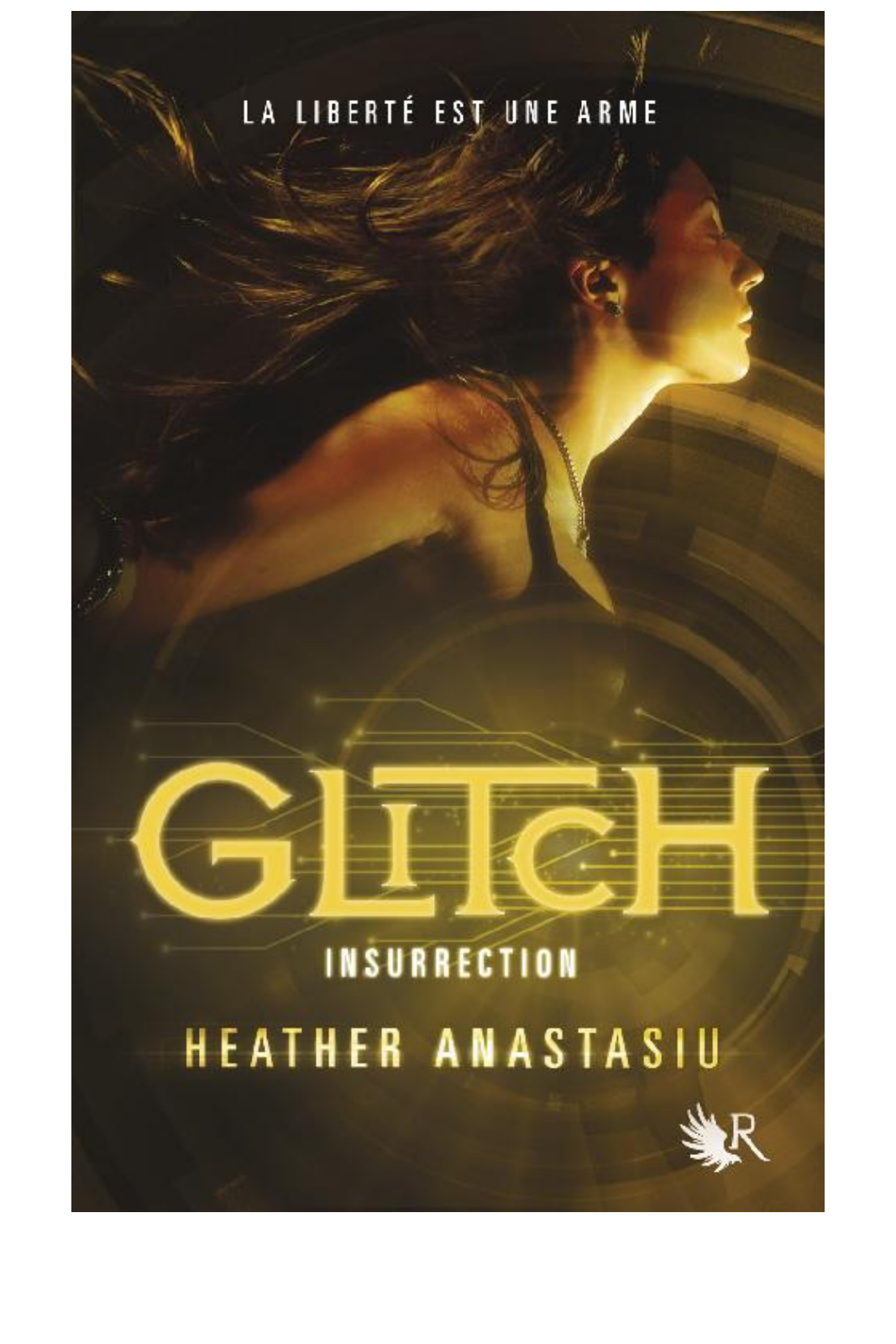
LA LIBERTÉ EST UNE ARME

GLITCH

INSURRECTION

HEATHER ANASTASIU





LA LIBERTÉ EST UNE ARME

GLITCH

INSURRECTION

HEATHER ANASTASIU





Collection dirigée par Glenn Tavenne

L'AUTEUR

Heather Anastasiu, jeune auteur de vingt-neuf ans, a déjà été publiée dans plusieurs journaux américains. Elle vit actuellement au Texas avec son mari et son fils. Parallèlement à l'écriture de la trilogie *Glitch*, elle poursuit une thèse en littérature « jeunes adultes ».

Retrouvez tout l'univers de
GLITCH
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Heather Anastasiu

Glitch

INSURRECTION

LIVRE III

traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Ardilly

roman



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : SHUTDOWN

© Heather Anastasiu, 2013

Traduction © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2013

Couverture : Design Ervin Serrano. © Netfalls - Remy Musser, wongwean et yienkeat / Shutterstock

EAN 978-2-221-14058-1

(édition originale : ISBN : 978-1-250-00301-0, St. Martin's Press, New York)

Cet ebook vous est offert par Sofi974 dans le cadre du projet "Partageons pour Noël" lancé par ebookdz.

Bonne lecture et bonnes fêtes

Sofi974



À papa et maman

1.

Le soleil se couche lentement derrière les montagnes, aspergeant l'horizon d'une lumière rouge et ocre. Le vent balaie ma chevelure. Je frissonne malgré la douceur de l'air, en proie à mille craintes. Arriverai-je un jour à me faire à l'immensité du ciel, au souffle du vent, à la caresse du soleil sur mon visage ?

Je m'adosse au rocher, à l'extérieur de la Fondation. Voilà des mois que je m'exerce à juguler mes allergies. À force d'entraînement, mon organisme ne réagit quasiment plus aux substances dont est chargé l'air de la Surface. Même ma gorge a cessé d'enfler au contact des allergènes. Je n'arrive toujours pas à croire que je puisse me tenir à l'air libre sans avoir à craindre de succomber à l'une de mes crises. Car, grâce à la Chancelière, je suis allergique à quasiment tout – au pollen, aux moisissures, et même au soleil. Mais je peux désormais sortir sans manifester le moindre symptôme, quel qu'il soit – essoufflement, gonflement de la langue, ou éruption cutanée.

Il y a un an et demi, Adrien a eu une prémonition où il me voyait, dehors, sous le soleil. À l'époque, je pensais que cela voulait dire qu'on trouverait un remède à mes allergies. Mais la réalité est tout autre. Je suis en permanence sur le qui-vive. Bravant mon système immunitaire, jugulant mes mastocytes pour les empêcher de libérer une quantité mortelle d'histamine. Sauf dans la Fondation qui bénéficie d'un système de filtration d'air ultrasophistiqué.

Je n'irai pas jusqu'à dire que je le fais machinalement, mais presque.

J'expire longuement.

Tout est en place. Je suis aujourd'hui l'atout majeur de la Résistance. Demain, je pars en mission. Une mission qui pourrait bien changer la face du monde.

Une boule se forme dans ma gorge. Une sensation désagréable qui n'a rien à voir avec une réaction allergique. Non, c'est l'espace vide près de moi qui provoque ce malaise. Adrien. C'est lui qui m'a fait découvrir ce point de vue pour la première fois. Lui qui m'a conduit ici, au sommet de la montagne, à l'endroit où l'aire de chargement s'ouvre sur

la Surface, pour me montrer l'horizon. Il y a six mois à peine. À cette époque, tout était encore... Disons qu'à ce moment-là, Adrien était encore lui-même.

Je chasse cette image de ma tête et savoure un instant la sensation du vent dans mes cheveux avant de pivoter sur moi-même pour regagner la Fondation. Je retraverse l'entrepôt et monte dans l'ascenseur.

Parvenue au niveau inférieur, je passe par le poste de décontamination. Je me glisse dans la cabine et fais couler l'eau. La douche me débarrasse des allergènes avant que je ne pénètre dans le bâtiment à proprement parler. Mes pensées tendent à s'égarer, mais je les retiens. Il faut que je fasse le vide en moi, comme nous le répète sans cesse Jilia lors des séances de méditation. Les pensées qui nous traversent sont rarement en rapport avec l'instant présent. Bien souvent, nous sommes soit préoccupés par le passé, soit soucieux de l'avenir. L'astuce pour gérer notre don, c'est de taire toute pensée parasite afin d'être présent à cent pour cent.

Mais faire le vide est plus dur qu'il n'y paraît. Surtout lorsque tant de choses se bousculent dans ma tête. J'applique la méthode de la respiration : j'inspire et j'expire lentement en comptant jusqu'à dix et je recommence. Le visage d'Adrien m'apparaît... puis je songe à la mission à venir, et l'inquiétude me gagne. Vite, je refoule tout cela pour me concentrer sur les chiffres. Le temps que j'enfile un pantalon et une tunique propres, il règne dans ma tête un tel calme que je me sens presque en paix avec moi-même.

Jusqu'à ce que j'ouvre la porte et tombe nez à nez avec Max.

Une bouffée de colère me gagne, balayant d'un coup la quiétude que j'avais atteinte. Je passe devant lui sans lui accorder un regard, mais il m'emboîte le pas.

— Zoe, tôt ou tard, il faudra bien que tu me parles. On part ensemble en mission demain et toi, tu refuses de me dire bonjour ?

Je me fige net et pivote vers lui.

— Si tu m'accompagnes demain, c'est parce qu'on a besoin de ton don. Point barre. Crois-moi, tu es la dernière personne au monde que j'aurais choisie comme coéquipier.

Sur ces mots, je me remets à marcher. Que Max participe avec moi à cette opération me révulse. Mais on n'a guère le choix. Si ça ne tenait qu'à moi, il pourrirait dans un cachot. Jusque-là, je me suis toujours débrouillée pour l'éviter. Au début, il était confiné dans sa cellule. Par la suite, on l'a libéré quelques heures par jour après que Henk lui a mis un bracelet électronique. Mais même là, j'ai trouvé le moyen de l'esquiver. Dès qu'il s'approche, je file dans la direction opposée ! Et c'est précisément ce que j'ai l'intention de faire maintenant. Nous avons revu en détail nos rôles pour la mission. Nous les connaissons sur

le bout des doigts. Inutile d'en reparler.

— Tu ne vas pas m'en vouloir toute ta vie, réplique-t-il en me rattrapant par le bras. Avant, nous étions amis, ajoute-t-il, les traits radoucis.

Je le dévisage, bouche bée. Pense-t-il vraiment qu'on peut tirer un trait sur le passé comme par magie ? Tourner la page, oublier l'année passée ? Oublier qu'il a aidé la Chancelière à capturer et torturer le garçon que j'aime ? Pris sa place pendant deux mois ?

En même temps, Max a toujours vécu dans un aveuglement total, un talent encore plus développé chez lui que son don de métamorphe. Il ne s'est toujours soucié que de ses propres désirs sans jamais songer aux gens qu'il détruisait pour parvenir à ses fins.

Max paiera le moment venu. Je m'en fais le serment. S'il s'imaginerait que je vais lui pardonner un jour ce qu'il a fait à Adrien, il se met le doigt dans l'œil.

Pendant que Max se faisait passer pour lui, Adrien était torturé par la Chancelière. D'une certaine manière, son amour pour moi l'avait immunisé contre l'influence de cette femme. Voyant que même sous la torture, il refusait de partager ses visions, elle a alors procédé à l'ablation d'une partie de son cerveau. Après sa lobotomie, Adrien s'est certes montré accommodant, mais il a cessé d'avoir des visions. L'expérience l'a vidé de sa substance. Aujourd'hui, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Et malgré les traitements de reconstruction de tissu neuronal, il semble toujours incapable de ressentir la moindre émotion. Il est comme anesthésié.

Avant cela, j'avais toujours trouvé des excuses au comportement de Max, à ses décisions, aux atrocités qu'il commettait. Cette fois, il est allé trop loin. Jamais je ne pourrai lui pardonner, même après sa mort.

Je ne sais toujours pas ce qui, de la colère ou du chagrin, est le plus salubre. En tout cas, la colère est plus productive. Car, alors que la tristesse m'engourdit comme si j'avais envie de dormir pendant un siècle, la rage me pousse à agir, m'insuffle de l'énergie et un but. Je prépare ma vengeance contre la Chancelière. Lentement mais sûrement. La plupart du temps, cette pensée m'occupe tellement que j'arrive à refouler la culpabilité. Disons plutôt que je l'enfouis dans un coin de ma tête et la ressors par moments pour alimenter la colère au lieu de la laisser me ronger de l'intérieur.

Je repousse la main de Max tout en ravalant ma bile. Heureusement pour lui, ce que je pense vraiment, je le garde pour moi : j'ai hâte de voir son cercueil s'engouffrer dans l'incinérateur, y être réduit en un tas de cendres.

La violence de cette image me surprend moi-même.

Avant, une pensée pareille ne m'aurait jamais traversé l'esprit. Il y a un an et demi, je ne savais même pas ce que le terme *haine* signifiait.

Mais Max a su me l'enseigner à merveille.

— Zoe, je suis navré de ce que j'ai fait, et tu le sais.

Je secoue la tête.

— Tu penses qu'il suffit de t'excuser ?

— Zoe, ça veut dire que je fais des efforts, que je suis en train de changer ! Le soir de notre rencard, quand c'est devenu très... (Il se penche vers moi.) Quand c'est devenu très *chaud*, j'ai arrêté avant que ça n'aille trop loin. Ça prouve bien une chose, non ? Cette nuit-là, j'ai eu une sorte de déclic. J'ai pris conscience que je ne voulais plus être cette espèce d'égoïste qui fait comme bon lui semble en se fichant des retombées de ses actes. Pourtant, crois-moi, je crevais d'envie de passer à l'étape supérieure ! Mais je vais continuer à m'améliorer. Qui sait, peut-être qu'un jour, tu finiras par m'aimer ?

Je lâche un petit rire dédaigneux sans me soucier du chagrin qui se peint sur ses traits. Puis je me ravise et tente de calmer la rage qui bout en moi. J'ai beau haïr Max, j'ai besoin de lui pour la mission. L'important, c'est que je ne sois pas dupe de son numéro de charme. Je sais pourquoi il se montre si prompt à aider le Réseau. Pour obtenir un allègement de sa peine de prison, certes. Mais avant tout, il cherche à faire partie de ma vie à nouveau. Dans ce but, il est prêt à tous les compromis. Par exemple, il a accepté qu'on lui plante une nouvelle puce dans le crâne ; au moindre écart de sa part, on appuie sur un bouton et *hop* ! l'implant libère une décharge qui lui grille le cerveau. Nous sommes deux à posséder une télécommande : un chargé de mission à la Fondation et moi. C'était nécessaire, vraiment, car il a fallu lui ôter son bracelet électronique pour la mission. Chaque véhicule qui pénètre dans Cité-Centrale est scanné. Or le bracelet risquerait de faire sonner le détecteur. Avec ce système, si d'aventure Max est tenté de nous trahir encore ou bien de s'échapper, il mourra dans les minutes qui suivent.

Voilà quelques mois déjà qu'il cherche à me prouver par tous les moyens qu'il a changé. Qu'il s'est amendé. Molla a même réussi à convaincre le Professeur de lui permettre de passer quelques heures par jour en compagnie de son bébé, sous surveillance. Je ne comprends vraiment pas Molla. Malgré tout ce qu'il a fait, elle continue à l'aimer. Lorsqu'il porte leur petit garçon – qu'elle a baptisé Max Junior –, je décèle dans les yeux de Molla une lueur d'espoir. Je vois bien qu'elle se voile la face, persuadée que Max est soudain devenu l'homme qu'elle a toujours voulu qu'il soit. Apparemment, ils sont deux à posséder une incroyable capacité à s'aveugler.

Je presse le pas dans le couloir et il ne cherche pas à m'arrêter.

À mon entrée dans la clinique, Jilia lève la tête.

— Bonjour, Zoe.

— Du nouveau ?

— Oui. Henk m'a envoyé un message il y a une heure. Tout s'est passé comme sur des roulettes. Son équipe a capturé les deux Supérieurs. Il ne vous reste plus qu'à prendre leur place et à vous faire passer pour eux.

J'inspire un grand coup. À présent, la machine est lancée. Impossible de revenir en arrière.

— Quand part-on ?

— Dans une heure. Vous arriverez à Cité-Centrale tard dans la soirée.

Je triture ma manche.

— Tu sais où se trouve Adrien ? J'aimerais lui dire au revoir.

Jilia baisse la tête et fait mine d'arranger ses instruments chirurgicaux sur un plateau.

— Il est passé il y a une demi-heure pour recevoir son injection quotidienne. Je crois qu'il est allé au réfectoire ensuite.

— Merci.

— Zoe, m'arrête-t-elle en posant la main sur mon bras. Sois prudente.

J'acquiesce en silence avant de tourner les talons. Je remonte le long couloir qui flanque la cafétéria. Une fois devant, j'entrouvre la porte et jette un coup d'œil presque hésitant à l'intérieur. Comme toujours, la cantine est bondée. La Fondation est l'un des derniers abris sûrs de la Résistance. En tant que tel, elle accueille un flot continu de réfugiés. Flot qui s'accroît de jour en jour.

La salle est noyée dans le brouhaha des conversations. Ici et là, des enfants se pourchassent en riant, tandis que les adultes arborent pour la plupart une expression morne. Certains fuient depuis des mois. Ils savent aussi bien que moi que notre situation est précaire.

Peu à peu, nos agents tombent comme des mouches. Grâce à son don, Bright délie les langues des prisonniers. Le nombre de Résistants n'a jamais été aussi bas. Et comme un malheur ne vient jamais seul, nous avons un mal de chien à trouver de quoi ravitailler la Fondation. Quand ils ne se sont pas fait capturer, nos contacts craignent pour leur vie et refusent désormais de nous aider.

Bref, malgré le rationnement mis en place, nous ne pourrons bientôt plus nourrir tout le monde. Certains commencent déjà à s'en plaindre. Pas plus tard que la semaine dernière, nous avons surpris un groupe en train de piller le garde-manger...

Je chasse ces sombres pensées et prends une grande inspiration. Tout va s'arranger. Une fois la mission accomplie, nous remonterons enfin la pente.

Parcourant la salle du regard, je finis par repérer Adrien dans un coin. Assis à une petite table, il est plongé dans la lecture de sa tablette. Je l'observe un instant afin d'emporter cette image avec moi en mission.

À le voir dans une position si familière, mon cœur se pince et un flot de souvenirs m'assaille. Prise d'un regain d'optimisme, je me dis qu'aujourd'hui sera peut-être le grand jour. Le jour du délic. Je vais m'approcher de lui, prononcer son nom. Il lèvera la tête, le visage éclairé d'un sourire radieux. Ce sourire qu'il me réserve, rien qu'à moi.

Je m'avance dans sa direction, priant pour étirer à l'infini ce moment chargé de potentiel, ce moment où je caresse l'espoir de retrouver le garçon que j'aime.

Mais, en me voyant approcher, il détourne la tête et me présente ces vilaines cicatrices rouges qui lui barrent tout le côté gauche du crâne. La preuve incontestable que rien ne sera plus jamais comme avant. Pas après ce que la Chancelière lui a fait subir. Ses cheveux bouclés repoussent peu à peu, sauf à l'endroit des cicatrices.

La gorge nouée, je m'assieds près de lui comme à mon habitude. Chaque après-midi, je mets un point d'honneur à lui consacrer une heure de mon temps, même si je suis débordée depuis que la Résistance m'a nommée Colonel. Au début, je pouvais lui prendre la main. Mais depuis quelques semaines, il ne se laisse plus faire. Je ne sais pas si c'est bon signe, signe qu'il est en train de redévelopper son libre arbitre. Ou pas. Car l'Adrien que je connais n'aurait jamais manqué une occasion de se rapprocher de moi et de me toucher.

— Comment tu te sens ?

— Faible, nauséeux.

— Navrée d'entendre ça... C'est le traitement ?

— Les injections de Doc. C'est très désagréable.

Je m'apprête à lui prendre la main, mais il la glisse sous la table avant que je l'effleure. Je mets quelques secondes à me ressaisir. Voilà un mois qu'Adrien se dérobe dès que j'essaie d'établir le contact.

Je tâche de camoufler mon trouble.

— C'est pour ton bien, dis-je d'une voix que je veux ferme. Les injections vont stimuler la croissance d'un nouveau tissu amygdalien.

Il se contente de fixer sa tablette en silence.

— Et sinon, comment tu te sens – d'un point de vue émotionnel ?

Mais Adrien se retranche en lui-même, comme chaque fois que je lui pose cette question.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Toutes mes visites se déroulent de la même façon. Je me lance dans un monologue d'une heure, qu'Adrien ponctue par moments de réponses monosyllabiques. Je dois avouer que le son de sa voix me manque. Au point que je redoute parfois de l'oublier. Oublier ses intonations enjouées, oublier la sensation que j'éprouvais lorsqu'il me dévorait des yeux, ou bien le regard dont il me couvait quand il me susurrail les trois mots les plus magiques de notre langue : je t'aime.

Il lève brièvement la tête avant de se replonger dans son texte.

— Un jour, tu m’as qualifié de philosophe, dit-il. Du coup, je lis de la philosophie.

Sa remarque me redonne un brin d’espoir. Il s’en souvient, tant mieux. Certes, Jilia m’a bien précisé que la mémoire d’Adrien était intacte. Le problème, c’est que ces souvenirs ne déclenchent aucune émotion. Il faut que les connexions se reforment. N’empêche, dans ma tête, plus il se souviendra, plus il sera capable de tisser ces liens émotionnels lui-même. Je l’ai traité de philosophe lors de nos premières conversations, tandis qu’il tentait de me convaincre que les gens avaient une âme, que nous étions bien plus que quatre membres reliés entre eux par un système nerveux central.

Il finit par croiser mon regard.

— Ça parle du mythe de Sisyphe. Tu connais ?

Je lui fais signe que non. À part les livres au programme, je n’ai pas lu grand-chose.

— Raconte.

Je préfère encore cela aux théorèmes de maths qu’il étudie sans relâche. Théorèmes qu’il a tenté de m’expliquer maintes fois. Non seulement je n’y comprends rien, mais en plus, dans ces moments-là, Adrien est tellement captivé par son raisonnement qu’il en oublie ma présence.

Quelques secondes s’écoulaient avant qu’il ne reprenne la parole. J’ai l’impression que son regard s’adoucit un instant. Mais le changement est passager.

— C’est l’histoire de cet homme qui se retrouve aux Enfers dans la mythologie grecque. Tu sais ce que c’est que les Enfers ?

Un frisson désagréable remonte le long de ma colonne vertébrale. Je n’aime pas trop le tour que prend la conversation. D’un autre côté, je trouve cela plutôt encourageant qu’Adrien parle et me pose des questions.

— Ce n’est pas ce lieu horrible où les gens de l’Ancien Monde croyaient finir une fois... morts ?

Il hoche la tête.

— Cet homme est aux Enfers, et... disons que là-bas, ils ne manquent pas d’imagination quant aux châtiments et savent que le pire des supplices n’est pas forcément la souffrance physique.

— Et quel châtiment ont-ils réservé à cet homme ? dis-je d’une voix à peine audible.

J’ai beau vouloir encourager Adrien à s’exprimer, je ne suis pas sûre de désirer entendre la suite.

— Il fut condamné à faire rouler jusqu’au sommet d’une colline un rocher qui redescendait chaque fois jusqu’en bas juste avant qu’il n’y parvienne. Du coup, il devait recommencer encore et encore. Sans répit. Pour l’éternité.

Je lui demande d'une voix hésitante :

— Tu as conscience que c'est juste une histoire ? Que ça n'est jamais vraiment arrivé ?

Adrien brandit sa tablette.

— Je suis en train de lire les essais d'un certain Camus, qui compare notre existence à ce mythe. Nous menons une vie vaine, monotone et absurde. Or se persuader du contraire, c'est se mentir à soi-même.

Je n'arrive pas à croire que ces mots sortent de sa bouche. Mon cœur se serre douloureusement.

— Non, rétorqué-je en me rapprochant de lui. La vie ne se résume pas à ça. Il y a plein d'autres choses. Comme l'amour, la beauté et le courage.

Il détourne la tête.

— D'après Camus, l'amour est une invention. Une histoire que les hommes se racontent afin de donner un sens à leur existence. Pour lui, il faut du cran pour regarder la vie en face et la voir telle qu'elle est. Tous autant que nous sommes, nous faisons en vain rouler un rocher vers le sommet de la colline. Inlassablement.

— Adrien...

Je pose la main sur son bras, qu'il retire aussitôt.

— Peut-être que je ne suis pas aussi malade que vous le pensez tous, observe-t-il d'une voix calme. Peut-être que, au contraire, je suis l'un des rares à avoir une vision claire de la réalité.

À l'entendre, on croirait que c'est une bénédiction de ne rien éprouver.

Que répondre à cela ? J'ai envie de m'insurger, de lui crier qu'il a tort, de le prendre par les épaules et le secouer vivement jusqu'à ce qu'il se rappelle comment m'aimer. Au lieu de quoi je me lève et m'éloigne lentement de lui pour lui cacher mes larmes. Car contrairement à Adrien, j'éprouve encore des émotions, et l'entendre parler de la sorte me déprime. Il est en train de me briser le cœur en mille morceaux.

Quelques mètres plus loin, je me retourne.

— Je pars en mission demain. On se verra la semaine prochaine, à mon retour.

À nouveau absorbé par sa lecture, Adrien m'ignore. Cette scène m'est familière. Ce n'est pas la première fois qu'il me fait le coup. Nous parlons, Adrien paraît intéressé, voire impliqué. L'instant d'après, il n'est plus là. Comme déconnecté. Plongé dans son propre univers.

Mais s'il est comme ça aujourd'hui, ce n'est pas sa faute.

D'après Jilia, il faut que son réseau neuronal se reconfigure. Avec un peu de chance, son corps apprendra tout seul à recréer ces connexions. Voilà pourtant six mois qu'il suit une cure, et pas l'ombre

d'un progrès à l'horizon. Je m'efforce de rester optimiste, de ne pas perdre espoir, du moins pas devant lui. Mais parfois, c'est très dur.

Il m'a aimée. Et aujourd'hui, il me regarde avec indifférence. Comme si je n'étais qu'une étrangère.

En l'absence d'amélioration, même l'assurance de Jilia commence à s'effriter. Elle fait bonne figure, mais elle ne trompe pas grand monde. Jusqu'ici, personne n'a jamais tenté de réparer le genre de dommages cérébraux subis par Adrien. Et rien ne nous garantit que le traitement porte un jour ses fruits. Il se peut qu'il reste définitivement comme ça. L'Adrien que j'ai connu et aimé n'existe peut-être plus que dans mes souvenirs. Sophia, sa mère, s'est totalement refermée sur elle-même. Tourmentée, abattue, elle vit dans sa bulle, en retrait des autres. C'est du moins l'impression qu'elle me donne lorsque je la vois. Autant dire rarement car elle m'évite, s'arrangeant toujours pour rendre visite à Adrien le matin, de manière à ne pas me croiser.

Donc oui. Je comprends maintenant le sentiment de haine. Je hais les gens qui ont fait ça à Adrien – je hais la Chancelière, je hais Max, et je hais le système pourri jusqu'à la moelle qui a permis à la Chancelière Bright de se hisser au sommet. Et, la nuit venue, quand je me retrouve seule dans mon lit à ruminer, la personne que je hais le plus au monde, c'est moi-même.

Comment ai-je pu permettre ça ? Il fallait que je sois sacrément autocentrée pour ne pas remarquer que Max s'était substitué à Adrien ! J'aurais dû sentir que quelque chose clochait, même si Max peut prendre l'apparence de n'importe qui.

Le cœur au bord des lèvres, je me repasse la scène de notre pseudo-rencard. À l'époque, j'étais tellement soulagée qu'Adrien m'adresse à nouveau la parole après une longue période de mutisme que je n'ai pas prêté attention aux détails pourtant si révélateurs. Sa façon de me prendre dans ses bras et de m'embrasser, par exemple. Je frémis de dégoût en songeant à ces caresses qui n'étaient pas celles d'Adrien mais en réalité celles de Max. Si j'avais vraiment fait gaffe, je m'en serais aperçue sur-le-champ et nous aurions pu secourir Adrien avant qu'il ne soit trop tard.

Une fois encore, je ne me suis pas montrée à la hauteur. D'abord je cause la mort de mon frère aîné ; ensuite j'abandonne mon petit frère, Markan, dans la Communauté. (La Chancelière le fait désormais surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; une exfiltration n'est pas envisageable.) Enfin, cerise sur le gâteau, Adrien est torturé par ma faute. Je sais que réussir cette mission ne suffira pas à racheter toutes mes erreurs passées. Mais s'il est trop tard pour mes proches, je peux encore sauver d'autres vies. Comme le Général Taylor me l'a un jour fait remarquer, il n'y a rien de plus dangereux que quelqu'un qui sait qu'il n'a plus rien à perdre.

2.

— Darl, reprends donc un peu de champagne, fait Max en m’offrant une flûte du liquide pétillant.

J’affiche un sourire factice pour donner l’impression de m’amuser à cette fête fastueuse organisée par les Supérieurs. *M’amuser*. Comme si j’étais là pour ça ! Je réfrène l’envie d’expédier un coup de poing dans le gros plein de soupe qui ne cesse de se pencher à mon oreille et qui, la bouche pleine, me postillonne à la figure. Des morceaux de petits fours giclent de ses lèvres tandis qu’il débite ses âneries. J’ai hâte que la soirée s’achève. Il me faudra une longue douche brûlante pour me débarrasser de toute cette saleté, toute cette infamie.

La nuit dernière, nous avons réussi à infiltrer Cité-Centrale en prenant l’apparence d’un couple de Supérieurs capturé par Henk et ses acolytes. Grâce à son pouvoir, Max projette le visage insipide de cette mondaine sur le mien. Tant que je reste dans un rayon de trois cents mètres autour de lui, les gens qui me regardent voient cette femme et non moi.

— Ma très chère Darl, je t’assure que le champagne te détend, insiste Max. Et tout le monde adore t’entendre rire.

J’accepte le verre qu’il me tend avec un sourire crispé. Quand le Réseau s’est mis à chercher un moyen de pénétrer le cercle très restreint des Supérieurs de Cité-Centrale, Max a suggéré que nous prenions la place de ce couple-là. Leurs relations sociales, leur fortune et leur réputation de fêtards font de Darl et Nihem Westerman la couverture idéale. Ce sont les dernières personnes sur terre que les Supérieurs soupçonneraient de vouloir saboter le Lien.

Que leur petite virée à Cité-Centrale coïncide précisément avec l’absence de la Chancelière a achevé de nous convaincre. C’est dans cette ville que se trouve l’ordinateur central qui gère l’ensemble du Lien. Nous y chargerons un logiciel pirate. Il neutralisera le système auquel sont connectés des milliards d’êtres humains via la puce A-V, l’implant cérébral qui les rend esclaves.

J’aurais préféré que nous prenions la place d’un frère et d’une sœur – car en jouant le rôle du couple marié, Max et moi allons devoir partager la même chambre. Mieux encore, j’aurais aimé qu’on se glisse

dans la ville en secret, puisque Max a désormais le pouvoir d'être invisible. Mais le protocole de sécurité à l'entrée de Cité-Centrale impose un scan complet du véhicule. Un moyen infaillible de repérer les passagers clandestins. Aussi, nous avons dû écarter cette option pour revenir à la première.

Max nous a donné l'apparence de Darl et Nihem, couple de mondains. Nous avons passé le scan rétinien haut la main grâce aux lentilles cornéennes que Henk nous a remises avant notre départ. Puis nous avons anticipé le contrôle d'ADN en plaçant un minuscule échantillon du sang de Darl et de Nihem sous la pulpe de nos doigts. Une fois franchi le premier barrage, le maître de cérémonie, un proche de Darl et de Nihem, est venu nous identifier. À vrai dire, l'homme s'est contenté d'un regard avant de donner le feu vert au garde. Alors seulement, on nous a autorisés à avancer. Pour accéder à Cité-Centrale, les autorités ne laissent rien au hasard. En revanche, une fois dans la ville, les mesures de sécurité sont quasi inexistantes.

Je porte la flûte de champagne à mes lèvres et fais mine d'en prendre une gorgée. Ce soir, je dois garder l'esprit clair si je veux accomplir ma part de la mission : m'arranger pour me retrouver en tête à tête avec la cible, l'éblouir à l'aide du flash, une invention de Henk, et profiter du moment d'égarement de ma victime pour remplacer la clé USB pendue à son cou par une copie. Le flash le désorientera pendant quelques minutes. Si tout se passe bien, il ne se rappellera rien. Au pire, il croira souffrir d'un léger trouble de la mémoire.

Si jamais on s'aperçoit que mon verre reste plein, on se posera des questions. Darl a une réputation de grosse buveuse avec une nette préférence pour les millésimes psychotropes, des vins obtenus à partir du mélange de raisin et d'opiacés. J'examine un instant ma robe scintillante et une haine subite pour la personne que j'incarne s'empare de moi.

Max, alias Nihem, se penche à mon oreille :

— Un petit effort. Avale au moins une gorgée. Les gens commencent à remarquer que tu n'es pas saoule. Tiens, ta cible, fait-il en accompagnant ses mots d'un geste discret du menton.

Je jette un coup d'œil subreptice dans la direction qu'il m'indique, et découvre un homme grassouillet au visage rougeaud. Harold Warnost.

— Et voilà ton vin rouge, dit-il en me passant un verre qu'il substitue discrètement à ma flûte de champagne. Surtout, tu l'asperges bien ! Qu'il soit trempé. Ensuite, tu le suis jusqu'aux toilettes et tu procèdes à l'échange.

J'affiche un sourire radieux, comme si mon mari était en train de me susurrer des mots doux. En vérité, je me retiens de lever les yeux au ciel. Car ce plan, c'est moi qui l'ai conçu. Inutile qu'il me le remémore

dans les moindres lignes. Ma tâche est simple : je dois suivre ma cible jusqu'au petit coin. Max se charge de me rendre invisible dès que je quitterai la salle.

— Et prends donc une gorgée de vin, me chuchote Max. On ne verrait jamais Darl à une fête avec un verre plein. À ce stade de la soirée, tout le monde s'attend à ce qu'elle soit éméchée.

Sur ces mots, Max redresse le buste. J'aspire une goutte de vin du bout des lèvres. Le liquide est fort et me brûle la gorge. Je l'avale de travers et déguise gauchement ma toux en éclat de rire.

— Sacrée Darl, me raille Max en s'éloignant.

Sans doute part-il à la recherche de sa propre cible. Car ce soir, nous nous sommes fixé pour but de récupérer deux clés USB. Et demain, nous nous introduirons dans le poste de programmation de Cité-Centrale pendant que tout le monde assistera aux combats dans l'arène.

— C'est bien, ma chérie, bois, bois, lâche-t-il par-dessus son épaule.

Une remarque qui n'échappe pas à l'attention d'un couple à proximité, qui se met à pouffer de rire. Leur réaction me révulse. Je leur en veux d'encourager Nihem à humilier sa femme.

Après quelques gorgées, les tenues chatoyantes des invités tout autour de moi me semblent encore plus vives, brillant de mille feux. Toute la scène m'apparaît brusquement d'une menaçante frivolité. Quand je songe qu'à peine quelques heures plus tôt, nous étions tous assis autour d'une immense table où les plats défilaient à n'en plus finir. Moi qui ai passé la majeure partie de ma vie à me nourrir de pâtés protéinés et de suppléments hypoallergiques ! Jamais je n'avais posé les yeux sur ce genre de nourriture. À vrai dire, je n'avais aucune idée de ce que certains de ces plats *étaient*. Des viandes très variées, des soupes veloutées, des pâtes baignant dans une sauce crémeuse, des légumes de toutes les couleurs possibles et imaginables.

Mais le dîner de la veille, à notre arrivée, m'a servi de leçon. J'ai appris à mes dépens qu'il ne fallait pas que je mange autant que les autres. Mon estomac n'a pas l'habitude des plats riches, et je ne parle même pas des boissons. Résultat, j'ai passé la nuit à aller et venir entre le caisson antiallergènes qui me sert de lit et les toilettes. Ce soir, forte de cette expérience, je me suis contentée de grappiller poliment un peu de tout, en veillant à laisser l'essentiel de la nourriture dans mon assiette. Ma voisine de table a approuvé mon choix. Avec un mari aussi canon que Nihem, m'a-t-elle dit, j'avais raison de faire attention à ma ligne.

Quel gâchis ! Ce que j'ai laissé dans mon assiette aurait pu nourrir toute une famille à la Fondation pendant une semaine. Mais je ne peux pas me permettre d'être à nouveau malade cette nuit. Chaque minute de sommeil compte. Je sollicite mon pouvoir tout le temps pour

maîtriser mes allergies ; c'est un exercice très éprouvant. D'autant que Cité-Centrale est une ville entièrement aérienne. Évidemment ! Les Supérieurs ne sont pas dupes des mensonges qu'ils servent à leurs sujets. Ils savent que la surface de la terre n'a pas été anéantie par une guerre nucléaire. Ce n'est qu'un prétexte de plus pour nous garder cloîtrés sous terre, pour nous faire redouter l'extérieur. Et pendant ce temps-là, ils vivent comme des coqs en pâte à la Surface et se prélassent au soleil.

Si j'ai consacré les quatre derniers mois à aiguiser mon pouvoir, c'est justement pour me préparer à cette mission. Il avait été question d'envoyer quelqu'un d'autre à ma place à cause de mes allergies, mais j'ai su convaincre le Réseau qu'il fallait que ce soit moi et personne d'autre. En cas de pépin, je suis la seule à pouvoir braver les Régulateurs. J'essaie de me rassurer : il n'y a pas de raison que ça se passe mal. Je vais mener à bien cette opération, neutraliser le Lien une bonne fois pour toutes. Demain, les sujets – parmi lesquels mon frère – seront libres. Enfin, ceux de moins de dix-huit ans, ceux qui n'ont pas encore reçu la version définitive de la puce A-V. Les autres sont pour ainsi dire condamnés.

Demain, nous laissons notre empreinte dans l'histoire. Demain, nous changeons le monde. Demain, le rêve que je nourris depuis le jour où j'ai commencé à glitcher devient réalité. Que les autres, à leur tour, puissent éprouver des émotions !

Les doigts cramponnés à mon verre, je me dirige vers ma cible d'un pas résolu en me composant un large sourire. Mais Checil, ma voisine de table lors du dîner, me happe au passage. À peine plus âgée que moi, elle a le teint cireux, et sous les yeux de lourdes poches que camoufle tant bien que mal un paquet d'anticerne.

— Pas trop impatiente d'être à demain ?

C'est demain que se déroule la Nuit des Combats.

Je hausse les épaules d'un air blasé tout en jetant un coup d'œil discret devant moi. Ma cible est en pleine conversation avec un groupe d'hommes grisonnants.

— Tu sais, ce n'est pas trop mon truc. Je me force à y aller pour Nihem. C'est lui qui insiste toujours pour qu'on vienne. Franchement, je serais aussi bien chez moi. Mais vu que je suis là, ajouté-je avec un sourire pincé, il va me falloir un petit remontant. Peut-être même deux. Un truc plus fort que ce vin.

Du menton, j'indique le bar et tente de m'extirper de ce tête-à-tête qui me retarde.

Sur ce, elle enfile son bras sous le mien et me ramène vers elle d'un geste sec, manquant de me faire renverser le contenu de mon verre. Mon premier réflexe aurait été de m'écarter, gênée par la familiarité du contact, mais je prends sur moi. C'est fou ! Le don de

Max ne cesse de me surprendre. Je ne peux qu'admirer son talent. Aussi proches les gens soient-ils de moi, ils n'y voient que du feu. Le déguisement qu'il m'a créé est absolument bluffant.

— Je te comprends totalement. Avec un mari comme le tien, on fait des efforts. Tu as vu la tronche du mien ?

Elle adresse un signe à un homme dégarni et bedonnant qui a probablement le double de son âge. Il fait partie du groupe en discussion avec Warnost. Il lui répond par un hochement de tête et profite du passage d'un serveur pour rafler un gâteau sur un plateau.

Checil plisse les lèvres de dégoût.

— Je le hais. Mais on n'a pas tous la chance d'avoir des parents actionnaires chez ComCorp comme toi. Nous autres, nous devons faire des sacrifices pour conserver un rang convenable dans la société. Même si ça signifie épouser un vieillard décrépît qui a tout le temps les doigts gras.

Accrochée à mon bras, elle se met à parader à travers la salle en me forçant à la suivre.

Je lance un regard par-dessus mon épaule. Bon sang ! Il faut que je me débarrasse de ce pot de colle. La fête touche à sa fin. Nous avons attendu la deuxième partie de soirée exprès, afin que la disparition soudaine de nos cibles n'éveille pas les soupçons des autres convives. Si je n'agis pas rapidement, l'occasion me passera sous le nez.

Checil poursuit son monologue sans s'offusquer de mon silence. C'est le genre de bonne femme qui bavarde sans relâche, peu importe qu'on l'écoute ou non. Je suis sûr qu'elle apprécie le fait que je ne pipe pas mot, et qu'elle aime se pavaner en compagnie d'une femme aussi populaire que Darl, dont les parents sont apparemment très haut placés.

Je tente en vain de m'en dépêtrer.

— Écoute, il faut vraiment que je file...

— Il s'est mis en tête de me faire un gosse, poursuit-elle sans prêter attention à ma remarque. Pour perpétuer la longue et pure lignée des Supérieurs, etc. Tu connais la musique. Pourtant, il a déjà trois enfants d'un précédent mariage. D'ailleurs, l'un d'eux est vraiment craquant. Et déluré. Inutile de te dire que je me le suis tapé. (Elle éclate de rire.) Si jamais je décide de laisser un parasite me déformer la silhouette comme le veut mon mari, je n'aurai qu'à laisser son fils s'en charger à sa place. Au moins, le petit monstre aura un air de famille.

Je dissimule mon dégoût du mieux que je peux. Cette femme trompe son mari sans vergogne et se fiche ouvertement de lui en soirée. Elle me fait vraiment pitié. A-t-elle seulement conscience qu'on médit d'elle dans son dos ? La nuit dernière, j'ai entendu des femmes parler d'elle. Apparemment, les parents de Checil n'ont plus un sou. La seule raison pour laquelle leur présence est encore tolérée parmi les

Supérieurs, c'est leur nom. Et sans son union à cet homme qu'elle rejette avec tant de nonchalance, Checil ne serait même plus reçue aux dîners mondains, ne porterait plus de robes somptueuses, ne savourerait pas ces mets exquis, et serait sans doute snobée par toutes ses prétendues amies. En effet, il y a des regards qui ne trompent pas. Tandis que nous faisons le tour de la salle, je surprends certaines de ces harpies à la dévisager avant de détourner la tête en étouffant des petits rires moqueurs.

— Je ferais mieux d'aller voir ce que fabrique Nihem...

Je jette un coup d'œil au cercle d'hommes. Quelques-uns sont partis, mais Warnost est toujours en pleine conversation avec le mari de Checil.

Le sourire de celle-ci s'évanouit d'un seul coup et elle serre mon bras de plus belle.

— À vrai dire, si je suis dans tous mes états, c'est parce que ma dernière infusion commence à remonter, me confie-t-elle à voix basse. Il y a un dealer dans la salle, mais il est ici incognito. Tu comprends, Bud et d'autres vieux schnocks ne voient pas d'un très bon œil cette... pratique. Je dois faire des pieds et des mains pour me procurer une dose ridicule.

Ses yeux sont révulsés. Elle est dans un état second. Brusquement, elle tourne vers moi un visage radouci et se met à me caresser dans le sens du poil.

— À ce qu'on raconte, tu es toi aussi amatrice d'infusion... Je serais ravie de te présenter le dealer le plus notoire de Cité-Centrale. Peut-être qu'on pourrait s'éclipser et aller faire la fête pour de vrai ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle hausse ses sourcils peints avec un sourire presque féroce.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que sont les infusions. Mais j'ai le sentiment que ça n'est pas sans rapport avec ses yeux injectés de sang et ses pupilles dilatées. J'ai presque envie de la plaindre. Presque. Je lui adresse un sourire doux avant de dégager mon bras.

— Merci beaucoup pour la proposition, mais pas ce soir. Il faut que je retrouve mon mari.

Je pivote sur moi-même et m'apprête à m'éloigner lorsqu'elle se cramponne à nouveau à mon bras, le regard fiévreux. Ses ongles s'enfoncent dans ma peau comme des griffes.

— Il faut que tu m'aides. Je n'ai pas assez d'argent pour une autre infusion. Mais si tu m'accompagnes, je suis sûre que le dealer me fera une fleur, tente-t-elle de me persuader d'une voix inquiète. Il a la meilleure des clientèles. La fine fleur de la société. Il a entendu parler de ton... de ton *intérêt* pour la chose et m'a demandé de vous présenter.

— Écoute, je n'ai vraiment pas le temps, dis-je sans réussir à dissimuler mon impatience.

Ma cible vient de prendre congé du mari de Checil et se dirige déjà vers la sortie.

— Plus tard dans ce cas ? Après la fête ? s'obstine-t-elle, ses doigts enserrant toujours mon bras.

J'affiche un sourire forcé et je réponds :

— D'accord.

Je serais prête à accepter n'importe quoi pour me débarrasser d'elle.

Checil hoche la tête avec frénésie avant de me lâcher.

— Retrouve-moi à la fontaine à minuit. On ira ensemble.

C'est un ordre et non une suggestion. Darl l'aurait sûrement déjà remise à sa place, mais en lui posant un lapin ce soir, je lui ferai passer le même message.

Vite, je m'élance sur les traces de Warnost, qui s'éloigne à grands pas. Avant que je puisse le rattraper, il disparaît derrière la porte à double battant. Je m'arrête dans mon élan, hésitant à le suivre dans le couloir. Il sera seul, exactement comme nous le voulions. Il n'est peut-être pas trop tard pour rattraper le tir. Seulement, en jetant un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, je m'aperçois que Checil m'observe, les yeux injectés de sang et les sourcils froncés. Si je ne vais pas retrouver Max, comme je l'ai prétexté, elle trouvera ça louche. Pire, elle pourrait se rendre compte que je file Warnost. Vu le degré de discrétion de ces gens, la nouvelle se répandra comme une traînée de poudre et demain matin, tout le monde sera au courant.

Frustrée, je m'apprête à rejoindre Max. Je l'aperçois en compagnie de notre seconde cible, une femme bien trop mûre pour sa tenue, une minirobe rouge qui ressemble à un pansement bandé à la va-vite.

À la façon dont elle se penche vers lui, je déduis que le plan de Max est un franc succès. J'étais plutôt sceptique quand il m'a assuré pouvoir la prendre à part sans avoir à renverser du vin sur sa robe. Mais maintenant, je comprends mieux son assurance. C'est un talent presque inné chez lui. Il est beaucoup plus fin qu'il y a un an et demi, à l'époque où nous vivions encore dans la Communauté, quand il essayait maladroitement de me séduire. Nul doute qu'il a eu pleinement l'occasion de pratiquer depuis. Je ravale mon dégoût.

En me rapprochant, je discerne dans le décolleté pigeonnant de la femme une clé USB. Minuscule, elle se balance au bout d'une chaîne en or comme un pendentif. Tout ce qui compte, c'est que Max obtienne des résultats.

Rien n'est perdu. Nous devons nous quereller en public demain après-midi pour justifier notre absence à la Nuit des Combats. Mais qu'est-ce qui nous empêche de nous donner en spectacle ce soir ? Voilà qui me fournira l'excuse parfaite pour sortir en trombe. Et aller retrouver Warnost.

Je me campe à quelques pas de Max. Les mains sur les hanches, j'observe le couple en affichant un air outré. J'attends une dizaine de secondes afin de m'assurer que tout le monde me voit. Nihem est un don juan notoire, ce qui ne saurait mieux tomber pour le numéro que je m'apprête à jouer.

Je m'avance vers lui et, d'un revers de la main, envoie valdinguer le morceau de gâteau qu'il est en train de grignoter.

— Espèce de mufle ! Tu pourrais au moins éviter de flirter sous mon nez !

Max décoche un sourire navré à la femme avant de se tourner vers moi.

— D'habitude, tu es trop saoule pour remarquer quoi que ce soit, chérie.

— Ne m'appelle pas comme ça ! Je déteste ça.

— Tu veux savoir tout ce que *moi* je déteste chez toi ? rétorque-t-il sans se départir de son sourire. Accroche-toi, la liste est longue. Et si je commençais par le fait que tu en aimes un autre ?

Les gens ont cessé de discuter pour nous observer, l'œil luisant. Rien de tel qu'une bonne scène de ménage pour alimenter les potins. J'espère que notre petit numéro est à la hauteur de leurs attentes.

J'incline la tête et lui ris au nez.

— Lui au moins, c'est un homme, un vrai. Toi, tu n'en es que la pâle imitation, ne puis-je m'empêcher d'ajouter. Une copie qui ne lui arrivera jamais à la cheville.

Son sourire s'est évanoui.

— Tu ne m'as jamais vraiment donné ma chance. Et tu sembles oublier qu'à un moment donné, je faisais l'affaire, fait-il remarquer, l'œil concupiscent. Tu ne t'en plaignais pas.

Mes joues s'enflamment.

— C'est parce que quand je te regardais, c'était lui que je voyais.

Il recule d'un pas.

— J'aurais dû me douter que tu me ferais souffrir. Tu n'as jamais été qu'une chienne sans cœur.

Il intercepte ma main en plein vol. Un peu plus, et il recevait une gifle majestueuse. Je le foudroie du regard, suant la haine par tous les pores. Même pas besoin de faire semblant.

— Si on divorce, tu perdras tout, lâché-je, revenant au script dont on s'était légèrement écartés, poussés par nos véritables sentiments. Mon père fera en sorte qu'il ne te reste *rien*, dis-je en crachant ce dernier mot.

Il ne paraît destabilisé qu'un très court instant. Après quoi il se reprend et affiche un sourire narquois.

— Ton père était trop heureux de se débarrasser de toi. Il est soulagé de m'avoir refilé le fardeau, de ne plus avoir à s'occuper de toi.

Tous les yeux sont désormais braqués sur moi. J'affiche un air mortifié, voire blessé. Puis je fusille mon mari du regard. Un cri de rage m'échappe et je quitte la salle en courant. Voilà, j'ai trouvé le prétexte parfait pour sortir sans éveiller les soupçons.

Une fois dehors, j'emprunte le couloir qui conduit à la chambre de Warnost. Je maudis intérieurement Max, mais ce n'est pas le moment. Je dois me concentrer sur ma mission. Pourvu que notre petite comédie n'ait pas trop duré ! Il faut que j'intercepte Warnost avant qu'il ne s'engouffre dans sa suite et s'enferme à double tour. Manque de bol, j'arrive juste à temps pour le voir disparaître à l'intérieur. Je colle l'oreille contre la porte chromée. Il suffirait que je frappe, me glisse dans sa chambre à l'instant où il ouvrirait, et l'éblouisse à l'aide du flash sans lui laisser le temps de réagir. Le hic, c'est que j'entends deux voix de l'autre côté de la cloison. Bon sang, il n'est pas seul. Or je ne peux pas utiliser le flash sur deux personnes à la fois.

— Et merde !

Je m'attarde dans cette posture quelques secondes encore, bouillonnante de frustration. Et dire que la clé USB se trouve juste derrière cette porte... Mais c'est trop risqué. Finalement, je m'éloigne, la rage au ventre. J'ai envie de frapper dans un truc, n'importe lequel, pour soulager ma colère. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour écraser mon poing dans la figure d'une certaine mondaine toxicomane qui s'est mise en travers de ma route !

Je longe le couloir jusqu'à ma propre chambre. Nous n'avions pas prévu de nous rendre à la fête qui précède les combats, demain. À présent, nous allons devoir revoir notre plan. Je n'aime pas trop prendre autant de risques, mais nous n'avons pas le choix. Je m'écroule sur le lit avec un long soupir. Imiter cette femme est épuisant, et ces fichus escarpins trop étroits m'ont broyé les pieds. Je prends un long bain, comme pour débarrasser mon corps de toute trace de Darl.

Puis je m'habille et retourne dans la chambre. Tentures de soie couleur crème et tissus diaphanes ornent chaque recoin de la pièce, tombant en cascade des murs et des meubles : le dais du lit à baldaquin, les rideaux aux fenêtres. D'instinct, je m'éloigne des vitres. On garde les rideaux tirés en permanence juste au cas où, mais je suis tout de même soulagée qu'il fasse nuit. Même si je maîtrise maintenant mes allergies, l'extérieur me fiche toujours la trouille.

Je me pelotonne dans le canapé en velours pour examiner encore une fois les plans de Cité-Centrale. Demain, nous devons être au top. Il va falloir mettre les bouchées doubles.

Max me rejoint deux heures plus tard. Il se débarrasse de ses chaussures et s'affale sur le lit. Je le regarde du coin de l'œil et m'aperçois qu'il a repris son vrai visage. Je détourne aussitôt la tête. La

vue de Max m'est aussi désagréable que celle de Nihem.

— Je n'ai pas réussi à procéder à l'échange, dis-je. Cette satanée bonne femme ne voulait pas me lâcher. Et quand j'ai enfin pu me débarrasser d'elle, Warnost s'était éclipsé. Il va falloir récupérer sa clé demain.

— OK.

— Et toi, tu as rencontré des difficultés ?

— Nan. La nana était plus que ravie de me suivre dans un coin tranquille pour un tête-à-tête. Mais je t'assure qu'il ne s'est rien passé, s'empresse-t-il d'ajouter.

Je plisse le front.

— Tu n'as pas récupéré la clé ?

— Si si !

Il plonge la main dans sa poche et en retire un minuscule objet. Je retiens mon souffle. Max a beau m'écœurer, la clé USB qu'il tient dans sa paume nous rapproche un peu plus de notre but. Tout semble soudain plus réel.

— Au fait, joli numéro ce soir, fait-il remarquer.

— J'aurais aimé te balancer un truc à la figure, histoire de jouer le jeu à fond, mais je ne voulais pas risquer de faire sauter notre couverture en t'assommant.

Il éclate de rire.

— Sacrée Zoe ! Tu m'as manqué.

Je me tourne vers lui, incapable de réfréner ma colère.

— Tais-toi, tu me dégoûtes. Je vais me coucher.

Sur ces mots, je tire le caisson escamotable de sa planque, sous le lit. La boîte de deux mètres de long se compose de parois en plexiglas. Vu que je ne contrôle pas mon corps durant mon sommeil, ça reste de loin la solution la plus sûre. Max s'avance pour m'aider, mais je lui lance un regard si acéré qu'il n'insiste pas.

Il affiche une mine solennelle.

— Un jour, Zoe, tu comprendras que je ne suis plus le même.

Je ne prends même pas la peine de lui répondre. J'appuie sur un bouton et les parois latérales du caisson remontent dans un faible ronronnement.

Je me rends dans la salle de bains, dévisse le bouchon d'une fiole et fais couler deux petites pilules bleues dans ma paume. Je les avale avec un verre d'eau. Toutes les nuits, je me connecte au Lien pour empêcher mon pouvoir de se déchaîner lors d'un rêve agité. Le Lien bloque la phase de sommeil paradoxal. Bien que ce système mette mes émotions en sourdine, j'ai du mal à trouver le sommeil ces derniers temps. J'ignore si c'est à cause du stress emmagasiné, ou bien si c'est parce que mon pouvoir continue de croître. Cette dernière possibilité me fait frémir. Lorsque j'ai mentionné mes insomnies à Doc, elle m'a

rassurée et donné des somnifères.

Et si c'était tout de même en rapport avec mon don ? Dans le doute, j'ai passé de plus en plus de temps à l'extérieur à exercer ma télékinésie contre mes crises. Une manière d'évacuer mon trop-plein de pouvoir. Rien que pour cette mission, j'ai pratiqué mon don pendant des mois.

Je m'allonge dans le caisson et presse un bouton. Le couvercle s'abaisse et se scelle. Le système de filtration d'air s'actionne dans un déclic, suivi d'un bruit d'aspiration : l'air contaminé est rejeté à l'extérieur, aussitôt remplacé par de l'air frais venant de la réserve d'oxygène autorépliquante. Je pousse un long soupir. Pour la première fois de la journée, j'abandonne le contrôle de mes mastocytes. Soulagé, mon corps se relâche.

Encore un jour. Je dois tenir le coup encore un jour.

3.

Le lendemain matin à mon réveil, j'actionne le bouton d'ouverture et le couvercle se soulève. Somnolente, je redresse lentement le buste en me frottant les yeux. Puis je parcours la chambre du regard à la recherche de Max.

Il n'est pas là.

Je bondis hors du caisson et me précipite dans la salle de bains. Là non plus, nulle trace de lui. Comme on a été stupides de lui faire confiance !

Je sors une petite télécommande de ma poche et m'apprête à enfoncer le bouton qui, relié à la puce, déclenchera une décharge électrique mortelle dans le cerveau de Max. Mais à la dernière seconde, je suspends mon geste. Un petit cube de projection s'est matérialisé au-dessus du lit, sans doute activé par un détecteur de mouvement.

Le visage de Max apparaît à l'écran. De la main, il me fait signe de m'arrêter. À croire qu'il avait anticipé ma réaction.

— Une seconde, Zoe, écoute-moi avant d'appuyer sur le détonateur !

C'est une vidéo préenregistrée. Il me connaît par cœur et se doutait que mon premier réflexe en trouvant la pièce vide au réveil serait de le punir.

— Je suis allé retrouver Warnost afin de récupérer la seconde clé. Hier soir, j'ai entendu des amis lui donner un rendez-vous pour ce matin. Ils doivent se retrouver dans un café. Seul, je le filerai plus facilement. Je serai de retour à 10 heures. Je te supplie d'attendre jusque-là avant d'appuyer sur le détonateur.

Comme il se penche en avant, son visage emplît l'écran.

— Je t'en prie, Zoe, ma vie est entre tes mains.

Sur cette prière, le cube de projection se volatilise.

Folle de rage, je fixe un instant le vide. Il croit vraiment que je vais gober ses mensonges ? Il me prend pour une imbécile ou quoi ? Se porter volontaire pour cette mission n'était qu'un subterfuge de sa part pour sortir de sa cellule. Une occasion en or : on ne peut pas rêver mieux que Cité-Centrale pour s'évader. D'autant qu'il a une identité

toute faite.

D'un autre côté, il se doute que nous n'hésiterons pas à actionner la puce si jamais il s'enfuit... Sans oublier son fils. L'abandonnerait-il si facilement ? Difficile à dire. J'ignore s'il a jamais vraiment aimé Molla. Passer du temps avec elle, jouer au père gaga sous nos yeux : tout cela n'était peut-être qu'une ruse pour nous mettre en confiance.

Je consulte l'horloge : 9 h 30. Il est rare que je me réveille si tard. Aurait-il remplacé mes pilules par des somnifères plus puissants ? Il en est bien capable. Dans la vidéo, en arrière-plan, on aperçoit les premiers rayons du soleil filtrer à travers les rideaux. Autrement dit, ça ne fait pas plus de trois heures qu'il est parti.

Seulement, Max est malin. Qui sait ce qu'il a pu accomplir en si peu de temps. Si ça se trouve, il s'est rendu auprès d'un médecin de la ville pour lui demander d'extraire le dispositif anti-évasion qu'on lui a implanté dans le crâne. La décharge est censée partir à la moindre manipulation de la puce, mais pour peu qu'il soit tombé sur un chirurgien aux doigts de fée...

Je serre la télécommande. J'inspire à fond et pose le pouce sur le bouton rouge. Au moment de le presser, je prends conscience d'une chose : si jamais je tue Max, ma propre couverture sautera. Je pourrai peut-être m'échapper de la ville – mon pouvoir n'a cessé de croître et se déclenche sur simple commande ces derniers temps. Forcer des portes blindées, mater un bataillon de Régulateurs, tout cela ne me pose pas de problème. Mais, en admettant que je m'en tire, mon échec n'en sera pas moins cuisant. La mission aura capoté. Et une chance comme celle-ci ne se représentera pas de sitôt, surtout s'ils s'aperçoivent de notre intrusion.

Mes yeux se reportent sur l'horloge : 9 h 35. Plus que vingt-cinq minutes à attendre. Si Max n'est pas de retour à l'heure dite, je n'aurai plus qu'à déguerpir. Sans la deuxième clé USB, je ne pourrai pas lancer la seconde partie du plan car il est impossible de pénétrer dans le poste de programmation du Lien sans elle. D'autant qu'avec mon visage, celui de la fugitive la plus recherchée du pays, je ne risque pas d'aller bien loin. Qu'on me reconnaisse et je ne donne pas cinq minutes aux autorités pour m'interpeller. Max a peut-être dit la vérité... Peut-être. Je dois l'attendre. Comme je lui en veux de me mettre dans cette situation !

Il ne me reste plus qu'à prendre mon mal en patience. Je m'habille en vitesse et m'assieds sur le lit sans lâcher la télécommande. Puis, triturant la frange de la taie d'oreiller, je scrute l'horloge. Les secondes s'écoulent à une lenteur insoutenable. Quand 9 h 50 s'affichent enfin, je suis à bout de nerfs. Puis, après ce qui me semble durer une heure, l'horloge indique 9 h 55.

Quelques secondes à peine avant 10 heures, la porte de la suite

s'ouvre. Personne n'apparaît dans l'embrasement, mais mon pouvoir me permet de sentir la présence de la silhouette de Max. Le temps qu'il referme la porte et redevienne visible, je me suis levée d'un bond et lui fais face.

— Zoe, laisse-moi t'expliquer...

Il s'interrompt en pleine phrase : mon pouvoir le paralyse à la gorge et le soulève de quelques centimètres. Ses pieds s'agitent dans le vide. Je le plaque si fort contre le mur que ses yeux manquent jaillir de leurs orbites. Puis je le relâche brutalement. Il s'écroule par terre. Sans lui laisser le temps de souffler, je le retourne à plat ventre. Enfin, je m'assieds à califourchon sur son dos tout en immobilisant ses bras le long de son corps. J'examine sa nuque : ni incision, ni points de suture. J'applique la télécommande contre son crâne et lance le processus de diagnostic. Au bout de quelques secondes, un petit bip retentit pour m'annoncer la fin de l'analyse, suivi d'un message : PARAMÈTRES NORMAUX.

Je me relève.

— Putain, Zoe ! s'écrie-t-il en se frictionnant la gorge. Je t'ai dit que tu pouvais me faire confiance ! Je te jure que j'ai changé. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu me croies ?

— Rien, répliqué-je d'une voix haineuse. Jamais je ne te croirai. Et si tu as le malheur de disparaître encore une fois sans me prévenir, je n'hésiterai pas une seconde à appuyer sur ce fichu bouton ! Compris ?

Il me dévisage en silence, les sourcils froncés.

— Oui, finit-il par répondre.

— Bien. Maintenant que nous avons éclairci ce point, revenons-en à nos moutons. Tu as pu récupérer la seconde clé ?

Il se laisse choir sur le lit.

— Non. Impossible. Il était tout le temps entouré. J'ai fait le guet devant sa porte aux aurores, pensant le trouver seul, mais son fils est venu le chercher et ils sont partis ensemble. Une fois au café, Warnost est resté avec les autres. (Il secoue la tête.) Je comptais le coincer aux toilettes... Bordel, il a bu au moins un litre de café sans aller pisser une seule fois ! J'ai dû partir avant lui, me doutant que tu réagirais de manière... disproportionnée.

Il pose un regard éloquent sur la télécommande que je n'ai pas lâchée.

— Disproportionnée ?

C'est le monde à l'envers ! M'accuser de réagir de manière excessive après tout ce qu'il a fait !

Il lève la main en signe de trêve.

— Écoute, je n'ai pas envie de me disputer avec toi. L'essentiel, pour l'heure, c'est de trouver un moyen de récupérer cette clé.

J'arpente la pièce de long en large, ravie de changer de sujet.

— Peut-être qu'on pourrait le coincer après le déjeuner ?

Max secoue la tête.

— Les réjouissances commencent dans une heure. Ensuite, Warnost a prévu de retrouver sa femme avec qui il se rendra directement au stade pour assister aux jeux.

Bon sang ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Écoute, Zoe, je pense avoir une idée.

— Mademoiselle ? me lance Max quelques heures plus tard en m'offrant galamment son bras.

Je le fusille du regard et il se ravise en partant d'un éclat de rire. Son plan est sans doute risqué, mais c'est le meilleur que nous ayons pu ébaucher en si peu de temps. Si nous voulons avoir une chance de récupérer la seconde clé, il n'y a pas une minute à perdre.

— Ne te fais pas tant de mouron, dit-il en disparaissant d'un seul coup de mon champ de vision.

Il s'est littéralement volatilisé dans les airs.

J'ai beau avoir déjà assisté à son petit tour de magie, il me surprend chaque fois. Je libère aussitôt mon pouvoir et perçois avec soulagement les contours de son corps à quelques mètres de moi.

S'il y a une leçon à retenir de sa virée matinale, c'est qu'il serait très facile pour lui de s'éclipser en m'abandonnant ici, seule, à la merci des autorités de Cité-Centrale. Qui sait ? Il a peut-être cherché à dénicher un chirurgien, en vain, et c'est peut-être pour cette seule raison qu'il est revenu. D'un autre côté, s'il avait voulu s'échapper, il ne s'en serait pas privé. Il lui suffisait d'attendre la nuit et de mettre les voiles pendant que je dormais d'un sommeil de plomb dans mon caisson antiallergènes. Après son départ, mon déguisement se serait évanoui, et j'aurais fini par être arrêtée. La réalité me frappe alors, me faisant l'effet d'une gifle, et un frisson glacé me parcourt les veines. Car je viens de comprendre ce dont Max a sans doute conscience depuis le début : mon sort est entre ses mains.

J'examine mon propre corps en fronçant les sourcils.

— Toi aussi, tu es invisible, me rassure Max. Même si tu n'en as pas l'impression.

C'est vraiment bizarre d'entendre sa voix flotter dans les airs sans le voir.

J'acquiesce. Ça tombe sous le sens. De même que ce n'est jamais Darl que je vois lorsque je consulte mon reflet dans le miroir.

Max appuie sur le bouton de la porte, qui s'ouvre en coulissant. Il se faufile le long du couloir et je lui emboîte le pas, mon pouvoir en veille, à la fois pour garder Max dans mon viseur mais aussi pour repérer les dangers éventuels. Le couloir débouche sur un petit vestibule. Je sens soudain Max se plaquer contre un mur. J'entends des

voix se rapprocher et je l'imité prestement. Peut-être sommes-nous invisibles, mais notre corps, lui, est toujours solide. Mieux vaut éviter de se faire bousculer pour ne pas éveiller les soupçons.

Une fois le groupe passé, nous reprenons notre course, parcourant le dédale de couloirs marbrés en silence. Je compare mentalement les lieux avec les plans que j'ai appris par cœur la veille. Nous n'allons pas tarder à atteindre le stade.

Le spectacle va débiter d'une minute à l'autre. Devant nous, le bourdonnement des voix s'élève. Nous rejoignons bientôt un groupe de personnes sur leur trente et un, des visages qui nous sont devenus familiers au cours des derniers jours. Les bavardages vont bon train, et sont naturellement arrosés d'alcool. Checil s'entretient avec une femme aux yeux également injectés de sang. Elle est sans doute en train de chercher une autre bonne poire, quelqu'un qui acceptera de subventionner ses fameuses infusions.

Une nuée de gamins surexcités passe en courant et me pousse contre un homme. Je me réfugie contre le mur et retiens mon souffle.

Quelques secondes s'écoulent... Ouf ! Le type n'a rien remarqué. Il se tourne vers les enfants, croyant que ce sont eux qui l'ont bousculé.

— Calmez-vous. Attendez d'être à l'intérieur du stade pour vous défouler !

Après cela, je ne lâche plus Max d'une semelle. Il se faufile entre les gens comme un reptile. J'essaie de l'imiter.

Une puissante sirène retentit soudain. Max et moi nous frayons un chemin vers l'entrée VIP du stade. C'est la cohue. Tout le monde se précipite vers les portes. La silhouette de Max se noie dans la masse et disparaît de mon radar interne. On me pousse dans tous les sens. Cette entrée est la seule à donner sur les places de première catégorie, réservées aux plus riches.

Les portes finissent par s'ouvrir en grand et le flot humain se déverse dans les allées qui surplombent l'immense stade couvert. Entraînée par la foule, je franchis le seuil à l'instant où le deuxième coup de sirène retentit.

Un rugissement collectif s'élève. On me bouscule, on m'écrase. Je m'écarte du passage et, les yeux fermés, je fouille fiévreusement les alentours à la recherche de Max. Mais le torrent de spectateurs déferle. C'est une véritable marée humaine qui s'écoule à l'intérieur de l'arène ; tout le monde se rue vers son siège. Impossible pour moi de déterminer lequel de ces corps en mouvement ne correspond pas à une personne visible. Je promène un regard affolé sur les gradins. Des centaines de rangées de sièges entourent le terrain de jeu situé une quinzaine de mètres en contrebas. Des balcons successifs s'échelonnent vers le haut, de manière à accueillir un maximum de spectateurs. Les projecteurs fixés au dôme crachent une lumière si vive qu'on se croirait en plein

jour, et des écrans géants recouvrent les murs.

Je m'extirpe de la foule et grimpe sur un muret qui court le long du mur d'enceinte, près de l'entrée. Pour l'instant, j'ai de la chance, personne ne m'a remarquée. J'attends le moment propice pour me glisser de nouveau dehors. Mais les gens ne cessent d'entrer et j'hésite à sortir, de peur de buter dans quelqu'un et de me faire remarquer.

Un troisième coup retentit. En réponse, les spectateurs se dressent de concert, hurlent, sifflent et braillent. Jamais je n'ai entendu pareille cacophonie. Je me bouche les oreilles. Sur les écrans s'affichent des portraits de Régulateurs accompagnés d'une brève description physique – prothèses bioniques, ajouts électroniques – et d'un tableau de chasse. Un frisson me parcourt. J'ignorais que j'allais assister à un combat de Régulateurs. Dans un sens, c'est logique, j'imagine. Même si c'est tordu. Les organisateurs du spectacle font s'affronter les plus coriaces. Et quoi de plus coriace qu'un Régulateur, avec son exosquelette en métal et ses ajouts électroniques ? Sous leur carapace, ce sont toujours des hommes. Des hommes que des années d'entraînement et de programmation ont transformés en machines à tuer.

Je songe à Cole, l'un des Régulateurs que j'ai libérés lors de ma fuite de la Communauté. J'ai pu l'affranchir du Lien en détruisant son implant A-V. Depuis, il s'est battu bec et ongles pour recouvrer son humanité. Il s'est donné pour mission d'accompagner les ex-Régulateurs dans leur transition. Comme le reste de la population, les Régulateurs reçoivent la version définitive de la puce à l'âge de dix-huit ans. Dès lors, ils sont irrécupérables. Le Réseau n'a toujours pas trouvé comment extraire du cerveau la puce adulte ultra-intrusive. Jusque-là, toutes les tentatives se sont soldées par la mort des patients. Quoi qu'il en soit, si Cole était là, il serait horrifié. Ces Régulateurs ont été programmés pour se battre. Et ce, afin de divertir un public de nantis assoiffés de sang.

Un compte à rebours s'enclenche, et la foule se met à chanter en chœur :

— Dix ! Neuf ! Huit !...

Depuis le muret, je bénéficie d'une vue dégagée sur le cirque en contrebas. Les dix secondes écoulées, de lourdes grilles de fer se relèvent à un bout du terrain, et une silhouette colossale jaillit dans l'arène.

Je ne peux m'empêcher de fixer la scène. Pas de doute, c'est un Régulateur. Le métal de son corps étincelle sous les spots. En revanche, ce n'est pas un Régulateur ordinaire. Des pointes en acier lui couvrent le dos. Je crois d'abord qu'il porte une armure. Quand la caméra zoome sur lui et le présente en gros plan sur les écrans géants, je m'aperçois qu'il est torse nu – les pointes sont incrustées le long de sa colonne vertébrale. Le métal est entremêlé à sa peau. Contrairement aux

Régulateurs lambda, il s'apparente davantage à un robot qu'à un homme.

Je me force à détourner la tête. Il faut que je trouve Max. J'examine l'entrée où les gens continuent d'affluer, hésitant à me faufiler à contre-courant.

À l'autre bout du terrain, une seconde porte coulisse et cinq Régulateurs surgissent dans l'arène, tous pourvu de prothèses plus étranges et terrifiantes les unes que les autres. L'un possède un battoir géant en acier en guise de bras, un autre une épée acérée à la place des mains. La sirène retentit encore et les cinq guerriers se précipitent vers le Régulateur hérissé de pointes. Leurs pas résonnent sur le sol chromé de l'arène et se répercutent à travers tout le stade.

Le garde au bras-battoir est le premier à atteindre le centre. Il se propulse sur ses jambes hydrauliques. Le Régulateur hérissé de pointes a bondi en même temps et s'est retourné en plein vol de manière à lui présenter son dos.

Ils se percutent violemment dans les airs. Les pointes du second transpercent l'abdomen du premier ; une pluie de sang asperge le sol immaculé. Entre-temps, les quatre autres les ont rejoints. Dans les gradins, les spectateurs transcendés se dressent d'un bond, approuvant la mise à mort du Régulateur.

Les quatre autres s'attaquent aussitôt au Régulateur hérissé de pointes. Les corps s'entrechoquent et des étincelles jaillissent là où le métal remplace la peau. Du sang gicle à nouveau. Les écrans affichent un vrai bain de sang.

Je me tourne, le cœur au bord des lèvres. Mais les bruits continuent de s'élever derrière moi. Les coups fusent et le métal crisse. À en juger par la réaction du public, je devine qu'une deuxième victime est tombée. Je jette un bref coup d'œil par-dessus mon épaule et découvre trois corps à terre. Les deux survivants se livrent une bataille sans merci. L'un agite une boule de métal hérissée de pointes reliée par une chaîne à un manche. D'un coup d'épée, l'autre guerrier intercepte la boule. Mais sans perdre un instant, le Régulateur fait tourner la boule qui va se planter dans le front de son adversaire.

Et la foule extatique se lève pour acclamer à tue-tête le vainqueur du tournoi.

Je saute du muret. Ça suffit ! Le peu que j'ai vu de ce spectacle répugnant me donne envie de vomir et me révolte. Un bourdonnement éclate soudain à mes tympans – c'est mon pouvoir, déclenché par la violence de mes émotions. Il exige que je le libère. Voilà des mois qu'un accès comme celui-ci ne s'est pas produit – du moins pas dans la journée, quand je suis éveillée. Je titube, un reflux de bile me monte à la gorge. Je recule et me cogne dans quelqu'un qui lâche un grognement de surprise.

4.

Une main se plaque sur ma bouche.

— Chhh..., me glisse-t-on à l'oreille.

Max ! Je me retourne avec un soupir de soulagement. Comment m'a-t-il retrouvée ? Est-ce parce que son pouvoir me protège qu'il arrive à sentir ma présence ? Peu importe. Le principal, c'est que nous soyons réunis et poursuivions la mission. Il m'attrape par la main et m'entraîne dans son sillage. Son contact m'est désagréable, mais d'un autre côté je ne veux pas risquer de le perdre à nouveau dans la foule.

Les spectateurs se sont assis et les allées se sont dégagées. Dans l'arène, les corps sont emportés loin des regards tandis qu'on prépare la scène pour le combat suivant. La vue du sang me soulève le cœur. Je détourne les yeux.

Je projette mon pouvoir et perçois la silhouette de Max, qui progresse vers les premiers rangs. Je le suis. La première rangée bénéficie d'un large espace pour permettre aux VIP d'étendre leurs jambes. Je repère bientôt Warnost, à quelques mètres de nous.

La sirène retentit une fois encore, nous signalant le début du combat. Warnost se penche en avant sur son siège. Il y a tellement de monde autour de lui que notre plan me semble soudain tiré par les cheveux. Il me paraissait beaucoup plus simple en théorie, quand nous l'élaborions bien à l'abri dans notre chambre. Mais je ne ressens pas une once d'hésitation de la part de Max. Tant mieux. Ses mains ne tremblent pas, son pas est résolu. Il s'accroupit face à la cible et sort le flash de sa poche. Un appareil censé le pétrifier.

Puis on patiente, à l'affût du moment propice. De longues minutes s'égrènent tandis que la foule observe le show qui se déroule derrière nous, dans l'arène. Les armes s'entrechoquent, les corps bioniques se percutent. C'est insoutenable, mais je me concentre sur mon objectif. Le front de Warnost dégouline de sueur sous l'effet de l'excitation. Ses yeux sont rivés à l'action. Un puissant choc métallique retentit dans l'arène, suivi d'un bruit de chair déchirée. Exalté, le public se dresse pour ovationner le champion.

À nous de jouer. Max se lève et place le flash devant le visage de

Warnost. Il se fige aussitôt, le regard éteint. Ses amis sont tellement occupés à acclamer le vainqueur qu'ils ne remarquent ni son expression vide ni l'éclair produit par l'appareil. Je me lève d'un bond, déboutonne le col de sa chemise, engouffre la main dans l'encolure et en retire le pendentif. Je fais passer la chaîne par-dessus sa tête. Pendant ce temps, Max fouille dans sa poche et me tend une réplique.

Je l'attrape et l'enfile autour du cou de Warnost avant de fourrer le tout dans sa chemise. Un rapide coup d'œil autour de moi : les spectateurs commencent à se rasseoir. On va finir par se poser des questions si notre homme reste debout, surtout avec un regard aussi vide que le sien. Le temps presse.

Mais une fois la chaîne en place, mes doigts tremblent tellement que je n'arrive pas à reboutonner le col de sa chemise. À mesure que les gens se rasseyent, la panique me gagne. L'épouse de Warnost s'assied à son tour et lève un regard étonné vers son mari. J'attache encore un bouton et néglige les deux derniers. Il pensera les avoir lui-même déboutonnés pour se mettre à l'aise. Enfin, je l'espère.

Je m'accroupis en vitesse. Max a dû percevoir mon mouvement car il m'imité, et nous regagnons l'allée centrale à quatre pattes.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Warnost cligne des paupières, visiblement perdu, avant de promener son regard tout autour de lui. S'est-il aperçu de quelque chose ? Je retiens mon souffle. Non, il finit par se rasseoir. Et lorsque la sirène retentit, annonçant la reprise des affrontements, Warnost se penche en avant et se remet à observer le combat comme si de rien n'était.

Nous avons réussi ! Nous avons récupéré les deux clés. Je réfrène mon enthousiasme car nous sommes encore loin du but. Max nous guide vers la sortie où le flot de visiteurs n'a pas tari. Il tend le bras en arrière et me saisit la main.

Le décor somptueux de l'entrée est absurde quand on sait ce qui se passe à l'intérieur du bâtiment. Le hall est quasiment désert, à l'exception d'un groupe de gens agglutinés autour d'un buffet où sont offerts des rafraîchissements. Nous rasons les murs jusqu'à l'ascenseur pour les éviter.

À notre arrivée à Cité-Centrale, on nous a remis deux passe-partout, des cartes réservées aux Supérieurs les plus influents. Max en glisse une devant le lecteur d'accès et les portes s'ouvrent aussitôt en tintant.

Voilà, nous allons pouvoir reprendre le plan là où nous l'avions laissé. Je me mordille nerveusement la lèvre. Finis les contretemps.

Dans la cabine, Max presse le bouton du dernier étage, qui surplombe le stade. Quand les portes se rouvrent, je m'avance à pas de loup, tous les sens en alerte. À cette hauteur, les gradins ne sont pas moins bondés que les tribunes du bas, mais le public est différent. Au

lieu des robes et costumes trois pièces des places VIP, les gens portent ici l'uniforme bleu marine distinctif de la caste des programmeurs.

Les programmeurs ne sont ni des Supérieurs à proprement parler ni des sujets. Ils appartiennent à une catégorie à part. Ce sont eux qui créent et entretiennent le programme du Lien. Les Supérieurs exerçant rarement un métier, ils effectuent des tests auprès des jeunes sujets, cherchant à repérer les enfants qui manifestent très tôt une forme de génie. Les plus doués sont immédiatement exfiltrés de la Communauté. Ils ne reçoivent jamais la version adulte de la puce A-V, puisqu'il a été prouvé que celle-ci entrave la créativité. Les programmeurs ne sont pas autorisés à quitter la ville de leur affectation, pour des raisons de sécurité. Ils ne gagnent pas grand-chose et ont un train de vie plutôt modeste, mais on leur accorde certains privilèges, comme celui d'assister aux mêmes divertissements que les Supérieurs. La Nuit des Combats, par exemple. En revanche, ils ne bénéficient pas des meilleures places. Ils sont si loin de l'arène qu'il leur faut des lunettes spéciales pour suivre l'action.

Pourtant, ce ne sont pas les moins enthousiastes. Lorsqu'un énorme choc retentit à travers le stade, ils éruptent en chœur. Max me plaque contre le mur. C'était moins une : deux hommes ont failli nous bousculer. Puis il me fait signe qu'il est temps, et je ferme les yeux. Dans cette section du stade sont réunis deux cents programmeurs, mais il n'y en a qu'un qui nous intéresse : Rowun Cilde. Un assistant programmeur ayant accès au serveur central.

Je connais son profil 3D par cœur pour l'avoir étudié à fond avant la mission. J'ai appris à percevoir son corps dans l'espace, mémorisant les moindres lignes de son visage – son large front, son nez épaté, ses joues rebondies. Tout le monde est assis, ce qui devrait me permettre de scanner les rangs un à un afin de mettre le doigt sur ma proie. Je commence par rayer les femmes de ma liste et me focalise ensuite sur les hommes de sa corpulence.

Cette opération me demande plus de temps que prévu et, près de moi, Max commence à s'impatienter. Je l'ignore et reste focalisée. D'accord, notre léger contretemps nous a fait prendre du retard, mais nous avons amplement le temps : les jeux débutent à peine.

Au bout de cinq minutes, je finis par repérer Rowun. Penché en avant, les jumelles orientées vers la fosse, il est captivé par le combat. Je déploie mon esprit jusqu'à lui, prends brusquement possession de son corps et le force à se lever. Il tressaille. Il tente alors d'alerter son entourage et les muscles de sa gorge se crispent dans un vain effort pour produire un son. Mais je les paralyse aussitôt.

Une goutte de sueur perle à ma tempe. Je me suis entraînée durant des semaines, pratiquant sur Xona, Ginni et tous ceux qui voulaient bien me prêter leur corps pendant quelques heures, le temps

de maîtriser l'exercice sur le bout des doigts. Histoire d'être prête le moment venu.

Rowun résiste de tout son être. J'immobilise ses muscles faciaux et son visage demeure de marbre. Il longe la rangée et remonte l'allée centrale. Les autres programmeurs sont trop captivés par les jeux pour remarquer son étrange comportement. Une partie de moi est malade à l'idée de priver totalement un être humain de son libre arbitre. Je me mets à sa place, m'identifie. Je sais la sensation qu'il éprouve pour l'avoir expérimentée moi-même. Un officiel a un jour inséré un lecteur dans mon port USB, à la base de ma nuque, pour me faire passer un prétendu examen de routine. Je me suis retrouvée paralysée. Mais, aussi déplaisante cette tâche soit-elle, je n'ai pas le choix. L'enjeu est trop important.

Plus je l'écarte du groupe, plus il se débat. Lorsqu'il passe à notre hauteur pour rejoindre l'ascenseur, je sens son énergie qui ne demande qu'à jaillir de l'enveloppe charnelle qui la retient prisonnière. Je garde les yeux fermés tandis que nous lui emboîtons le pas, me reposant sur mon pouvoir pour me guider plutôt que sur ma vue, afin de ne pas relâcher mon emprise – ne serait-ce qu'un quart de seconde.

En chemin, personne ne relève quoi que ce soit ni ne tente de l'arrêter. D'ailleurs, qu'y a-t-il de bizarre ? Ceux qui le croisent s'imaginent sans doute qu'il retourne travailler. Les programmeurs sont de garde même s'ils sont autorisés à assister aux jeux.

Rowun pénètre dans la cabine et nous nous y engouffrons derrière lui.

— Retenez l'ascenseur, lance un autre employé vêtu du même uniforme bleu marine.

D'une main, il bloque la porte et la force à se rouvrir. Puis il pénètre dans l'ascenseur avec nous. Nous nous plaquons contre les parois.

Rowun tente par tous les moyens de crier à l'aide, d'alerter son collègue par un signe, n'importe lequel. Je prie pour que l'autre programmeur ne se rende compte de rien.

Une éternité semble s'écouler avant que les portes se rouvrent dans un tintement. Nous sommes parvenus à l'étage des techniciens. Je laisse l'homme descendre en premier et oblige Rowun à s'engager dans le couloir.

Nous empruntons un méandre de corridors quasiment déserts. Parvenu à un embranchement, Max brandit une minitablette où s'affiche le plan de la ville.

Il jette des coups d'œil alentour pour s'assurer que nous sommes seuls. Puis il se penche à mon oreille.

— Tout droit. Surtout, reste bien derrière moi.

— Je sais, merci. J'ai mémorisé la carte la nuit dernière.

Au son de nos voix, sorties de nulle part, Rowun fronce les sourcils. Je l'oblige à avancer sans y prêter attention. Une seule station de métro nous sépare de la base centrale où s'effectuent les mises à jour du Lien.

L'arène et le secteur résidentiel des Supérieurs se situent au centre de la ville. De là partent toutes les lignes de métro, se déployant tel un réseau veineux. Tandis que nous nous approchons du quai, mon cœur s'affole : un soleil éclatant filtre par le plafond de la station. La panique m'envahit comme chaque fois que j'aperçois la lumière du jour. Je respire profondément et jugule mes mastocytes par mesure de précaution.

De rares usagers attendent sur le quai. Deux Régulateurs sont postés à l'arrière de la station. Je dois bien reconnaître que Henk avait raison. C'est lui qui nous a suggéré de passer à l'action pendant la Nuit des Combats. En cette occasion, la ville est désertée au profit du stade, où tout le monde s'agglutine. Nos deux victimes ne prendront conscience de l'échange des clés que demain, quand ils voudront accéder aux locaux. D'ici là, la machine sera déjà en branle. Nous aurons détruit le Lien.

Je reste sur le qui-vive. Une seule seconde d'inattention de ma part, et Rowun alertera les Régulateurs. Rien de plus facile pour moi que de régler leur compte aux deux gardes présents sur le quai. Mais cela ficherait notre plan en l'air. La ville serait placée en code rouge, toutes les issues bouclées. À cette pensée, je suis prise de sueurs froides.

Lorsque la rame arrive enfin et que nous grimpons à bord, j'éprouve un vif soulagement. C'est idiot : nous ne sommes pas plus en sécurité ici qu'à l'extérieur. Au contraire. Nous sommes dans un espace confiné, en plein cœur de Cité-Centrale. Pourtant, je trouve ça moins angoissant que de patienter à l'air libre.

Le métro transporte de nombreux sujets vêtus de blanc, des membres de l'administration. Droits comme des I, ils se cramponnent à la barre de la voiture. Ici et là, je remarque d'autres travailleurs qui, comme Rowun, ont échappé à l'implant. Ils sont reconnaissables à leur tunique – rouge pour les chirurgiens, et marron pour les techniciens. Je m'aperçois que Rowun est le seul programmeur de la voiture. La panique me saisit. Va-t-on trouver louche qu'il se rende au centre de programmation pendant les festivités ?

Il y a plusieurs arrêts avant le nôtre. Certains passagers descendent et d'autres montent. Je dois resserrer mon emprise sur Rowun pour éviter les mauvaises surprises. La rame s'enfonce bientôt sous la terre puis s'arrête huit cents mètres plus loin, à l'entrée du centre de programmation.

Au bout du quai, une immense porte nous barre le passage. J'oblige Rowun à présenter son avant-bras devant le lecteur d'accès car une puce électronique est greffée sous sa peau, à l'intérieur du poignet.

Un bip retentit et la porte coulisse. On s'engage dans un dédale de couloirs, Max en tête. Rowun débloque les portes au fur et à mesure. Comme prévu, la base est quasiment déserte. Et les rares programmeurs de garde sont trop absorbés par leur propre tâche pour s'intéresser à leur collègue.

On débouche finalement dans un vestibule blanc. Des spots lumineux s'allument dans un grésillement et produisent un éclairage cru.

Nous y voilà. Un frisson d'excitation me parcourt le dos. Nous sommes tout proches du but. À partir de maintenant, Rowun va devoir avancer seul jusqu'à la salle de contrôle. Il lui reste trois portes à franchir pour y accéder. L'ouverture de chacune des portes nécessite un scan corporel intégral. Or le don de Max peut duper les gens, mais pas les machines.

Je m'approche du programmeur et lui fourre un petit disque dur dans la main gauche. Puis, telle une marionnettiste tirant des fils invisibles, je le force à poser le pouce de son autre main sur un petit lecteur d'accès. Une aiguille s'enfonce dans la pulpe de son doigt, et une goutte de son sang est extraite sans qu'il bronche. Pour Rowun, ce test est pure routine.

Face à lui, les portes blindées s'ouvrent sur un sas. Il s'y engouffre et les portes se referment derrière lui. Un éclair jaillit d'un petit carreau dans la porte : le scan a commencé. Les yeux fermés, je me téléporte de l'autre côté de la cloison et force Rowun à se tenir immobile durant toute la durée de l'opération.

La porte suivante s'ouvre et il pénètre dans la salle de contrôle. Les yeux fermés, j'explore rapidement les lieux. L'équipement informatique m'est totalement étranger. J'allume l'interface tactile de mon avant-bras pour consulter les instructions que m'a remises l'informaticien de la Fondation. Impossible de me rappeler son nom. C'est le problème lorsque le meilleur ingénieur de votre équipe est aussi un glitcher dont le pouvoir brouille la mémoire. J'ai pris soin de noter toutes ses consignes à la lettre, sachant pertinemment que je les oublierais en un battement de cils.

Le premier fichier s'intitule *Consignes de Simin*.

Simin, c'est son prénom ! En général, j'arrive à m'en souvenir quelques minutes avant qu'il ne disparaisse à nouveau dans les confins de ma mémoire. Je m'empresse de lire mes notes.

Repérer un boîtier encastré dans le mur près de la porte, l'ouvrir, insérer le disque le plus petit dans le lecteur afin de désactiver le scan de sécurité.

D'accord. En théorie, je devrais trouver un boîtier non loin de la porte. Je palpe mentalement le mur. Bizarre... Il y a bel et bien un boîtier, mais il est fixé au milieu du pan de mur et non près de la porte.

Je réfrène la panique qui monte en moi et me lance dans l'examen

du reste de la salle. Deux murs couverts de consoles... Sur le troisième, je perçois une interface mais elle ne répond pas à la description fournie. Le bon boîtier doit être le premier.

J'oblige Rowun à s'en approcher puis à l'ouvrir pour y introduire le petit disque dur. Pourvu que ça marche et que l'alarme ne se déclenche pas !

Le programmeur insère le disque dans la fente.

La tension monte au fil des secondes. Je tape nerveusement du pied avant de m'apercevoir du bruit que je produis. Je retiens alors mon souffle.

Quelques instants plus tard, les portes du sas où s'est déroulé le scan corporel s'ouvrent. Je peux respirer. Ça y est, nous avons déverrouillé le système. Nous rejoignons Rowun dans la salle de contrôle.

Trois écrans de projection flottent au-dessus d'un bureau, au centre de la pièce.

Max sort l'un des deux pendentifs que nous avons subtilisés tandis que je brandis l'autre. Ensemble, nous nous approchons de l'ordinateur central flanqué de deux ports USB. Synchrones, nous insérons les deux clés dans les ports. Les écrans s'animent. Des données de démarrage défilent avant que l'écran principal s'allume.

Je m'installe dans le fauteuil. Encore un petit effort. Nous y sommes presque...

J'étudie l'écran un long moment. Il est semblable en tout point au modèle que Simin m'a fourni pour me préparer à la mission. Car j'ai beau avoir suivi une formation informatique, cette procédure dépasse de loin mon maigre champ de connaissances. J'ai dû examiner le modèle durant des heures et apprendre la démarche sur le bout des doigts.

Je clique sur l'écran de projection et passe en revue un certain nombre de répertoires avant de trouver le vecteur de programmation central.

J'extirpe de ma veste un disque de la taille de l'ongle. Simin me l'a confié en me priant d'en prendre extrêmement soin. Il contient le code de réinitialisation du Lien. Le fruit de longs mois de travail. Cet objet à lui seul va nous permettre d'anéantir le Lien ainsi que le réflexe de soumission qu'il induit. Nous avons rédigé un communiqué très simple qui sera diffusé à travers le canal du Lien et dans lequel nous expliquons à tous les sujets ce qu'ils ont subi et où ils peuvent se rendre pour acquérir des armes – si d'aventure ils souhaitaient se joindre au mouvement révolutionnaire. Il y a fort à parier que les adultes suivront les nouvelles consignes à la lettre et combattront à nos côtés – ils n'ont plus de libre arbitre. Ce n'est sans doute pas très moral de notre part de les pousser à se battre de cette manière, mais c'est toujours mieux que

le plan alternatif – le recours à l'IEM. Faire exploser une bombe nucléaire en dehors de l'atmosphère pour générer une impulsion électromagnétique. C'était le plan du Général Taylor. Une façon de détruire d'un coup la totalité des puces logées dans le cerveau des sujets à travers le monde. L'IEM aurait libéré tous les moins de dix-huit ans tandis que des millions d'adultes complètement dépendants de l'implant seraient morts sur le coup. Qu'ils se battent à nos côtés est un moindre mal. Une fois la guerre remportée, nous chercherons un moyen de les libérer eux aussi.

Aux quatre coins du pays, les cellules du Réseau se tiennent prêtes à l'insurrection. Placés à des endroits stratégiques, les soldats attendent le signal. Si les sujets se joignent à nous, même un tiers d'entre eux, nous dominerons en nombre. Trente contre un. Nous prendrons le contrôle du Secteur Six, le deuxième plus grand pays au monde. Le vent du changement va enfin souffler.

J'introduis le minidisque dans un des lecteurs de la console. Le code source apparaît en lettres bleues à l'écran. Je consulte à nouveau mon interface tactile pour vérifier les instructions : ATTENDRE UNE MINUTE AVANT D'EFFACER LE CODE. Je patiente tant bien que mal jusqu'au signal, mais mon pied se remet à palpiter nerveusement. Nous avons déjà passé trop de temps ici. Je jette un coup d'œil derrière moi. Les portes de sécurité sont restées ouvertes. Si jamais un employé venait à passer, il saurait que quelque chose ne tourne pas rond.

Le code cesse enfin de clignoter et une fenêtre d'exécution apparaît :

RÉINITIALISER ? OK ou ANNULER.

Un flot de joie m'inonde. Voici venu le moment dont Adrien a toujours rêvé. Si seulement c'était lui et non Max qui se trouvait à mes côtés pour assister à ce grand jour !

D'une main tremblante, je clique sur OK. Puis j'attends que le grand bouleversement se produise.

Fébrile, je scrute l'écran. Une fenêtre de confirmation devrait s'afficher d'une seconde à l'autre, nous informant de la transmission du signal.

Au lieu de quoi, une puissante alarme retentit. Si puissante que la salle semble trembler sous nos pieds. Les portes blindées se referment brusquement, bloquant toutes les issues. Nous sommes pris au piège.

5.

— Non !

Dites-moi que ce n'est qu'un mauvais rêve et que je vais bientôt me réveiller ! Nous avions pourtant tout calculé.

Rowun part d'un petit rire sardonique. Sous le choc, j'ai cessé un instant de le contrôler.

— Vous ne pensiez tout de même pas qu'il vous suffirait d'entrer un petit code de rien du tout sur un seul de nos ordinateurs pour corrompre le Lien tout entier ? Voyons, fait-il en ricanant de plus belle, nous sommes équipés d'une centaine de systèmes de sauvegarde au bas mot. Éparpillés à travers les Secteurs, qui plus est. C'est le protocole. En cas d'intrusion, une alarme se déclenche. Le Lien, lui, reste intact !

— Il faut qu'on se tire, Zoe ! s'écrie Max. Grouille-toi !

J'arrache la clé du port USB même si je sais qu'il est trop tard pour cela, que les données se sont dupliquées instantanément. Je la remplace par un disque de suppression. Il est censé effacer toutes les données que nous venons de copier sur le disque dur. Dans le doute, je vais peut-être devoir prévenir le Réseau. Si jamais le disque de suppression ne marche pas, les Supérieurs récupéreront toutes nos infos. Et ils sauront où se trouvent les planques de la Résistance.

D'un autre côté, tous les signaux émis depuis Cité-Centrale sont passés au crible. En envoyant un message, et bien que mon interface soit encryptée, je risque de balancer moi-même mes contacts. On n'est jamais à l'abri de rien.

Chaque chose en son temps. Il faut d'abord déguerpir, et vite.

Max me prend par la main, m'entraînant dans son sillage. Je n'ai pas le temps de vérifier si le disque de suppression a fonctionné.

— Zoe, rouvre ces fichues portes !

Je ne me fais pas prier. Je lève la main et attends un instant que mon pouvoir enfle en moi avant de le projeter contre les portes blindées. Elles se mettent aussitôt à coulisser sur leurs rails dans un crissement affreux.

Derrière nous, Rowun lâche un cri de surprise.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il est grand temps de se débarrasser de lui. Je dirige mon pouvoir

vers lui et le catapulte contre le mur du fond. Puis je reporte mon attention sur les obstacles qui bloquent la sortie.

Nous dévalons les couloirs à toutes jambes. Des portes blindées jalonnent notre parcours à intervalles réguliers. Je les perçois avant de les atteindre et les ouvre une à une, à distance. J'espère juste que je suis assez rapide !

Passé la dernière porte, je pique à gauche vers la station de métro tandis que Max s'élance dans la direction opposée.

— Zoe, qu'est-ce que tu fous ? Faut absolument qu'on dégote un véhicule et qu'on se taille !

Je l'attire vers moi.

— Non. Jamais on ne sortira de cette ville si on vole un véhicule. Je ne vois pas ce qui nous empêche de nous en tenir à notre plan initial.

Max se range à mon avis et m'attrape la main. La rame fonctionne toujours. Autrement dit, les autorités n'ont pas encore bouclé le périmètre. Et les Régulateurs prennent leur temps pour venir. Nous avons tout juste déclenché le système de redondance : lorsque l'alarme du laboratoire s'est mise en route, les issues se sont fermées automatiquement. Personne ne peut s'imaginer qu'on a franchi les portes de sécurité. N'importe qui croira que nous sommes toujours à l'intérieur. La tête qu'ils feront lorsqu'ils découvriront le métal désarticulé des portes que j'ai forcées !

Le ronronnement de la rame lancée à pleine vitesse m'aurait presque soulagée si je ne redoutais ce qui nous attend à l'autre bout de la ligne. Mes ongles s'enfoncent dans la paume de Max. À la réouverture des portes, je lâche un long soupir. En un clin d'œil, nous avons regagné le hall d'entrée du stade. Nous sautons dans l'ascenseur qui nous mène au niveau inférieur, où se trouvent les résidences des Supérieurs. En bas, Max m'attire dans un renfoncement à l'abri des regards et nous redonne l'apparence de Darl et de Nihem.

Lorsqu'il me lâche, je me sens étrangement abandonnée. Tant que je lui tenais la main, j'arrivais à refouler mon angoisse. Mais nous devons jouer nos rôles à la perfection, et jamais Nihem et Darl ne se tiendraient par la main. On avance côte à côte, le dos raide, sans même nous effleurer, et on rejoint directement l'aire de départ. En apercevant le voiturier, on fait mine de se chamailler.

— Je n'ai même pas le droit de profiter un peu des jeux ? me reproche Max-Nihem en haussant la voix.

— J'ai dit que je voulais partir MAINTENANT, dis-je d'un ton capricieux. Si tu ne veux pas finir dans le caniveau, je te conseille de me suivre sans rechigner. Mon père n'hésitera pas à te couper les vivres.

— Mais, Darl...

Je me tourne vers l'employé et lui tends une clé.

— Le joli véhicule avec la bande métallisée.

L'homme me regarde d'un air dubitatif.

— Ah, les bonnes femmes ! s'impatiente Max en secouant la tête d'un air désespéré avant de s'interposer entre l'employé et moi. Elle parle de la BT6 mauve.

— Tu vois, Nihem, c'est précisément ce genre de choses qui m'agacent ! Tu me traites comme une gamine. Tu es tellement condescendant que j'ai presque envie de t'étrangler...

— Je reviens tout de suite avec votre véhicule, intervient le voiturier avant de s'éclipser en quatrième vitesse.

Max et moi continuons notre petit numéro au cas où d'autres seraient en train de nous observer. Bientôt, notre BT6 mauve apparaît à l'angle.

Max me plaque soudain contre le mur. Surprise, j'écarquille les yeux. Quelle mouche l'a piqué ? Sommes-nous repérés ? Nous a-t-on démasqués ? Je jette un bref coup d'œil par-dessus son épaule mais ne vois que l'employé qui descend de notre jet. Max écrase ses lèvres sur ma bouche. Je suis tellement sidérée par son culot que je reste un instant sans réagir.

Puis la colère éclate en moi. Notre mission est un fiasco, des tas de résistants sont en danger par notre faute, et monsieur profite de la première occasion venue pour me voler un baiser. Il sait pertinemment que je ne peux pas le catapulter à l'autre bout de la pièce ! Max n'a pas changé d'un iota.

Je pose la main à plat sur son torse et le repousse de toutes mes forces. L'employé étant à portée de voix, je pèse mes mots.

— Tu te comportes comme si je t'avais pardonné.

— Il faudra que tu y songes un jour, murmure-t-il, le regard plongé dans le mien.

Je prends sur moi. Lentement, je m'éloigne du mur, rejoins notre jet et me glisse aux commandes. Max plaisante quelques instants avec l'employé. De là où je suis, je n'entends pas ce qu'il dit. Mon pouvoir s'est ranimé ; un bourdonnement strident résonne à mes oreilles. Cette opération est un désastre.

Les portes se lèvent. Max monte dans le jet. Je démarre et propulse l'appareil dans le ciel.

Nous nous sommes échappés.

De retour à la Fondation, je file sous la douche pour me débarrasser de tous les allergènes glanés à la Surface. Les mains plaquées contre la vitre, le visage baissé, je me repasse les événements en boucle tandis qu'un puissant jet me malaxe la nuque et les épaules.

J'ai échoué.

Ce plan était censé révolutionner le monde. Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ? J'ai attendu de m'être éloignée de Cité-

Centrale pour transmettre le signal de repli, mais certaines cellules ont quand même dû se faire attaquer.

Je coupe le robinet et me drape d'une serviette.

À peine ai-je posé le pied hors de la douche que Ginni me saute dessus.

— Mon Dieu, Zoe, tu vas bien ? Simin m'a appris la nouvelle...

Je m'aperçois que le reste de l'équipe est là, ainsi que quelques soldats haut placés. Je serre les dents.

— Oui, Ginni, ça va. J'organiserai une réunion plus tard pour dresser un bilan. En un mot, oui. La mission est un échec.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On en parlera plus tard, tu veux bien ? dis-je d'un ton un peu trop sec.

Xona prend Ginni par l'épaule. Ensemble, elles quittent la pièce. Abattue, je me frotte vivement les yeux. Puis je vais me changer au vestiaire.

Je n'ai qu'une envie, me réfugier sous ma couette et tout oublier. Mon échec m'opprime tellement la poitrine que j'ai du mal à respirer. Mais je suis sûre qu'en ce moment même, les autres Colonels attendent un compte rendu de la situation. En plus, j'ai hâte de connaître l'ampleur des dégâts dans le reste du Secteur.

À ma demande, Henk a converti l'ancien bureau de Taylor en salle de vidéoconférence. Le Professeur ne voyait pas cela d'un très bon œil. Il aurait préféré que la pièce demeure en l'état, exactement comme elle l'avait laissée à son dernier passage à la Fondation. Mais c'est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre ; l'espace est trop précieux, d'autant que nous accueillons chaque jour davantage de réfugiés. Le moindre placard fait désormais office de bureau. Quant aux dortoirs, ils sont combles, hébergeant désormais trois fois plus de pensionnaires qu'il n'y a de lits.

Que va-t-on faire de tous ces gens ? Combien de temps encore va-t-on pouvoir les nourrir ? Je me demande si Henk a réussi à se ravitailler en mon absence. Un point de plus à éclaircir avant d'aller me coucher.

Je m'installe devant le bureau. Face à moi, se trouvent quatre écrans de projections. Sur chacun d'entre eux s'affiche le visage d'un des Colonels du Réseau. Disséminés à travers le Secteur Six, ils sont à la tête des autres refuges qui tiennent encore bon. Très peu, en réalité. J'enfouis mon visage dans mes mains dans l'espoir de me ressaisir. Ils n'attendent plus que moi pour entamer la discussion. Je redresse les épaules et prends une grande inspiration avant de cliquer sur la caméra afin qu'à leur tour, ils puissent me voir.

Je pose la question qui me brûle les lèvres sans attendre.

— Tout le monde a-t-il bien reçu l'ordre de repli à temps ?

— À l'exception de deux cellules. Attaquées dans la foulée par des

armées de Régulateurs. Les soldats n'ont pas eu le temps de s'enfuir, répond Sanyez, une rouquine. Une alerte de sécurité maximale a été transmise à travers le pays à la suite de votre tentative d'intrusion. Après cela, des patrouilles de Régulateurs ont sillonné le ciel pendant des heures.

— Deux cellules seulement ? s'étonne Garabex, un homme d'âge mûr avec une grosse barbe grise. C'est moins désastreux que je ne le craignais, étant donné la tournure chaotique qu'a prise la mission.

— Bon. Si jamais les chefs de cellule sont interrogés, ils ne pourront pas trahir notre secret. On ne leur a rien dit de l'opération *Reboot* ni de la Fondation. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'il fallait se tenir prêt à donner l'assaut, et qu'on leur donnerait plus de détails le moment venu.

— Si les autorités n'ont démantelé que deux cellules, ça veut dire que le disque de suppression a fonctionné. Rowun, le programmeur, rapportera sans doute notre tentative à ses supérieurs hiérarchiques, mais ça m'étonnerait qu'ils puissent récupérer les données du disque dur.

Garabex se penche en avant.

— Espèces d'imbéciles ! Pourquoi vous n'avez pas liquidé le programmeur ?

Je ne me laisse pas faire.

— Ça ne faisait pas partie du plan.

— Le plan ! Parlons-en, du plan ! Rien ne s'est passé comme prévu, si je ne m'abuse ? Dans ce genre de situation, on sauve les meubles. Même un caporal sait ça ! Je ne comprends pas pourquoi on écoute cette gamine ! éructe-t-il en s'adressant aux autres.

Talon, le plus jeune lieutenant après moi, prend ma défense.

— C'est Taylor en personne qui a confié l'unité de glitchers à Zoel. Le plan tenait parfaitement la route. Nous étions tous d'accord.

— Le problème, c'est que nous n'avions pas assez de renseignements sur le mode de diffusion du Lien, dis-je. L'ordinateur de Cité-Centrale ne régit pas tout. Nos informaticiens se basaient sur des informations erronées, sans doute divulguées par la Communauté elle-même, pour nous induire en erreur.

— Cette jeune fille a raison, fait Lonyi, une femme avec une coupe à la garçonne. Le moment est mal choisi pour chercher un responsable. Nous avons tous ratifié l'opération *Reboot*. Elle n'a pas marché, point barre. À présent, on réévalue notre position et on va de l'avant.

— D'accord, répond Garabex. Mais combien de temps nous reste-t-il ? D'après l'un de nos espions, la Chancelière a récemment acquis une arme. Une arme très puissante appelée l'*Amplificateur*. Il n'a pas pu nous en dire plus. Il va falloir envisager de nouveau l'IEM et frapper vite...

— Non ! (Je me renverse dans mon siège pour masquer mes

émotions.) Vous voulez signer l'arrêt de mort de millions d'innocents ?

Garabex perd patience. Il jette les bras en l'air.

— Pitié, quelqu'un peut-il destituer cette *enfant* du comité ?

Je crispe les poings pour réfréner ma colère. La seule façon pour moi de gagner ma place à cette table, c'est de ne pas perdre mon sang-froid.

— De la Résistance, il ne reste plus que nous, poursuit Garabex. Cinq misérables postes de commande et un piètre nombre de petites cellules éparpillées dont les membres passent leur temps à fuir. À tout moment, n'importe lequel d'entre nous pourrait être victime d'une attaque de l'ennemi. Le Réseau ne tient plus qu'à un fil. Nous devons agir avant qu'il ne soit trop tard et que ce fil se rompe. Or je refuse d'assister impuissant à l'effondrement d'un mouvement révolutionnaire vieux de plus de deux cents ans !

— L'IEM n'est pas une option, dis-je d'un ton sans appel. En recourant à cette solution qui n'en est pas une, vous condamnez des millions d'adultes. Nous ne parlons plus de dommage collatéral mais de génocide ! Et si vous voulez reconstruire un monde meilleur, je vous conseille fortement d'apprendre à faire la distinction entre les deux.

Talon et Sanyez hochent la tête en signe d'acquiescement. En revanche, Garabex et Lonyi n'ont pas l'air convaincus.

Sanyez s'adresse au reste du comité.

— Nous n'allons pas trancher cette question aujourd'hui. Pour l'instant, nous avons besoin de nous regrouper, de compenser nos pertes et de garder profil bas. Comme l'a si bien fait remarquer le Colonel Garabex, nous arrivons tout juste à survivre en l'état actuel des choses. À ce stade, en fonçant tête baissée, nous risquerions de compromettre le peu qu'il nous reste. Lorsque nous serons en mesure d'envisager un nouveau plan d'action, nous voterons. Gardez bien à l'esprit que le comité devra approuver à l'unanimité le plan avant de lancer la moindre opération.

Garabex se rembrunit.

— Nous étions tous d'accord pour provoquer l'IEM avant que cette morveuse ne vienne mettre son grain de sel. À l'origine, c'était une idée de Taylor. C'est sa voix qui devrait compter, même d'outre-tombe, et non pas celle d'une enfant.

Je monte au créneau.

— Elle me savait opposée à ce projet. Le fait qu'elle m'ait désignée comme son successeur prouve une chose : elle doutait du bien-fondé de son plan.

J'ignore si c'est vrai, mais ça sonne juste. Et puis, je sais que je ne suis pas la seule à contester l'opération *Kill Switch*. D'autres ont des doutes et ne voudraient pas qu'on la remette à l'ordre du jour avant d'avoir épuisé toutes les options.

Garabex est sur le point de se lancer dans une nouvelle diatribe quand Lonyi prend la parole sans lui laisser le temps de s'exprimer :

— Que fait-on alors ? Le Réseau est plus affaibli que jamais. La Vice-Chancelière Bright démantèle nos planques à mesure que nous les mettons en place. Comme si elle avait toujours un temps d'avance sur nous. Nous avons déjà tenté de neutraliser la puce A-V chez des petits groupes en mettant à contribution Zoe. Un vrai fiasco.

Je m'assombris en me remémorant cette triste expérience. Mon don me permet désormais d'atteindre des centaines de personnes à la fois, de m'insinuer dans leur tête, localiser leur implant et le détruire. Forts de cette assurance, nous nous sommes introduits au sein d'une Académie dans l'espoir d'élargir nos rangs qui ne cessent de diminuer. Mais peu après mon intervention, les Régulateurs ont effectué une descente et capturé les adolescents encore étourdis que je venais de libérer du Lien. Résultat des courses, nous n'avons pu en sauver qu'une maigre poignée avant de déguerpir.

— Si nous n'agissons pas vite, poursuit Lonyi en s'enflammant, il n'y aura bientôt plus de Réseau. Il faut bouger tant que nous avons encore assez d'hommes.

— Le problème, c'est la Vice-Chancelière, observe Talon. C'est elle que nous devrions coincer.

Je suis bien d'accord. Mais jusque-là, toutes nos tentatives ont avorté. Elle s'entoure en permanence d'une cinquantaine de gardes ainsi que d'une impressionnante unité de glitchers qu'elle a elle-même réunie.

Réflexion faite, il nous reste encore une carte à jouer : moi. Il faudrait m'envoyer en mission, seule, pour l'assassiner.

C'est risqué. Voire suicidaire. Voilà pourquoi je ne suggérerai l'idée au Comité qu'en dernier recours. S'il faut choisir entre l'IEM et ma propre vie...

Sanyez conclut la discussion.

— Nous aborderons ce sujet dans une semaine, lors de la prochaine réunion. Pour l'heure, contentons-nous de nous mettre en retrait, le temps de dresser un bilan de nos pertes et de retomber sur nos pieds. Comme toujours, Ali vous enverra le code d'encryptage une heure avant le début du meeting. Soyons plus prudents que jamais et respectons le protocole de sécurité à la lettre. L'année prochaine, nous serons libres ! conclut-elle.

C'est sur cette salutation que nous achevons chaque réunion.

— Tous libres, sans exception ! répond-on en chœur.

Au sein du Réseau, tout le monde a grandi avec cet adage. On évoque toujours l'année *prochaine*, jamais le présent.

J'éteins la webcam et, dans un long soupir, glisse mes doigts dans ma chevelure encore humide. Puis je me lève et me dirige vers la

clinique d'un pas las. J'ai l'impression que mon corps pèse des tonnes. Je donnerais n'importe quoi pour fuir un instant mes responsabilités, chasser de mon esprit les problèmes qui s'accumulent et m'accablent : le Réseau qui s'amenuise de jour en jour, les réfugiés qui viendront sans doute se plaindre auprès de moi demain, m'exposer des problèmes auxquels je n'ai pas de solution. Si seulement il me suffisait de presser un interrupteur pour cesser de penser à tout cela !

J'ai beau faire la morale aux autres Colonels, j'ai parfois l'impression de devenir comme le Général Taylor. La première fois que je l'ai vue, sa froideur m'avait choquée. Elle paraissait si dure, si insensible. Prête à sacrifier des millions de vie sans ciller. Or elle a affronté sa propre mort avec courage. Le devoir avant tout, et jusqu'au bout. C'est dans cet état d'esprit qu'elle a mené à mes côtés son ultime mission qui lui a coûté la vie. Ses dernières pensées ont été pour l'avenir du Réseau.

Le couloir est plongé dans le silence. Des bruits de pas résonnent à l'autre bout. Ce sont ceux du Professeur. Tel un fantôme, il arpente la Fondation la nuit venue. Je pense que lui aussi surprend l'écho de mes pas, les soirs où je n'arrive pas à trouver le sommeil. Mais nous prenons toujours soin de ne pas nous croiser et jamais nous n'en parlons. Nous autres insomniaques respectons le secret des uns et des autres.

Je l'écoute aller et venir en vain. J'ai toujours cru que le Général était un peu comme une mission qu'il s'était fixée, une personne de plus à sauver. Mais à présent, je me demande si ce n'était pas plutôt l'inverse. Sans elle, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Est-ce que cela signifie qu'il l'aimait plus qu'elle ne l'aimait elle ? Si la situation avait été différente, qu'il était mort à la place de Taylor, je suis certaine qu'elle aurait tourné la page en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Comme si de rien n'était. À voir Henry si défait, je me demande si ce n'est pas elle qui avait raison. Peut-être est-ce un fléau d'aimer *trop*.

Je dis ça, mais je me rends quand même au chevet d'Adrien qui est en plein traitement. La clinique baigne dans la pénombre. Une cuve en verre emplie de gel régénérant bleu est disposée à un angle de la salle. L'éclairage par le sol confère au gel un aspect phosphorescent. Presque surnaturel.

À l'intérieur est plongé le long corps maigre d'Adrien. Vêtu d'une simple combinaison, il semble tout aussi irréel.

Un masque à oxygène lui couvre le bas du visage ; des électrodes sont appliquées à des endroits stratégiques de son corps et de son crâne. À mon arrivée, il a les paupières closes.

Je pose la main sur la paroi de verre.

Sa tête se tourne si rapidement vers moi que je manque de tomber à la renverse. Il me regarde, mais son visage est atone. J'ai l'impression d'être transparente. Rien dans son expression n'indique qu'il me

reconnaît. La gorge serrée, je fais un pas vers lui. Il a l'air si détaché de tout... Non, ce sont sûrement les calmants que Jilia lui a prescrits. Enfin, c'est ce que je me dis pour me rassurer. Ces séances s'étalent en général sur cinq jours, et mieux vaut qu'il dorme le plus possible pendant la durée du traitement. Je pose ma paume contre la vitre, à l'endroit où elle était avant.

Le gel à l'intérieur est à la température du corps et la paroi est chaude. Pourtant, un frisson glacé me parcourt les veines. Voir Adrien suspendu dans cette cuve de privation sensorielle me fait mal au cœur. L'idée est de réduire autant que possible ses perceptions sensorielles pour repartir de zéro. Jilia pense que cette méthode encouragera la reconstruction de son réseau neuronal pendant la phase de redéveloppement du tissu amygdalien. Je savais qu'une nouvelle séance était planifiée, mais j'espérais qu'à mon retour, il serait sorti de là.

Sauf qu'à l'heure qu'il est, je ne devrais pas être à la Fondation. Je devrais être en train de mener une révolution, de libérer le monde de l'emprise du Lien, comme j'en ai si souvent rêvé. Je me doutais bien que le combat serait long et pénible. J'avais mûri dans ma tête une vision si précise de la fin de notre combat... Après un an de lutte acharnée, nous nous serions rendus maîtres des zones stratégiques. Nous aurions mis en place un nouveau gouvernement. Entre-temps, le traitement d'Adrien aurait porté ses fruits ; il se tiendrait alors à mes côtés et nous contemplerions l'aube d'un nouveau monde.

Je songe aux visites qu'Adrien me rendait à l'époque où je vivais terrée, seule dans un laboratoire, l'année dernière.

Un jour qu'il était assis près de moi, jouant avec une boucle de mes cheveux, il m'a demandé ce que je ferais si la guerre était finie et que tout devenait soudain possible.

J'avais posé la tête sur son épaule et m'étais abandonnée contre lui.

— *Hum... Il faudrait d'abord aider les gens tout juste libérés du Lien. Veiller à stabiliser la production et faire perdurer le service public de manière que la société ne sombre pas dans le chaos...*

— *Je ne te parle pas de ça, m'interrompt Adrien, son fameux sourire ravageur aux lèvres. Imagine qu'il n'y ait pas de guerre, que tu vives dans l'Ancien Monde, qu'aucun gouvernement ne te dicte ta conduite. Ou bien, imagine que tu vives dans une sorte de dimension parallèle où ComCorp ne serait pas au pouvoir, où la paix et la liberté régneraient dans le monde. Que ferais-tu ?*

Les sourcils froncés, je me tourne légèrement vers lui afin de voir son visage.

— *Je n'en sais rien. Je n'arrive pas à imaginer un monde différent du nôtre, dis-je en l'embrassant. C'est toi le rêveur. Qu'est-ce que tu ferais ?*

— *Bon, je me jette à l'eau en premier. Mais ne pense pas t'en être tirée à si bon compte. Ce sera ensuite à ton tour de répondre à la question.*

J'éclate de rire.

— Si tu veux.

Il s'allonge sur mon lit, les mains croisées sous la nuque, et scrute le plafond. Mais l'étincelle qui pétille dans ses yeux aigue-marine m'indique qu'il voit loin, très loin, bien au-delà des murs. Qu'il contemple une myriade de possibilités.

— Je vivrais dans un cottage sur les berges d'une rivière. Une petite rivière, pas l'une de celles où passent les cargos. À l'orée d'une forêt. Une forêt luxuriante que j'apercevrais tous les matins depuis la fenêtre de ma chambre, à mon réveil.

— Et qu'est-ce que tu ferais dans ce cottage sur les berges d'une rivière à l'orée d'une forêt ? dis-je d'un ton taquin.

Le visage fendu d'un sourire, Adrien ne mord pas à l'hameçon.

— Pour commencer, tu serais près de moi lorsque je me réveillerais.

Il m'attrape subitement par les hanches et me plaque sur le flanc, le dos pressé contre son torse. Il m'enlace ensuite par la taille. Je ne me suis jamais sentie aussi protégée.

— Et qu'est-ce qu'on ferait après avoir contemplé la forêt ?

Il engouffre son nez dans ma chevelure.

— Je lirais pendant des heures. Les textes des philosophes et des grands poètes. Et puis je serais professeur dans une petite ville voisine. Je poserais des questions aux élèves, piquerais leur intérêt, et nous passerions des heures à débattre d'idées que nous aurions lues dans des bouquins. Et, on finirait par remettre en question certaines idées tenues pour acquises. Après le cours, on repartirait chez soi la tête pleine de pensées fraîches, notre vision du monde changée. Ce serait ça, mon boulot. Discuter toute la journée. Mais seulement quelques jours par semaine.

— Et le reste du temps ?

Il me renverse sur le dos et se place au-dessus de moi. Son sourire s'est évanoui. Dans son regard brille une flamme ardente. Troublé, il baisse les yeux, et ses joues s'échauffent un instant. Après quoi il plonge à nouveau son regard dans le mien.

— Le reste du temps, nous le passerions au lit. Toute la journée.

À mon tour, j'avais rougi. À chacune de ses visites, pourtant si rares, nous nous embrassions pendant des heures. Mais nous n'avons jamais franchi le cap. Celui des vêtements.

Cet instant magique avait été brisé par son alarme lui signalant qu'il était temps de me dire au revoir. Le personnel du laboratoire n'allait pas tarder à débarquer et après, il n'aurait plus le temps de s'enfuir.

Il s'est attardé quelques minutes encore, ignorant le bip, me serrant fort contre lui et me couvrant de baisers. Mais ensuite, comme toujours, il a dû me quitter.

Je pose l'autre main sur la cuve. Me quitter. Il passe son temps à

me quitter. Même maintenant qu'il est face à moi, c'est comme s'il était à des milliers de kilomètres.

Les larmes que j'ai retenues plus tôt jaillissent d'un coup et ruissellent le long de mes joues. Adrien pose les yeux sur mes mains, pressées contre la vitre.

Il ne semble ni curieux ni même concerné par tout ce qui lui arrive. L'envie me saisit de le tirer de cet aquarium ridicule et de le serrer dans mes bras. Même s'il ne ressent rien pour moi, même s'il ne *peut* rien ressentir. Au moins, cela me soulagerait de le tenir contre ma poitrine. Je fais un pas en arrière, réfrénant mes élans. Non, il faut que je pense à sa santé avant tout. Le principal, c'est qu'il guérisse.

— Tu me manques, dis-je simplement en essuyant mes larmes. Ma mission a échoué. L'échec, c'est devenu une habitude chez moi, surtout ces derniers temps. Tout ce que j'entreprends échoue ; je laisse tomber mes proches, ceux qui comptent sur moi. Tiens, tu es bien placé pour le savoir !

Je colle le front contre la vitre.

— Je t'aime, dis-je dans un murmure.

Il cligne des yeux et sa main vient se placer à l'endroit où s'est trouvée la mienne, un peu avant. Je lève lentement la paume vers la sienne.

— Adrien ?

Nos mains se rencontrent, de part et d'autre de la vitre. Elles pourraient presque se toucher, sans ce fichu carreau. Nos yeux se croisent et, l'espace d'une seconde, je crois déceler dans son regard un éclair familier. Ses sourcils se froncent, et une tristesse insondable se peint sur ses traits tandis qu'il me fixe.

— Adrien ?

Ma voix résonne dans la salle déserte. Les battements de mon cœur s'accélèrent et, fébrile, je pose l'autre main sur la vitre. Comme pour me cramponner à cet instant fugace où un lien si ténu est sur le point de s'établir entre nous.

— Adrien ?

Mais au lieu de me répondre, il laisse mollement retomber sa main dans le gel. Puis son regard dévie vers le plafond. À croire que, soudain, je n'existe plus.

Les jours suivants s'écoulaient dans un calme presque absurde. La vie semble avoir repris son cours. Le matin, j'alterne séances d'entraînement avec mon unité de glitchers et réunions administratives. L'après-midi, rebelote. Je partage mon temps entre tâches officielles et entraînement spécial, quand c'est possible.

C'est l'heure de la pause déjeuner. Je suis mes camarades jusqu'au réfectoire après la séance d'entraînement. Aujourd'hui, nous avons couru dans les escaliers. D'habitude, je rouspète, comme tout le monde, lorsque Tyryn nous impose cet exercice exténuant. Mais aujourd'hui, je l'ai accueilli à bras ouverts, j'ai apprécié la douleur qui m'a brûlé les cuisses. Voilà enfin une chose que je peux contrôler, que je peux faire *correctement*.

— Bordel, Rand ! s'exclame City en plissant le nez de dégoût. Les douches devraient être obligatoires après l'entraînement. Surtout pour toi.

Rand reçoit cette remarque avec un sourire, trotinant à reculons jusqu'au bout du couloir de manière à lui faire face.

— C'est une histoire de phéromones, ma poulette. Je libère le parfum musqué du Rand, une odeur accablante censée modifier le comportement des femelles autour de moi.

Xona laisse échapper un petit cri moqueur.

— La seule chose que ça modifie, c'est la qualité de l'air, fait-elle remarquer en lui donnant un coup de poing dans le bras.

Derrière eux, Saminsa ébauche un sourire. Elle s'est peu à peu ouverte à nous au cours des derniers mois. Je n'irai pas jusqu'à la qualifier de pipelette, mais je pense qu'elle aime nous observer et faire partie du groupe, tout simplement.

— Aïe ! (Rand se frotte le bras et s'approche d'elle.) Dis-moi, Xona, tu as l'air assez tendue. Ce sont peut-être les phéromones qui agissent sur toi à ton insu !

Xona lève les yeux au ciel et part retrouver Cole, le gigantesque ex-Régulateur, quelques mètres devant nous. Je les observe un moment tandis qu'ils bavardent. Elle se hisse sur la pointe des pieds et lui glisse

un mot à l'oreille. Je ne sais pas ce qu'elle lui a dit, mais il se tord de rire. Voir ce genre de réaction chez Cole me surprend toujours autant. Depuis son arrivée ici, il n'a cessé de lutter pour recouvrer son humanité. Mais le déclic s'est vraiment produit le jour où il a sauvé la vie de Xona, il y a de ça six mois, et qu'elle a enfin cessé de le haïr. Suite à cet événement, il s'est littéralement épanoui.

Je ne peux pas m'empêcher de les épier. À son tour, Xona pouffe de rire. Le son de sa voix résonne dans le couloir.

— Rand, je ne pense pas que tes phéromones aient un grand effet sur Xona, fait remarquer Ginni en gloussant.

Au lieu de se vexer, il trouve le moyen de tirer profit de la situation, prenant City et Ginni par l'épaule.

— Tant pis pour elle. Elle ne sait pas ce qu'elle rate. Et puis, il me reste encore vous, mesdemoiselles.

City le repousse et fait mine de vomir.

— Beurk ! Non merci. Franchement, tu ne sens pas à quel point tu pues ?

— Tes mots dépassent ta pensée, répond Rand avec espièglerie. Je t'attire, City. Il est temps que tu l'admettes et cesses de refouler tes désirs.

— La seule attraction que tu m'inspires est de nature électrique, rétorque City avec un sourire faussement ingénu.

Joignant le geste à la parole, elle approche la main du visage de Rand et pose son index entre ses deux yeux. Une toute petite spirale électrique en jaillit.

— Putain, City ! s'écrie-t-il en se frottant le nez. Ça fait mal !

Elle lui répond par un sourire.

Nous sommes arrivés devant le réfectoire. En entrant, j'aperçois Molla et Max avec leur bébé, installés à une table en plein milieu de la salle.

Max est autorisé à quitter sa cellule pour le déjeuner et les séances d'entraînement des glitchers. Nul ne le porte dans son cœur et tout le monde se méfie de lui, mais son don nous est absolument indispensable. À ces heures-là, la mère d'Adrien s'enferme à double tour dans sa chambre pour ne pas le voir. Autrement elle lui sauterait à la gorge.

Quant à moi, je fais de mon mieux pour rester zen lorsque nos chemins se croisent. Aujourd'hui, en revanche, une vague de colère m'inonde et je suis contrainte de faire une pause. Ce n'est pas juste. Max est un monstre ; il a commis des actes répréhensibles. Et pourtant il est presque libre, et gazouille gaiement avec son fils. Cerise sur le gâteau, Molla reste dingue de lui malgré toutes les crasses qu'il lui a faites. Tandis qu'il tripote les doigts du bébé, elle le couve d'un regard adorateur.

Max a une famille. Pendant ce temps-là, Adrien est plongé dans une cuve de privation sensorielle dans l'espoir (peut-être vain) que certaines parties de son cerveau se redéveloppent. Tout cela *à cause de* Max.

Je revois la main d'Adrien séparée de la mienne par la vitre. Cette image resurgit dans ma tête comme un fantôme cherchant à me tourmenter. Car même si je donnerais n'importe quoi pour qu'il en soit autrement, je sais qu'il ne s'est rien produit. Qu'Adrien n'a pas vraiment établi de contact avec moi, que je me berce d'illusions.

Je détourne les yeux de Max et vais me placer dans la file d'attente du self-service.

Le souvenir d'Adrien dans la clinique, la nuit dernière, me transperce comme un poignard. Un profond sentiment de solitude me saisit. Adrien est tout pour moi. C'est lui ma famille, la seule personne qu'il me reste au monde depuis que j'ai abandonné mon frère Markan dans la Communauté. Quant à mes parents, ils sont fichus. Porteurs de la version adulte de la puce, ils seront les esclaves du Lien à jamais. Adrien était le seul être sur terre à se soucier de moi. Mes amis aussi, évidemment. J'irai même jusqu'à dire qu'ils m'aiment. Mon regard se porte vers la table où ils sont réunis. Rand est en train de faire le pitre. Ginni et City pouffent de rire alors que Xona secoue la tête avant de reprendre sa conversation avec Cole.

D'accord, ils tiennent à moi. Mais je ne suis pas leur priorité, je ne passe pas en premier sur leur liste. Perdre ce lien si spécial avec Adrien a chamboulé mon univers. Je me sens désormais déconnectée du monde qui m'entoure. Si jamais je venais à disparaître ou à mourir, on pleurerait ma perte (ou celle de mon don), mais avec le temps, la plaie finirait par cicatriser. Pour ma part, perdre Adrien a laissé dans ma poitrine une plaie béante. Et qui éprouverait pareille souffrance si je venais à disparaître ? Personne.

J'avance dans la queue et regarde droit devant.

Non ! Adrien n'est pas perdu. Pas encore. Mon frère Markan non plus. Il a encore des années devant lui avant qu'on ne lui implante la version adulte de la puce. Il faut d'ailleurs que je pense à demander à Ginni de le localiser pour moi. Grâce à son don, elle est capable de situer n'importe qui, n'importe où sur la planète. Elle jette régulièrement un œil sur mon frère. J'y tiens. Histoire de m'assurer qu'il se trouve bien à l'Académie ou dans mon ancienne unité-logement. Bien que je n'aie pas pris de ses nouvelles depuis mon départ en mission, cela me soulage toujours de le savoir à l'abri. Autant que possible, étant donné que la Chancelière l'a placé sous surveillance constante... Je suis sûre qu'elle se tient prête à l'arrêter à la seconde où il manifesterait des anomalies.

Je commence à trépigner d'impatience. Cette fichue queue

n'avance pas aujourd'hui. Mon regard se promène devant moi et je m'aperçois que la file est beaucoup plus longue qu'avant mon départ. C'est vrai qu'entre-temps, la Fondation a accueilli une nouvelle vague de fugitifs. La Chancelière a récemment intensifié les attaques contre la Résistance. Des gens ayant vécu libres toute leur vie se retrouvent soudain sans foyer. Les cellules tombent une à une, leur chef est aussitôt capturé et les agents reçoivent l'implant qui les transforme en esclaves du Lien.

Avant l'arrivée du nouveau groupe, nous devons déjà rationner nos vivres. Il est de plus en plus dur de se ravitailler. Tout le monde craint pour sa vie ces temps-ci.

Le mois dernier, la Chancelière a arrêté l'un de nos principaux fournisseurs, qui lui a révélé comment nous acheminions nos provisions. Via les trains de marchandises de ComCorp. Du coup, tous les trains sont désormais passés au crible.

Pire encore, si personne ne se rappelle l'emplacement *exact* de la Fondation – grâce au glitcher qui brouille la mémoire –, la Chancelière sait que notre refuge se situe au sud. Après tout, les agents faits prisonniers savent dans quelle direction se dirigent les trains de marchandises. Que nous ayons toujours pris soin de récupérer le ravitaillement à des centaines de kilomètres de la base ne change rien au problème. Le trafic aérien s'est intensifié. Les patrouilles de Régulateurs sillonnent la région à la recherche de notre planque. Nous avons même dû interdire à quiconque de sortir prendre l'air à la Surface. Ce qui a mis de l'huile sur le feu. Pour ma part, j'ai l'habitude de vivre sous terre, mais beaucoup souffrent de claustrophobie dans notre refuge niché au cœur des montagnes. La plupart ont vécu à l'air libre toute leur vie.

Après de longues minutes d'attente, j'atteins enfin le buffet. Les cuves fumantes ont subi une razzia. Je vais prendre un pâté protéiné quand je remarque qu'il n'en reste plus que quelques-uns. Je suspends mon geste et jette un coup d'œil sur la file. Elle est encore longue. Tout au bout, j'aperçois une fillette chétive. Ses yeux affamés lui mangent la moitié du visage. Je me ravise et me sers à la place une maigre louche de patates douces et de riz complet. Demain, je demanderai au chef de couper les pâtés protéinés en deux pour que tout le monde en profite.

Combien de jours va-t-on encore tenir à ce rythme ? Une profonde lassitude me gagne. Je me frotte les yeux avant de récupérer mon plateau. Le réfectoire est plein à craquer. Mon regard se porte avec nostalgie sur la table où sont réunis mes camarades. Puis je détourne la tête et me dirige, le cœur gros, vers l'autre bout de la salle, où déjeunent Tyryn, Jilia, Henk et autres gros bonnets du Réseau.

Je m'assieds à leur table.

— Vous pensez qu'on va bientôt recevoir le ravitaillement ?

Henk qui riait avec Jilia se tait brusquement. Il affiche un air sombre.

— Pas facile de déjouer les contrôles de sécurité, mais j'ai peut-être une touche avec un fournisseur. C'est sur le marché noir, évidemment. Je pense trouver un terrain d'entente avec une chef de gang dénommée Sylv. Elle a toujours eu un faible pour moi ; en jouant de mon charme, je peux nous négocier un arrangement.

— Elle appartient au Réseau ?

— Non, mais elle ne porte pas ComCorp dans son cœur.

ComCorp est la firme internationale qui a commencé à implanter la puce A-V chez l'homme des centaines d'années plus tôt. Presque tous ceux qui en ont réchappé ou vivent en marge de la société lui vouent une haine farouche.

Je plisse le front.

— Tu penses qu'on peut lui faire confiance ? Elle ne risque pas de retourner sa veste et de nous livrer aux Supérieurs ?

Henk hausse les épaules.

— On peut toujours la convaincre d'y réfléchir à deux fois, moyennant une coquette somme d'argent.

Je secoue la tête.

— Ça semble trop risqué.

— De l'argent, nous en avons, réplique Henk. Enfin, pour l'instant. Par contre, de la nourriture, nous en manquons.

— Combien de temps peut-on tenir avec nos provisions ?

— Deux semaines, tout au plus, répond Jilia sur le ton de la confiance.

Nous nous sommes mis d'accord pour ne pas ébruiter le problème. Aujourd'hui, la Fondation héberge deux fois plus de civils que de soldats. La nuit venue, les sacs de couchage recouvrent totalement le sol. Et c'est sans prendre en compte les gens auxquels nous avons dû refuser l'asile. La base est bondée. Nous sommes maintenant obligés de fermer notre porte. Si jamais les gens s'aperçoivent que nous n'avons plus de quoi les nourrir, ce sera l'émeute.

La bouche sèche, je dévisage Jilia.

— Et les autres avant-postes du Réseau ne peuvent pas nous dépanner ?

Henk secoue la tête.

— Ils sont comme nous, ils tirent la langue. Certains sont encore plus durement touchés que nous.

— Alors, nous n'avons pas le choix. Il va falloir négocier avec la fameuse Sylv, dis-je avec réticence. Mais emmène Beka avec toi. Elle pourra au moins te dire si cette femme te ment.

Je déteste prendre ce genre de décision. J'ai l'impression de jouer avec leur vie à tous. Beka est l'une de nos glitchers. Son don fait d'elle

un détecteur de mensonges humain. C'est une fille adorable. Rien qu'à l'idée de l'envoyer en mission, j'ai l'estomac qui se noue.

Henk hoche la tête.

— On partira demain.

Jilia tend le bras vers lui. Mais elle s'arrête en plein geste.

— Oh, Doc, fait Henk en lui adressant son sourire le plus enjôleur.

Tu te fais du mouron pour moi !

Jilia affiche un sourire douxereux.

— Moi, me faire du souci ? Pourquoi ? Parce que le sort de la Fondation repose entre les mains d'un homme qui n'arrive même pas à manger son assiette de petits pois sans en renverser la moitié à côté ?

Henk lui décoche un sourire irrésistible et je préfère détourner le regard. Les voir badiner comme cela en ma présence me fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Un gouffre béant s'ouvre dans ma poitrine. Avant, Adrien et moi échangeons aussi ce genre de regards. Je me dépêche de finir mon assiette.

— On se voit en cours, dis-je à Jilia en me levant brusquement.

Elle m'observe d'un air inquiet. Le lendemain de mon retour de Cité-Centrale, j'ai procédé à un débriefing sur notre mission ratée. Depuis, elle a tenté de m'en reparler plusieurs fois, cherchant à savoir comment je me *senta*is, comment je gérais la situation. S'il est une chose dont je n'ai vraiment pas envie de parler, outre l'amenuisement de nos provisions, ce sont mes états d'âme.

Sans lui laisser le temps de me questionner, je détaille comme un lapin. Je me rends dans la salle de méditation pour me mettre dans l'ambiance avant le début du cours. Pour méditer, il faut se vider l'esprit de tout ce qui l'encombre. C'est le seul endroit où je trouve un peu de répit, où je peux oublier responsabilités et soucis.

Aujourd'hui, j'ai beau me concentrer, je n'arrive pas à chasser mes idées noires. Les autres glitches ne tardent pas à me rejoindre. Juan se met à jouer du violoncelle. Il a un don très spécial, celui de manipuler les émotions à travers la musique. Il me permet souvent de trouver une paix intérieure. Elle se manifeste dans mon esprit sous forme de bulle opalescente.

Bien que la mélodie me berce, des pensées négatives parasitent l'espace de ma bulle : Et si Henk ne s'entendait pas avec Sylv ? Et si cette femme nous avait menés en bateau et comptait en fait nous balancer ? Henk et Beka ne risquent-ils pas de se faire capturer, voire tuer ? Et Adrien...

Jilia fait tinter la cloche, nous invitant à rouvrir les yeux. Tant mieux.

— Aujourd'hui, nous allons continuer à nous entraîner par groupes de deux, en nous concentrant sur ceux que nous appelons les « manipulateurs d'esprit ». Comme vous le savez, la Chancelière rallie

chaque jour davantage de glitches, dont beaucoup ont le pouvoir de manipuler l'esprit de leur entourage. Ils peuvent vous faire voir des choses qui n'existent pas, éprouver des sentiments qui ne sont pas les vôtres. Les pouvoirs concrets tels que l'électricité de City ou les sphères électromagnétiques de Saminsa ont beau faire des ravages, fait-elle en jetant un coup d'œil à celles-ci, ce sont les dons invisibles qui sont les plus difficiles à contrer. Ces attaques, vous ne les verrez pas venir. Mais voilà deux mois que nous nous entraînons à les anticiper à l'aide de notre propre équipe de manipulateurs d'esprit. Et qu'avons-nous appris ?

— Qu'à partir du moment où on sait reconnaître les signes de leur intrusion, on peut les sentir s'introduire dans notre tête.

— Exactement, Ginni. La préparation. C'est notre meilleure contre-attaque.

City lâche un petit rire dédaigneux.

— Mais ça ne nous donne qu'une dizaine de secondes pour réagir. Aucun d'entre nous n'a réussi à stopper l'attaque d'un manipulateur, même si on sent qu'elle va se produire.

— Comme je l'ai dit, rétorque Jilia avec patience, voilà seulement deux mois que nous nous exerçons à ça. En tout cas, nous savons qu'il est possible de nous libérer de l'emprise d'un manipulateur d'esprit car l'exploit a déjà été accompli. En des circonstances extrêmes, je vous l'accorde.

Une boule se forme dans ma gorge. Elle fait référence à Adrien. Son amour pour moi était si fort que son esprit s'est soustrait à l'influence de la Chancelière. Plutôt que de lui rapporter l'une de ses visions, où il me voyait mourir, Adrien s'est libéré de son emprise d'une manière dont j'ignore tout. Pour me protéger. C'est à ce moment-là que Bright a commencé à lui triturer le cerveau.

— Cette prouesse, réalisée sous la pression, nous espérons pouvoir la reproduire à force de pratique, reprend Jilia.

Bien qu'Adrien ait été incapable de nous dire comment il s'y est pris, le seul fait qu'il y soit arrivé a encouragé Jilia à mettre en place cette nouvelle méthode d'entraînement.

— Vous allez travailler par paires. Shaun, tu te battras contre City.

Cette dernière s'insurge aussitôt.

— Si j'avais voulu faire un roupillon, j'aurais filé direct au dortoir au lieu de venir en cours !

Shaun est l'une de nos dernières recrues. Il est arrivé avec un groupe de civils il y a quelques mois. Son don lui permet d'assoupir les gens. Une simple caresse de son esprit, et l'on tombe dans les bras de Morphée en quelques secondes.

Le manque d'enthousiasme est réciproque. Shaun est réticent à l'idée de faire équipe avec City. Il faut dire qu'elle prend désormais un

malin plaisir à électrocuter les gens, réglant à sa guise l'ampérage de ses décharges électriques. Jilia a beau nous répéter de ne pas riposter, le but de l'exercice étant d'apprendre à appréhender puis à bloquer le pouvoir du manipulateur d'esprit, City n'a pas hésité à mettre K-O certains de ses coéquipiers.

— Ginni, tu vas te mettre avec... avec...

Jilia n'achève pas sa phrase. Elle semble troublée.

— Simin ! intervient d'un ton agacé un brun, dans un coin de la salle. Je m'appelle Simin. Je suis celui qui brouille votre mémoire.

— Moi je commence à te reconnaître, rétorque fièrement Ginni. Chaque matin, je regarde la vidéo dans laquelle tu nous expliques qui tu es. Et parfois, j'arrive à me souvenir de toi jusqu'à l'heure du déjeuner !

Il n'y a vraiment pas de quoi sauter au plafond. Simin accueille pourtant cette nouvelle avec un sourire. Son visage s'illumine d'un coup. Je songe à la solitude qui doit le ronger. Comme il doit se sentir isolé par moments ! Contrairement à nous autres, Simin ne contrôle pas son don. Son pouvoir est tout le temps en activité, même dans son sommeil.

Jilia continue à former les binômes. Un murmure de mécontentement s'élève lorsque Rand se voit assigner comme partenaire Amara, que tout le monde aimerait avoir pour adversaire. Amara possède un don particulièrement plaisant... celui de provoquer l'euphorie. De tous les manipulateurs d'esprit, elle est la seule à disposer d'un pouvoir agréable.

— Quant à toi, Zoe, tu vas faire équipe avec Max.

Je le fusille du regard bien que ça ne me déplaie pas tant que ça de faire équipe avec lui. Imaginons qu'il arrive à retirer son bracelet électronique et qu'il disparaisse et s'échappe, je serai la seule à pouvoir percevoir sa présence et le pourchasser. Enfin, je doute qu'il soit assez stupide pour tenter un tel exploit, surtout avec la puce récemment implantée dans son cerveau.

— Rappelez-vous mes conseils. Imaginez que votre esprit est une maison. Fermez d'abord les fenêtres, puis les portes, et rebouchez toutes les fissures que vous y trouvez. Transformez votre esprit en forteresse et concentrez-vous uniquement sur les murs. Dès que vous percevrez une tentative d'intrusion, érigez une nouvelle cloison.

Nous hochons tous poliment la tête, même s'il est évident que c'est plus facile à dire qu'à faire.

Max s'approche de moi tandis que les tandems se forment à travers la salle.

J'adopte immédiatement une posture à la fois détendue et alerte.

— Attaque-moi.

— Zoe, tu ne veux pas qu'on parle d'abord...

— Attaque ! Ou bien je te jette contre le mur.

Il baisse la tête et une brusque envie de lui cogner dessus me prend. Sans rien ajouter, il se met dans une posture similaire à la mienne et ferme les yeux.

Les mâchoires serrées, j'érige mentalement les murs évoqués par Jilia. Quelques secondes à peine avant qu'il ne devienne invisible, je sens son pouvoir s'immiscer dans ma tête. C'est un adversaire redoutable. Le meilleur. Les paupières closes, je cherche à me concentrer sur les sensations que son intrusion produit en moi. Au fil des mois, j'ai appris à en reconnaître les signes. Une légère pression juste derrière ma rétine et, plus rarement, une faible pulsation à l'intérieur de mon crâne, comme si Max jouait avec mes pensées.

Je garde ma télékinésie active pendant toute la durée de l'exercice afin de suivre les mouvements de mon adversaire. Puis je repousse progressivement l'intrus en élevant un rempart autour de mon esprit.

Soudain, Max disparaît de mon radar interne. Je rouvre les yeux et palpe l'espace vide devant moi à l'endroit où est censé se trouver son avant-bras. Ma main repère sa manche et s'y cramponne. Alors, mon esprit le perçoit à nouveau et mon pouvoir l'enserre pour ne plus risquer de le perdre.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'étonne Max, redevenant visible.

— Comment tu as fait ça ?

Il plante son regard dans le mien.

— Fait quoi ? Je n'ai rien fait du tout, Zoe.

Je le dévisage avec méfiance pendant un long moment. Depuis le temps, je devrais être capable de le déchiffrer, de savoir s'il ment. À la limite, je pourrais demander à Beka de venir pour qu'elle l'interroge. Mais elle est sur le point de partir en mission avec Henk. Je secoue la tête. Non, je suis sans doute parano. L'expulser de ma tête m'a demandé tant d'efforts que mon pouvoir a dû vaciller un court instant.

Je ferme les yeux et prends une grande inspiration.

— On recommence.

À l'heure du dîner, je rejoins mes camarades au réfectoire. Cette fois, je m'installe avec eux et fais un effort pour participer à la conversation. Disons plutôt que je me contente de les observer en silence comme un scientifique étudierait des spécimens derrière une vitre. Ces derniers temps, j'ai la sensation qu'un écran de verre me sépare du reste du monde. À la fin du repas, alors que je m'apprête à aller déposer mon plateau, plusieurs civils demandent à Cole de prendre la parole.

Il se dirige vers l'avant de la salle.

Mince ! J'ai oublié que nous étions lundi ! Vite, je cherche à m'éclipser. J'ai entendu dire que Cole tenait un groupe de discussion le

lundi soir. Jusque-là, je me suis toujours arrangée pour y échapper, mais aujourd'hui, Ginni ne me laisse pas le choix. Elle me tire par le bras, me forçant à me rasseoir.

Debout face à nous, Cole patiente jusqu'à ce que le silence se soit installé. Puis il attend encore quelques instants, comme pour rassembler ses esprits.

— Hier, nous étions pour la majorité d'entre nous des esclaves. Aujourd'hui, nous sommes libres. Nous apprenons à redevenir des hommes. Seulement, on ne nous rendra pas les années qu'on nous a volées, notre enfance..., lâche-t-il en baissant la tête, l'expression peinée. Non, nous ne pouvons pas revenir en arrière, effacer les actes que nous avons commis sous l'influence de la puce.

Il redresse la tête.

— Ce n'est pas notre faute. Voilà ce que je me répète chaque matin à mon réveil. Ce n'était pas ma faute. Mais j'ai beau le savoir, je suis hanté par le souvenir de ce que ces mains ont fait, dit-il en brandissant ses mains bioniques. Je me rappelle ce que j'ai éprouvé en broyant la tête d'un homme. J'entends encore les hurlements d'une femme que je traînais de force en salle d'interrogatoire...

Je me penche en avant, happée par son discours malgré moi.

— En évoquant ce problème avec vous, je me suis aperçu que ce traumatisme n'est pas seulement réservé aux anciens Régulateurs, poursuit-il en balayant du regard notre assemblée. Certains parmi vous ont vécu des expériences similaires à la mienne sans jamais avoir été esclave de la Communauté. Vous avez partagé votre propre expérience, les choses que vous avez dû faire pour survivre. Les actes désespérés auxquels la faim peut pousser. Ceux que vous avez dû abandonner pour sauver votre peau. Nous sommes nombreux à éprouver un terrible sentiment de culpabilité. Voilà ce que le monde qu'ils ont créé a fait de nous. Ces monstres sont prêts à nous briser jusqu'à ce que nous cessions d'être des hommes !

Je détourne les yeux de Cole. Mon cœur bat à tout rompre. La culpabilité dont il parle, je la connais. Et j'ai appris à vivre avec. En l'ignorant, tout simplement. Mais l'entendre décrire ces sentiments atroces que je garde enfouis dans le tréfonds de mon âme me chamboule. Je me tortille sur ma chaise, mal à l'aise. Je cherche la sortie du regard.

— Comment obtenir la rédemption ? s'enflamme-t-il.

J'ai l'impression que ses yeux se posent sur moi, qu'il sent que je veux fuir.

— Comment redevient-on humain quand notre humanité nous a été arrachée ? Comment transformer l'acier – qu'il soit intégré à notre corps (il lève ses bras en métal reluisant) ou à notre esprit – comment transformer l'acier en chair ?

Il arpente le rectangle à l'avant de la salle de long en large.

— Je vous avoue que cette question m'a longtemps hanté. Partout, j'ai cherché une réponse. Et je l'ai trouvée en partie dans un texte qui m'a touché. S'adressant à un peuple qui s'est égaré, Dieu promet de leur donner un cœur neuf, un esprit neuf. De les débarrasser de leur cœur de pierre pour le remplacer par un cœur de chair. Je vous avoue qu'à la lecture de ce texte, j'ai pleuré.

Il marque une pause. Tant d'émotions se peignent sur son visage que j'ai presque du mal à le regarder sans frémir. Enfin, il reprend d'une voix radoucie, les sourcils froncés :

— Après mon affranchissement, j'aurais tout donné pour que le médecin me retire mes implants en métal. Au risque d'être difforme et de compromettre ma santé.

J'en reste bouche bée. J'ignorais qu'il avait sérieusement envisagé cette option.

— Mais Dieu a dit : « J'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. » Ce qui, dans un sens, m'a aidé à comprendre que le métal mêlé à ma chair ne peut affecter mon cœur. Que je *pouvais* redevenir un homme. Or ce n'est pas en me débarrassant de mes ajouts électroniques que je parviendrai à cette métamorphose. Mais en choisissant de mener une vie de compassion et de clémence.

» Pour cela, il faut croire au pardon. Même s'il se peut que les victimes de nos crimes ne nous pardonnent jamais. Ce qui compte désormais, c'est la manière dont on choisit de vivre notre vie. Voilà ce qu'on appelle la rédemption !

Le réfectoire paraît soudain se rétrécir, l'air se raréfier. Je m'agite sur mon siège.

Cole se plante au centre de la salle et lève les bras en s'écriant :

— Si nous pouvons apprendre à nous aimer les uns les autres et nous entraider, alors nous ne tomberons pas, quel que soit l'angle d'attaque de notre ennemi. Nous sommes humains à présent. Notre cœur est de chair ! Et nous ne les laisserons pas le transformer à nouveau en cœur de pierre !

Des cris d'approbation balaient l'assistance. Tout le monde se lève, ému autant que moi par son discours. J'étudie leurs visages où ruissellent des larmes, leur regard où brille la joie. Nous sommes si nombreux à rechercher le pardon auquel Cole croit de tout son être.

— Prions, dit-il.

Le silence retombe dans la salle, mais personne ne se rassied. Une voix s'élève pour prononcer la prière, puis une deuxième s'y ajoute, suivie bientôt d'une troisième. La plupart des gens s'expriment les yeux fermés. Ce spectacle me devient très vite insupportable. J'abandonne mon plateau et me lève pour me diriger vers la sortie, me frayant

lentement un chemin parmi la foule oppressante. Une fois dans le couloir, je me mets à courir. Je ne m'arrête qu'une fois parvenue à mon dortoir. Dans l'intimité de ma chambre, je m'accroupis par terre et respire à fond.

Cole croit le pardon possible. Ainsi que la rédemption. Et il a *tué* des hommes de ses mains lorsqu'il était sous l'emprise du Lien. Cela ne signifie-t-il pas que moi aussi, j'ai une chance de me racheter ? Moi qui ai livré mon frère en pâture aux autorités quand j'étais encore fillette. Moi qui ai causé involontairement la capture et la mort de tant de gens. Moi qui suis responsable de ce qui est arrivé à Adrien.

Je m'assieds sur ma couchette. Les cuisses repliées contre ma poitrine, j'appuie ma tête sur mes genoux. Ces derniers temps, il me semble plus facile de refouler toute émotion, de me faire pierre. Mais peut-être Cole a-t-il raison. La compassion et la clémence ne sont-elles pas les valeurs qui dominent notre combat ? N'est-ce pas justement pour les préserver que nous nous battons ?

Je scrute longuement le mur. Hors de question que la haine et la rage continuent de m'animer. J'aimerais recouvrer un cœur de chair...

Quelques minutes plus tard, Xona et Ginni apparaissent dans la chambre. Elles me dévisagent en silence, se demandant sûrement pourquoi j'ai quitté la salle au beau milieu de la prière. Je ne sais pas vraiment comment expliquer ma réaction. J'ignore si j'ai envie de me justifier, d'ailleurs. Je me tourne vers Ginni pour évoquer un tout autre sujet.

— Tu penses que tu pourrais localiser mon frère ?

— Bien sûr, répond-elle avec un grand sourire, toujours ravie d'aider son prochain.

Je renverse la tête contre le mur et ferme les yeux. Quand elle m'aura rassurée sur son sort, comme elle le fait chaque semaine, je pourrai m'allonger et me glisser dans les bras de Morphée. Ce soir, pour une fois, je sens que je vais dormir comme un loir.

Quelques instants s'écoulent sans qu'elle ait soufflé mot. Je me redresse brusquement. Ginni a l'air inquiète. Son front se creuse de profonds sillons.

— Ginni, m'écrié-je, en proie à la panique. Où est-il ?

Plusieurs secondes s'égrènent en silence. Soudain, ses yeux se rouvrent. Un sentiment atroce me comprime la poitrine.

— Il est chez la Chancelière, m'annonce-t-elle d'une voix tremblante.

Je cours à travers bois. Un soleil éclatant brille dans le ciel. Il m'aveugle, me brûle la rétine, me force à plisser les yeux. Que se passe-t-il ? On ne devrait pas être là. Mais quelqu'un m'entraîne irrésistiblement en avant. Je baisse la tête et découvre une main enlacée à la mienne. Celle d'un jeune homme. Mon regard remonte le long de son bras jusqu'à son cou pour enfin se poser sur son visage. Celui de Daavd, mon frère aîné. Mais, l'instant d'après, les traits se modifient légèrement, et c'est le visage de Markan, mon petit frère, qui m'apparaît. Il pose l'index sur ses lèvres.

— Chut, Zoe. Pas un bruit.

Je sais ce qui va se passer ensuite. Le scénario, je le connais par cœur à force de l'avoir vu défiler dans ma tête : je vais donner l'alerte aux autorités. Les Régulateurs vont pourchasser mon frère et le plaquer à terre, sous mes yeux. Puis mon frère me lancera un dernier regard empli de chagrin, avant de mourir. Trahi par moi, qui l'aurai livré en pâture aux gardes.

À mesure que le script se déroule, je lutte de toutes mes forces pour en changer l'issue. Ma bouche de fillette s'ouvre pour appeler les Régulateurs. Le comportement de mon frère est déviant, il faut le stopper... Mais l'horreur de ce que je m'apprête à faire me saisit soudain et je plaque la main sur mes lèvres pour bloquer le son de ma voix. C'est mon frère... mon sang ! Pas question que je le trahisse !

Brusquement, le sol se met à trembler sous nos pieds. Ce sont les Régulateurs qui approchent. Ils nous ont quand même débusqués. En un éclair, le décor s'est transformé. Nous ne sommes plus dans une forêt mais sur un terrain rocailleux, cernés de toutes parts par des rochers géants qui se referment lentement, inexorablement sur nous.

— Markan, va-t'en !

Mais le sol tremble de plus belle et mon frère finit par trébucher. Dans sa chute, il me lâche la main. Moi, je continue à courir. Quoique tout mon être me hurle de retourner sur mes pas, de voler à son secours, mes pieds ne veulent rien entendre et poursuivent leur progression. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Les

Régulateurs ne sont plus très loin à présent. Ils ont quasiment rejoint Markan. Je dois fournir un effort herculéen pour m'arrêter et faire demi-tour. Je tends la main, en proie à une rage fulgurante qui jaillit soudain de mes doigts. Cette rage, je la dirige contre les Régulateurs dont les corps volent en éclats, comme si une bombe avait explosé à l'intérieur de leur ventre. Je fouille la scène à la recherche de mon frère.

Et pousse un cri d'horreur. Car l'éruption de mon pouvoir a été si violente que j'ai accidentellement tué Markan aussi. Je m'écroule à genoux près de lui. *Non !*

On me secoue violemment. Je finis par me réveiller.

Je me redresse en sursaut, discernant à peine la voix paniquée de Xona à travers mes propres cris. Elle m'empoigne fermement les épaules et me force à la regarder.

— Bordel, Zoe, réveille-toi !

Je cligne des paupières. En pleine confusion, je cherche à me dégager.

— Daavd ! Markan !

— Putain, calme-toi ! Tu es en train de faire trembler toute la base !

Ses paroles finissent par faire leur chemin et je cesse de me débattre. C'était juste un cauchemar ! Je n'ai pas tué mon frère. Enfin, pas de manière aussi directe que dans mon rêve. En réalité, ce n'est pas Markan que j'ai livré aux gardes, mais Daavd, mon frère aîné. Et suite à cela, ils nous ont rattrapés et l'ont désactivé. J'avais seulement quatre ans à l'époque des événements. J'étais alors sous l'emprise du Lien. Je ne me rendais pas compte de la portée de mes actes.

Mais Markan, mon petit frère... La Chancelière le retient prisonnier. Parce que je l'ai abandonné derrière moi. Parce que je ne suis pas retournée le chercher à temps.

Un fracas terrible retentit non loin de nous. Ginni et les civils qui dorment à même le sol se réveillent en hurlant. Xona bondit de ma couchette en même temps que moi. Je m'aperçois alors qu'une partie du plafond s'est effondrée. Une large plaque de ciment et de roche s'est décrochée, passant au travers des entretoises. Un nuage de poussière emplit le dortoir et tout le monde s'écarte dans une cacophonie de cris hystériques.

Les particules de l'extérieur envahissent l'air. Mes mastocytes réagissent aussitôt. J'expire longuement et me focalise sur les millions de cellules microscopiques à l'intérieur de mon corps afin de les envelopper et de stopper la libération d'histamine.

Encore assoupie, je marche au ralenti. Très vite, je reprends le contrôle de la situation. Je balaie la pièce du regard et la réalité me frappe en pleine figure. Mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? Des cris me

parviennent du couloir, et je comprends que les dégâts ne se limitent pas à notre dortoir.

— Personne n'est blessé ?

Ginni toussote et se protège le visage avec son bras. Les autres femmes se cramponnent les unes aux autres, terrifiées. Elles pensent sûrement que nous sommes victimes d'un raid. Xona peste dans son coin, pressant le bouton d'ouverture de la porte. Celle-ci crisse d'abord sur ses rails, le châssis ayant été endommagé par les secousses. Elle finit par coulisser péniblement, avant de se bloquer à mi-chemin. Xona se glisse par l'embrasure et pousse la porte de toutes ses forces de manière à l'ouvrir complètement. J'approche mon avant-bras de ma bouche et effleure l'interface tactile qui s'illumine aussitôt.

— Jilia, est-ce que tout va bien ?

J'ai peur d'avoir endommagé la clinique où Adrien suit son traitement.

— Est-ce qu'Adrien est blessé ?

Je m'élance en dehors de la chambre à la suite de Xona. Un tronçon du couloir s'est également affaissé. Mon amie franchit les éboulis d'un bond afin d'aller inspecter le dortoir voisin.

— Tout le monde va bien ? Molla et le bébé ?

Une étincelle jaillit du plafond et les lumières s'éteignent. Derrière moi, des glapissements de femme résonnent. Par chance, le groupe électrogène prend vite le relais et l'éclairage de secours s'allume peu à peu en grésillant.

— Xona !

— Ça va, Zoe. Il n'y a pas de blessés.

Soulagée, je m'écroule contre le mur.

À cet instant, la voix de Julia crépite dans mon interface tactile.

— Consigne générale : rendez-vous dans le gymnase. D'après les écrans d'affichage, l'aile est serait la plus endommagée. Zoe, Adrien va bien. La clinique a été quasiment épargnée.

Je déglutis avec peine. Évidemment. L'espace le plus touché se trouve à l'endroit où je dormais. J'ai été l'épicentre du tremblement de terre.

— Je n'ai pas encore eu tous les rapports, poursuit Jilia. Jusqu'ici, on ne m'a signalé que quelques blessures légères. Tyryn est en train de dresser un bilan parmi les soldats, au sous-niveau. Pour le moment, aucune perte à signaler.

D'une main tremblante, je coupe mon interface.

J'aurais pu tuer quelqu'un ce soir. Un ami. Un civil. Tout ça à cause de mon pouvoir. De ce que je suis. Si la Chancelière surveille Markan depuis des mois, c'est à cause de moi et de moi seule. Et voilà que je saccage l'un des derniers sanctuaires du Réseau. Je détruis tout ce que je touche. J'éprouve soudain un tel dégoût pour ma personne

que je suffoque. Du calme... Il faut que je me discipline, me détache de tout ça.

Je rejoins le gymnase avec Ginni. Tout le monde est regroupé sur le côté droit de l'immense salle. Le bébé vagit à tue-tête dans les bras de Molla, qui fait les cent pas en le berçant de gauche à droite. Elle me décoche un regard noir avant de se remettre à consoler l'enfant.

Je parcours l'endroit des yeux. Le mur gauche a subi d'importants dommages. Il s'est effondré en grande partie et continue de s'écrouler. D'énormes éboulis jonchent le sol.

Comment allons-nous pouvoir réparer cela ?

Tout le monde parle en même temps. En m'apercevant, City vient à ma rencontre. Elle fulmine.

— Comment tu as pu oublier de te connecter au Lien ? Bon sang, ta négligence a bien failli nous coûter la vie !

— Je me *suis* connectée ! protesté-je avec véhémence avant de me rappeler ma résolution de rester d'un sang-froid à toute épreuve.

Derrière City, Jilia s'est lentement approchée.

— Tu en es sûre ?

Je lui fais signe que oui et mes épaules s'effondrent.

— Je me suis connectée au Lien comme tous les soirs, mais je me suis mise à rêver malgré tout. Et le contrôle m'a échappé.

— Pourquoi ça n'a pas marché ? s'étonne City.

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix où perce la frustration.

— Ne culpabilise pas, Zoe, dit Ginni qui pose une main réconfortante sur mon épaule. Tu n'es pas responsable.

Je hoche la tête, mais je n'ai pas le cœur à sourire.

— Merci, Ginni. Quel est le bilan des dégâts ? dis-je en me tournant vers les autres.

Tyryn déboule dans le gymnase suivi d'un flot humain, civils et soldats confondus. Il nous rejoint à grands pas.

— Tu nous fais un rapport ?

— Le sous-niveau n'est pas trop mal. Les murs et le plafond sont intacts.

Je pousse un profond soupir. Cela veut dire que le sol de notre propre niveau devrait tenir le coup.

Mais City ne semble pas du même avis.

— Vous ne pensez pas que le séisme risque d'alerter les autorités ? Que des patrouilles vont venir inspecter les environs ? On ne devrait pas être en train de plier bagage ?

— L'activité sismique est assez commune dans la région, répond le Professeur qui s'est joint à notre discussion.

En l'espace de six mois, le Professeur Henry a pris quinze ans ; sa claudication s'est beaucoup aggravée. C'est le chagrin qui affecte sa santé. Mais en dépit de son apparente fatigue, il s'exprime d'une voix

ferme.

— Et je ne pense pas que le rayon d'amplitude du séisme soit très étendu. Quelques kilomètres, tout au plus. Pas assez pour justifier une enquête.

Jilia se met à faire les cent pas tout en réfléchissant à voix haute.

— La Fondation est le plus grand refuge de la Résistance ; l'un des derniers qui plus est. Elle peut accueillir beaucoup de monde. Nous y sommes à l'abri et camouflés grâce au glitcher brouilleur de mémoire. Les dégâts causés par le séisme sont réparables.

Elle lève la tête et nous fixe comme si elle était parvenue à une conclusion.

— Et comme Henry l'a lui-même dit, le tremblement de terre n'était pas d'une grande amplitude. Il devrait passer inaperçu.

— *Cette fois* peut-être, réplique City en me décochant un regard furibond.

— Donc, d'après vous, on peut rester ?

Mon regard se pose successivement sur Jilia, Henk et le Professeur. J'ignore délibérément City, quoique ses paroles ne m'aient pas laissée indifférente. Loin de là. J'ai mis tout le monde en danger et tant que je serai parmi eux, personne ne sera à l'abri de rien.

Un type brun s'ajoute à la discussion pour répondre à ma question. Pour une raison que j'ignore, une étiquette avec son nom est agrafée à son torse. SIMIN. Ce prénom me dit vaguement quelque chose...

— Je surveille de près le trafic aérien et les communications locales, fait-il en brandissant un micro-ordinateur portable. Jusque-là, je n'ai rien relevé d'anormal. Il suffit de rester vigilant. Leurs appareils ne possèdent pas le système d'invisibilité inventé par Henk pour le Réseau. Si jamais danger il y a, nous serons avertis assez longtemps à l'avance pour évacuer la zone.

La gorge serrée, j'adresse un regard appuyé à Henk. Nous savons tous deux qu'il n'y a pas assez de navettes d'évacuation pour tout le monde. Même pas pour la moitié d'entre nous. Henk a tenté de remédier au problème en cherchant à se procurer de quoi en construire d'autres. Mais avec nos soucis d'approvisionnement, le projet a été relégué au second plan. L'urgence, c'était de trouver de quoi manger. Outre les navettes, il nous reste quand même trois avions-cargos. Dont les plus grands peuvent contenir jusqu'à une quarantaine de personnes.

De toute façon, si nous partions aujourd'hui, où irions-nous ? Il existe un chalet au cœur des montagnes où nous sommes censés nous rabattre en dernier recours, mais ce n'est qu'un lieu de transition, pas un refuge permanent. Contrairement à la Fondation. Ce serait stupide de procéder à l'évacuation maintenant. Surtout s'il s'avère qu'il n'y a

pas de menace. Jilia, le Professeur et Simin ne sont-ils pas persuadés que tout ira bien ? Bien que sceptique, je finis par acquiescer.

— D'accord. On va rester. À condition que tu me donnes un médicament qui m'empêche de rêver, Jilia.

Doc se rembrunit ; un profond sillon se creuse entre ses yeux.

— J'ai des pilules qui bloquent les cycles du sommeil. C'est un médicament qu'il vaut mieux ne pas prendre de façon prolongée. Il fera l'affaire le temps que nous trouvions une solution pérenne.

— Et si ça ne marche pas ? s'insurge City. Regardez un peu autour de vous. Elle a saccagé les lieux !

Jilia porte la main à son front. Elle a l'air aussi épuisée que moi.

— Ne t'en fais pas, City, la rassure-t-elle. C'est un médicament très efficace. Pour ce qui est du nettoyage, nous nous y mettrons dès demain matin.

Je me tourne vers l'informaticien.

— Envoie-moi un rapport de la situation toutes les demi-heures.

Il opine du chef et quitte la salle au pas de course. Je m'adresse ensuite au reste du groupe.

— Assurez-vous que tout le monde ait intégré le protocole d'évacuation, surtout les derniers arrivés. On ne sait jamais.

City pivote sur ses talons et part en trombe.

Je me mords l'intérieur de la joue et me compose un masque impassible. Je ne veux pas laisser transparaître la culpabilité qui me ronge. Je suis censée être une meneuse, pas une chiffre molle. Mais en regardant s'éloigner City, je prends conscience qu'il sera bientôt dans l'intérêt de tous que je cède cette place à un autre. C'est inévitable. Il faut que je m'en aille.

C'est tellement évident. Si je répugne à l'admettre, voilà un bon moment que cet accident nous pendait au nez. Mon pouvoir n'a cessé de croître au cours des derniers mois. J'espérais toujours qu'il finirait par se stabiliser. Mais ce n'est pas le cas. Et plus mon don grandit, plus le danger est grand pour mon entourage. Une épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes.

Je redresse les épaules, le dos bien droit. Peut-être Cole pense-t-il que c'est un cœur de chair dont nous avons besoin, mais la chair est faible. Incompatible avec la guerre que nous menons. Non, ce qu'il me faut en ce moment, c'est un cœur de pierre. Mieux encore, un cœur d'acier. J'imagine du métal en fusion. Il enrobe d'abord ma colonne et ressort lentement par les pores de ma peau jusqu'à ce que mon corps en soit recouvert. La meilleure façon de protéger mes proches, c'est de les abandonner. Cet argument m'apaise un peu, m'empêche d'éprouver trop de peine à l'idée de me séparer d'eux. Derrière mon bouclier mental, je suis imperméable aux émotions.

Je ferme les yeux pour me ressaisir, puis je me tourne vers le

groupe.

— On va commencer par installer des lits de camp dans le gymnase, dis-je en parcourant la vaste salle du regard. Pour quelques jours, ça conviendra amplement. Le temps de nous assurer de l'état des poutres porteuses dans les couloirs qui distribuent les dortoirs. On ne sait jamais, ils peuvent encore s'effondrer. Jusqu'à nouvel ordre, tout le monde restera dans les zones épargnées par le séisme.

Un grognement d'approbation s'élève parmi les civils. Certains, abattus, rentrent les épaules comme s'ils s'attendaient à ce qu'une nouvelle catastrophe leur tombe à tout instant sur le coin de l'œil. D'autres, crispés, paraissent en colère.

— On fait au mieux avec les moyens du bord, dis-je. Allez, au travail.

Tous mettent la main à la pâte. Je me sers de mon pouvoir pour soutenir le plafond des couloirs pendant que Xona file récupérer un maximum de couvertures et autres effets indispensables dans les dortoirs. Au bout de deux heures, tout le monde est enfin installé pour le reste de la nuit.

Dans le couloir, la fatigue me rattrape d'un coup. Une fatigue nerveuse plus que physique. Mon mental m'a permis de tenir le coup jusque-là, mais à présent que je me retrouve seule, la réalité me frappe comme une vilaine gifle.

Après le réfectoire, le plafond s'est effondré et le couloir est quasiment bouché par les gravats. Il me suffirait de revenir légèrement sur mes pas, de contourner l'obstacle en rejoignant la clinique par l'aile ouest. Pourtant je prends le parti de continuer sur ma lancée pour constater l'étendue des dégâts. Je vais commencer à déblayer. C'est le moins que je puisse faire. Il est quatre heures du matin, mais je n'envisage même pas de retourner me coucher, de peur de me remettre à rêver. C'est trop risqué. Dans un profond soupir, je ferme les yeux, déploie mon esprit, et me mets en devoir de déplacer les poutrelles en acier qui bloquent le passage.

Le lendemain, le nettoyage se poursuit. L'aile est de la Fondation est totalement détruite. La nuit dernière, juste après que nous avons évacué le dortoir, le reste des poutres a cédé, et un grand tronçon de couloir s'est retrouvé enseveli sous les gravats.

— Mes affaires ! gémit Ginni lorsque Jilia nous fait part de la triste nouvelle. J'ai commencé cette nouvelle robe... quelque chose de vraiment révolutionnaire. Je ne vais pas l'abandonner...

— Ne t'en fais pas, Ginni. On pourra sans doute se frayer un chemin à travers les décombres et la récupérer, la rassure Jilia. Enfin, pas dans l'immédiat. Pour l'instant, nous allons nous répartir dans les dortoirs que les secousses ont épargnés. Tous les garçons dans une

chambre et toutes les filles dans l'autre.

— Pas question que Max Junior et moi partagions la même pièce que *cette fille*.

Je détourne la tête. J'en ai ma claque des accusations incessantes de Molla. Franchement, mieux vaut que je me retienne ou bien je risquerais de dire des choses que je regretterais ensuite. Bon sang, ce n'est pas comme si j'avais voulu que la satanée montagne s'écroule sur nous ! Une onde de culpabilité me submerge aussitôt. Peu importe que je l'aie fait exprès ou non. Le résultat est le même.

— Tu n'as qu'à dormir dans la clinique avec le bébé, Molla, répond Jilia, conciliante comme toujours.

Je me demande parfois comment elle fait pour nous supporter tous. C'est mon rôle de gérer les litiges, mais c'est vers Jilia que tout le monde se tourne pour résoudre la moindre querelle interne.

— Eli, Wytt et moi allons commencer à déblayer les blocs de béton, annonce Cole.

Je saisis la balle au bond.

— Je vous accompagne.

— Moi aussi, lance Xona à brûle-pourpoint.

Les ex-Régulateurs quittent le gymnase et se dirigent vers l'aile est. Nous leur emboîtons le pas. Jilia n'a pas exagéré. Un mur de gravats d'environ un mètre cinquante bloque entièrement le couloir. Malgré leurs prothèses métalliques, les trois hommes s'avèrent d'une impressionnante agilité. D'un bond, Eli et Wytt se hissent au sommet des décombres. Sans perdre de temps, ils se mettent à déplacer de lourds blocs de béton et d'acier. Xona s'apprête à les imiter.

— Attends, dis-je en l'arrêtant d'un geste. Je connais une technique plus rapide. Dites-moi seulement où entreposer les débris.

— Il va falloir s'en débarrasser, répond Wytt qui saute à terre, ses pieds en métal produisant un cliquètement sonore au contact du sol. Il y a une sorte de fosse à l'extrémité de l'aire de chargement. Ça devrait convenir.

— D'ailleurs, quelqu'un est monté voir si le hangar a tenu le coup ?

— Oui. Jilia y a fait un saut la nuit dernière, réplique Xona. Les appareils sont intacts et l'ascenseur est toujours opérationnel.

Je suis soulagée. C'est toujours ça d'épargné.

Je me tourne vers la montagne de décombres et me concentre. Un bourdonnement résonne à mes oreilles tandis que mon pouvoir monte en moi. Je le sens grésiller sous ma peau ; je visualise le flot d'énergie qui filtre par mes pores et se répand autour de moi. Comme chaque fois que je libère ma télékinésie, le couloir se matérialise dans mon esprit. Une image en 3D, pivotant sur son axe. Un espace à l'intérieur duquel la loi de la pesanteur ne s'applique pas.

Sans effort, je soulève un large bloc d'acier et de roche. Je l'extirpe des décombres en prenant soin de retenir le reste des gravats. C'est comme si je jouais au Mikado.

Xona émet un sifflement admiratif.

— Eh ben ! Le déblayage va s'avérer moins ardu que prévu. Rand fera fondre l'acier pour reconstituer de nouvelles poutres, et toi tu maintiendras la structure en place pendant qu'on bâtera de nouveaux murs.

Les yeux plissés, elle s'imagine déjà la scène.

Je hoche la tête sans rien dire. Oui, je vais les aider à reconstruire la Fondation. Après quoi je partirai. Une initiative qui aura le mérite de satisfaire Molla et City.

— Allons. Débarrassons-nous de ces débris.

Xona et Cole me suivent tandis que les deux autres restent sur place pour continuer le travail de nettoyage. Mes deux compagnons papotent tout du long. Perdue dans mes propres pensées, je ne leur prête qu'une oreille distraite.

Comment vais-je faire pour m'en aller ? Il va falloir prévenir Jilia et le Professeur, ainsi que l'informaticien qui gère le poste de contrôle, pour qu'il me remette un dispositif de communication sûr, au cas où ils auraient besoin de me contacter. Du moment que je dispose d'un caisson médical pour dormir, je peux me rendre n'importe où. La Chancelière est à mille lieues de se douter que j'ai trouvé un moyen de réguler mes allergies.

Et Adrien ? Aurai-je le courage de lui dire adieu ? Distraite, je trébuche et mon pouvoir vacille. L'énorme bloc que je transporte et qui flotte derrière nous tombe d'un seul coup. Je le rattrape juste avant qu'il ne percute le sol. Je suis faite d'acier. Je serre les mâchoires et me reprends. Acier. Je suis faite d'acier.

L'ascenseur ne peut pas tous nous accueillir. Je charge le bloc dans la cabine et remonte seule jusqu'à l'aire de chargement pendant que Xona et Cole patientent en bas. En haut, j'examine le vaste entrepôt creusé dans la roche. En effet, l'endroit a été complètement épargné par le séisme de la nuit dernière. La piste bétonnée et les trois avions-cargos sont intacts. Au bout de la piste, une porte rétractable s'ouvre sur la Surface. Une lumière aveuglante filtre par un carreau. Je plisse les yeux. Puis je me débarrasse du bloc dans la fosse qui se trouve dans un angle.

Au moment de rejoindre l'ascenseur, je suis alertée par un étrange son. Une espèce de ronron strident. Il s'amplifie rapidement. Inquiète, je me fige et tends l'oreille. Peut-être le séisme a-t-il fait éclater un conduit non loin d'ici ?

Je retrace l'origine du bruit jusqu'à la porte qui donne sur la Surface. Je jette un coup d'œil par le carreau.

Trois avions de patrouille sillonnent ensemble le canyon. L'un d'eux se détache du groupe et se dirige vers l'aire de chargement. Vers moi.

J'esquisse un pas en arrière. Et si je faisais encore un mauvais rêve ? Tout le monde avait l'air persuadé que le séisme passerait inaperçu. L'informaticien ne nous a-t-il pas assuré pouvoir détecter le moindre mouvement suspect aux alentours de la Fondation ? Manifestement, nous nous sommes tous trompés.

Je clique fébrilement sur mon interface.

— Appareils ennemis en vue ! On lance le plan *Exodus* ! Conduisez tout le monde aux navettes d'évacuation sans perdre un instant !

Je me précipite vers l'ascenseur. Dans la cabine, j'arpente l'espace exigü d'un pas anxieux. Chaque seconde compte. Bon sang, pourquoi l'ascenseur est-il si lent aujourd'hui ? Parvenue en bas, je rejoins directement le hall d'entrée sans passer par le poste de décontamination.

Les portes s'ouvrent sur une foule de gens affolés. Je repère quelques membres de mon unité ainsi que Tyryn, Jilia et le Professeur. Je constate que Max Junior est à nouveau en train de brailler mais suis soulagée que Molla et le bébé figurent parmi les premiers sur place. Il y a trois navettes d'évacuation dans cette salle. Ils vont pouvoir embarquer dans l'une d'elles.

Une puissante sirène se déclenche pour signaler à l'ensemble de la base de se diriger vers la navette la plus proche.

Xona me rejoint en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ginni vient d'envoyer un message à l'informaticien du poste de contrôle. Il jure n'avoir rien détecté sur l'image satellite.

— Ça veut dire qu'ils bénéficient d'une sorte de dispositif de camouflage, dis-je en pressant le pas. Xona, je les ai vus ! Trois appareils survolant le canyon !

Un juron lui échappe.

Mon pouvoir s'anime, enfle en moi, ne demande qu'à jaillir. Je le libère et il se déploie loin devant, traverse le vestibule, remonte à la Surface, se répand au-delà de la montagne et dans le ciel. Les voilà. Je les sens dans mon esprit. L'un d'eux est déjà en train d'atterrir sur une

saillie juste à côté de l'aire de chargement. Où je me tenais il y a quelques minutes à peine.

— Bon sang, ils se posent ! Rejoignez les navettes et faites embarquer les gens sans attendre.

Les navettes de secours sont programmées pour traverser la montagne via un tunnel aménagé par nos soins. Parvenues à l'autre extrémité, elles se transforment en avions et s'envolent dans les airs.

— Lancez-les dès qu'elles sont pleines. Le temps presse.

Jilia, Tyryn et le Professeur acquiescent en silence. Le reste, inutile de le dire à voix haute ; nous nous comprenons à demi-mot : chaque appareil ne dispose que d'une quinzaine de sièges. Il n'y en a que dix en état de marche... Or la Fondation héberge actuellement plus de trois cents personnes. Autrement dit, il n'y aura pas de place pour tout le monde. Mais il faut faire au mieux, essayer d'en sauver le plus possible. Je cherche en vain Henk du regard. Pourvu qu'il soit en train d'aider les gens à embarquer !

Je panique. J'ai tout fichu en l'air une fois de plus. Tant d'innocents vont en être victimes !

Non, ressaisis-toi. Ce n'est pas le moment de te lamenter sur ton sort. Le devoir avant tout.

Un flot incessant de civils envahit rapidement la salle ; tout le monde crie, réclame des explications. Tyryn et Jilia les guident de part et d'autre de l'entrée, vers les navettes. Le premier appareil se remplit en un éclair. En théorie, ils sont censés contenir cinquante pour cent de civils et cinquante pour cent de soldats. Mais dans la panique, les civils se sont emparés de tous les sièges.

— Monte à bord et lance la navette ! dis-je à Tyryn.

Il connaît les directives sur le bout des doigts. Le protocole prévoit au moins un responsable par appareil pour procéder au lancement. Il saute dans la navette et fait monter deux ou trois personnes supplémentaires derrière lui, même s'il sait qu'elles ne pourront pas s'attacher. Les soldats retiennent tant bien que mal la foule pressante le temps qu'il referme la portière. Voilà au moins un appareil de lancé !

J'ai gardé un œil sur l'avion ennemi, à la Surface, à l'aide de mon pouvoir. Il a atterri. Une succession de corps massifs en jaillit, suivis d'une silhouette toute fluette, dont je perçois les contours chétifs. Peut-être une fillette. Ils s'avancent rapidement vers l'aire de chargement.

— Xona, je vais chercher Adrien. On montera dans la navette n° 5, près de la clinique. Je me charge de la remplir et de procéder au lancement.

Elle me répond par un hochement de tête avant de prendre Cole par la main. Ensemble, ils s'élancent dans le couloir vers les autres navettes.

Brusquement, ma télékinésie se brouille. Le vide se fait dans ma

tête. Le flot d'énergie jusque-là déployé jusqu'à la Surface est violemment refoulé à l'intérieur de mon corps. Le choc est tel que je chancelle. La seconde d'après, mon pouvoir s'est complètement éteint. J'essaie de libérer à nouveau mon esprit, mais le bourdonnement s'est tu. Mon énergie s'est tout bonnement volatilisée.

Près de moi, Rand se frotte les paumes l'une contre l'autre, se préparant à accueillir l'ennemi comme il se doit. Mais il se fige subitement, les sourcils froncés.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Rand, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Mon pouvoir, bafouille-t-il en scrutant ses paumes. Il ne marche plus !

Je me tourne vers City.

— Et le tien ?

Elle lève la main. Voyant que rien ne jaillit de ses doigts, elle se rembrunit. Voilà qui ne présage rien de bon.

— Ils doivent être accompagnés d'un glitcher qui, d'une manière ou d'une autre, a le don d'annihiler nos pouvoirs. Tant pis. On se replie. Grimpez dans une navette avant qu'ils ne descendent.

Sans nos pouvoirs, nous ne ferons jamais le poids face aux Régulateurs.

— On s'occupe du réfectoire, lance Rand en entraînant City dans son sillage.

Je parcours la salle du regard. Il n'y a que trois navettes dans cette partie du bâtiment. Et beaucoup trop de gens.

— Ces appareils sont quasiment complets, hurlé-je à la cantonade. Dirigez-vous vers les autres.

Mais ma voix se noie dans la confusion sans que quiconque y prête attention.

Un fracas pareil au tonnerre nous parvient de la Surface. Les murs tremblent sur leurs bases, les lumières clignotent. Les gens se mettent à hurler.

L'éclairage revient à la normale. Je stoppe un grand gaillard avec une enfant dans les bras.

— Suivez-moi !

Je dévale le couloir ouest en direction de la clinique, happant deux ou trois personnes au passage. Ce trajet jusqu'aux navettes, je l'ai pratiqué des dizaines de fois lors des exercices d'évacuation. Mais la Fondation n'était pas aussi bondée la dernière fois que nous avons procédé à la simulation. De véritables attroupements se sont formés autour des zones d'embarquement. Je m'attarde quelques instants devant la navette n° 5. Elle est déjà pleine à craquer.

Tant pis. Je continue vers la clinique en faisant signe aux autres de ne pas s'arrêter.

— Au bout, vous tomberez sur deux autres navettes. Si jamais elles sont complètes, rejoignez le couloir est en contournant le réfectoire. On a déblayé le passage.

Sur ces mots, je pivote vers la clinique et pénètre dans la salle. Sophia, la mère d'Adrien, m'a devancée. Elle enfonce les mains dans le gel et décolle les électrodes fixées sur la peau de son fils. Je me dépêche d'aller l'aider. Le gel bleuâtre est d'une chaleur surprenante. Je finis de dégager Adrien quand mon interface se met à crépiter. La voix affolée de Jilia retentit. Derrière elle, des cris assourdissants.

— Ils ont réussi à pénétrer dans le bâtiment ! Ils sont à l'intérieur ! Les navettes 1 et 2 sont parties. On lance la troisième dans quelques minutes. Je vais actionner le protocole d'urgence afin de ralentir la progression de l'ennemi.

— Sois prudente, Jilia !

Mon cœur martèle mes côtes. Je crains pour sa vie, pour notre vie à tous.

Le bip intermittent se mue soudain en une longue sirène stridente. Le protocole d'urgence est enclenché. Les portes de sécurité se fermeront bientôt tour à tour, à trente secondes d'intervalle les unes des autres. Après, il sera impossible de les rouvrir.

— Aide-moi à le sortir de là, me crie Sophia.

Nous hissons son maigre corps en le soulevant par les bras. Son pied s'accroche au rebord et la cuve entière bascule sur le côté. Elle se brise en mille morceaux. Le liquide visqueux mêlé d'éclats de verre se répand sur le sol.

— Il faut que tu te lèves, mon chéri, l'implore Sophia en se penchant.

Adrien essaie d'obéir, mais ses jambes se dérobent sous lui et il retombe. Nous le rattrapons juste avant qu'il ne s'affale de tout son long par terre.

— Il lui faut toujours une demi-heure avant de pouvoir remarcher à la fin d'une séance, m'explique Sophia.

Par la porte qui donne sur le couloir ouest, j'aperçois soudain des éclairs rouges. Des lasers ! Les Régulateurs sont déjà là. Sophia échange un regard avec moi. Je sais que ce n'est pas pour elle qu'elle a peur, mais pour son fils.

— On va devoir le traîner, dis-je. Mon pouvoir ne répond plus. Il faut sortir par le couloir est !

La clinique est pourvue de deux issues opposées, l'une à l'ouest, l'autre à l'est. La première n'est plus une option. Nous empoignons chacune Adrien par un bras et le traînons vers la porte qui s'ouvre sur le couloir est. L'embrasement est encore en partie obstrué par un amoncellement de gravats. Nous devrions pouvoir nous faufiler par-dessus. Enduit de gel, le carrelage est une vraie patinoire. L'avantage,

c'est que le corps d'Adrien glisse facilement.

Un bloc de roche bouche la moitié inférieure de la porte. Je saute par-dessus et me retourne pour saisir Adrien lorsque trois bips sonnent de l'autre côté de la salle. La clinique sera bientôt condamnée. Des portes blindées d'un mètre d'épaisseur sont en train de se fermer.

Il nous reste exactement trente secondes pour franchir la porte de sécurité suivante ainsi qu'une dernière avant d'atteindre la navette. Sans quoi, nous serons pris au piège ici. Je jette un bref coup d'œil dans le couloir derrière moi. La porte se trouve cinq mètres plus loin et le passage est déblayé. Nous avons amplement le temps d'y parvenir.

J'agrippe Adrien par le torse et le tire de toutes mes forces pendant que Sophia le pousse en contrebas. Mais ses épaules sont tellement larges qu'il reste coincé dans l'embrasure.

— Zoe, tourne-le sur le flanc !

Je change la position de mes mains sur son buste et le fais passer de côté par l'étroit passage.

— Pas un geste ! ordonne une voix derrière Sophia. Tournez-vous !

Mon cœur bondit dans ma poitrine. La gorge nouée, je jette un coup d'œil à l'autre bout de la salle, où trois Régulateurs viennent d'apparaître, accompagnés d'une jeune fille très menue. Ils ont franchi le périmètre de sécurité juste avant que les portes ne se ferment. Comment ont-ils pu arriver aussi vite ? Je songe alors aux combats auxquels j'ai assisté à Cité-Centrale. Malgré leur corpulence, les Régulateurs se déplacent à la vitesse de l'éclair.

La fille au visage angélique, une adolescente qui doit peser quarante kilos toute mouillée, affiche un sourire satisfait. Elle approche son poignet de sa bouche.

— Nous avons une confirmation visuelle du sujet Zoel Q-24, fait-elle d'une petite voix.

D'instinct, je tends la main dans leur direction. Mais aucune énergie ne s'échappe de mes doigts. Les gardes me mettent en joue. Au même instant, les portes de sécurité s'enclenchent dans le couloir. Le compte à rebours est lancé. Nous avons moins de trente secondes.

Je bondis dans le couloir en tirant Adrien. Sa mère a eu le même réflexe : elle pousse son fils vers moi avec une vigueur presque surhumaine. Nos forces combinées sont récompensées. Adrien coule par l'étroit passage. Profitant de mon élan, je le traîne vers la porte de sécurité, invoquant une énergie que j'ignorais posséder. À la dernière seconde, je m'agenouille et plonge sous la porte. Nos corps encore enduits de gel glissent en dessous juste avant qu'elle ne se ferme totalement dans un puissant *boum* !

Derrière, les faisceaux laser fusent. Je demeure inerte pendant quelques secondes, abasourdie. Sophia...

— Dépêchons-nous, me presse Adrien.

Il déglutit avec peine, le regard rivé à la porte.

Puis il cligne des yeux. Comme s'il cherchait à chasser la brume qui baigne encore son cerveau. Ce sont les calmants qui le mettent dans cet état-là.

Submergée par le chagrin, je pose mon regard sur lui.

— Adrien, je suis vraiment désolée...

Il détourne la tête.

— Dépêchons-nous, répète-t-il d'une voix presque mécanique.

Un jet de bile me remonte à la gorge. Je me force à me lever. Inutile de se morfondre ; le sacrifice de Sophia ne sera pas vain. Je vais sortir Adrien de ce guêpier.

— Essaie de peser un peu sur tes jambes, lui dis-je en l'aidant à se mettre debout.

Je place son bras autour de mon épaule et, ensemble, nous avançons clopin-clopant. Il est tellement faible qu'il reporte tout son poids sur moi. Je m'attends à trébucher à chaque pas.

Non. Nous ne tomberons pas. Nous ne tomberons pas.

— La navette se trouve juste après la prochaine porte.

Nous la franchissons cinq secondes avant qu'elle ne se referme dans un violent fracas. Je doute que les Régulateurs mettent beaucoup de temps à nous rejoindre. Les portes blindées ne font que les ralentir mais ne sont pas pour eux un obstacle infranchissable.

D'un regard, j'inspecte la salle. La navette n'a pas été touchée. Je craignais qu'on ne parte sans nous, mais cette partie du bâtiment est déserte. Je pivote sur moi-même et prends conscience que le tronçon de couloir que j'ai déblayé ce matin même s'est effondré depuis. Personne d'autre que nous n'a pu atteindre cette zone.

Un mélange de chagrin et de soulagement s'empare de moi, aussi horrible que cela paraisse. L'appareil est disponible pour Adrien. En revanche, beaucoup d'innocents vont se faire capturer et tuer. C'est triste, mais il n'y a plus rien à faire pour eux. Alors que je peux encore sauver Adrien.

Je me tourne vers la navette et presse le bouton d'ouverture de la portière. L'intérieur est un simple tube avec des sièges alignés le long des parois circulaires. Je dépose Adrien sur l'un d'eux et lui dis d'attacher sa ceinture.

Je ferme la portière et clique sur l'interface de démarrage. Les lumières s'allument progressivement sur le plancher ; le moteur se met à ronronner.

La procédure de lancement est sur le point de s'achever quand un bruit retentit dans la salle. Une série de coups sonores. Les Régulateurs ne sont plus très loin. Henk avait estimé qu'il faudrait une vingtaine de minutes à un Régulateur pour franchir une porte blindée. Apparemment pas. Les gardes possèdent sans doute un équipement

plus sophistiqué que prévu.

Je m'installe à côté d'Adrien, près de l'interface. J'attache ma ceinture d'une main tremblante et me tourne vers lui.

Il pose sur moi un regard éperdu.

— Sophia..., bredouille-t-il.

Une larme brille sur sa joue. Ou alors, c'est une goutte du gel qui s'est attardée sur sa peau. Impossible à dire.

Je balbutie une réponse lorsque je m'aperçois qu'il ne s'est pas encore attaché. Bon sang ! J'attrape la ceinture et la boucle fébrilement. Entre-temps les coups se sont rapprochés.

Je m'empare du levier de commande.

— Lancement dans trois, deux...

Je jette un coup d'œil par le hublot. Un rai d'acier en fusion se dessine sur la porte blindée. J'interromps brusquement le compte à rebours et presse le bouton de lancement.

La navette s'élève à la verticale, tel un ascenseur suralimenté. La force G me plaque sur mon siège. J'ai l'impression que je vais transpercer le plancher.

Des sacs de survie se promènent par terre et percutent les parois tandis que la navette négocie un virage en épingle et prend de la vitesse. Bizarre... ils devraient être fixés sous nos sièges.

Au bout de quelques instants, un bourdonnement résonne à mes oreilles. Je mets un temps à comprendre que j'ai récupéré l'usage de ma télékinésie. La glitcher qui neutralisait mon pouvoir est loin derrière.

J'attends qu'il gonfle en moi avant de le libérer. Il se déploie vers l'avant et, soudain, la vitesse et la puissance de l'appareil me semblent moins menaçantes. J'ai toujours l'impression d'être davantage maîtresse de la situation lorsque ma télékinésie est active. Comme si le monde tournait au ralenti, que tout se déroulait à un rythme plus modéré. Mon énergie s'étend le long du tunnel jusqu'à ce qu'une vue d'ensemble s'affiche dans le cube de projection de mon esprit.

Le tunnel m'apparaît, semblable à un ver se frayant un chemin sous terre. Quant à nous, nous sommes un minuscule point lumineux qui voyage à travers son estomac.

À quelques kilomètres de nous, je perçois tout à coup un obstacle. Le tunnel est bouché.

Mes yeux s'écrouillent et mon cœur s'emballe. Bon sang ! À cette vitesse-là, nous allons percuter l'obstacle dans moins de deux minutes. Je tisse mentalement une toile tout autour de la navette. Mon énergie se déploie devant l'appareil comme un airbag pour le freiner en douceur.

Malgré toutes mes précautions, la décélération soudaine n'épargne pas Adrien. Sa tête est brusquement projetée vers l'avant.

Je me mords la lèvre jusqu'au sang, me concentrant de toutes mes forces pour procéder à la transition en douceur. Ce serait tellement plus simple de stopper d'un seul coup l'engin. Comme plaquer la main sur une bille qui roule. Mais j'ignore comment Adrien et moi réagirions au choc. Ne risque-t-on pas une commotion cérébrale, voire pire ?

Le vaisseau ralentit progressivement avant de marquer l'arrêt. C'était moins une ! Je projette mon esprit le long du tunnel. Quinze mètres de plus, et nous heurtions l'obstacle. La navette s'est retournée. Adrien et moi sommes tête en bas, retenus par nos ceintures de sécurité. Je déboucle la mienne et tombe par terre. Par chance, ma chute est amortie par les sacs. Je presse le bouton d'ouverture. Un message d'erreur s'affiche :

DESTINATION PROGRAMMÉE NON ATTEINTE. VERROUILLAGE AUTOMATIQUE ACTIVÉ.

Je pianote sur l'interface de contrôle. Finalement, la portière s'ouvre... sur un mur.

Bon sang. J'espérais qu'il y aurait assez de place pour nous faufiler sur les côtés, mais le tunnel épouse précisément la taille de l'appareil. Il faut se dépêcher. Les Régulateurs se sont lancés à notre poursuite, pas de doute. Et j'ignore combien de kilomètres nous avons parcourus – dix, quinze ? Dans le premier cas, ils ne mettront pas plus de dix minutes à nous rattraper, peut-être même moins.

Je détache Adrien de son siège et le dépose délicatement par terre. Je dirige ensuite mon esprit vers l'avant de l'appareil, situé face au tunnel obstrué. La coque se compose d'un alliage d'acier dont mon pouvoir ne fait qu'une bouchée. Elle se détache aussi facilement que la capsule d'une canette.

Je saisis deux sacs à dos, décroche le kit de premiers soins, et me précipite vers l'issue que je viens de créer. Je me retourne pour jeter un coup d'œil sur Adrien. Il est resté affalé contre une paroi.

— Ne bouge pas, je vais te soulever.

Il hoche la tête.

Je sors de la navette. L'air est saturé d'humidité. Mes cellules réagissent aussitôt aux allergènes. Mais j'ai tellement pratiqué cet exercice que j'arrive à hisser le corps d'Adrien de l'appareil tout en maîtrisant mes mastocytes. Diviser mon attention m'était autrefois quasiment impossible. Mais après des mois d'entraînement, je le fais presque sans efforts.

Le tunnel est plongé dans le noir. J'ai dû court-circuiter l'éclairage de l'appareil en disloquant la coque.

Je dois garder la tête sur les épaules. Plus facile à dire qu'à faire. L'obscurité a raison de ma volonté, et une bouffée de panique m'inonde. Je touche fébrilement mon interface tactile. Inutile, elle ne produit qu'une faible lumière. En revanche, Adrien semble plus alerte. C'est déjà ça. Je l'aide à se relever et il réussit à tenir sans mon soutien, même s'il s'appuie encore contre la paroi du tunnel pour ne pas flancher. Vu son état, nous n'arriverons jamais à distancer les Régulateurs.

Nous sommes coincés dans le noir sous une montagne, et une meute de tueurs est lancée à nos trousses. Je ne sais absolument pas quoi faire.

Je m'efforce de ne pas songer aux Régulateurs qui nous traquent. À la mère d'Adrien, sans doute morte à l'heure qu'il est. Il y a tant de pensées que je préférerais refouler. Qu'allons-nous faire ? Je me mets à trembler comme une feuille.

Arrête ! Concentre-toi. Respire.

Je ferme les yeux une longue seconde et prends une profonde inspiration. Un problème à la fois.

Il faut commencer par dégager le tunnel. Les paupières toujours closes, je déplace un gros bloc sur le côté dans un crissement de métal à hérisser les cheveux sur la tête.

Mon intervention ébranle le reste du tunnel ; je sens la montagne prête à nous ensevelir. La paroi s'effrite et une fine poussière ruisselle sur nos têtes. Je projette mon esprit sur le tunnel et le maintiens tant bien que mal. Des gouttes de sueur perlent à mes tempes. Diviser mon attention est une chose ; retenir une telle masse tout en contrôlant mes mastocytes est un calvaire.

J'étudie le passage exigu que j'ai taillé. Jamais la navette ne passera. Même en admettant que je déblaye toute la voie, le tunnel est trop étroit. Où disposer les éboulis ? Où que je les mette, ils gêneront.

Adrien finit par briser le silence.

— On devrait continuer à pied. En volant.

Sa suggestion m'agace et je lui réponds d'une voix sèche, même si je sais qu'il ne pense pas à mal.

— Ce n'est pas possible ! Le tunnel est trop étroit. La navette est bloquée ici, que ça nous plaise ou non. Et on est encore à environ vingt-cinq kilomètres de la Surface.

Il plante son regard dans le mien. Dans la pénombre, le gris translucide de son iris me fait froid dans le dos.

— On devrait continuer en volant.

Il est bouché ?

— Je ne peux pas voler !

Manifestement, il n'a pas encore récupéré toutes ses facultés mentales ; son cerveau est encore embrumé, ralenti par son séjour prolongé en cuve de désensibilisation.

— Pourquoi pas ? Tu m'as bien fait voler, moi, pour me sortir de la navette.

Je m'apprête à lui rétorquer qu'il est ridicule, qu'il se trompe, évidemment. Que j'ai tout simplement employé ma télékinésie afin de le placer dans un espace où les lois de la pesanteur ne s'appliquent pas.

Une petite minute...

Je me suis toujours contentée de soulever des objets extérieurs. Jamais l'idée ne m'a effleurée d'employer mon don sur ma propre personne. Un martèlement résonne au loin derrière nous. Les gardes gagnent du terrain.

Je franchis les éboulis et attire Adrien vers moi en le faisant léviter. Une fois l'obstacle passé, je cesse de soutenir le tunnel. Le plafond s'affaisse aussitôt derrière nous. Le passage par lequel nous nous sommes faufilés se bloque totalement. Les Régulateurs n'en feront sans doute qu'une bouchée. Mais voilà déjà de précieuses secondes de gagnées.

— Maintenant, vole, me presse Adrien.

L'absurdité de la chose me frappe encore. Je ne peux pas *voler*. Enfin, ça ne coûte rien d'essayer. Ce n'est pas comme si j'avais l'embarras du choix. Jamais nous ne sèmerons les Régulateurs à pied.

Les yeux fermés, j'attends que le bourdonnement s'élève dans ma tête jusqu'à ce qu'il soit régulier comme le ronron d'un drone. Alors, mon esprit se dissocie de mon corps et je perçois ma propre silhouette dans le tunnel. M'élever dans les airs me semble simple. Presque un jeu d'enfant. Je lévite à une cinquantaine de centimètres du sol.

Ce que je n'avais pas prévu, c'est la perte de repères occasionnée par l'expérience. D'instinct, j'essaie de trouver l'équilibre en agitant les pieds. Mais ils pédalent dans le vide et je m'affole. La connexion serompt et j'atterris sur les fesses avec très peu de grâce.

Adrien éclate de rire avant de s'interrompre, aussi surpris que moi

par le son qui vient de jaillir de ses lèvres. Ai-je rêvé ? Son rire m'a paru si normal, si *Adrien*. Étant donné notre situation, c'est d'autant plus absurde.

Je ferme les yeux et m'élève lentement, tâchant de me focaliser sur le cube de projection dans ma tête. D'ignorer mes autres sens qui me hurlent en chœur : *Merde, merde, je ne touche plus le sol !*

J'empoigne la main d'Adrien comme si le simple fait de me raccrocher à un autre objet flottant pourrait suffire à me rassurer. Évidemment, ça ne marche pas.

— On ferait mieux de mettre le turbo, me fait-il remarquer en posant les yeux sur nos mains entrelacées.

Son expression est indéchiffrable.

— Bien.

Mettre le turbo. Comme ça, juste en claquant des doigts.

Loin derrière nous, de nouveaux bruits nous parviennent. Si jamais je regarde par terre, même dans la pénombre, je risque de paniquer. Pour réussir cette prouesse, je dois m'appuyer sur ma télékinésie uniquement et mettre mes autres sens en sourdine. Je ferme les yeux et nous propulse. J'essaie de ne pas faire attention à l'air qui me balaie le visage ou à l'odeur de roche moisie qui nous enveloppe. Le poids n'a plus d'importance. Nous ne sommes que des objets dans l'espace.

Je me représente le tunnel sinueux le long duquel nos deux corps insignifiants progressent.

Les virages s'inscrivent dans mon esprit bien avant que je les prenne. Passé quelques minutes, je me détends un peu. Je n'ai plus peur de heurter les parois. C'est un peu comme ces activités qu'on pratiquait en cours de nano-ingénierie. À l'aide d'un microscope, on zoomait à l'intérieur des parois cellulaires. Il me suffit de reproduire l'exercice ici. Accélérer, ajuster à gauche puis à droite. À la différence près que, cette fois, avec la vitesse, l'air s'engouffre dans mes cheveux.

Ma télékinésie englobe l'ensemble du tunnel. La sortie n'est plus très loin. Au-delà, la Surface. Sa brusque immensité me surprend. J'arrive à naviguer entre les parois avec une certaine précision, mais comment mon esprit est-il censé embrasser un espace aussi vaste ? La Surface et le ciel m'ont toujours terrifiée.

En apercevant la lumière du jour, je ralentis. J'atterris juste avant l'embouchure du tunnel, que camoufle un rideau de buissons et de branches. Le souterrain s'élargit et la roche redevient naturelle, irrégulière.

Si nous étions encore dans la navette, les modules de propulsion se mettraient en marche, transformant le véhicule en avion. Et nous traverserions l'écran végétal en un clin d'œil.

Au lieu de quoi, nous devons nous frayer un chemin à travers les

ronces, récoltant quelques égratignures au passage. Nous parvenons sur une petite corniche qui domine la vallée. L'odeur de pin m'emplit les narines. Mon corps est soudain exposé à une quantité incroyable d'allergènes. Mes mastocytes ne demandent qu'à libérer de l'histamine. Les dents serrées, je les contrôle tant bien que mal.

Entre-temps, Adrien semble avoir repris du poil de la bête. Il ouvre son sac et en sort un pantalon et une tunique propres. Chaque sac est censé contenir deux tenues de rechange ainsi qu'un équipement de survie – nourriture, couverture, lampe chauffante et harnais de refroidissement, une veste servant à tromper les caméras satellites à infrarouge durant la nuit.

Il ôte son haut et dégrafe son pantalon.

Je détourne les yeux.

— Qu'est-ce que tu fiches ? On n'a pas le temps !

— Je me sens tout poisseux à cause du gel.

— Tu ne crois pas qu'on a d'autres soucis à l'heure qu'il est ?

Le corps sans vie de sa mère gisant sans doute dans la clinique, par exemple. À croire que même ça, ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Je songe à tous ceux qui sont restés bloqués à la Fondation. Mais, très vite, je chasse l'image de ma tête. Mieux vaut se concentrer sur les problèmes qu'on peut encore résoudre.

— Et si on essayait de contacter les autres navettes ? Si ça se trouve, on va pouvoir venir nous récupérer ?

— J'y ai pensé. Mais je ne vois pas comment les contacter, observe Adrien.

Ce disant, il me présente le communicateur portable qui fait partie du kit de survie.

Sur l'écran s'affiche un message d'erreur. Je dévisage Adrien sans rien dire. Nous savons tous les deux ce que cela signifie : la fréquence a été piratée. Si jamais nous utilisons l'appareil, l'ennemi risque de retracer notre signal et de remonter jusqu'à nous.

Je scrute l'horizon.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Adrien ignore ma question. Il démonte le communicateur, le sépare en deux morceaux, expose les composants et arrache un bouton. L'appareil se met à fumer dans sa main, et il le lâche par terre. C'est le protocole, je le sais. Mais en voyant notre unique moyen de communication avec le reste du Réseau partir en fumée, mon cœur chavire. Il y a une semaine encore, je croyais dur comme fer que nous pouvions éradiquer le Lien. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui. Seuls en pleine nature, à fuir pour sauver notre peau.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On rejoint le point de rendez-vous, finit-il par lâcher. Tu connais la destination, n'est-ce pas ?

Je lui fais signe que oui. Chaque chef de vaisseau a appris les

coordonnées du site par cœur.

Je reporte les yeux vers le lointain. Le paysage a beau être splendide, je n'arrive pas à en apprécier la beauté. Pour moi, c'est une vaste étendue à franchir. Les caméras satellites sont ultrasophistiquées. Il suffit que nos paumes soient orientées vers le ciel pour qu'on prélève nos empreintes. Que nous soyons seuls au milieu de nulle part ne veut pas dire qu'on ne nous observe pas.

— Il faut rester à l'abri des feuillages, commenté-je.

— Alors, on va devoir voler sous les arbres.

— Tu dis ça comme si c'était évident. Je ne peux pas voler comme ça, comme par magie...

— Et pourquoi pas ? C'est la seule façon qu'on ait de se déplacer sans laisser de traces.

Son visage reste de marbre. J'ai l'impression qu'il est en train de traiter l'un de ses fichus théorèmes de maths.

Je ferme les yeux et libère mon pouvoir, cherchant à me repérer dans l'espace. Je perçois aussitôt l'infinité du ciel qui nous surplombe, l'absence de contours. Les battements de mon cœur s'accélèrent. Je préfère reporter mon attention sur la terre ferme. Mais cette nouvelle vision est tout aussi accablante.

Tant d'arbres, de buissons, de feuilles et de branches balayés par le vent. Sans oublier les oiseaux et les centaines d'autres créatures que je n'arrive pas encore à identifier. D'habitude, j'emprisonne l'espace dans mon cube de projection mental avant de tenter de déplacer des objets. Mais cette fois-ci, c'est différent. Je ressens trop de mouvements à la fois tout autour de moi. Pour surmonter mon appréhension, il va falloir que je change de méthode et laisse tomber le degré de contrôle auquel je suis accoutumée. À cette pensée, une boule se forme dans ma gorge.

Derrière nous, un fracas retentit. Les Régulateurs auraient-ils déjà atteint notre navette ? Si tel est le cas, ça signifie qu'ils se déplacent encore plus rapidement que prévu.

Nous tournons le regard vers l'embouchure du tunnel d'un même mouvement de la tête. Adrien fronce les sourcils.

— Il vaudrait mieux ne pas s'éterniser.

— Je sais, je sais.

Je marche de long en large, le cerveau en ébullition.

— Si tu le sais, qu'est-ce que tu attends pour nous emmener loin d'ici ? Je parie que tu peux voler super vite. Aussi vite qu'un avion, si tu le souhaites.

— Et dans quelle direction aller ? Bon sang, je ne sais même pas où on est ! dis-je en me grattant le front. Je connais les coordonnées du point de rendez-vous mais pas celles du point de départ ! C'est à cause de ce satané glitcher... Cet informaticien brouilleur de mémoire.

— Et comment les autres vont-ils s'y rendre ?

— Les navettes étaient programmées pour rejoindre les points de rendez-vous. On n’a jamais songé qu’une navette d’évacuation puisse rester bloquée dans la montagne !

— Je peux retrouver nos coordonnées.

Je pose sur lui un regard surpris. Il sort alors une longue boîte rectangulaire du sac et clique dessus pour l’ouvrir. À l’intérieur se trouve une série de minuscules cartes mémoire.

— Ça fait partie du kit de secours.

— Est-ce que, d’une manière ou d’une autre, elles pourraient tenir lieu de dispositif de communication ? demandé-je d’une voix chargée d’espoir.

— Non. De toute façon, je te parie que toutes les fréquences sont compromises. Mais ça, fait-il en sélectionnant l’une des cartes et en l’insérant dans la fente de son interface tactile, c’est une application Map. Maintenant que nous sommes loin du glitcher et que son pouvoir ne m’affecte plus, je devrais être en mesure de lire notre position sur la carte. Et je te guiderai pendant le trajet. Où se trouve le point de rendez-vous ?

— En périphérie de New Presinal. Une grande ville commerciale, un haut lieu d’échanges.

Il tapote sur son interface et fait défiler les écrans. Au bout de quelques manipulations, il désigne de l’index un point à l’horizon.

— On doit se rendre dans le nord. Dans cette direction.

— C’est loin ?

— Environ six cent cinquante kilomètres, répond-il d’une voix blanche.

— Six cent cinquante kilomètres !

Je saisis son avant-bras pour examiner la carte de mes propres yeux. Espérant bêtement y lire autre chose que ce qu’il vient de m’annoncer.

— Nous nous trouvons actuellement dans le Secteur Cinq, fait-il remarquer. Or nous allons devoir retourner dans le Secteur Six.

Je le dévisage, les yeux écarquillés. Tout ce temps passé au sein de la Fondation, et j’ignorais qu’elle se situait dans *un autre pays* ! Adrien demeure si imperturbable que j’ai envie de lui crier dessus. Je m’emporte et jette les bras en l’air.

— Tu ne vois pas qu’il y a un léger problème ? Le site se trouve à six cent cinquante kilomètres et on n’a pas de véhicule !

Il me regarde sans broncher.

— Non, mais on t’a toi. Et tu peux voler.

J'attrape son bras et, les yeux fermés, je projette mon esprit sur le paysage afin d'en étudier les reliefs. Il y a tant d'arbres, qui me paraissent tous identiques. Je ne sais pas comment les distinguer les uns des autres. Encore moins comment me frayer un chemin parmi eux.

Pour couronner le tout, je suis crevée. Et le contrôle permanent que j'exerce sur mes cellules me consume à petit feu. L'exercice ne m'avait pas paru aussi dur à Cité-Centrale, bien que la ville se trouve à la Surface. Mais Max et moi passions le plus clair de notre temps à l'intérieur, à l'abri des rayons du soleil. En ce moment même, les allergènes m'assaillent de toutes parts. Leur contact me terrasse. Je vais devoir me concentrer deux fois plus.

Je m'élève de quelques centimètres. Nous basculons vers l'avant et je tends les bras pour me stabiliser – un réflexe ridicule vu que je n'ai rien à quoi me tenir, à part l'air. L'expérience me semble toujours aussi irréelle. Pire, à présent que je ne peux plus m'aider des parois pour me guider.

Nous nous enfonçons dans la forêt côte à côte, les pieds flottant à moins d'un mètre du sol, couvert d'un tapis d'aiguilles mortes. Les arbres sont grands et frêles, très différents de ceux que j'ai connus jusque-là, larges et feuillus. Ces arbres-ci sont fins. À un mètre cinquante du sol environ, des centaines de petites branches chargées d'aiguilles jaillissent des troncs. Elles se balancent au gré du vent comme si elles dansaient. La brise me caresse le visage, me faisant penser à un géant qui me soufflerait de l'air froid sur la peau. J'ai l'impression de rêver.

— Aïe ! s'exclame Adrien.

Je me tourne vers lui. Par inadvertance, je l'ai expédié dans un réseau de branches pleines d'épines. Une pluie d'aiguilles ruisselle jusqu'au sol à l'endroit de l'impact.

— Désolée.

Un instant de distraction de ma part, et nous basculons. J'atterris sur mes pieds mais Adrien tombe sur son postérieur.

— Désolée pour ça aussi !

Vexé, il se relève en silence et chasse les aiguilles de ses épaules.

J'ai beau me reprocher de l'avoir entraîné dans un buisson, c'est bon de voir son visage exprimer autre chose que de l'indifférence.

— Pas facile de se concentrer sur autant de choses à la fois, dis-je comme pour me justifier.

— D'accord, mais regarde le résultat : tu casses toutes les branches sur ton passage. Ma parole, tu veux qu'un robot-traceur nous repère ? Parce que là, il retrouve notre trace à des kilomètres.

— Tu as une meilleure idée, peut-être ?

Une rage inouïe éclate en moi. J'ai envie de le pousser. De lui hurler dessus. De me mettre dans la position du fœtus, de passer ma tunique par-dessus ma tête et de me replier en moi-même.

En vérité, c'est surtout contre moi que je voudrais crier. Combien de cadavres refroidissent à la Fondation, à l'heure qu'il est ? Et tout ça par ma faute. J'ai l'habitude de semer le chaos, mais jamais à une échelle aussi colossale. C'est mon pire cauchemar devenu réalité.

Je ferme les yeux et enfouis ma tête au creux de mes coudes, que je joins devant mon visage pour me créer un petit cocon qui me sépare du monde extérieur. Puis j'essaie de me calmer. Adrien n'a rien à se reprocher. Il a raison sur toute la ligne. L'ennemi va se lancer sur notre piste. Les Régulateurs ont sûrement signalé l'existence du tunnel à leur supérieur hiérarchique. Le moment est mal choisi pour se comporter en gamine capricieuse. Chaque seconde compte.

Je redresse la tête et suggère d'une voix hésitante :

— Et si on se... tenait par la main ?

Adrien pèse un temps le pour et le contre.

— Ce sera plus facile pour toi de déplacer un seul objet au lieu de deux, c'est ça ?

Sans attendre ma réponse, il vient se placer derrière moi, colle son torse contre mon dos et enroule ses bras autour de mon bassin. À son contact, je me raidis. Une vague d'émotion déferle en moi. Nous n'avons pas été aussi proches depuis...

Je secoue la tête pour en chasser le souvenir, trop douloureux. *Il faut que tu sois dure comme l'acier*, me dis-je.

Je défais mon sac à dos et l'enfile par-devant, comme une poche ventrale. À vrai dire, le contact d'Adrien me donne la force qui me manquait. Bien que ça ne signifie rien pour lui. Je reprends peu à peu de l'assurance. Je n'ai plus l'impression d'avancer seule. Or je vais avoir besoin d'autant de force que possible, peu importe d'où je la tire.

Progressivement, je m'élève dans les airs. Adrien a vu juste. Il m'est plus facile de me focaliser sur un seul objet dans l'espace. En revanche, la chaleur de son corps me trouble.

Nous volons à travers bois, slalomant entre les branches. Adrien me touche les cheveux à plusieurs reprises. Ses doigts me chatouillent la nuque. Perturbée, je frôle un tronc de très près. Un peu plus, et nous le

heurtions.

— Bon sang, Adrien ! Qu'est-ce que tu fiches ?

— Ce sont tes cheveux qui me chatouillent le visage.

J'attrape l'élastique toujours noué à mon poignet et me fais une tresse à la va-vite. Mes gestes sont maladroits, entravés par la présence d'Adrien dans mon dos. Le contact de son corps contre le mien me déstabilise.

— On ferait mieux de voler à l'horizontale, observe-t-il au bout de quelques minutes. On se déplacerait plus vite.

Je me mords l'intérieur de la joue, réfrénant une terrible envie de l'envoyer promener une fois de plus. J'ai déjà assez de mal à progresser sans qu'en plus il me déconcentre toutes les deux minutes.

— C'est juste que ce serait beaucoup plus aérodynamique et...

Un son métallique se répercute à travers bois. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction du bruit.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Peut-être que les Régulateurs ont remonté le tunnel jusqu'à l'embouchure, devine Adrien.

J'écarquille les yeux de terreur avant de les refermer, focalisant toute mon énergie sur mon don. Je fais basculer nos corps vers l'avant jusqu'à ce que nous soyons à l'horizontale. Je dois bien admettre que, dans cette position, nous évitons plus facilement les branches. En plus, nous fendons l'air.

Voler exige un savant mélange de précision et de sang-froid. Ignorer cette petite voix, à l'intérieur, qui te hurle que c'est impossible. Par moments, j'arrive à la faire taire et me laisse porter par mon instinct plutôt que par la raison. Et là, je trouve l'équilibre parfait.

Penche-toi, tourne légèrement à gauche, évite la branche.

Mon esprit se déploie à la fois vers l'avant et vers le bas. Car si jamais je commençais à songer à l'immensité du ciel au-dessus ou bien aux Régulateurs lancés à nos trousses, je serais incapable de continuer.

Adrien consulte régulièrement l'écran de son interface pour me guider. Ce sont les seules paroles que nous échangeons. L'énergie requise pour nous maintenir dans les airs est incroyable. Je tiens le coup quelques heures avant de nous redéposer sur la terre ferme.

— J'ai besoin de faire une pause.

Je suis sur les rotules. La forêt est si dense par moments qu'Adrien et moi sommes couverts d'égratignures. J'ai gardé les yeux fermés tout du long pour me concentrer non pas sur ce que je vois mais sur ce que je sens. En les rouvrant, je m'aperçois qu'il fait presque nuit. Je m'adosse à un arbre et m'étire le cou d'un côté puis de l'autre.

Au crépuscule, la forêt est emplie de sons étranges. On s'imaginerait volontiers que le silence nous enveloppe quand on est loin de la civilisation. Bien au contraire. C'est très bruyant. Mais ce ne sont pas les

sons mécaniques auxquels je suis habituée. Non, ces bruits proviennent de partout et de nulle part à la fois. Depuis le bruissement des feuilles agitées par le vent jusqu'au craquement des buissons. Sans oublier les stridulations des insectes.

Je fronce brusquement les sourcils. Il fait nuit...

— On a oublié de mettre les harnais de refroidissement.

Je lève un regard paniqué vers le ciel. Comme si je pouvais apercevoir les caméras satellites à infrarouge activées la nuit par les autorités.

À quelques mètres de moi, Adrien se dégourdit les jambes. Il chasse ma remarque d'un geste nonchalant.

— Tant qu'on est à l'abri des arbres, on ne risque rien. Le feuillage camoufle notre signature thermique. En plus, tu oublies toutes les petites bêtes qui grouillent dans la forêt. Même s'ils nous repèrent, ils penseront qu'il s'agit d'un cerf, d'un ours, ou que sais-je encore.

Je pousse un soupir de soulagement avant de tiquer.

— Il y a des ours dans cette forêt ?

Ignorant ma question, Adrien lève la tête bien que le ciel sombre de cette fin de journée soit caché par la voûte des arbres. Le vent s'engouffre dans les feuilles, les agitant dans tous les sens. Je ferme les yeux un instant pour savourer la brise. J'ai transpiré toute la journée. Maintenant que le soleil se couche, l'air se refroidit vite.

Je tapote sur mon interface pour générer un peu de lumière et observe Adrien qui contemple le ciel. Sa silhouette est si grande et frêle qu'on la confondrait presque avec un tronc.

Les arbres sont plus élevés qu'aux abords du tunnel. J'ai suivi les indications d'Adrien autant que possible. Mais j'ai dû esquiver tant de branches que je crains d'avoir dévié de ma trajectoire.

Adrien s'approche d'un tronc dont il arrache un bout.

— Ce sont des conifères, fait-il en reniflant l'écorce. Des pins, pour être plus précis. Quand j'étais gamin, Sophia et moi, on venait se planquer dans cette forêt dès que la situation devenait trop tendue dans le Secteur Six. (Il s'accroupit au pied d'un buisson dont il frotte les feuilles entre ses doigts.) Elle savait distinguer les plantes comestibles des autres.

J'ai l'impression que lorsqu'il évoque sa mère, sa voix baisse un peu. Les images que j'ai voulu refouler toute la journée resurgissent d'un seul coup – Sophia poussant Adrien vers moi. Pas une seconde elle ne s'est souciée de son propre sort.

Sophia m'a toujours témoigné une certaine animosité. Au début, je ne comprenais pas pourquoi. Maintenant, je le sais. Comme son fils, elle avait le don de prescience. Mais contrairement aux visions d'Adrien, les siennes ne survenaient que très rarement. Une fois tous les deux outtrois ans. C'étaient des visions floues, parfois très cryptiques.

Elle a su d'emblée que je serais une source d'ennuis pour son fils. Pourquoi n'en ai-je fait qu'à ma tête ? J'aurais dû écouter ses avertissements. Me tenir à l'écart de lui, comme elle me l'avait si souvent demandé.

Rongée par la culpabilité, je m'approche d'Adrien et pose la main sur son épaule.

— Je suis vraiment désolée pour Sophia.

Il fixe le vide en silence comme si de rien n'était. Peut-être s'agit-il juste d'une façade. Je ne sais pas. Je n'arrive plus à interpréter son comportement. Avant que la Chancelière ne l'enlève, il n'avait aucun secret pour moi. Je lisais en lui comme dans un livre ouvert.

Je secoue la tête et m'assieds par terre. Les aiguilles me piquent les fesses. En me décalant un peu, je finis par trouver une position confortable. Je vais mener Adrien en lieu sûr, je m'en fais la promesse. C'est tout ce qui compte désormais.

— On jette un coup d'œil à la carte ?

Adrien acquiesce. Il effleure son interface tactile, réglant l'écran de manière à afficher à la fois le sud du Secteur Six et le nord du Secteur Cinq. La frontière entre les deux. Puis il s'installe près de moi. Le jour décline lentement et la forêt s'assombrit. Son interface luit dans la lumière pâissante.

J'indique le bas de l'écran.

— On est quelque part par là ?

Il approche son visage du mien et hoche la tête. Adrien s'est tenu contre moi toute la journée. Et j'ai tout fait pour ne pas y penser. Mais maintenant qu'il est accroupi à mes côtés pour scruter la carte, je me laisse aller et mon cœur se met à battre la chamade.

Je ne peux m'empêcher de le dévisager. Ses yeux ont changé de couleur lors de sa captivité. Aigue-marine, les iris sont devenus gris translucide. À présent, ils me paraissent étranges, presque inquiétants, quoique toujours désarmants.

— Tu devrais sortir la couverture et grignoter quelque chose, lui dis-je.

Comment peut-il être à la fois si proche et si lointain ?

Il opine du chef et ouvre son sac. Il en extirpe une petite lampe qu'il dispose entre nous. La lumière subite m'éblouit et je cligne des paupières. Je m'étais habituée à la pénombre.

— La route est encore longue avant d'atteindre la frontière ?

— Une demi-journée, voire plus.

Je tire ma propre couverture et m'emmitoufle dedans. Comme j'aimerais qu'on me réconforte. Mes dents claquent à cause du froid.

Le nez plongé dans son sac, Adrien fronce les sourcils.

— Il ne devrait pas y avoir trente barres protéinées par sac ?

Je lui réponds que si. Il aligne les barres par terre et les compte.

Puis il pose les yeux sur moi.

— Il n'y en a que neuf.

— C'est impossible.

Je vide le contenu de mon propre sac et me mets à trier les affaires. Je compte seulement sept barres.

— Mince ! Ce sont sûrement les civils. On les a surpris en train de forcer le garde-manger la semaine dernière. Ils ont dû se douter qu'il y aurait aussi des provisions dans les navettes d'évacuation. Quelle bande d'imbéciles ! (Je donne un coup de pied dans le sac vide.) Ça ne les a pas effleurés qu'un jour, peut-être, ils auraient besoin de ces provisions pour survivre ?

— Quand tu passes ton temps à fuir, tu as plutôt tendance à vivre au jour le jour sans songer au lendemain. En plus, fait Adrien d'une voix posée, si on se rationne, on tiendra avec deux barres par jour. Et s'il nous faut trois jours pour rejoindre le point de rendez-vous, ça ira.

Je ravale ma frustration. J'examine le reste du contenu pour voir s'ils n'ont rien piqué d'autre. Lampe chauffante, couverture, tenues de rechange et harnais de refroidissement sont toujours là. J'oriente la petite lampe de manière à mieux voir dans le noir.

— Ils ont aussi fauché ma tablette externe et le petit pistolet laser, annoncé-je en balançant le reste des objets. Même les bouteilles d'eau !

Je m'assieds, la gorge subitement très sèche. Sans doute parce que je sais maintenant que nos réserves d'eau sont inexistantes.

— Il y a une bouteille dans mon sac. C'est déjà ça, réplique Adrien. On va la partager jusqu'à ce qu'on trouve une source fraîche. Ces montagnes regorgent de petits ruisseaux.

Il prend une goulée avant de me tendre la bouteille. J'ai beau vouloir me restreindre, je finis par en engloutir le quart. Puis je revisse le bouchon et la lui rends.

— Heureusement que les cartes mémoire étaient stockées dans une poche latérale, fait-il remarquer. Ils ont dû passer à côté. Et puis, on a notre interface tactile, donc pas besoin de tablette externe.

Son sang-froid m'apaise légèrement. Il a l'habitude, lui qui a mené cette vie depuis tout petit. Après tout, nous avons réussi à nous échapper et nous nous sommes enfoncés dans la forêt. Ça devrait aller. Les autres navettes sont sans doute déjà arrivées au point de rencontre.

Brusquement, je songe à tous ceux qui n'ont pas pu s'échapper de la Fondation à temps. Les cris apeurés quand les lumières ont vacillé résonnent à nouveau dans ma tête. Que s'est-il passé lorsque les Régulateurs ont atteint le hall d'entrée ? Ont-ils capturé tout le monde ou bien ont-ils mitraillé la foule ? Je pense ensuite à mon frère. Quel traitement la Chancelière lui inflige-t-elle ? Use-t-elle sur lui de son don d'influence ? La situation est-elle pire que ce que j'imagine ? Je me frotte les tempes pour chasser ces terribles images de mon esprit. Pour

l'instant, il n'y a rien que je puisse faire pour lui. Pas tant que nous n'avons pas rejoint le reste de la bande.

— Essayons de dormir un peu, finis-je par dire. Quelques heures de sommeil ne nous feront pas de mal.

À cet instant, je reporte les yeux sur le contenu du sac et mon cœur s'arrête. Non, ils n'ont pas...

Je me jette par terre, ramasse les objets et les examine avant de les jeter de côté. Rien.

Non, non, non, c'est impossible ! Je nage en plein cauchemar.

Chaque sac est censé contenir une combinaison bionique ainsi que deux poches d'oxygène. En prévision de mes allergies. Or elles sont introuvables.

Je me lève.

— Adrien ! Tu as une combinaison dans ton attirail ?

Je me précipite vers son sac et le vide par terre pour en examiner le contenu. Mais c'est peine perdue, car il n'y a nulle trace de la combinaison.

— Bon sang ! Pourquoi auraient-ils piqué mes combinaisons ?

Hors de moi, je lance le sac à quelques mètres de là.

Adrien contemple les objets éparpillés sur le sol d'un air dépité.

— Les Régulateurs emploient parfois des armes chimiques lors des raids. Des combinaisons de ce type sont précieuses. Les gens les recherchent pour leur propre usage ou pour les revendre au marché noir.

Il ramasse les objets un à un.

— Les pillards pensaient sûrement que ça passerait inaperçu vu qu'il y en avait dans les autres sacs. Ils ont dû grappiller un peu dans chaque sac.

— Il me reste au moins l'épinéphrine.

Si jamais je fais une crise d'allergie, je pourrai m'injecter le produit, à la suite de quoi je bénéficierai d'une douzaine d'heures de répit.

— Chaque kit de secours contient deux seringues, dis-je en trifouillant dans les affaires. Où est-il ?

— Là, répond Adrien en tirant une petite boîte métallique de la poche latérale de son sac, où il l'a rangée un peu plus tôt.

Il l'ouvre et ses yeux s'écrouillent. Il oriente ensuite la boîte de manière que je voie le contenu. Les deux injecteurs d'épinéphrine qui auraient dû être encastrés dans le couvercle ont disparu.

— Les médicaments se vendent aussi à prix d'or au marché noir, observe-t-il d'une voix creuse.

Je suis soudain prise d'une folle envie de rire. Ils ont piqué l'épinéphrine. C'est le bouquet !

Je m'assieds sur mes talons et me frotte les yeux, écrasée de fatigue.

J'ai à peine fermé l'œil, la nuit dernière. Contre mes allergies, nous avons pris toutes les précautions, plaçant un caisson anti-allergènes escamotable par navette, une combinaison par sac, et deux doses d'épinéphrine par kit de secours. Et me voilà bredouille ! Nous étions tellement pressés au moment de notre fuite que je n'ai pas songé à vérifier le contenu du kit médical, persuadée d'avoir une combinaison dans mon sac. J'aurais dû me douter que quelque chose clochait en voyant les sacs se balader dans la navette.

— Écoute, Zoe. On va atteindre le refuge dans quelques jours. Là-bas, il y aura tous les médicaments qu'il te faut...

Il s'interrompt et plisse les yeux, prenant soudain conscience de la précarité de ma situation.

— Eh oui. À la seconde où je m'endormirai, je cesserai de contrôler mes cellules. Et je ferai un choc anaphylactique, déclaré-je en plongeant mon regard dans le sien. En quelques minutes, je serai morte.

À cette pensée, je me décompose. Je songe à ma gorge qui se bloque, empêchant l'air de passer ; à l'oxygène qui se raréfie dans mes poumons tandis que je tente désespérément de reprendre mon souffle. Je chasse ces images de ma tête. À quoi bon raviver le souvenir d'une de mes crises ? L'espace s'étrécit soudain ; les arbres se rapprochent ; une sensation de claustrophobie m'étreint. Je resserre mon emprise sur mes mastocytes et prends de longues goulées d'air. Ce qui aide un peu.

Accroupi près de son sac, Adrien se rembrunit.

— Puisqu'on en parle... tes allergies sont un vrai problème. Elles font de toi un boulet.

— Un boulet...

Ses mots me font l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Je sonde son visage. C'est une plaisanterie ? De mauvais goût, certes... Non, il a l'air on ne peut plus sérieux.

— Je me demande pourquoi tu t'encombres de moi si c'est ce que tu penses.

Il me fixe un long moment comme s'il se posait vraiment la question.

— L'instinct, je suppose, finit-il par répondre en s'asseyant.

Il se met alors en devoir de trier les objets que j'ai jetés par terre. Il les ramasse et les aligne de manière très ordonnée, quasi militaire.

— Il est crucial pour moi que tu survives, ajoute-t-il.

— Vraiment ? dis-je d'une voix timide.

Se peut-il qu'Adrien ait changé ? Qu'il redevienne enfin lui-même ? Il est beaucoup plus expansif depuis qu'on a quitté la Fondation. Et si la dernière séance de reconstruction neuronale avait porté ses fruits ?

Il précise sa pensée.

— Oui. En dépit de ton handicap, tu as de précieux atouts. J'ai beaucoup plus de chances de m'en sortir en t'ayant à mes côtés.

Il conclut ses paroles d'un petit hochement de tête satisfait, à croire qu'il est content de son raisonnement.

Une colère folle éclate en moi et je me lève d'un bond.

— À t'entendre, on croirait que je ne suis... qu'un objet, un instrument, un moyen de parvenir à tes fins. J'ai l'impression que lorsque mon handicap deviendra trop gênant, tu m'abandonneras sans te retourner.

— J'adopte un point de vue rationnel, voilà tout, rétorque-t-il en examinant les barres nutritives qui jonchent le sol, les ramassant une à une pour en étudier l'étiquette. L'instinct de survie, ajoute-t-il comme s'il était le Professeur Henry en train de nous dispenser un cours. Chacun d'entre nous possède sa part d'atouts et de faiblesses – raison pour laquelle, depuis la nuit des temps, les gens se rassemblent en tribus et en communautés. Pour unir leurs forces. Un individu doué de certaines ressources compense les faiblesses d'un autre et vice versa.

Il finit par tomber sur la barre qu'il cherchait, la déballe et mord dedans à pleines dents, le regard perdu au loin, avant de poursuivre.

— Dans notre cas, par exemple, tu es à la fois un atout et un handicap. D'un côté, tu peux te déplacer dans les airs et nous protéger contre n'importe quel type d'attaque. D'un autre, tu es physiquement diminuée et risques de succomber à tes allergies.

Pincez-moi, je rêve !

— Merci de remuer le couteau dans la plaie. Je n'en avais pas vraiment conscience jusque-là !

J'essaie de camoufler ma déception, mais il ne perçoit pas la pointe de sarcasme dans ma voix et prend ma remarque au pied de la lettre.

— Je t'en prie, répond-il. C'est normal.

Je lui retourne la question.

— Et toi, quels sont tes atouts et faiblesses ?

Il continue de mastiquer sa barre protéinée.

— Ta question est légitime. Eh bien, fait-il en s'appuyant contre un tronc : primo, je suis très intelligent ; secundo, j'ai déjà vécu dans une forêt comme celle-ci. Si jamais nous épuisons toutes nos ressources, je serai capable de trouver de quoi me nourrir.

— De quoi *te* nourrir... Toi seulement ?

— Moi et les membres de mon groupe, ajoute-t-il en me désignant du menton. À condition qu'ils me fassent à leur tour bénéficier de leurs atouts.

Je lève les yeux au ciel.

— Naturellement, dis-je avec ironie. Une condition *sine qua non* ! Et qu'as-tu d'autre à offrir ?

— Je sais me battre et me défendre. J'ai une arme laser dans mon sac. Je suis meilleur tireur que toi. Et je suis un petit génie de l'informatique. (Son visage se rembrunit un instant.) Tout du moins, je le serai de nouveau, une fois que mon système se sera débarrassé du poison que le médecin m'a administré. En outre, dans la nature, il vaut mieux être à deux que tout seul.

— Et si jamais mes allergies deviennent trop contraignantes ? Qu'est-ce que tu feras ? Tu prendras tes affaires, et tu... (Je marque une pause, m'efforçant de suivre son raisonnement.) Je suppose que tu prendras également *mes* affaires. Et tu me laisseras crever seule en pleine forêt ?

Il cligne des yeux, le front légèrement plissé.

— Il n'y aurait aucune raison logique pour que je reste, j'imagine...

Il paraît tiraillé. Je prie un instant pour qu'il prenne conscience de l'absurdité de ses paroles. Mais il conclut très vite :

— Je suppose que oui... en théorie, je partirais.

Je lâche un petit cri dédaigneux.

— Ah bon ? Et tu as l'intention de me pousser du haut d'une falaise dès que l'occasion se présentera ?

Il secoue la tête.

— Bien sûr que non. Tu m'as écouté ? Tes atouts me sont précieux. Tant que chacun de nous deux remplira son rôle, nous devrions être capables de rejoindre le point de rendez-vous sans souci.

J'ai essayé de faire comme si tous ses mots ne m'atteignaient pas, comme si son insupportable discours ne me touchait pas. Mais soudain, la coupe est pleine. J'en ai marre de faire des efforts. Je me frotte les yeux avant de porter le regard vers la voûte formée par les branches, au-dessus de nos têtes.

— Tu as parlé de poison... C'est franchement ce que tu penses du traitement de Jilia ?

Il hoche la tête.

— Il m'a rendu malade. Après chaque séance, j'étais un vrai légume. Incapable de réaliser le moindre travail de programmation un tantinet compliqué.

C'est vrai qu'Adrien passait la majeure partie de son temps au poste de contrôle, à la Fondation ; il aimait pianoter sur plusieurs ordinateurs à la fois. Du moins, avant que Jilia n'augmente ses doses de médicaments, le forçant à recevoir des injections quotidiennes.

— On essayait simplement de *t'aider*. Ta mère et moi...

Je m'interromps un instant ; je revois les portes blindées se refermant sur elle et les faisceaux laser...

— Je suis désolée, Adrien. Elle a peut-être réussi à s'enfuir. Ou bien ils la retiennent prisonnière pour l'interroger. C'est sûrement le cas...

Ses yeux s'illuminent d'une flamme qui n'exprime ni le chagrin ni l'affliction. Il se lève d'un bond.

— Voilà précisément pourquoi je ne veux plus de ce poison dans mon système – ce prétendu traitement ! Tu dis que vous vouliez juste me soigner, mais en vérité, vous cherchiez à m'affaiblir.

— Pardon ?

— Tu dis que je suis malade, mais c'est toi qui te berces d'illusions, Zoe. Tu n'es même pas capable de voir la vérité en face alors qu'elle saute aux yeux ! Sophia est morte. Tu le sais aussi bien que moi. Moi, je n'ai pas besoin de me raconter de jolis mensonges pour vivre. Vous essayez tous de façonner le monde pour qu'il corresponde à l'image que vous en avez, au lieu de l'accepter tel qu'il est vraiment. Et vous faites la même chose avec moi.

— Qu'est-ce que tu insinues ? On veut juste que tu te rétablisses...

— Non, proteste-t-il en brandissant l'index et en se rapprochant. Encore un mensonge. Tu veux que je sois *lui*.

— Tu racontes n'importe quoi ! (Je pose mes mains sur mes hanches.) On veut que tu sois *toi*. Point barre.

— Non, rétorque-t-il en secouant la tête. Tu veux que je sois *lui*. Sophia désirait la même chose, fait-il, agité.

Il pivote sur ses talons et s'éloigne de quelques pas. Son ombre élancée se projette par terre lorsqu'il passe devant la lampe.

— Elle me connaissait à peine, reprend-il. C'était lui qu'elle voulait retrouver. Vous êtes tous les mêmes. Vous voulez me forcer à être quelqu'un que je ne suis pas.

Il se tourne à nouveau face à moi.

— J'ai peut-être son visage, mais je ne suis pas lui. Vous vous voilez tous la face. Vous portez des œillères. Toi, Doc, et davantage encore cette femme qui prétendait être ma mère. Vous m'avez plongé dans cette putain de cuve des semaines d'affilée dans l'espoir que je redevienne ce garçon, alors que je suis très bien comme je suis !

Mes joues me brûlent. Je suis folle de rage.

— Comment peux-tu dire ça ? Ta mère s'est sacrifiée pour toi. Par amour. Et si tu n'en as pas conscience, c'est que tu n'es pas encore guéri. Tu es froid et insensible. Tu n'es pas un véritable être humain !

— Insensible ? Et comment expliques-tu cette réaction ? éructe-t-il en frappant ses paumes contre son torse. Je suis un être humain. Je me mets en colère. Ce qui te dérange, c'est que je ne ressente pas les émotions que tu considères comme justes – je n'éprouve pas ce que tu aimerais que j'éprouve. Vous autres, vous errez sans but en oubliant votre instinct de base !

— Lequel ?

— L'instinct de survie ! Cette femme s'est sacrifiée pour nous ? Eh bien, c'est une imbécile. On n'a qu'une seule vie et elle l'a fichue en l'air.

— C'était ta mère...

— Elle aurait mieux fait de sauver sa propre peau !

Son visage exprime soudain tant d'émotions que j'en reste sans voix.

— Au lieu de quoi, elle a gâché sa vie pour rien, poursuit-il. Pour le souvenir d'une personne qui n'existe plus. Elle ne m'aimait pas. Elle ne me *connaissait* même pas. Elle est morte pour rien.

Je me plante devant lui

— Je t'interdis de dire ça ! Sophia est morte *pour toi* ! Tu as grandi en elle, elle t'a mis au monde. Et elle aurait donné sa vie pour toi, peu importe la personne que tu es devenue !

— C'était une imbécile, répète-t-il, le visage cramoisi. D'ailleurs, moi aussi j'étais un crétin avant, à l'époque où je croyais que les morceaux de chair que nous sommes possèdent une âme. (Il jette les bras en l'air.) Il est évident que c'est le contraire. Nous sommes des organismes, et comme tout organisme qui se sent menacé, on s'adapte pour survivre. Rien de plus.

Il s'apprête à me tourner le dos, mais je le saisis par le bras.

— Non, tu te trompes.

Autrefois, je partageais pourtant son avis. Lorsqu'on apprenait encore à se connaître, nous avons eu la même dispute. Sauf que les rôles étaient inversés. J'ignorais tout de l'âme humaine. Adrien tentait par tous les moyens de me convaincre de son existence. Aujourd'hui, j'ignore si je défends cette idée parce que j'y crois vraiment ou parce que je veux y croire.

— Tu me disais toujours que nous étions bien plus qu'un corps. Que nous ne sommes pas insignifiants. Que... que l'amour peut déplacer des montagnes.

Il secoue vigoureusement la tête.

— Ce que tu nommes l'amour est le mensonge ultime. En son nom, on fait passer les besoins de l'autre avant les siens. Au risque d'y laisser la vie. C'est à cause de ce prétendu amour que ma mère est morte.

Il marque une pause et plonge son regard dans le mien.

— Et c'est ce même amour qui m'a valu d'être torturé.

Une énorme boule se forme dans ma gorge. Toute ma colère s'évapore en un éclair. Je vois où il veut en venir. C'est ma faute. C'est parce qu'il m'aimait qu'il a failli y passer. Alors qu'il aurait été si simple de céder à la Chancelière, de lui obéir. Adrien n'a pas tort. Il a suffisamment souffert à cause de moi. Tout ce que je mérite, c'est qu'il m'abandonne ici, en pleine nature, à mon funeste sort.

Je lui lâche le bras.

— Je suis vraiment désolée, dis-je d'une voix quasi inaudible.

Je sais que mes excuses ne changent rien, qu'elles ne changeront jamais rien. Un gouffre nous sépare à présent. Je lui dois tant.

— Inutile d'être désolée. (Il ferme les yeux et pousse un long soupir.) Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'ai été assez faible pour tomber amoureux. Aujourd'hui, je sais à quoi m'en tenir. Pas la

peine de culpabiliser, Zoe. Ça n'aidera en rien.

Je le dévisage en silence. J'ai envie de l'attirer contre moi, de poser ma tête contre son torse et d'écouter les battements de son cœur. Pour m'assurer que le garçon que j'aimais autrefois est toujours là, quelque part à l'intérieur de ce corps. Au lieu de cela, je reste immobile.

— Pourquoi tu as attendu jusqu'à maintenant pour vider ton sac ?

Il pince les lèvres avant de répondre.

— Tu ne m'as jamais posé la question.

D'instinct, j'esquisse un pas vers lui.

— Je t'ai demandé tous les jours comment tu te sentais.

— Précisément, fait-il en secouant la tête. Comment je me *sentais*.

Tu t'intéressais à mes émotions. Tu cherchais désespérément un signe, n'importe lequel, qui t'indique que je redevais ce garçon-là. Tu ne t'es jamais souciée de ce qui m'intéressait vraiment. J'ai essayé de te parler de mes projets informatiques. Je t'ai montré les théorèmes de maths passionnants sur lesquels je travaillais. Mais tu t'en fichais. Tu voulais seulement parler d'amour, de l'âme humaine et d'émotions, voire pire... du passé, crache-t-il en faisant la moue.

— Et alors ? Je ne vois pas en quoi parler du passé est une mauvaise chose ? dis-je d'une voix qui se brise. Je voulais juste t'aider à te rappeler qui tu es.

— Qui j'*étais*, corrige-t-il.

Il est moins agité à présent, mais ses yeux brillent toujours avec la même intensité.

— Tandis que moi j'essayais de te montrer qui je suis *maintenant*.

Je fais un pas en arrière, estomaquée. Il parle de l'Adrien d'avant comme s'il avait cessé d'exister à jamais.

Je l'observe en silence. Il se met à organiser les objets avant de les répartir dans les deux sacs. C'est vrai, ce n'est plus le même. Ça me semble tellement évident à présent. Il fallait que je sois sacrément aveugle pour n'avoir rien vu jusque-là. La façon dont il ordonne les choses en rangs très nets... Chaque article bien à sa place... Alors que l'ancien Adrien était si désorganisé. Sa manie de faire des maths alors que l'Adrien d'avant aurait juste voulu aller contempler le coucher de soleil ou bien lire un recueil de poèmes. Peut-être que c'est injuste de ma part de continuer à faire comme si rien n'avait changé.

Non. Je pose les yeux sur le tapis de feuilles mortes. Adrien est encore malade. Voilà tout. Lorsqu'il sera rétabli...

Je crispe les poings le long de mon corps. Ce n'est pas le moment de penser à ça. Pour l'heure, je dois refouler toutes ces émotions dans un coin de ma tête et affronter l'épreuve qui nous attend. Nous devons rejoindre le point de rendez-vous. Voilà tout.

Adrien referme son sac. Je prends une profonde inspiration avant de déclarer d'un ton ferme et résolu :

— On ferait mieux de se remettre en route.

Le lendemain, le soleil entame sa descente sans que nous ayons atteint la frontière entre le Secteur Cinq et le Secteur Six. Nous avons volé toute la journée sans échanger un mot. À quoi bon parler ? On s'est déjà tout dit la nuit dernière.

Je me pose enfin. Le froissement des feuilles sous nos pieds me semble très sonore. Au bout de quelques pas, mes jambes affaiblies flageolent et c'est à peine si j'arrive à tenir debout. Je ne me suis jamais sentie aussi courbaturée. J'ai l'impression que mes omoplates me transpercent le dos ; mes yeux sont douloureusement bouffis. Voilà plus de trente-six heures que je n'ai pas dormi.

Lorsque je rouvre les paupières, le soleil de fin d'après-midi me transperce la rétine comme une aiguille. D'un bond, je me réfugie à l'ombre d'un arbre, où je roule les épaules en arrière pour les détendre. Je suis épuisée. En fait j'ai dépassé ce stade il y a quelques heures déjà. Je suis au bord de l'évanouissement.

Je m'avachis par terre, le dos contre un arbre. Nous avons décidé qu'il serait moins risqué de franchir la frontière la nuit venue, et de profiter du jour pour nous reposer. Nous avons quelques heures devant nous – enfin, encore faut-il que j'arrive à rester éveillée !

Ce sera bientôt fini, me dis-je une énième fois pour me donner un coup de fouet. Nous allons passer la frontière. Une fois dans le Secteur Six, nous nous dirigerons lentement mais sûrement jusqu'au point de rendez-vous, où nous retrouverons tout le monde. Et nous serons tous à nouveau réunis. Il manquera juste mon frère, prisonnier de la Chancelière Bright. Pourvu que le don de Markan soit exploitable. Comme ça, elle ne lui fera pas de mal. Mais comment en avoir la certitude ?

Et puis, il y a tous ceux qui n'ont pas rejoint les navettes à temps au moment du raid. Égoïstement, je prie pour que ce soient mes amis qui s'en soient sortis plutôt que les civils. Quelle horreur ! Je plaque aussitôt les mains sur mes yeux et appuie très fort dans l'espoir de chasser de mon esprit cette vile pensée. Une fois que j'aurai déposé Adrien au point de rendez-vous et glané un peu de sommeil, je reprendrai seule la

route. Ainsi, je ne serai plus un danger pour personne. Ils se porteront mieux sans moi.

Adrien remplit la bouteille dans le ruisseau. Nous avons remonté son cours toute la journée. Un repère facile, qui nous a permis de maintenir notre trajectoire. Nous visons désormais le sommet de la montagne, où nous passerons la frontière ni vu ni connu. J'ai volé sous la frondaison des arbres en longeant les berges pour éviter les appareils de détection. Sans les buissons pour entraver notre route, nous sommes déplacés beaucoup plus rapidement.

Adrien me tend la bouteille d'eau.

— J'ai déjà bu dans la rivière, alors n'hésite pas à te servir.

Il fouille dans sa poche et en sort une barre protéinée qu'il a coupée en deux parts égales un peu plus tôt. Il se met à grignoter sa moitié. J'avale une pleine gorgée d'eau fraîche et pousse un profond soupir de plaisir. Comme c'est bon !

Adrien s'accroupit sur un rocher. Les cuisses ramenées contre son torse et les coudes sur les genoux, il porte les yeux au loin. Je suis son regard.

Nous sommes à mi-chemin entre la vallée et la crête de la montagne la plus proche. Par moments, la pente est si escarpée que nous volons presque à la verticale. À cette altitude, on a pleine vue sur les montagnes voisines, dont les pics se succèdent à l'horizon, éclaboussés par les rayons du soleil déclinant.

— C'est bizarre de ne pas voir les sommets enneigés, observe-t-il, le regard perdu dans le lointain. Quand j'étais petit, Sophia et moi avons vécu planqués dans les montagnes pendant un an et demi. Les sommets étaient tout blancs.

Un sourire quasi imperceptible étire le coin de ses lèvres.

— Elle me racontait qu'on avait posé de petits chapeaux sur les montagnes pour qu'elles n'aient pas froid à la tête en hiver. (Son sourire s'évanouit.) Évidemment, ça n'a aucun sens. Mais à l'époque, ça m'a amusé.

Je contemple son visage pour retracer mentalement ce sourire qui a disparu aussi vite qu'il est apparu. Puis je détourne la tête et dénoue ma natte ; je glisse les doigts dans mes cheveux avant de les tresser à nouveau.

À présent que nous sommes à l'arrêt, le bruit de fond que j'entends depuis quelques heures me semble beaucoup plus intense. Une stridulation très aiguë. Ça ne vient pas d'une machine, c'est tout ce que je peux dire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi donc ?

— Ce sifflement continu.

Son sourire réapparaît.

— Des cigales qui chantent. La montagne en est pleine. C'est comme ça qu'elles communiquent entre elles. Ne t'en fais pas, tu vas vite t'y habituer. Tu finiras par ne plus y prêter attention.

Le voir sourire me chagrine d'une étrange manière. Une preuve de plus qu'il est bel et bien capable de ressentir des émotions sans en éprouver aucune à mon égard.

— Tu ferais mieux de te reposer, dis-je d'une voix abrupte. Ce n'est pas parce que je ne peux pas dormir que tu dois t'en priver aussi.

Je me frotte le dos contre l'écorce rugueuse de l'arbre pour ne pas piquer du nez. Je suis tellement crevée... Je n'ai qu'une seule envie, fermer les yeux. Un jour et demi sans sommeil, ce n'est peut-être pas la mer à boire, mais j'ai exploité mes pouvoirs au maximum. Ce qui, en temps normal, aurait suffi à me mettre K-O.

Je bats des cils et me force à garder les yeux grands ouverts. Si jamais je m'endors, je mourrai. Je n'ai qu'à me le répéter tous les quarts de seconde, lorsque je sens mes paupières se clore.

Adrien ne se fait pas prier. Il va s'allonger sur le flanc près du rocher, les bras pliés sous sa tête en guise d'oreiller. Puis, sans un mot, il ferme les yeux.

En moins d'une minute, il dort à poings fermés. J'observe son torse qui monte et descend au gré de son souffle, sa bouche légèrement relâchée dans son sommeil, son visage aux traits anguleux que caresse la lumière vespérale. J'ai envie d'aller me lover contre son corps, de m'abandonner dans ses bras.

Au lieu de quoi, j'ôte ma veste pour sentir la brise sur ma peau. Ça devrait me revivifier. L'avantage, c'est que je ne risque pas de causer une nouvelle catastrophe. Ce genre de pépin ne se produit que lorsque mon pouvoir menace de déborder. Or je l'ai tellement sollicité aujourd'hui que ce n'est pas près d'arriver. Je concentre toute mon énergie sur mes mastocytes. Et lorsque cet effort devient quasi automatique, une berceuse me poussant dans les bras de Morphée, je me lève et vais faire un tour à l'abri du feuillage. J'emprunte un sentier tracé par les animaux. Au fil des minutes, mon pas ralentit.

Je m'assieds en prenant soin de placer des cailloux acérés sous mes fesses. Je songe aux séances de méditation de Jilia. D'après elle, il y a des gens qui sont capables de méditer des heures voire des jours durant. Dans l'idéal, c'est ce qu'il faudrait que je fasse. Je me demande s'il existe une manière de méditer sans m'endormir. Mais le moment est mal choisi pour tenter l'expérience. C'est ma vie qui est en jeu.

Mes yeux se posent sur les fougères, les buissons, et suivent lentement les lignes des troncs jusqu'au ciel, que j'aperçois par bribes à travers les branchages. Le vent s'insinue dans la forêt, les feuilles ondulent. Il y a tellement de vie autour de moi. Et de bruit, surtout le chant des cigales et celui d'un oiseau – enfin, je suppose. C'est la

première fois que j'entends un oiseau de si près. De temps à autre, un congénère lui répond. Un chant guttural grave s'achevant sur un cri qui me hérisse les poils des bras. Je me demande quelles autres créatures rôdent dans les parages. Je n'ai pas oublié la remarque d'Adrien. Je m'imagine des ours, des animaux sauvages affamés qui se dissimulent dans la forêt, et un frisson me parcourt.

Mais au bout d'un moment, même ma peur ne suffit plus à me tenir éveillée. C'était plus facile lorsque nous bougions. Rester assise et immobile est un supplice. Mes yeux se ferment peu à peu malgré moi. Du coup, j'essaie de fermer un œil à la fois, dans l'espoir que ça aide. Au contraire. Comme ce serait bon de fermer les deux !

La tentation est trop forte. Je me dresse d'un bond sur mes pieds. À ce stade, même m'étendre sur un lit de clous ne me garderait pas éveillée. Rien n'y fera, à l'exception d'une bonne grosse sieste. Je me remets à sillonner les sous-bois. Il faut que je m'agite coûte que coûte ; c'est le seul remède à mon mal.

Je perds vite le fil du temps. La lumière ambrée du soleil couchant se diffuse à travers les feuilles. Cela fait peut-être une ou deux heures que j'arpente les alentours sans relâche, quand Adrien se met à hurler.

Je me précipite auprès de lui. Il se redresse subitement. Son souffle est saccadé comme s'il suffoquait. Un sifflement rauque pareil à celui d'un animal s'échappe de sa gorge.

Je m'accroupis à ses côtés.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il ne dit rien. S'est-il fait mordre par un serpent ? Piquer par un insecte ? Je procède à un bref examen de ses membres, de son torse et de sa tête. Rien à signaler. Il se balance d'avant en arrière, les bras enlacés autour du buste. Il n'est pas blessé.

Il pleure. Adrien pleure ! Son corps est agité de sanglots. Je passe un bras autour de lui.

— Adrien. Chhhut... Tout va bien. C'était juste un mauvais rêve.

Je n'en donnerais pas ma main à couper, mais j'ai l'impression qu'il repose légèrement sa tête contre mon épaule. Il se calme peu à peu.

Je le console.

— Tout va bien, dis-je dans un murmure. Tu n'as plus rien à craindre maintenant.

Je caresse doucement sa tignasse et le ramène tout contre moi.

— J'ai rêvé de la mort de Sophia, explique-t-il d'une voix à peine audible. Les Régulateurs lui broyaient la tête. J'ai vu sa cervelle éclater comme une pastèque trop mûre et il y avait tellement de sang... du sang partout...

— Chhhut, ça va aller... ne t'inquiète pas.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. C'est la première fois que je vois

Adrien pleurer depuis sa lobotomie. Je pensais qu'il était devenu insensible. En réalité, c'est sans doute parce qu'il s'est fermé à moi. Je me demande depuis quand il s'est remis à éprouver des émotions. Voilà un mois qu'il ne me permet plus de lui tenir la main. Le changement est-il survenu à ce moment-là ?

— Je déteste pleurer.

Ce ne serait pas la première fois que ça lui arrive ? Après quelques instants, il s'écarte de moi et s'essuie les yeux d'un geste agacé.

— Ça n'a aucun sens, finit-il par dire.

— La logique n'explique pas tout. Tu pleures parce que tu l'aimais.

— Non, c'est impossible ! Je la connaissais à peine.

— Tu disais que tu avais conservé toute ta mémoire. Tu te rappelles ce que tu éprouvais petit, quand elle te prenait dans ses bras. Quand tu avais peur et qu'elle était là pour te réconforter.

— Voilà, marmonne-t-il, les lèvres pincées. Voilà ce que vous ne comprenez pas. J'ai gardé les souvenirs que vous me rabâchez sans cesse. Mais quand j'y repense, c'est comme si je regardais des inconnus jouer dans un film. Je n'ai pas l'impression que ça m'est arrivé *à moi*. Je ne l'aimais pas. C'était *lui* qui l'aimait. Elle n'était rien pour moi.

Ses arguments m'énervent et je finis par perdre mon sang-froid.

— Dans ce cas, pourquoi pleures-tu ?

J'étais pourtant résolue à faire preuve de patience. Mais j'en ai ma claque de la froideur de ses raisonnements. La frustration monte en moi, menaçant de déborder.

— C'est évident que tu étais attaché à elle, dis-je. Que tu le veuilles ou non, tu n'es pas un robot. Tu as un cœur et tu es capable d'éprouver amour, haine, chagrin et passion. Même si tu as changé, ton âme reste la même...

— L'âme est une invention ! s'écrie-t-il, en plantant sur moi son regard d'une effrayante pâleur. C'est un concept ridicule. Le corps n'est qu'une machine, un point c'est tout.

C'est la goutte d'eau.

— À quoi bon vivre, dans ce cas ?

J'inspire à fond avant de reprendre.

— Je m'exprime mal. L'âme, c'est un mot que tu employais toujours pour me décrire cette partie de nous qui dépasse la simple chair et les transmissions nerveuses dans notre cerveau. Cette partie de notre être qui fait de nous des hommes.

— Eh bien, encore un point sur lequel il s'est planté, réplique Adrien d'une voix amère, séchant ses larmes. Si l'âme ne faisait pas partie de la chair, on n'aurait pas pu me retirer la mienne en me découpant le cerveau. C'est pourtant ce qui est arrivé. Pendant des mois, je n'ai rien ressenti. *Rien*, répète-t-il avec véhémence. Et lorsque

j'ai fini par éprouver de nouveau quelque chose, c'était seulement négatif. J'étais triste de m'apercevoir que je n'étais pas la personne que tout le monde voulait que je sois. Je préférais encore ne rien ressentir.

Il dévie le regard.

— Le soleil s'est couché. On ferait mieux de se remettre en route si on veut atteindre la frontière cette nuit.

— Attends, Adrien...

Il empoigne son sac et se lève en me tournant le dos.

— Mieux vaut ne pas traîner.

Dans un soupir, je me frotte les yeux. Une terrible migraine s'épanouit dans mon crâne. Je ne suis vraiment qu'une imbécile. En voyant ses larmes, j'ai été prise d'une bouffée d'espoir. J'ai cru un instant que, le temps aidant, il redeviendrait celui qu'il était avant. Et qu'il me reviendrait ensuite. Comme toujours, j'ai créé de faux espoirs et n'ai vu que ce que je voulais voir.

Je lui lance un dernier regard avant de détourner la tête. Tôt ou tard, je vais bien devoir me faire une raison. Et cesser de chercher dans les yeux de cet étranger l'étincelle qui brillait dans ceux d'Adrien.

Et cette pensée me terrifie.

Juste avant d'atteindre la frontière, Adrien marque une pause pour consulter son interface. Son visage est éclairé par l'écran lumineux à son avant-bras. Je suis tellement crevée que ma vision se trouble. J'ai l'impression qu'il a deux têtes. Je cligne des paupières jusqu'à ce que les deux images se superposent. Fourbue, je me laisse couler par terre en me raclant le dos contre l'écorce rugueuse d'un tronc sans rien sentir. Je suis comme anesthésiée. Il doit être environ minuit et j'ai de plus en plus de mal à lutter contre la fatigue. Chaque cellule de mon corps se récrie.

— Tu peux me passer un harnais de refroidissement ? demande Adrien d'une voix distante, quasi mécanique.

Il m'a battu froid toute la journée, s'arrangeant pour me parler le moins possible. À croire que, en adoptant cette attitude distante, il arrivera à effacer de ma mémoire les émotions qu'il a manifestées plus tôt.

— Au passage de la frontière, on sera exposés aux caméras satellites à infrarouge.

Je farfouille fébrilement dans mon sac. Mes mains sont lourdes, engourdis. Mon mal de crâne s'est amplifié. J'en profite pour prendre deux autres antalgiques dans le kit de secours. Je les avale tout rond dans la foulée en me frottant les tempes.

— On peut se contenter de mon harnais, précise-t-il. Tant que tu resteras près de moi – dans un rayon de un mètre cinquante –, tu ne craindras rien. Il couvrira nos deux signatures thermiques.

Il enfille le harnais et le boucle autour de sa taille. Puis il clique sur un bouton et les sangles s'emplissent d'un gel luminescent.

Étirant le cou, il contemple le ciel entre les branches.

— C'est une nuit sans lune. Tant mieux. On a plus de chances de passer la frontière incognito.

Je ferme les yeux un moment et, sentant le sommeil menacer, je les rouvre aussi sec. Ces quelques secondes d'inattention suffisent à déclencher une crise. Des fourmis me courent le long des bras. Je me focalise aussitôt sur mes mastocytes. Pas question de baisser la garde. Pas

maintenant.

Adrien consulte la carte.

— Parfait. Le grillage se trouve juste derrière ces arbres. On va devoir le survoler.

— Je le sais, merci, dis-je sèchement, la fatigue me rendant irritable.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il va falloir *vraiment* le survoler. Ce n'est pas un simple grillage électrifié. Il est muni de capteurs de mouvements.

— Et alors ?

Mon cerveau marche au ralenti. Je ne vois pas où il veut en venir.

— On va devoir passer *très haut* pour éviter de déclencher l'alarme. En général, les capteurs ont un rayon d'action de trente mètres.

— Je vois...

Nous allons devoir nous propulser dans le ciel, à une certaine altitude. Je pousse un soupir las. Rien qu'à l'idée de le faire, je suis exténuée. Si j'ai réussi à voler jusque-là, c'est parce que je me raccroche mentalement aux objets solides qui m'entourent. Plus il y en a, plus j'ai de points de référence autour desquels manœuvrer. Mais dans le ciel, comment trouver mes repères ?

Je me lève, esquisse un pas hésitant et m'effondre. Adrien s'approche alors de moi et m'offre son bras. Mais ma vision se brouille à nouveau, de sorte que je distingue deux mains au lieu d'une. Je secoue la tête et, au lieu d'accepter son aide, je m'appuie sur le tronc pour me redresser. Sans rien dire, Adrien se place derrière moi et enroule les bras autour de mon buste. Je prends une profonde inspiration et pousse sur mes jambes pour m'envoler.

Disons que je fais de mon mieux pour ne pas m'écraser. Plus je vole, et plus mon pouvoir tarde à se manifester. Avant, j'arrivais sans peine à diviser mon attention entre mes mastocytes et le monde extérieur. Mais plus les heures passent, plus cet exercice se complique. Sans oublier mon manque de sommeil. Je suis en train d'épuiser toutes les réserves d'énergie nécessaires au bon fonctionnement de mon pouvoir. Pourvu que j'atteigne le point de rendez-vous avant que mes batteries ne soient complètement à plat.

À mesure qu'on s'élève dans les airs, le sol s'éloigne de mon radar interne. Les battements de mon cœur s'accélèrent soudain. La brusque décharge d'adrénaline aiguise ma concentration et chasse en partie la brume de mon cerveau.

— Encore quelques mètres, intervient Adrien. Ensuite, ça devrait aller.

Mais la terre ferme est si loin en dessous ! J'ai tout le mal du monde à trouver une surface à laquelle me fixer, un objet, une forme, n'importe laquelle, qui puisse me servir de repère et m'aider à trouver

un équilibre. Autour de moi, c'est un vide abyssal.

Le contrôle m'échappe.

Nous basculons violemment vers l'avant et plongeons en chute libre.

— Le sol, hurle Adrien à mon oreille. Trouve-le et sers-t'en comme point d'appui. Concentre toute ton énergie dessus !

Je projette mon esprit et finis par repérer le sol. Les arbres oscillent dans le vent, mais ils sont solides et tiennent bon. Je m'insinue dans leurs branches et redescends jusqu'à leurs racines, ancrées dans la terre.

Je ralentis progressivement notre chute et nous stabilise dans les airs. Je sens le torse d'Adrien se gonfler contre mon dos tandis qu'il reprend son souffle. Nous n'échangeons pas un mot. Je regagne lentement de l'altitude, l'esprit enraciné dans le sol tel un arbre.

Quelques secondes plus tard, Adrien brise le silence d'une voix encore ébranlée.

— On est assez haut. Maintenant, dirige-toi vers le nord.

— Le nord ? De quel côté ?

Il porte son avant-bras à ses yeux pour vérifier la carte. Son souffle chaud me chatouille la nuque et un frisson me court le long du dos.

— Sur ta gauche.

J'acquiesce et ferme les yeux. Les étoiles scintillent au-dessus de nous. Je ne préfère pas voir la distance qui nous sépare du sol. Pourvu que mon pouvoir ne me lâche pas. Les dents serrées, je nous propulse vers le nord.

Nous nous déplaçons vite. Bien plus que lorsque nous volions dans le sous-bois. À cette altitude, rien ne vient freiner mon élan. Pas un seul obstacle à esquiver. À peine une seconde semble s'écouler avant qu'Adrien ne déclare que nous avons réussi. Nous avons dépassé le périmètre sécurisé autour de la frontière.

Je hoche la tête en silence. Pour me réveiller, je me suis mordu la lèvre inférieure jusqu'au sang. Le goût du fer se propage dans ma bouche. Hors de question de flancher maintenant.

Je fonce dans le ciel nocturne. Le vent siffle à mes oreilles. Bientôt, je n'entends plus que lui. Je progresse si vite, à présent, que les silhouettes des arbres en contrebas se brouillent. J'écarte toute pensée, tout sentiment. Je suis une flèche qui fend l'air.

— Le soleil va bientôt se lever, me glisse Adrien au bout d'un long moment.

J'ouvre immédiatement les yeux. À ma grande surprise, le ciel est passé du noir au gris sombre. En dessous, un épais brouillard matinal tapisse la terre. Chemin faisant, je suis entrée dans une sorte de transe, ne pensant à rien d'autre qu'à avancer.

Un instant d'inattention, et voilà que je perds à nouveau le

contrôle.

Le corps d'Adrien s'arrache du mien. Nous entamons une chute spectaculaire à travers les nuages en tournoyant sur nous-mêmes. Je perds mes repères.

— Zoe !

Je projette mon esprit vers ce que je pense être le sol mais ne palpe que de l'air. Je tente une autre direction. Là encore, le ciel à n'en plus finir. Sans m'en rendre compte, j'ai dû m'élever à une altitude bien plus élevée que prévu.

— Zoe !

Ça y est ! Je perçois le sol. Je m'y raccroche de toutes mes forces et réussis à stopper notre chute. Nos corps freinent d'un coup et remontent brusquement, comme retenus par une corde invisible.

Quelques mètres encore, et nous nous écrasons ! Heureusement que nous survolions une petite clairière. Si nous avions été au-dessus d'une forêt, nous aurions fini empalés sur un arbre.

Je chasse cette pensée morbide et nous fais atterrir en douceur. Puis je m'effondre à plat ventre, à bout de souffle, le visage enfoui dans l'herbe.

— Si tu as l'intention de nous désactiver, fait Adrien, allongé près de moi, le souffle court, sache qu'il y a des façons de mourir plus agréables que ça.

Il part d'un éclat de rire qui résonne étrangement à travers la prairie.

— Quand j'étais môme, je rêvais de voler. Je crois que maintenant, l'envie m'est passée ! ajoute-t-il.

Son rire me contamine et je me mets à pouffer bêtement. Je suis tellement crevée que j'ai l'impression que c'est la chose la plus drôle que j'aie entendue de toute ma vie. Son rire est tellement... normal. Tellement semblable à celui d'*Adrien*.

— Ouais... Il va falloir que je peaufine mes atterrissages, dis-je en me roulant sur le dos.

Mon corps pèse une tonne. À croire qu'on m'a glissé des pierres sous la peau pour me lester. Le soleil se lève à l'horizon. Autour de moi, la nature prend des nuances rougeoyantes, les formes sont indistinctes, troubles, noyées dans la brume matinale. Dans ce bain de lumière, difficile de discerner le contour des arbres.

C'est tellement beau que je pars d'un rire irrépessible. Je plaque la main sur ma bouche sans parvenir à étouffer le son aigu de ma voix. Adrien m'adresse un regard interrogateur. C'est le manque de sommeil qui me rend euphorique.

— Regarde-moi cette lumière, dis-je en pointant l'index en direction de l'est. C'est vraiment magnifique !

La brume s'écoule lentement sur l'herbe, telle une mer de coton.

Je tends la main dans l'espoir de caresser cette substance ouateuse, mais mes doigts passent directement au travers. Mon regard se pose alors sur Adrien. La brume s'enroule autour de lui en volutes blanches et, soudain, une peur irrationnelle s'empare de moi. La peur qu'il soit en fait un fantôme. À l'époque, il m'a lu tout un tas d'histoires sur les spectres, ces esprits insaisissables qui prennent l'aspect de ceux qu'on a aimés et perdus.

Ma bonne humeur s'envole net, aussitôt remplacée par une terrible envie de pleurer. Un fantôme... C'est l'effet que me fait Adrien aujourd'hui. Une enveloppe vide, un spectre ayant pris la forme du garçon que j'ai aimé, ce garçon qui est mort il y a de ça des mois. Je tends la main vers lui, redoutant qu'il ne s'avère aussi vaporeux que la brume.

Mais non. Son corps est tangible. Je pousserais presque un soupir de soulagement. Adrien n'est pas un fantôme. Il ne s'est pas volatilisé. Il est mon Adrien et le sera à jamais. Quoi qu'il dise.

Je me coule jusqu'à lui et m'empare de sa bouche. Il écarquille les yeux de surprise, sans pour autant s'écarter. Mes lèvres capturent les siennes dans un baiser ardent. D'instinct, j'enroule mes bras autour de son corps et l'attire contre moi. Un bref instant, je me persuade que c'est l'Adrien d'antan que je serre dans mes bras.

La paume à plat sur son torse, je sens son cœur palpiter. Au bout d'un moment, ses lèvres me répondent et il me rend mon baiser.

Je suis ivre de joie – ou de fatigue, peut-être. Peu importe. Adrien m'embrasse, c'est tout ce qui compte. Adrien m'aime. Ses baisers sont étranges, certes. Une partie de moi s'en aperçoit. Ses lèvres ont beau être les mêmes, il s'en sert différemment. Les caresses de sa bouche sont hésitantes, maladroitement, à croire que c'est la première fois de sa vie qu'il embrasse une fille.

Je le pousse sur le dos sans détacher mes lèvres des siennes. Il ondule sous moi et mon corps réagit aussitôt. En épousant le sien à la perfection. J'ai toujours pensé que nous étions comme les deux pièces d'un même puzzle, que nous nous emboîtions merveilleusement. Et même si ses gestes ne sont plus vraiment les mêmes, me blottir dans ses bras est la seule chose sur terre qui me semble naturelle.

Il s'écarte subitement, le souffle saccadé. Ses yeux sont grands ouverts, presque fous. Il me dévisage en silence quelques instants avant de me soulever par la taille pour me déposer à côté de lui, sur l'herbe.

— Tu es épuisée, Zoe. Tu oublies que je ne suis pas lui.

Sur ces mots, il se met debout et s'éloigne de quelques pas en croisant les mains sur sa nuque, la figure dissimulée entre ses coudes.

Lorsqu'il virevolte face à moi, son visage est redevenu un masque dur.

— On devrait consulter la carte pour voir la distance qu'il nous

reste à parcourir.

Joignant le geste à la parole, il tapote sur son interface tactile.

Stupéfiée, je le scrute en silence. Et le voile de l'illusion se lève soudain, laissant place à la colère. J'essaie de me lever. J'ai envie de le bousculer, de le frapper, n'importe quoi, pourvu qu'il se souvienne de qui il est vraiment. Mais, éblouie par la rage, je trébuche contre une racine et m'affale de tout mon long par terre.

Lorsque je relève la tête, mes yeux fatigués voient de nouveau double. J'ai l'impression d'avoir face à moi deux Adrien côte à côte – l'ancien et le nouveau. L'ancien Adrien m'aurait rattrapée avant que je ne tombe, se serait jeté sous moi pour amortir ma chute. Il aurait voulu m'embrasser pendant des heures, jusqu'à ce que nos lèvres soient engourdis.

Mais le nouvel Adrien ne me demande même pas si ça va. Il me tourne le dos, occupé à consulter sa foutue carte. Des larmes ruissellent le long de mes joues.

— Regarde, fait-il en s'approchant pour me montrer la carte.

Je m'en fiche. Je n'ai qu'une envie, me recroqueviller sur moi-même et pleurer à chaudes larmes. Parce que même si ce garçon n'est pas un fantôme, *mon* Adrien est mort. Une vague de tristesse pareille à une lame de fond me balaie de part en part. Mon univers entier est réduit à néant.

— C'est bien ce que je pensais, poursuit-il comme s'il n'avait pas remarqué mon trouble. On est tout près. En comparant la carte avec notre vitesse de déplacement, j'en ai déduit que nous étions juste là.

Je refuse toujours de le regarder.

— Zoe, dit-il avec douceur.

Il pose la main sur mon bras, mais je la chasse d'un mouvement sec.

— Regarde, Zoe. On est à moins de deux kilomètres du refuge. On a réussi à rejoindre le point de rendez-vous !

Stupéfaite, je l'interroge du regard. Comment est-ce possible ?

— Moins de deux kilomètres ?

Je finis par jeter un coup d'œil à la carte. En effet, le minuscule signal lumineux indiquant notre position clignote juste à côté de l'endroit où est localisé le site du Réseau.

— Comment ça se fait ? Il nous restait des centaines de kilomètres à parcourir il y a à peine quelques heures ! Ça n'a ni queue ni tête.

J'essaie de démêler tout ça, mais mon cerveau est trop embrumé.

— Tu te déplaces beaucoup plus vite en plein ciel. On est presque arrivés. Tu vas enfin pouvoir dormir.

Hébétée, je me pince pour m'assurer que je ne rêve pas. J'ai l'impression d'avoir du sable dans les yeux. Dormir... Comme ce sera bon ! Je vais pouvoir fermer les paupières et oublier pendant quelques

heures le désespoir sans fond qui me déchire les entrailles.

Je me lève et titube, l'adrénaline et la fatigue exerçant sur moi deux forces contradictoires. Je tends les bras et le vent semble me redonner de l'aplomb. Je me sens brusquement aussi légère qu'une plume emportée par la brise et j'ai l'impression que mes pieds avancent tout seuls et qu'il me suffit de m'élever dans les airs pour laisser derrière moi ce monde empli de chagrin et de souffrance.

— À mon avis, tu as assez volé pour aujourd'hui, observe Adrien. Vu ton état, tu ferais mieux d'éviter.

Mes bras retombent le long de mon corps. Il me paraît à nouveau très lourd. Je promène mon regard alentour, en proie à un trouble indicible. Je m'efforce de me concentrer sur les paroles d'Adrien.

— On va mettre une éternité à pied, dis-je avec peine. On n'a pas toute la vie devant nous. On devrait déjà y être.

Il me saisit par le bras alors que je quitte le sol.

— Toute la vie, non. Mais on a bien un quart d'heure.

Chassant sa main, je redescends lentement. Et chancelle de nouveau. Pourquoi le sol s'incline-t-il de manière si étrange ? Je n'arrive pas à me tenir droite. La gravité est vraiment un phénomène ridicule. Le monde se porterait mieux sans elle. Les corps ne devraient pas être attirés vers le centre de la terre, arrimés au sol, irrémédiablement. C'est injuste.

— Ouais, ça confirme ce que je disais. Tu as assez volé pour aujourd'hui, crois-moi, fait remarquer Adrien en me soutenant. À mon avis, tu ne devrais même pas être debout. Tiens, prends mon bras.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? dis-je à la fois furieuse et triste. Après tout, je ne suis qu'un *boulet* !

Il m'offre à nouveau son bras.

— Je n'ai pas besoin de ton aide !

Je le repousse et bute contre une racine.

— Visiblement, commente-t-il avec ironie en me forçant à le prendre par la taille.

J'ai les jambes en coton. Mais, grâce à Adrien, j'arrive à avancer, même si je trébuche de temps à autre. J'ignore combien de temps nous marchons à travers bois. Rester debout, contrôler mes allergies... je mobilise ainsi toute mon énergie. Les yeux plissés, Adrien consulte encore une fois la carte à son poignet. Nous parvenons à la crête. Un épais brouillard sature l'air ; une étrange odeur me titille les narines, une odeur familière, bien que je ne parvienne pas à l'identifier.

— Zoe ! On y est ! Le point de rendez-vous se trouve juste derrière le talus !

Un sourire m'échappe et une onde d'adrénaline se diffuse à travers mon corps, m'instillant un regain d'énergie. Je lui empoigne la main et me mets à courir vers le sommet. Adrien me suit sans peine.

Une fois sur la crête, nous contemplons la vallée qui s'étend à perte de vue.

Mes jambes se dérobent brusquement sous moi. Le refuge a disparu. Ce n'est pas du brouillard que j'ai aperçu en chemin. Non, l'étrange odeur prend soudain tout son sens.

C'est de la fumée.

Tout ce qu'il reste du chalet où mes amis sont censés nous attendre, c'est un tas de décombres encore fumants.

Adrien me tire en arrière.

— Il faut décamper, chuchote-t-il en me ramenant dans la forêt.

Mais je garde les yeux rivés sur la crête. Non, c'est impossible. Je me débats de toutes mes forces. Il faut que j'y retourne pour m'assurer que je n'ai pas rêvé. J'ai dû mal voir. Comment l'ennemi aurait-il pu découvrir le point de rendez-vous ? À l'exception des passagers à bord des navettes, personne ne pouvait connaître les coordonnées de l'emplacement... Prise de nausée, je me plie en deux, les bras enroulés autour de mon ventre. Les autorités ont dû, d'une manière ou d'une autre, tracer l'un des appareils, malgré le dispositif d'invisibilité.

Je songe à tous ceux qui ont embarqué dans la première navette. Tyryn. Les civils. Molla et le bébé.

— Non, ils ne sont pas morts, c'est impossible. C'est impossible.

Je me dégage, mais Adrien me saisit à nouveau le bras.

— On n'en sait rien. En tout cas, il faut filer d'ici et vite. Ils se doutent que c'est un refuge du Réseau. Je te parie qu'ils sont en train de surveiller les lieux au cas où d'autres Résistants rappliqueraient.

Mon regard se reporte sur la crête et un sanglot m'échappe. J'ai poussé tout le monde à embarquer dans les navettes d'évacuation, pensant les sauver. En fait, je les envoyais dans la gueule du loup. Plus d'une centaine de personnes sont mortes à cause de moi.

— C'est impossible. Laisse-moi jeter un dernier coup d'œil.

Je veux m'élancer vers le sommet, mais Adrien se cramponne à mon bras.

— On s'est trompés, dis-je en me débattant. On n'a pas bien regardé, c'est tout !

— Arrête, Zoe.

Adrien prend mon visage au creux de ses paumes et me force à le regarder. Il fouille mes yeux.

— Concentre-toi, Zoe. Sors-nous de ce merdier sans attendre. Tu es crevée, je le sais, mais tu n'as pas le choix. Ils nous tueront tous les deux si jamais ils nous trouvent. Tu comprends ? Tu mourras, Zoe.

Je secoue vivement la tête. Non, je ne comprends rien. Ça n'a

aucun sens. Je me cache les yeux.

— Bon, écoute-moi bien, Zoe. Tu te fiches peut-être de sauver ta peau. Mais pense à moi. (Sa voix me fait l'effet d'une gifle.) Si jamais tu ne m'emmènes pas loin d'ici, ils nous trouveront et ils *me* tueront. C'est ce que tu veux ? Être responsable de ma mort ?

Je redresse la tête. Bien que ce soit difficile à entendre, il a raison. Je suis sa seule porte de sortie. Il ne se fera pas encore blesser par ma faute, je m'en fais la promesse.

J'expire à fond. *Fais le vide dans ton esprit.* Comme pour méditer. Je dois cesser de penser aux autres, à leur funeste sort. Plus tard, mais pas maintenant. C'est à cause de moi si Adrien a changé. Il faut que je l'emmène loin d'ici, à l'abri. Je lui dois au moins cela. Cette pensée me permet de me recentrer. Plus rien d'autre n'existe, seul le moment présent compte : les objets qui emplissent l'espace, le vent qui me caresse le visage tandis que je m'élève dans les airs avec Adrien. Étrangement, je parviens à puiser de l'énergie dans des réserves que j'ignorais posséder.

Nous nous envolons haut, très haut, jusqu'à atteindre la voûte des arbres. Alors, je nous propulse en avant. Pour une fois, j'arrive à ne pas penser. J'ai la tête complètement vide. Sans pour cela être en paix avec moi-même. Bien au contraire.

Nous continuons à nous diriger vers le nord, loin du refuge. Adrien consulte son interface à intervalles réguliers et me guide. Nous restons dans les montagnes. Je ne sais pas où nous sommes, où nous allons. Je me focalise sur mon objectif. Tant que nous sommes en forêt, je ne me pose pas de questions. Sous les arbres, nous sommes indétectables. Et Adrien ne risque rien.

Mais voilà bientôt deux jours et demi que je n'ai pas dormi. Mes forces m'abandonnent d'un coup. Il me faut une pause. Je songe au refuge en cendres. Et surtout, à mes amis... Ne reste-t-il d'eux qu'un tas d'os calcinés ? Le paysage se met soudain à chavirer et l'air me semble presque liquide. Les arbres se déforment. Prise d'un terrible tournis, je me dépêche d'atterrir.

Adrien vérifie son interface à l'instant où il pose le pied par terre.

— Bien. Nous sommes à proximité d'une ville. Je ne devrais pas avoir trop de mal à m'y infiltrer.

Je remarque l'emploi de la première personne. Il va me laisser en plan.

Mais je suis trop fatiguée pour que cela me touche. J'ai perdu tout espoir d'atteindre un caisson antiallergènes à temps. Pour lui, je suis un poids mort ; je ne vaudrais pas mieux que les dépouilles de mes proches qui gisent sans doute sous les décombres du refuge.

Qu'Adrien choisisse de m'abandonner maintenant pour sauver sa

peau tombe sous le sens. Comment appelle-t-il cela déjà ? L'instinct de survie. La réalité me frappe de plein fouet et je suis saisie par l'angoisse. Penchée en avant, j'ai l'impression que mes côtes me transpercent les poumons. Les articulations de mes épaules sont à vif.

Au moins Adrien sera hors de danger. Je lui aurai servi à ça. Exténuée, je ferme longuement les yeux. Jusqu'à ce que des picotements m'envahissent le bras. Je réveille mon pouvoir et reprends le contrôle de mes mastocytes pour bloquer la libération d'histamine. Une fois la crise passée, je rouvre les yeux.

Adrien a disparu.

Il est parti sans même un adieu.

Je m'appuie contre un arbre, ramasse une pierre pointue et l'enfonce dans ma cuisse afin de me réveiller. Je promène mon regard tout autour. Les sons de la forêt me déchirent les tympans. Surtout le crissement des cigales, d'une étrange régularité. J'ai beau me boucher les oreilles, rien n'y fait. C'est comme ça que je vais mourir. Seule au milieu d'un million d'insectes qui sonnent le glas de mon agonie.

Le monde est si vaste que mon drame personnel n'est rien en comparaison du reste. Je ne suis pas la première à perdre un être cher dans cette guerre, et certainement pas la première à y laisser la vie. Je repense au refuge dévasté par les flammes.

J'ai passé toute l'année à me faire un sang d'encre pour nos agents doubles, pour les civils qui n'ont pas pu fuir les villes à temps. Aujourd'hui, c'est à mon tour d'y passer. Je ne vais pas tenir longtemps. À la seconde où je fermerai les yeux, je ferai un choc anaphylactique.

La mort sera certes rapide, mais douloureuse. Au lieu de perdre connaissance, je me réveillerai en sursaut toutes les deux secondes pour lutter contre les allergies avant de me rendormir, épuisée par l'énergie mobilisée. Et ainsi de suite jusqu'à ce que mon pouvoir cesse de lutter contre la libération d'histamine.

Un sanglot me secoue la poitrine. Mon regard se pose à l'endroit désormais vide où se tenait Adrien.

A-t-on vraiment fait tout ça pour rien ? Et moi qui étais intimement persuadée que la Résistance avait un rôle à jouer, que le Bien finirait par l'emporter sur le Mal. Même si la route était semée d'embûches et les sacrifices rudes. Peut-être qu'ils poursuivront le combat et gagneront la guerre. Sans moi.

Ou bien c'est le nouvel Adrien qui a raison. L'amour serait un mensonge que l'on se raconte pour donner un sens à sa vie. L'espoir ne serait qu'une invention qui nous aide à supporter l'absurdité et la noirceur du monde.

C'est sans doute la leçon à tirer de toute cette histoire. J'ai manqué à mon devoir, je n'ai pu sauver personne. Mon don a provoqué la destruction du dernier refuge du Réseau. Sans le séisme, l'ennemi

n'aurait jamais découvert la Fondation. Mes frères, Adrien, tous ceux qui sont morts dans l'incendie du chalet, sans oublier ceux qui n'ont jamais atteint la Fondation en premier lieu... Je suis un aimant à problèmes. Un fléau qui sème la destruction sur son passage.

J'enroule les bras autour de mon ventre et serre très fort. J'ai tellement voulu me racheter. Libérer les sujets de l'emprise du Lien, faire tomber la Chancelière une bonne fois pour toutes. Je me disais que, à la fin, tous les drames survenus en cours de route prendraient un sens. Aussi tordu que cela paraisse.

Mais non. J'ai fait tout ça pour rien.

Le chagrin me laisse un goût âcre dans la bouche. J'ai l'impression d'avoir des cendres sur la langue. Je déglutis avec peine et contemple le ciel à travers le feuillage. De gros nuages dissimulent le soleil.

Maintenant, j'ai hâte d'en finir. Aurai-je au moins le privilège de mourir vite ? Bloquer mes mastocytes est presque devenu une seconde nature, un réflexe quasi instinctif. Et si je faisais en sorte que mes allergies m'emportent dès que je m'endors ? Peut-être suffit-il que je cesse de lutter. Une fin rapide.

Ma respiration s'accélère tandis que je me prépare psychologiquement. Le décor se modifie peu à peu au travers de mes yeux éreintés. J'ai l'impression d'entrer dans une phase de délire.

Non. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Je me battraï jusqu'au bout. L'instinct de survie, n'est-ce pas ? Je peux sans doute repousser les allergies pendant quelques heures, ce qui reviendrait seulement à retarder le moment fatidique. J'enfoncé la pierre acérée dans ma cuisse.

Les heures passent ainsi. Je me laboure la peau avec la pierre aiguisée dès que je sens mes paupières se fermer. Un instrument de torture très efficace. Au-dessus, le ciel s'assombrit peu à peu. Je cligne des yeux. Est-ce déjà la nuit qui tombe ? Le feuillage me bloque la vue – j'arrive tout juste à entrevoir le bleu du ciel virant lentement au gris.

Gris. La couleur qui a noyé la majorité de ma vie tant que je vivais sous le joug du Lien. Et c'est dans cette couleur que je vais mourir. Personne ne saura jamais qu'une dénommée Zoe a un jour aimé un certain Adrien. Personne ne sera jamais au courant de la beauté de nos conversations et de la décharge électrique qui me courait le long de la peau à son contact. Nous avons été une brève flamme qui s'est éteinte après avoir vacillé.

En un battement de cils, je serai partie.

Je gravis un escalier dans le noir. Je tourne la tête d'un côté puis de l'autre mais ne distingue rien, pas même mes mains, tant l'obscurité est épaisse. Je continue mon ascension – pas question de revenir sur mes pas. J'ai déjà fait tout ce chemin. Je touche sûrement au but. Mes cuisses

sont courbaturées et la gorge me brûle. C'est comme si je n'avais pas bu d'eau depuis des siècles ! Pourquoi mon corps est-il si pesant ? Mes jambes s'alourdissent au fil des marches, mon allure ralentit ; plus j'avance, plus je m'éloigne de mon but.

Soudain, en haut de l'escalier, un croissant de lumière transperce les ténèbres. Il s'élargit peu à peu, comme si une porte s'ouvrait. Je m'élance vers la source lumineuse, trébuche, reprends ma course, le souffle court. J'arrive à peine à respirer. Puis je tends le bras vers la lumière aveuglante, d'où retentit une voix.

C'est quelqu'un qui hurle mon prénom. Et j'ai beau courir, la porte demeure hors de ma portée. Suffocante, je finis par m'écrouler par terre, les mains sur la gorge.

— Zoe ! Réveille-toi ! me crie la même voix, plus forte qu'avant.

Je rouvre mes yeux bouffis et tente de redresser le buste, mais j'arrive à peine à remuer. D'un seul coup, tout prend sens : je suis toujours dans la forêt.

J'ai dû m'endormir, et mon organisme a aussitôt réagi aux allergènes. La crise a dû se déclencher il y a quelques minutes. Ma gorge est tellement gonflée que l'air ne passe plus du tout.

Le bourdonnement de mon pouvoir s'anime dans ma tête. Mais lorsque je zoom à l'intérieur de mon corps dans le but d'endiguer l'allergie, mes cellules me paraissent différentes. Granuleuses. Semblables à des geysers microscopiques, les mastocytes sont en train de cracher de l'histamine. Je m'efforce désespérément de contenir la situation, mais la fatigue paralyse mon don. C'est trop tard pour inverser la tendance et réparer les dommages causés.

Je m'affale sur le flanc près d'un tronc. Les feuilles mortes et les aiguilles de pin me piquent le visage. Mon corps convulse. Chaque parcelle de peau me brûle et mes poumons se contractent suite au manque d'oxygénation. Je dérive lentement vers le néant.

Soudain, je sens des mains qui agrippent mes bras. Quelqu'un m'a fait basculer sur le dos. Mes yeux ne sont plus que de minces fentes par lesquelles je distingue une silhouette floue, penchée sur moi. La douleur est tellement insoutenable que je n'ai plus vraiment conscience de ce qui se passe autour de moi.

Je ressens une vive piqûre dans la cuisse et, par réflexe, repousse la personne à califourchon sur moi. Mais elle me maintient fermement à terre. Un puissant jet d'adrénaline se diffuse à travers mon corps. Ravivée, je me redresse comme un ressort et frappe l'inconnu au front avant de retomber sur le dos.

Je cligne des yeux. Ils ont un peu désenflé et s'ouvrent mieux. Je tente à nouveau de respirer et l'air se remet enfin à circuler dans mes poumons. Ouf ! J'étais au bord de l'asphyxie.

En levant la tête, je l'aperçois assis près de moi, la main sur le

visage, à l'endroit où je l'ai frappé. Il m'observe d'un air inquiet.

Adrien.

À côté de lui, par terre, un kit de secours ouvert et une seringue utilisée.

Il est revenu.

Adrien m'enveloppe dans une couverture de survie trouvée dans l'un des sacs. Mais je la repousse bientôt, quoique le fond de l'air se soit rafraîchi. La crise d'allergie m'a laissée dégoulinante de sueur et je crève de chaud. Entre-temps, le vent s'est levé et hurle dans les branches.

Grâce à la dose d'épinéphrine, je respire à nouveau normalement. Je me sens globalement mieux, même si l'éruption cutanée est encore visible sur ma peau. De toute façon, tout ça n'a pas d'importance.

Adrien est revenu. C'est tout ce qui compte.

Je ne le quitte pas des yeux.

Penché au-dessus de moi, il pose la main sur ma joue et repousse les mèches collées à mon front.

— Tu es sûre que ça va ?

Je hoche la tête et m'apprête à prendre sa main quand il s'écarte pour aller farfouiller dans son sac.

— Tu devrais manger quelque chose.

— Tu es revenu, dis-je dans un murmure, encore sous le choc.

— Évidemment que je suis revenu, rétorque-t-il, les sourcils froncés, soutenant mon regard un instant avant de détourner les yeux. Nous ne sommes pas très loin de Driward. Au bout de deux heures de marche, j'ai réussi à subtiliser un véhicule pour me rapprocher de la ville. C'est un grand centre industriel ; je connais bien les lieux. Il existe un complexe d'usines de conditionnement, juste à l'extérieur de la ville. Je me suis dit que j'y trouverais ce qu'il nous faut.

— Ce qu'il nous faut ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Mon cerveau encore vapoureux a du mal à suivre. Rien de ce qu'il dit n'a de sens.

Il m'interroge des yeux comme si c'était moi qui parlais une autre langue.

— Je te parle de tes allergies, Zoe. Je cherchais un équipement qui te permette de dormir un peu. Je suis ressorti en douce après avoir mis la main sur la seringue d'épinéphrine, et puis j'ai replacé le véhicule où je l'avais pris. Ni vu ni connu, je t'embrouille ! Jamais ils ne se

douteront que quelqu'un l'a emprunté. À moins qu'ils ne remarquent les traces de boue que j'ai laissées à l'intérieur.

Je n'en reviens pas. Adrien a pris tous ces risques pour moi ?

— Ce type d'usines est presque intégralement automatisé, poursuit-il. Je ne risquais pas de croiser grand monde. D'expérience, je sais qu'on stocke des kits médicaux près des bureaux. Je me suis donc faulxé dans les couloirs entre deux tours de garde et j'ai dérobé un kit. Il n'y avait qu'une seule dose d'épinéphrine. Par contre, regarde ce que je t'ai dégotté. (Un sourire à la fois étrange et familier éclaire son visage.) J'ai presque dû vider mon sac pour que ça rentre dedans.

Il me présente une étoffe froissée et volumineuse. J'ai déjà vu ça quelque part...

— Une combinaison !

Il s'agit de l'ancien modèle, et non pas du tissu ultrafin et souple à base de polysurtrate mis au point spécialement pour moi à la Fondation. Tant pis, il fera amplement l'affaire.

Adrien affiche un grand sourire.

— Avec une réserve d'oxygène de quatre heures ! Ils manipulent des produits chimiques très dangereux à l'usine. Je me doutais qu'ils avaient ce genre d'équipement à portée de main en cas de fuites. Enfin, pour le moment, l'injection d'épinéphrine te protège. Tu as douze heures de répit devant toi avant de risquer une nouvelle crise.

Je secoue la tête. J'ai l'impression de divaguer. Pendant qu'il me raconte tout ça, je ne pense qu'à une chose : Adrien est revenu pour moi. J'essaie de me concentrer sur ce qu'il dit.

— Une petite seconde... Tu insinues que je vais pouvoir dormir ?

— Oui. Maintenant si tu le souhaites, répond-il avec un sourire.

Adrien semble soudain très souriant. Je suis sans doute en train de délirer.

— D'accord, dis-je en éclatant de rire. Il faut qu'on trouve un endroit où je puisse faire un roupillon.

Un grondement retentit soudain dans le ciel. Un cri de surprise m'échappe. Je lève la tête en direction du bruit.

— Qu'est-ce que c'était ?

Et s'ils nous avaient retrouvés, que ce bruit était celui des moteurs à propulsion de leurs vaisseaux ? Mon cœur bat à tout rompre.

— C'est juste le tonnerre, me rassure Adrien alors qu'une énorme goutte de pluie s'écrase sur mon nez. C'était prévisible. Il a fait lourd tout l'après-midi.

Il se prend soudain la tête à deux mains et tombe à genoux.

— Adrien !

Je m'élance vers lui d'un pas chancelant.

Il s'écroule par terre et se recroqueville sur lui-même. Les yeux exorbités, il se tortille à même le sol comme en proie à une douleur

atroce.

— Adrien, qu'est-ce qui t'arrive ? Parle-moi ! dis-je, affolée.

Je le saisis par les épaules pour le forcer à me regarder.

Sans succès. Il reste dans la même position, le corps secoué de spasmes. Je le maintiens d'une main ferme afin de calmer ses convulsions. Si seulement j'avais suivi une formation de premiers secours ! Peut-être cette crise est-elle directement liée à la lobotomie que la Chancelière lui a infligée ?

Mais son agitation cesse aussi vite qu'elle a commencé. Bientôt, il cligne des paupières et son regard redevient net. Des gouttes de pluie lui éclaboussent le visage.

Je l'aide à se rasseoir.

— Tu vas bien ?

Les yeux écarquillés, il porte la main à son front.

— Je viens d'avoir une vision, murmure-t-il d'une voix terrifiée.

Je fronce les sourcils.

— Je croyais que tu n'en avais plus ?

Son don est brisé, cette partie de lui est perdue à jamais. Jilia nous l'a affirmé. Elle était sûre de son fait.

Seulement Jilia n'a jamais traité quelqu'un ayant subi de tels dommages cérébraux, encore moins un glitcher suivant un traitement expérimental de reconstruction des tissus neuronaux.

— Tu parles d'une *vision* comme avant ?

J'ai assisté à maintes reprises à ses visions. Et pas une fois je ne l'ai vu se rouler par terre, les mains sur le crâne.

Il me fait signe que non. Il est livide.

— Pas comme avant. Cette fois, c'était différent. C'était... morcelé. (Il pose sur moi un regard désemparé.) J'ai vu deux avenir distincts.

Je plisse le front.

— Tu veux dire deux événements individuels qui se produisent dans le futur ?

Il secoue la tête en glissant lentement la main dans sa tignasse. Un geste tellement typique d'Adrien.

— Je ne pense pas. C'était comme si... comme si ce que je voyais se déroulait simultanément, mais de deux manières possibles. Comme si le futur pouvait prendre deux chemins divergents et que je pouvais voir chacun d'entre eux.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Il n'y a plus rien de simple désormais. Même ses visions.

— Je nous ai vus nous. Dans la première vision, toi et moi, nous sommes dans une grotte... (Il se rembrunit.) Avant, mes visions se limitaient à des images, mais là...

— Quoi ?

Il me dévisage.

— Cette fois, c'était comme si je me projetais dans mon futur corps pendant quelques instants. Je sentais l'humidité de la grotte, et je savais que nous étions là depuis au moins un ou deux jours. On était seuls et terrorisés.

— Et ensuite ?

— Et puis rien. Je suis passé à la seconde vision. Elle débute aussi dans la grotte. Mais cette fois-ci, nous en sortons. Les jours passent. On se rend en cachette dans une ville, je ne sais pas laquelle. Mais on se fait prendre. Les Régulateurs t'attrapent et...

Il s'interrompt.

— Et quoi ?

— Et je te vois mourir, lâche-t-il d'une voix quasiment inaudible.

Une goutte coule le long de sa joue. Je m'imagine tout d'abord que c'est une larme, pour m'apercevoir très vite de mon erreur. La pluie a redoublé et dégouline des branches en surplomb.

— Et je ne suis pas simple spectateur de la scène comme à l'époque. Je suis dans mon propre corps, je ressens absolument tout, précise-t-il d'une voix qui se brise. J'éprouve l'angoisse de te perdre.

Je reste muette un moment, le temps que mon cerveau s'imprègne de ces nouveaux éléments. Il m'annonce avoir assisté à ma mort. Comment est-on censé réagir dans ce genre de cas ?

— D'après toi, quelle est la véritable vision, celle qui va se produire ? finis-je par dire d'un ton calme. Tu penses que les deux sont envisageables ?

— Peut-être bien, répond-il en se mordillant la lèvre inférieure. L'avenir repose sur une décision. Une décision qui fera toute la différence. La manière dont on va réagir à ma prémonition, par exemple.

— Mais dans les deux cas, on va dans une grotte ?

— Oui. Même si je suis incapable de la situer. En tout cas, à partir du moment où on y sera entrés, il ne faudra pas en ressortir.

Il se met à pleuvoir des cordes. Adrien se lève et me tend la main pour m'aider à me mettre debout.

— Viens, partons à sa recherche. Peut-être qu'elle se trouve dans les environs.

— Non.

Je me dresse maladroitement.

Il fronce les sourcils.

— Comment ça, non ?

— Je refuse de précipiter l'une de tes prémonitions. Si jamais on a le malheur d'entrer dans une grotte, la vision qui dépeint ma mort risque de se réaliser. Je ne vais pas aller me jeter sciemment dans la gueule du loup ! On ferait mieux d'aller ailleurs, de quitter la montagne. On sait désormais que je vole plus vite la nuit. Nous

pourrions rejoindre une ville quand j'aurai récupéré un peu de sommeil. Essayer d'entrer en contact avec des agents du Réseau. Tu es entré dans Driwald sans problème, c'est toi-même qui l'as dit.

— C'est parce que j'y suis passé en coup de vent. Écoute, Zoe, ce n'est pas parce qu'on va éviter la grotte en question que la vision ne se réalisera pas. On ne peut pas prendre le risque de t'amener dans une ville. En plus, on ignore où se trouvent les agents du Réseau. La moitié des refuges ont été détruits par les autorités au cours des six derniers mois. Notre option la plus sûre, c'est de rester planqués dans la nature, où personne ne viendra nous chercher.

Je trépigne de colère.

— Je ne mettrai pas les pieds dans une grotte ! J'ai vu des gens agir en fonction de tes satanées visions, et ça ne me dit rien qui vaille ! C'est à cause de tes prémonitions que le Général Taylor est *morte* et que toi, tu t'es fait lobotomiser. Non, je refuse de m'approcher d'une caverne...

Il tombe à présent une pluie diluvienne qui noie le son de nos voix.

— Comme tu voudras. Trouvons au moins un coin au sec.

Adrien me prend la main et m'entraîne à travers bois. J'ignore où. Une chose est sûre, en revanche : aussi épuisée que je sois, je préfère mille fois me faire tremper jusqu'à l'os que de pénétrer dans une grotte de mon plein gré. Parvenu au bord d'un lac, Adrien s'arrête devant un bosquet touffu où un arbre immense domine les autres. De longues branches semblables à des lianes dégringolent jusqu'au sol en couches successives. Une cascade de feuilles vertes.

Adrien écarte quelques branches et m'invite à pénétrer sous le feuillage. Les bourrasques font osciller l'arbre, mais l'espace situé tout autour de l'énorme tronc est épargné par la pluie. Les branches se referment sur notre passage et l'abri s'assombrit aussitôt. C'est comme si nous nous trouvions dans une sorte de hutte.

— J'ai aperçu cet arbre en revenant de ma petite virée en ville, m'explique-t-il. Sophia avait l'habitude de me faire camper sous les saules pleureurs quand on était en transit et qu'il pleuvait, surtout lorsqu'on avait la chance d'en trouver un comme celui-ci, avec des branches qui se déploient jusqu'au sol.

Je m'adosse au tronc. J'ai beau être glacée jusqu'aux os, la fatigue prend le dessus et mes paupières tombent d'elles-mêmes.

— On ferait mieux de dormir un peu, fait Adrien en se rapprochant. En restant l'un près de l'autre, on se tiendra chaud. Tu comprends, juste pour réchauffer nos organes vitaux.

J'acquiesce et m'allonge par terre, trop épuisée pour me réjouir de l'occasion qu'il m'offre de me blottir contre lui. Il s'étend face à moi et couvre nos deux corps de sa couverture de survie. Il tire ensuite la seconde couverture de mon sac, mais au lieu de la mettre par-dessus la

première, il en fait une boule et la glisse sous ma tête comme oreiller.

Quelques secondes plus tard, mes yeux se ferment. Juste avant de sombrer dans un profond sommeil, je crois sentir Adrien passer son bras autour de ma taille et m'attirer contre lui. J'en suis presque sûre.

Je me réveille en sursaut. Adrien me secoue par l'épaule. J'ouvre les yeux à contrecœur. Le vent gémit tout autour de nous. Les branches du saule se contorsionnent dans tous les sens. Certaines lianes se détachent du tronc et s'envolent dans notre direction. Adrien en reçoit une dans le torse et esquisse une grimace de douleur. Je dormais si profondément que je n'ai pas entendu le tonnerre gronder.

— Il faut partir sur-le-champ ! me crie Adrien dont la voix est à moitié couverte par la tempête. Nous sommes trop exposés.

Il m'aide à me lever et nous quittons notre abri de fortune tant bien que mal. Sitôt sortis, la pluie nous fouette le visage. Des branches cassées et autres débris volent à travers les airs. Le ciel a pris une nuance étrangement verte, et le vent hurle désormais tel un train lancé à pleine vitesse.

Le tonnerre gronde encore ; si fort que le sol tremble sous nos pieds. Le vent mugit dans les arbres et, lorsqu'un nouveau coup éclate, il s'accompagne cette fois d'un éclair qui déchire le ciel en deux.

Adrien m'agrippe le bras et m'entraîne dans son sillage.

— Il faut se mettre à l'abri !

— Où ça ?

— Il y a une clairière de l'autre côté du lac, lance-t-il par-dessus son épaule. Derrière, il y a un fossé qui devrait nous abriter du vent.

Le tonnerre résonne dans le ciel, un roulement suivi par la foudre. Dès que nous quittons l'abri du saule, la pluie tombe à seaux, presque à l'horizontale. Elle nous cingle le visage. Je ne distingue rien au-delà d'un pas. Je n'ai assisté à un orage qu'une seule fois dans ma vie. Quand je vivais encore dans la Communauté. Ce jour-là, je me trouvais dans une salle aménagée au niveau 0, dont les fenêtres donnaient directement sur la Surface. Le grondement du tonnerre et les trombes torrentielles s'abattant sur le bâtiment m'ont traumatisée pendant des mois, donnant lieu à des cauchemars récurrents.

Aujourd'hui, aucune fenêtre ne me sépare de la tempête, aucun ascenseur ne peut me ramener au sous-sol, en lieu sûr. Et l'orage est autrement plus violent.

— Couvre-toi le visage à l'aide de ton bras, me lance Adrien.

Je tente de suivre son conseil. Malheureusement, ça ne change pas grand-chose. La pluie est si forte et le vent si puissant que je tiens à peine debout. Mes cheveux tourbillonnent autour de ma tête avec une telle force que j'ai l'impression qu'ils vont s'arracher. Adrien, long et svelte, avance à grand-peine, tête baissée.

— Putain de merde, c'est une tornade ! s'exclame-t-il brusquement, les yeux tournés sur sa gauche.

La main en visière, je suis la direction de son regard.

Si c'est la première fois que j'entends prononcer ce mot, je comprends tout de suite à quoi il fait référence. Un vortex de vents extrêmement violents a pris naissance dans un épais nuage noir et tombe jusqu'au sol en tournant sur lui-même. Les bourrasques ont

redoublé d'intensité tandis que le tonnerre s'est mué en monstrueux rugissement.

Adrien me hurle quelques paroles incompréhensibles, avant de s'élancer à travers la clairière en m'entraînant à sa suite. Derrière nous, le tourbillon prend de l'ampleur.

Le terrain s'élève avant de redescendre ; Adrien glisse le long d'une tranchée naturelle, m'entraînant avec lui. Je plaque les mains sur mes yeux pour me protéger des débris volants. Adrien lève brièvement la tête pour jeter un coup d'œil derrière nous. Et, sans me laisser le temps de comprendre ce qui se passe, il m'aide à me lever.

— Elle se dirige droit sur nous ! me crie-t-il, la voix aussitôt emportée par les vents hurlants.

Je me cramponne à sa main tandis que nous traversons la clairière, empruntant un chemin perpendiculaire à celui de la tornade. Les branches tournoient dans les airs. Jetant un bref coup d'œil derrière, je m'aperçois que le vortex s'est rapproché. Si jamais la tornade change de cap et s'oriente dans notre direction, nous sommes cuits. Je scanne mentalement les environs dans l'espoir de trouver un abri, n'importe lequel. Mais tout ce que je sens, c'est le tourbillon géant et les débris qu'il recueille au fil de sa progression.

J'arrache mon attention de cette masse pour la focaliser sur un éventuel refuge. Je ne perçois rien qu'une succession d'arbres à n'en plus finir.

Soudain, mon pouvoir se fige. Là, droit devant nous ! Je sens un affleurement de rochers. Adrien commence déjà à m'attirer loin du lac. Je l'arrête.

— Non ! De ce côté !

Je lui saisis la main et l'entraîne vers la gauche, le long de la rive.

— Zoe, ça ne sert à rien de plonger dans l'eau...

— Regarde !

Je désigne une butte, près du lac, à l'endroit où le terrain devient rocheux. La tornade rugit derrière nous. Entre-temps, elle a gagné du terrain. Vite, il n'y a plus une seconde à perdre. Je m'élance en direction des rochers.

Si jamais je me suis trompée, nous sommes fichus.

On s'élance le long de la berge rocailleuse. J'aperçois un rocher en saillie qui pourrait tenir lieu d'abri, et je m'y précipite. Adrien me suit de près.

Ce que je prenais pour un rocher s'ouvre en fait sur une grotte. Nous nous engouffrons dedans. Le brusque calme est surprenant. Nous nous réfugions au fond, où les mugissements du vent ne sont plus qu'un faible geignement à nos oreilles. Par l'étroite ouverture, cependant, nous ne perdons pas une miette du spectacle : la tornade déchaînée passe sous notre nez ; des branches arrachées s'introduisent

dans notre abri. D'instinct, on se replie au fond de la grotte, dans l'obscurité. Et puis on attend.

Au bout de quelques minutes, le bruit diminue. La pluie crépite doucement à l'entrée de l'abri tandis que les rayons du soleil percent à l'intérieur. Nous patientons sans piper mot, grelottants pendant encore cinq longues minutes, jusqu'à ce que nous soyons sûrs que la tempête est passée.

Alors, Adrien lève la tête et se fige.

— Zoe, c'est la grotte de ma vision.

Je me précipite vers l'entrée de la grotte. Mais il est trop tard. Quoi que je fasse, je suis déjà dedans. Si j'en sors maintenant, je ne ferai qu'enclencher la seconde vision d'Adrien. Je peste dans mon coin.

Dans un rayon d'un kilomètre, la tornade a tout détruit sur son passage : la terre est retournée et les arbres déracinés. En revanche, le ciel, où ne flotte plus qu'une mince traînée de nuages gris clair, est redevenu d'un bleu limpide.

Adrien me rejoint et promène son regard sur le paysage.

De l'autre côté du lac, le ciel est d'une clarté flamboyante, illuminé de mille nuances. Rien à voir avec les couchers de soleil auxquels j'ai déjà assisté, où une palette de rouges et de roses éclaboussait l'horizon. Non, cette fois-ci, les couleurs forment un demi-cercle, comme si un peintre s'était appliqué à les disposer ainsi à l'aide d'un pinceau. Le résultat est d'une absurde beauté.

— C'est un arc-en-ciel, m'explique Adrien. (Il marque un long silence avant de reprendre.) Sophia m'a un jour raconté l'histoire d'un orage terrifiant à la suite duquel la Terre a été submergée pendant quarante jours et quarante nuits. À la fin, un arc-en-ciel est apparu dans le ciel – la promesse de Dieu que jamais plus le monde ne serait détruit par un déluge. D'après Sophia, depuis, l'arc-en-ciel est symbole d'espoir.

— D'espoir ? répété-je en lâchant un petit cri dédaigneux. Leur Dieu aurait mieux fait d'empêcher la pluie en premier lieu !

Adrien éclate de rire. Sa bonne humeur subite me déride un peu.

— Si je me souviens bien, c'est aussi ce que j'ai rétorqué à Sophia. J'ébauche un sourire.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Dors un peu. L'épinéphrine sera encore effective pendant quelques heures. Mieux vaut que tu te reposes maintenant. Comme ça, on garde les réserves d'oxygène pour plus tard.

J'acquiesce et me retourne vers la grotte.

— Au moins, on sera au sec.

Au bout de quelques heures, Adrien me secoue par l'épaule. J'ai dormi d'un sommeil de plomb.

Un sommeil sans rêve – c'est de loin ce que je préfère. Tout paraît si simple quand on dort. Les responsabilités s'évaporent d'un seul coup. Me réveiller, c'est retrouver un monde de lutte permanente et de conflits. Or je ne veux pas. Pas encore.

Passé quelques instants, je finis par ouvrir les yeux. Puis je me redresse lentement, percluse de courbatures. Entre-temps, Adrien a allumé la petite lampe chauffante, qu'il a placée au centre de la grotte. Nos vêtements imbibés d'eau sont presque secs et je me sens un peu mieux. En fait, ça fait des jours que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Adrien se penche au-dessus de moi, le front plissé. Le jour d'avant me revient en mémoire. Les détails sont d'abord flous, mais peu à peu tout se remet en place. Je me souviens qu'Adrien est parti.

Et qu'il est revenu.

Je le dévisage en silence. À la manière dont il me contemple, on croirait qu'il se fait du souci pour moi. Puis il s'écarte subitement et son visage redevient un masque impassible. À croire qu'il a lu dans mes pensées.

Je m'assieds, repoussant les deux couvertures thermales. Deux ? Quand je me suis endormie, je n'en avais qu'une.

— J'avais peur que tu aies froid, m'explique Adrien sans que j'aie besoin de formuler ma surprise à voix haute.

— Et toi ? Tu n'as pas eu froid ?

Il me fait signe que non.

— Je suis resté près de la lampe.

Je regarde autour de moi. Je n'ai pas froid, mais un frisson me court le long du dos : c'est la grotte où se déroule la vision d'Adrien.

— Quelle heure est-il ?

— Vingt et une heures.

Tant mieux. Ça veut dire que j'ai dormi neuf heures aujourd'hui.

Je me frotte les yeux et examine l'endroit. Les parois sont suintantes, presque gluantes, et sombres. Mais à la faible lumière de la lampe, je distingue dans la voûte des cônes de calcaire d'un rose brun qui tombent vers le sol. L'humidité s'agglutine sur les pointes et les gouttes tombent une à une par terre. Une nappe d'eau s'est formée en dessous. *Flic, floc, flic.*

— Tu penses qu'on va devoir attendre longtemps avant que ta vision n'expire ? Quatre ou cinq jours ? Ensuite, on pourra repartir ?

— J'ai réfléchi à la question pendant que tu dormais, répond-il en m'offrant la moitié d'une barre protéinée.

Il se lève et se met à arpenter l'espace délimité par les concrétions rosâtres.

— Je pense qu'il vaut mieux rester ici. C'est trop risqué de partir.

— Pourquoi ça ?

Je mords dans la barre à pleines dents. Bien que je mange la même chose depuis des jours, celle-ci me semble particulièrement savoureuse. Sans doute parce que je suis affamée.

— Je n'ai jamais eu de visions de ce genre avant, réplique Adrien en glissant ses doigts dans sa tignasse. Et si j'avais mal interprété la séquence d'événements ? Et s'ils ne se déroulaient pas simultanément, contrairement à ce que j'ai d'abord cru ? Peut-être que j'ai eu deux visions à la fois, que la seconde peut se produire à tout moment, à notre départ de la grotte. Et ce, même si on attend plusieurs jours avant de reprendre la route.

J'avale ma bouchée de travers. Adrien me tend immédiatement la bouteille d'eau. J'en prends une longue gorgée avant de me tourner vers lui.

— On ne va pas rester ici indéfiniment ! On n'a qu'à éviter les villes pour que ta seconde vision ne se réalise pas.

Il secoue la tête.

— J'ai déjà essayé de contrecarrer certaines de mes prémonitions, et tu as vu ce que ça a donné. Chaque fois, je finissais par les précipiter au lieu de les prévenir. Regarde : on a dit qu'on ne chercherait pas la grotte, et c'est la tornade qui nous y a conduits. Et s'il se passait la même chose pour la seconde vision ?

— En gros, tu essaies de me dire qu'il n'y a aucune solution, dis-je en revissant le bouchon et en me levant. Je n'ai plus qu'à me faire à l'idée qu'à partir du moment où je quitterai cette grotte, je me ferai zigouiller dans une ville dont on ignore encore le nom ?

— Non, non, non, réplique-t-il aussitôt sans cesser de marcher. Ce n'est pas ce que je veux dire. Je mise toujours sur ma première interprétation : les visions seraient simultanées, deux lectures possibles du futur. Mais les faits sont là. (Il les énumère sur ses doigts.) On est à court d'épinéphrine. Les harnais de refroidissement ne tiendront pas plus de deux nuits supplémentaires, grand max. Ensuite, qu'est-ce qu'on fait ? Ici, nous sommes à l'abri. Le lac à l'extérieur est alimenté par une source, donc nous avons de l'eau fraîche. Tu portes une combinaison bionique et je peux m'introduire en douce dans une ville pour y subtiliser d'autres bouteilles d'oxygène, s'il le faut.

— C'est bien gentil, mais comment fait-on pour contacter le Réseau en restant planqués ici ?

— Tu crois que les agents placent une pancarte devant leur porte ? Voyons, Zoe, comment veux-tu qu'on les retrouve ? En plus, mieux vaut éviter le Réseau en ce moment. Le temps que les choses se tassent. Tu sais bien que la Chancelière convertit tous les agents qu'elle capture. Les prisonniers de la Fondation lui livreront les dernières cellules qui tenaient encore. (Il secoue la tête et cesse enfin d'arpenter la grotte.)

Non, l'endroit le plus sûr, c'est ici. En plus, j'entre et je sors des villes à ma guise. Je peux nous trouver toutes les provisions nécessaires.

— En gros, tu suggères qu'on se contente de vivre ici, en pleine nature ?

— Oui. Pour quelque temps, du moins.

— Mais... On ne peut pas ! Il faut qu'on...

— Il faut qu'on quoi ? m'interrompt-il d'une voix dure. Il faut qu'on aille faire la révolution ? combattre la Chancelière ? On est vaincus, Zoe. Quand vas-tu enfin ouvrir les yeux ? Le Réseau est démantelé, la Résistance est morte. Peut-être qu'il reste encore quelques cellules ici et là, mais elles s'éparpillent en apprenant la fin de la Fondation. Et jamais on ne pourra les trouver.

— Pourtant, tu es informaticien. Vous avez un signal secret pour communiquer entre vous dans des situations de ce genre. Si on arrive à mettre la main sur l'équipement approprié, tu pourras...

— Et s'il ne reste personne d'autre que nous ? me coupe-t-il. Qu'est-ce que tu préconises ?

— Mon frère est avec la Chancelière. Et il y a des tas de gens à la Fondation qui n'ont pas pu s'échapper. Certains d'entre eux possèdent des dons précieux. La Chancelière les a sans doute capturés. Si j'arrive à l'éliminer, tous ceux qui sont sous son influence seront libres. Je pourrais alors rassembler une unité de glitchers...

— Non mais tu t'entends ? Tu as l'intention d'affronter des milliers de Régulateurs à toi toute seule ? Imagine qu'en plus, elle soit accompagnée de cette fille qui neutralise nos pouvoirs ?

Je chasse sa remarque de la main.

— Jamais la Chancelière ne prendrait le risque de l'avoir dans son entourage proche. Sa présence risquerait de paralyser son propre don. Et puis, si j'économise mes forces, je suis capable de braver les Régulateurs...

— Zoe, tu as envie de mourir ? Franchement, je ne vois pas d'autre explication. Tu laisses ce sentiment de culpabilité ridicule qui ne te quitte jamais te mener à ta perte. Quand comprendras-tu que la culpabilité ne te sert qu'à réprimer tes désirs véritables ? Tu as tissé ce filet de morale tout autour de toi pour juguler tes instincts les plus primaires. Dont l'*instinct de survie*.

— Enfin, il y a des choses plus importantes que la survie ! Se sacrifier pour une cause noble. Voilà qui a un *sens*. C'est ce qui fait de nous des hommes. Avant, tu étais le premier à le dire.

— Eh bien, je me réjouis d'autant plus de ne plus être ce putain d'imbécile ! hurle-t-il, le visage écarlate. (Sa voix résonne dans le silence de la grotte.) Je ne sais même pas pourquoi j'ai pris la peine de revenir te sauver puisque tu me sembles si résolue à mourir.

— Bonne question ! Pourquoi es-tu revenu ? (Je me campe juste

devant lui.) Pourquoi être revenu alors que tu ne t'intéresses qu'à ton nombril ?

Ses mâchoires se crispent et il se mure dans le silence. Il pivote sur lui-même et va se réfugier à l'autre bout de la grotte.

— Ça confirme ce que je pensais ! dis-je en donnant un coup de pied dans ma couverture.

Je ne sais pas vraiment ce que j'ai voulu dire. Quoi qu'il en soit, je suis hors de moi. La paix que je ressentais à mon réveil s'est complètement envolée.

À partir de là, nous n'échangeons plus un mot. La nuit venue, Adrien s'endort dans son coin tandis que je sillonne la grotte telle une bête en cage. C'est bien ma veine ! Me retrouver confinée dans cet espace d'à peine cinq mètres de circonférence avec lui alors que je lui en veux à mort !

Au fond, je sais que je lui reproche des choses qui ne dépendent pas de lui. C'est ainsi que fonctionne son esprit dorénavant – la logique prend le pas sur les émotions. Je commence enfin à l'entrevoir comme celui qu'il est vraiment au lieu de chercher à trouver dans chacune de ses actions et expressions des signes de l'ancien Adrien.

Pourtant, il continue à me surprendre. Car, aussi différent qu'il soit, je jurerais parfois qu'il est toujours attaché à moi. Il affirme voir le monde à travers le prisme de la logique, mais qu'il soit revenu me sauver... et qu'il envisage de retourner en ville pour y chercher d'autres poches d'oxygène, au péril de sa vie – rien de cela n'est logique.

Ou bien si, de son point de vue. Peut-être songe-t-il que tant que je serai en vie, je lui serai utile. Tant qu'il m'a sous la main, je peux le transporter n'importe où en volant. En même temps, il peut se procurer un véhicule les doigts dans le nez. Comme il me l'a encore prouvé aujourd'hui. Alors, pourquoi est-il revenu ? Pourquoi ? Cette question me hante toute la nuit.

Mes yeux se posent sur lui. Même dans son sommeil, il est différent de l'ancien Adrien. Ses traits ne sont pas complètement détendus. Est-il en train de faire un cauchemar ? Les cicatrices qui lui barrent le crâne lui donnent un air un peu menaçant. Peut-être est-il ici car il s'est vu dans la vision de la grotte. Il resterait afin de ne pas modifier le cours du destin ? Non, car il a eu cette vision après être revenu me sauver seulement.

Une fatigue extrême me gagne. J'ai la sensation qu'Adrien est un mystère que je ne pourrai jamais vraiment élucider.

Mes vêtements sont secs sur ma peau. Ils ont séché sur moi après la tempête. J'essaie de glisser les mains dans ma tresse pour y remettre de l'ordre, mais elle est couverte de boue séchée. Je passe une demi-heure à en extirper les morceaux de terre avant de renoncer. Alors, je m'assieds sur un petit monticule à même le sol.

Peu importe les arguments d'Adrien, je ne vais pas croupir ici pour le restant de mes jours. Pas question de regarder les mouches voler pendant que mon frère est entre les griffes de la Chancelière.

D'un autre côté, je ne suis pas assez stupide pour quitter cette grotte sur un coup de tête. Si ça se trouve, Adrien n'a pas tort au sujet de sa seconde vision. Il se peut encore qu'elle se réalise. En bref, il ne me reste plus qu'à faire confiance à sa première intuition, et partir du principe que les deux visions sont les deux versions d'un même moment, et que ce moment est passé. Je vais patienter deux semaines maximum. Histoire de m'assurer que la seconde vision a expiré.

Adrien se réveille quelques heures plus tard. Il me lance un bref regard, mais n'ouvre pas la bouche. Après avoir ruminé en silence toute la nuit, j'ai besoin de parler. Je m'approche et me laisse choir près de lui tandis qu'il fouille dans son sac à la recherche d'une demi-barre protéinée en guise de petit déjeuner.

— Puisqu'on est coincés là, autant parler. Histoire de tuer le temps.

Il m'adresse un regard méfiant, comme s'il trouvait mon revirement suspect, après notre dispute.

— Parler de quoi ?

Je hausse les épaules.

— De tout et de rien.

Il me dévisage sans piper mot.

— Tu as bien dormi ?

— Oui, répond-il succinctement.

— Vas-y. À ton tour de me poser une question.

Il dresse un sourcil.

— Tu veux m'apprendre à converser comme un être humain normal ? ironise-t-il.

Je lève les yeux au plafond.

— J'essaie juste de combler le silence pour que le temps semble moins long.

— Le temps ne me paraît pas spécialement long.

— Tu es résolu à me mettre des bâtons dans les roues, je me trompe ?

Son sourire s'élargit.

— C'est bien mon style.

J'éclate de rire et renverse la tête en arrière.

— OK, je vais tenter une autre approche alors. Imagine que la guerre soit finie et que tu puisses faire n'importe quoi.

Ses mâchoires se contractent.

— Zoe, j'ai conservé toute sa mémoire. Je sais que vous avez déjà abordé ce sujet à l'époque.

— Je sais, dis-je d'une voix douce. C'est pour ça que je te pose la

question à toi. Je connais sa réponse. À présent, je voudrais connaître la *tienne*.

— Oh ! (Son visage se radoucit.) Hum... toi en premier. Après tout, tu ne lui as jamais répondu.

Je jette un coup d'œil à l'extérieur. Les rayons du soleil au zénith se reflètent sur la surface du lac.

— J'ai eu le temps de peaufiner ma réponse ! Eh bien, j'aimerais avoir une grande maison.

— Ah bon ? Je ne te pensais pas matérialiste.

— Écoute-moi jusqu'au bout. J'aimerais avoir une grande maison qui accueillerait ma famille et mes amis. Markan serait à mes côtés, ajouté-je, la gorge nouée. Ce serait un peu comme à la Fondation. Sauf que tout le monde serait là de son plein gré. Chacun irait vivre sa vie dans la journée. Et puis, le soir venu, on se réunirait autour d'un bon dîner. Il y aurait cette longue table offrant une variété de mets. On s'y assierait tous des heures durant pour manger et rire.

— Et le reste de la journée ? demande-t-il d'une voix qui n'est plus du tout moqueuse.

Sourire aux lèvres, je ferme les yeux pour mieux me représenter la scène.

— J'achèterais des centaines de toiles que je couvrirais de dessins. Il y aurait une Académie pour les artistes. Je m'y rendrais afin d'apprendre à peindre... À ton tour, dis-je en rouvrant les yeux.

Il commence d'une voix hésitante.

— Je serais mathématicien. Mais on ferait des mathématiques sans chiffres. C'est ce qui se passe quand tu approfondis vraiment la matière. Tu t'intéresses plus aux théories qu'aux faits. Dans un sens, ça n'est pas si différent de la philosophie.

— Vraiment ?

— Les maths et la philo se posent la même question : *pourquoi* ? Ensuite, ils utilisent le raisonnement pour trouver la réponse. Ils ont un sens quand si peu de choses en ont.

Il hoche la tête comme s'il se parlait à lui-même.

— C'est pour ça que tu passes autant de temps à faire des maths ?

Il lève le regard un instant avant de le reposer sur ses mains, croisées sur ses jambes.

— En partie. Après ce que la Chancelière m'a fait... (Il déglutit.) Tout m'a paru étrange. Les gens autour de moi. Non seulement vous étiez comme des inconnus...

Il marque un temps d'hésitation, cherchant ses mots. Je me tais, de peur qu'il ne se referme à nouveau comme une huître.

— C'était comme si vous apparteniez tous à une autre espèce. Sophia et toi, vous pleuriez chaque fois que vous me rendiez visite. Vous me posiez des questions dont j'ignorais les réponses. Je ne savais pas

comment communiquer avec vous. Honnêtement, je ne comprenais pas ce qui se passait autour de moi.

Ses traits se déforment soudain.

— Pour couronner le tout, on m'a soumis à cette série de traitements douloureux. Ça a complètement chamboulé mon système. Mais, au bout du deuxième mois, je me suis mis à lire. J'ai commencé par la philosophie car je me souvenais que tu m'appelais philosophe. Au début, vois-tu... (Il lève la tête et son regard triste fouille le mien.) J'ai vraiment essayé de redevenir cette personne que vous pleuriez tous. C'est ce que vous me recommandiez de faire, du coup j'ai fait mon possible.

Abasourdie, je me redresse. Et dire que j'ignorais totalement ce qui se passait dans sa tête. Je voulais tellement qu'il redeviennent lui-même lors de mes visites que je n'ai pas prêté attention au conflit qui faisait rage en lui.

Il hausse les épaules.

— Je n'ai jamais réussi à redevenir cet Adrien-là. Par contre, lorsque je me suis plongé dans les textes philosophiques, j'ai senti un déclic se produire. Car, enfin, les gens parlaient une langue que je comprenais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

À cette époque, je n'ai pas su l'écouter, mais maintenant si. Peu à peu, j'accepte le fait qu'il n'est plus tout à fait le même. Ce que je n'arrive pas encore à saisir, c'est l'ampleur de ce changement.

Il lève les yeux au ciel, comme s'il faisait le tri dans ses souvenirs.

— Ces textes posent des questions sur la subjectivité de la connaissance, par exemple. Comment peux-tu être certain de ce que tu crois savoir ? Est-ce parce que tu te fies à ta raison pour parvenir à une réponse ? Ou bien est-ce que tu peux seulement te fier à tes sens ? Et même si tu te fondes sur ta propre expérience, celle-ci n'est-elle pas nécessairement constituée par l'esprit ? La réalité est-elle purement objective ou *subjective* ?

Mon cerveau fait des acrobaties pour suivre son raisonnement.

— C'est très compliqué. Je ne suis pas sûre de tout comprendre.

Un vague sourire flotte sur ses lèvres.

— Moi non plus, au début. Mais, peu à peu, les pièces du puzzle se sont assemblées. C'était comme si les philosophes transformaient la vie en problèmes de maths et qu'avec le temps, je pourrais démontrer chaque question une à une et résoudre certaines équations.

— Et qu'est-ce que tu as découvert ? dis-je en me penchant en avant. Quelle est la réponse à ce fameux *pourquoi* ?

Un voile passe sur son visage.

— C'est le problème. À un moment donné, on bute. Ça dépasse toute logique. Tout du moins, l'habilité humaine à trouver un

raisonnement. C'est le cas à la fois pour les maths et la philosophie. Comme je l'ai dit plus tôt, il y a un moment où les choses cessent d'être des faits pour se transformer en théories sur la manière dont le monde fonctionne.

Il fouille dans sa poche pour en tirer un objet minuscule.

— C'est une coquille d'escargot que j'ai trouvée près du lac, hier soir, alors que je remplissais la bouteille d'eau. (Il se glisse auprès de moi et me montre l'objet.) Tu vois ces spirales sur la coquille ?

Il retrace le dessin du bout de l'index.

Je hoche la tête.

— Cette coquille ainsi que toutes les autres à travers le monde suivent la même séquence mathématique. Les pétales, pommes de pin et coquilles se forment toujours à partir d'un motif identique. Même les proportions des os du corps humain sont liées. (Il lève la main.) On voit ces motifs partout mais on ignore pourquoi ils existent.

Il reporte les yeux sur moi, le regard pétillant. C'est presque irréel. J'ai déjà vu Adrien s'emballer pour des idées de ce genre dans le passé, mais aujourd'hui, c'est différent, et pas seulement parce que l'aigumarine de ses yeux a disparu.

Il poursuit sans sembler remarquer que je le scrute.

— Ce que je veux dire, c'est que c'est un motif de croissance efficace. Mais comment les plantes savent-elles que c'est *le plus efficace* d'entre tous ? Des millions d'années d'évolution, de tentatives et d'échecs, je suppose. Mais quand même. Comment se fait-il qu'avec toutes les espèces présentes sur terre, à travers les millénaires, elles suivent toutes le même motif ? Et je ne parle même pas de l'adaptation la plus récente de l'être humain qui a donné lieu à la variété de dons que les glitchers ont développés. Même les plus grands esprits au cours des siècles n'ont su résoudre ne serait-ce qu'un millième des questions que nous pose l'univers. (Il secoue la tête en portant le regard vers l'entrée de la grotte.) C'est un mélange fou d'ordre et de chaos. Plus je comprends, moins je comprends.

Il se frotte le menton d'un air songeur. Une flamme est apparue dans ses yeux. J'ignore comment le lui dire sans le braquer, mais il a tort : l'ancien Adrien n'a pas complètement disparu. Peut-être n'y a-t-il pas d'ancien et de nouvel Adrien à proprement parler, contrairement à la distinction que j'ai établie dans ma tête. En fait, ce sont simplement certains traits de caractère déjà présents chez lui à l'époque qui se sont accentués.

Sourcils froncés, je l'examine de plus près, m'efforçant de fusionner les deux, l'ancien et le nouveau garçon, de manière à obtenir cette seule et même personne qu'est désormais Adrien.

Il a toujours été à l'aise avec les chiffres. Raison pour laquelle il est un si bon informaticien. Il manipule les codes sans peine, comprenant

les structures mathématiques et les rapports mieux que je ne le pourrai jamais. Avant sa lobotomie, il se passionnait déjà pour la complexité de l'univers. L'une de nos premières conversations portait d'ailleurs sur les limites de la science, à une époque où il essayait de me convaincre que les hommes ont une âme. C'est cette même exaltation que j'ai lue sur son visage à l'instant. Aujourd'hui, il emploie d'autres méthodes et tire différentes conclusions. Il s'enflamme toujours autant sur des sujets qui lui tiennent à cœur, mais il est moins enclin à sortir de grandes théories sur les mystères de l'univers. Il ne communique pas avec autant d'aisance qu'avant. Ses émotions mettent plus de temps à se manifester. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne ressent rien, que ses sentiments ne sont pas intenses.

Je pose la main sur la sienne. Les yeux mi-clos, il me laisse faire pendant quelques instants avant de s'écarter brusquement. Il se lève.

—J'avais l'intention de partir de bon matin en ville pour y récupérer des réserves d'oxygène, explique-t-il.

Il fourre deux ou trois objets dans son sac quasi vide et chausse ses bottes.

Je l'observe, la mine rembrunie. Pourquoi fait-il toujours ça ? Chaque fois qu'un semblant de lien s'établit entre nous, il faut qu'il le rompe.

—Je serai de retour dans un jour ou deux, maximum, marmonne-t-il.

Sur ces mots, sans même un au revoir, il sort et se coule subrepticement vers la forêt, ne se relevant qu'une fois parvenu au niveau des arbres. Depuis la tempête, ses habits et son sac sont maculés de boue. Tel un caméléon, il se fond parfaitement dans le décor.

Le cœur lourd, je m'appuie contre la paroi humide de la grotte. Longtemps après qu'il a disparu, je continue à fixer la forêt dans la direction qu'il a empruntée. J'ai beau trouver des similitudes entre ce garçon et celui que j'ai aimé, l'écart est encore trop insurmontable pour que l'amour sache l'interpréter.

Debout devant la grotte, la main en visière, je fouille l'horizon à la recherche d'Adrien. Il a dit qu'il n'en aurait que pour un jour ou deux. Voilà quatre jours qu'il est parti.

La nuit dernière, j'ai enfilé le harnais de refroidissement et me suis baignée dans le lac pour me décrocher. Mais la sensation délicieuse de l'eau sur ma peau n'a pas pu déloger l'appréhension qui s'est installée au creux de mon ventre. La peur qu'il ne soit arrivé quelque malheur à Adrien. À minuit, cédant à la fatigue, j'ai revêtu ma combinaison afin de grappiller quelques heures de sommeil. Puis j'ai programmé l'alarme de mon interface pour qu'elle retentisse deux heures plus tard, histoire d'économiser mes réserves d'oxygène. Mais ce n'est qu'au bout de trois heures et demie que le bip sonore m'a réveillée. En examinant la bouteille d'oxygène, j'ai vu qu'il ne me restait plus que trente minutes d'air. Tout juste assez pour une courte sieste. Et déjà, mon corps ne demande qu'à se rendormir.

Mes yeux picotent tandis que je scrute la forêt, de l'autre côté du lac, dans l'espoir d'y voir apparaître Adrien. J'ai la tête prise dans un étau. Une migraine terrible s'est logée derrière ma rétine. Après s'être calmé, mon mal de crâne est revenu de plus belle.

Je retourne dans la grotte. Frustrée, je me mets à arpenter le sol rebattu de l'espace exigu. Je suis vraiment trop stupide ! Comment ai-je pu le laisser partir ? Adrien est une vraie tête de mule quand il s'y met.

Et si on l'avait pris la main dans le sac ? Les bouteilles d'oxygène sont encombrantes. Si les caméras de surveillance scannent son visage et que le logiciel de reconnaissance déclenche l'alarme, les Régulateurs seront sur lui en quelques minutes. Ralenti par les bouteilles, il ne pourra pas s'échapper.

Les scénarios catastrophes défilent dans ma tête...

— Zoe.

Je me retourne, certaine d'avoir rêvé.

Mais non, c'est vraiment lui. En chair et en os.

Il se tient juste à l'entrée de la grotte, méconnaissable tant il est dégoûtant. Je m'élance vers lui et le prends dans mes bras sans me

soucier de la couche de crasse qui recouvre son corps. La joue contre son torse, j'écoute les battements de son cœur pour m'assurer qu'il est réel.

Lentement, il m'enlace à son tour. Je le presse contre moi en priant pour qu'il ne me repousse pas. Pas cette fois.

Et mon vœu est exaucé. Ses bras se resserrent très légèrement, m'attirant encore plus près de lui. Le contact chaud de son corps me soulage et mes craintes finissent par s'envoler. Il est ici. Indemne.

Au bout d'un moment, il s'écarte. Des cernes noirs lui soulignent les yeux.

— Je reviens les mains vides, Zoe. Désolé.

— Pourquoi tu es parti si longtemps ? Et qu'est-ce que c'est que cette puanteur ?

Je plisse le nez de dégoût.

Ma dernière remarque le fait sourire, mais cette brève marque de joie se dissipe bien vite. Il s'assied contre un mur, près de l'entrée.

— Je me suis introduit en douce dans une fonderie car j'étais sûr d'y trouver des bouteilles d'oxygène. Seulement, une fois à l'intérieur, je me suis rendu compte qu'elles étaient beaucoup trop lourdes. Impossible de les porter tout seul, encore moins de quitter incognito la ville avec. J'ai donc décidé de me reposer dans le local d'entretien toute la journée pour me glisser, la nuit venue, dans un établissement médical.

— Adrien ! Tu m'avais promis de ne pas prendre trop de risques !

Il chasse mes reproches d'un haussement d'épaules et se masse les tempes.

— J'ai eu du mal à m'infiltrer dans le bâtiment. Avec l'équipement adéquat, j'aurais pu pirater le système de sécurité en un tournemain ! s'exclame-t-il, visiblement frustré. Je m'imaginai les bouteilles d'oxygène à portée de main, juste derrière les murs ténus de la clinique. Alors, j'ai dégainé une hache subtilisée à la fonderie...

— Tu n'as pas fait ça !

— ... et j'ai démolì la porte, poursuit-il en ignorant mon cri de protestation. Évidemment, l'alarme s'est déclenchée. J'ai cru que j'aurais quand même quelques minutes pour attraper une ou deux bouteilles d'oxygène, voire de l'épinéphrine, mais les Régulateurs ont rattrapé en moins de deux. J'ai eu tout juste le temps de me glisser par la sortie de service. Je me suis planqué pendant deux jours dans les égouts en attendant qu'ils cessent de fouiller les parages. Puis je me suis remis en route. J'ai très mal calculé mon coup, fait-il en secouant la tête. Il fallait que je revienne m'assurer que tu allais bien. La prochaine fois, je prendrai plus de précautions.

— Non !

Il lève la tête, manifestement surpris.

— Non ? Tu ne penses pas que je devrais prendre plus de précautions ?

— Non, tu n'y retourneras pas.

— Bien sûr que si. Je ne t'ai rien rapporté et tu as terriblement besoin de...

— Ce dont j'ai besoin, c'est que tu restes à l'abri des ennuis. Pas question que tu risques ta vie pour moi. Je n'aurais jamais dû te laisser partir, en premier lieu.

— Mais il faut que tu dormes, rétorque-t-il comme si j'avais perdu la raison. Et pour ce faire, il te faut de l'oxygène.

— On en reparlera demain matin.

J'ai le sentiment qu'il me tiendra tête si jamais je lui dis vraiment l'idée qui me trotte dans la tête. Demain, d'une manière ou d'une autre, nous quitterons cette grotte.

Comme il semble sur le point d'ajouter quelque chose, je m'empresse de lui tendre une barre protéinée, l'avant-dernière de notre stock.

— Je parie que tu meurs de faim. Mais avant, tu pourrais peut-être aller prendre un bain dans le lac, dis-je en faisant la grimace.

Il éclate de rire.

— À en juger par ton expression, je dois vraiment puer. J'avoue que je suis resté si longtemps dans les égouts que j'ai fini par me faire à l'odeur.

— Eh bien, je ne peux pas en dire autant !

Il lève les mains en signe de capitulation.

— OK. Le bain en premier et le casse-croûte ensuite.

Je lui tends le harnais de refroidissement ainsi que le savon.

Lorsqu'il revient, lavé et vêtu d'une tunique propre, je ne peux m'empêcher de le dévorer du regard. L'avoir de nouveau près de moi après sa longue absence est une bénédiction.

Je l'observe tandis qu'il coupe un quart de la barre et remballé le reste. Si seulement j'avais de quoi dessiner ! J'aurais aimé saisir le mouvement de ses mains, si délicates et si habiles.

Il finit par se rendre compte que je le fixe.

— Tu veux dormir ?

— Non. Je me suis suffisamment reposé, répond-il avant de m'examiner. Par contre, toi, tu as l'air crevée.

Ma tête est sur le point d'exploser. Je me masse les tempes.

— J'ai quasiment épuisé toutes mes réserves d'oxygène la nuit dernière en voulant grappiller quelques heures de sommeil.

— Ça n'a pas l'air de t'avoir requinquée, fait-il remarquer, le front creusé. Je vais te tenir compagnie cette nuit pour veiller à ce que tu ne piques pas du nez.

Ses yeux se vrillent sur moi. Je n'arrive pas à interpréter ce que j'y

décèle. Il me regarde comme si... comme si... J'avale ma salive et me force à détourner la tête. Non. Il m'a bien fait comprendre qu'il n'avait pas – n'avait *plus* ce genre de sentiments à mon égard.

— Et si on lisait ? dis-je en pivotant brusquement pour saisir dans un des sacs la petite boîte rectangulaire où sont rangées les cartes mémoire.

Il y a quelques jours, alors que je fouinais dans ce coffret, j'ai découvert une puce sur laquelle est téléchargé un florilège de textes très variés : histoire, traités scientifiques, et même de la fiction. Il y en a pour tous les goûts. Du coup, je n'ai pas su par où commencer. Si Ginni était là, elle me recommanderait sans doute un roman sentimental. Mais, toute seule, j'ai l'embarras du choix. En songeant à elle, je me renfrogne. Pourvu qu'elle n'ait pas embarqué dans l'une des navettes... J'espère qu'elle est saine et sauve dans une prison de la Chancelière.

J'arrête mon choix sur un livre que nous avons lu l'année dernière en cours de sciences humaines.

— D'accord, répond Adrien. Si ça peut t'aider à ne pas t'endormir.

Pendant les heures qui suivent, nous n'échangeons que très peu de mots. Adrien s'allonge sur sa couverture, séparée de la mienne par la petite lampe chauffante. De temps à autre, je lève la tête et le trouve occupé à me dévisager. Ses yeux où se reflète la lumière sont presque iridescents, et leur expression est très... intense. Je n'arrive pas à soutenir son regard plus de quelques secondes. Il est sans doute captivé par le texte que je lis. J'ai choisi un texte de philosophie pour lui faire plaisir, mais en ce qui me concerne, c'est absolument abscons.

Pendant la nuit, la lampe vacille et un bip retentit subitement.

Bon sang ! La batterie est quasiment à plat et la lumière fournie par mon interface est trop faible. Si je continue à lire, je risque de m'abîmer les yeux.

— J'ai complètement oublié de recharger la lampe au soleil.

Je ne lui dis pas que ce détail m'est sorti de la tête parce que je me faisais un sang d'encre pour lui ; j'avais tellement peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose que plus rien n'avait d'importance.

Il fronce les sourcils.

— Tu vas avoir du mal à rester éveillée dans le noir. Tu es sûre que tu ne veux pas enfiler ta combinaison ? Tu pourrais au moins faire une sieste. Je te réveillerais au bout d'une demi-heure.

Je me frotte la figure. Inutile de le nier, je suis lessivée. Mais les précieuses minutes d'oxygène qu'il reste dans cette bouteille sont pour moi un symbole d'espoir. Tant que je n'y toucherai pas, il y aura toujours une chance...

À cet instant, la lampe s'éteint et la grotte se retrouve plongée dans le noir. L'obscurité est si dense que je ne devine même pas le contour de mes mains. En effleurant mon interface, j'obtiens une minute de

lumière. À quoi bon ?

Mon optimisme s'en est allé avec la lumière. Pas de panique. Demain, nous renouvellerons mes réserves d'oxygène. Nous trouverons un moyen.

Ou alors... est-ce ainsi que se déclenche la seconde vision d'Adrien ? Peut-être nous a-t-il vus quitter la grotte car nous n'avions pas le choix ? Sans oxygène, je mourrai... Or les mesures de sécurité ont dû être renforcées dans la ville voisine depuis l'intrusion d'Adrien. Je vais devoir nous transporter loin, loin d'ici... Et si, malgré tout...

Jusque-là, les prémonitions d'Adrien se sont *toujours* avérées.

Si ça se trouve, le mode de fonctionnement de ses visions est toujours le même. D'abord, la tempête qui nous oblige à nous réfugier dans cette grotte. Ensuite le besoin en oxygène qui va nous conduire d'une manière ou d'une autre jusqu'à une ville, provoquant la seconde vision. Le mécanisme se met peu à peu en place.

Les larmes jaillissent malgré moi et dégoulinent le long de mes joues. Voilà un an que je prends sur moi, et je m'en sors plutôt bien, à l'exception d'une ou deux crises de sanglots irrépressibles. Mais j'ai les nerfs en pelote. Le manque de sommeil me transforme en véritable madeleine. D'un seul coup, les vannes s'ouvrent.

— S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire... N'importe quoi pour t'empêcher de dormir ?

La voix d'Adrien brise le silence angoissant. Dans l'obscurité, elle me paraît encore plus sonore.

Dans un frisson, j'essuie mes larmes sur ma manche.

— Le froid a le mérite de me tenir éveillée.

La lampe nous servait jusque-là d'éclairage et de chauffage. Maintenant qu'elle est morte, l'air frais de la nuit s'est insinué dans notre repaire.

— Mets-toi au chaud sous ta couverture, dis-je.

— Ça va pour le moment. Peut-être que si on continue à parler, ça t'aidera ?

Je ne réponds pas tout de suite. Mes paupières s'alourdissent peu à peu et commencent à retomber. Maintenant que je ne peux plus lire, j'ignore comment je vais tenir le coup. À moins que...

L'obscurité m'enhardit étrangement. Comme si, à la faveur de la nuit, les barrières entre nous cessaient d'exister.

— Il y a effectivement une chose qui pourrait m'aider...

Je me sens stupide.

— Quoi ?

— Quand tu me touches...

— Que se passe-t-il quand je te touche ?

Dans le noir, sa voix est pareille à une caresse. Heureusement qu'il ne me voit pas rougir !

— Disons que... ça ne m'endort pas du tout. Bien au contraire.

Pas de réponse. Je crispe les poings. Quelle idiote ! Je savais qu'en lui parlant à cœur ouvert je ne réussirais qu'à l'éloigner de moi.

Un silence total s'installe pendant ce qui me semble une éternité. Soudain sa couverture isothermique se froisse. Il me semble qu'il s'est rapproché.

Son bras me frôle, cherchant à tâtons ma main qu'il finit par trouver. Je me fige et le laisse faire. Lentement, il retrace les lignes de ma paume du bout des doigts. Sa caresse me fait l'effet d'une décharge électrique.

Une chose est sûre : je suis totalement alerte.

Adrien est si près, maintenant, que la chaleur de son corps m'irradie.

— Comme ça ?

Il délaisse ma main pour m'effleurer les cheveux. Délicatement, il dessine des doigts une ligne allant de mon front à ma joue.

Le souffle suspendu, j'abandonne mon visage au creux de sa main. Une sorte de feu se propage à travers tout mon corps et m'enflamme les sens.

Ses caresses sont d'une incroyable douceur. Au bout de quelques minutes, il me saisit fermement par les épaules et m'allonge par terre dos à lui. Puis il s'étend derrière moi, son corps à quelques centimètres à peine du mien. Ses doigts courent le long de mon bras, descendent dans le creux de ma taille et remontent sur la courbe de ma hanche. Malgré ma tunique, son contact me galvanise.

Je ne souffle mot de peur de le freiner dans son élan. J'aimerais qu'il me caresse comme cela sans jamais s'arrêter. Bien que je doute de ses intentions. Et s'il ne cherchait qu'à me distraire pour que je ne m'endorme pas ?

Je me poserai des questions plus tard. Les minutes s'étirent à l'infini tandis que la pulpe de ses doigts coule le long de mon corps, allant et venant sur mes hanches sans jamais s'aventurer plus loin.

Un très léger gémissement finit par m'échapper. Au lieu de s'écarter, Adrien intensifie ses flatteries. Il me caresse à pleine main. Lentement, il retrousse ma tunique, juste assez pour me découvrir le bassin. Puis il me frôle la peau. Je frémis de plaisir sous cette caresse. Mon souffle haletant résonne dans le silence de la grotte.

A-t-il seulement conscience de l'effet qu'il me fait ?

Mes doigts me démangent. J'ai envie d'effleurer son visage, ses larges épaules. Mais je me retiens et crispe les poings.

Au bout d'une demi-heure, ma peau s'embrase et le désir reprend de plus belle. Nous sommes dans le noir. Qu'est-ce qui me retient de le toucher ? Je suis peut-être en train de vivre mes derniers moments sur terre. Vais-je vraiment laisser passer ma chance de peur qu'il me

rejette ? Ne devrais-je pas plutôt en profiter à fond ?

Non. Je me tourne brusquement face à lui. L'obscurité m'empêche de voir sa réaction. S'il est surpris, il n'en donne pas le moindre signe. Je tends une main tremblante vers lui et la pose à plat sur son torse. Je la glisse jusqu'à son cou et caresse son visage. Les yeux fermés, je m'imprègne du délice que me procure ce contact après de longs mois de distance. Je sais qu'il a changé depuis la dernière fois que nous avons été intimes. Mais dans l'obscurité, alors que je vis peut-être mes dernières heures, c'est sans importance.

Je l'aimerai à jamais. En dépit de tout, qu'il soit le même ou un autre. Qu'il m'aime ou non. C'est sans doute tragique mais c'est vrai.

Je recueille son visage au creux de ma main, caressant du pouce sa mâchoire couverte d'une fine barbe de quelques jours. De l'index, je suis l'ourlet de ses lèvres. Il prend une brève inspiration.

Je réprime un sourire. Adrien n'est pas indifférent. Sa réaction m'enhardit. Je me coule lentement vers lui. Tout près mais pas trop. Un espace infinitésimal nous sépare à présent, et une chaleur grisante émane de lui et m'enveloppe.

Nous restons silencieux. Comme si en parlant, nous risquions de rompre le charme. Comme si, dans cette grotte à l'écart du monde, nous pouvions enfreindre toutes les règles. Tout est permis dans le noir.

Adrien finit par se montrer entreprenant. Il écarte l'encolure de ma tunique et fait courir ses mains sur mon épaule, mon cou et ma nuque. Il engouffre les doigts dans mes cheveux. Je m'attends à ce qu'il me ramène contre lui et m'embrasse. Au lieu de quoi il me masse la base du crâne, remontant lentement la main dans ma chevelure. J'en profite pour coller mon front contre son torse et inhaler son odeur fraîche et propre.

Au bout d'un moment, il se remet à me flatter les hanches. J'ai perdu toute notion du temps. À son contact, les secondes, les minutes s'allongent à l'infini et passent aussi trop vite. Tandis que je m'abandonne à ses caresses, la question qui me hante depuis quelques jours jaillit brusquement de mes lèvres. Ma voix détonne après ce long silence.

— Pourquoi tu es revenu ? Pourquoi tu m'as sauvé la vie ?

Ses mains se figent. J'aurais mieux fait de me taire. Je savais qu'en parlant je briserais la magie du moment.

À ma grande surprise, il finit par répondre.

— Pour être franc, je ne me suis même pas posé la question. Tout ce que je savais, c'est que tu étais en danger et qu'il fallait que j'agisse au plus vite. À partir du moment où je t'ai laissée, je ne pensais plus qu'à revenir vers toi. Je ne m'imaginais pas vivre dans un monde où tu n'existerais plus.

Mon cœur cesse de battre un instant et, sans réfléchir, je pose la

main sur sa joue, approche mon visage et effleure sa bouche. Son corps tressaille tandis que je capture ses lèvres.

Après une brève hésitation, il me rend mon baiser. Il se cramponne à mon bassin, où ma peau est exposée, et m'attire contre lui. Sa bouche s'entrouvre et il m'embrasse avec fougue. Une joie extatique me balaie, chassant tout le reste. J'embrasse enfin le garçon que j'aime.

J'enfonce les mains dans sa tignasse. Adrien me fait soudain basculer sur le dos et se place au-dessus de moi, les mains appuyées de part et d'autre de mon corps. Il plonge sur moi et s'empare de mes lèvres avec une ardeur renouvelée. Puis il dépose une pluie de baisers sur mon cou et je me cambre sous lui.

Jusqu'à ce que le charme se brise.

Le soleil apparaît derrière les montagnes et un rayon se faufile dans la grotte. Adrien s'écarte d'un coup, à croire qu'une guêpe l'a piqué. Nos regards se verrouillent un bref instant. Lorsque j'essaie de lui caresser la joue, il recule. D'un bond, il se dresse et me tourne le dos. Ses épaules se soulèvent et s'abaissent au gré de son souffle saccadé.

— Adrien, je...

— Je vais remplir la bouteille.

Sur ces mots, il plonge la main dans son sac, trouve la bouteille vide, et sort en trombe.

J'essaie de rétablir le contact tout au long de la journée. Sans succès. Je me heurte systématiquement à des réponses sèches et abruptes. Il refuse de croiser mon regard, garde les yeux rivés au sol. Dans l'après-midi, il fait une longue sieste, après quoi il trie son sac à plusieurs reprises pour s'occuper.

Son comportement a beau me laisser perplexe, je suis trop crevée pour chercher un sens à tout cela. Je songe à ce qu'il m'a confié la nuit dernière : que jamais il ne m'aurait abandonnée, qu'il ne pouvait concevoir un monde sans moi... N'est-ce pas l'aveu qu'il tient à moi ?

Quand le soleil amorce sa descente, je finis par me demander si je n'ai pas rêvé ce qui s'est passé la nuit dernière. Voilà des jours que je n'ai pas vraiment dormi. Et si j'avais tout bonnement halluciné ? Expérimenté un fantasme, un état à mi-chemin entre rêve et réalité ?

Je jette un coup d'œil en direction d'Adrien. Il est raide comme un piquet. Non, ça s'est réellement passé. Autrement, pourquoi cet étrange comportement de sa part, cette froideur mesurée ? Je pousse un long soupir et m'affale par terre, le dos contre la roche humide. La fatigue me terrasse. Je l'éprouve au plus profond de mon être.

J'en viens à croire qu'Adrien m'a menti, qu'il a dit toutes ces choses pour me tenir éveillée. Se peut-il qu'il soit si calculateur ? J'aurais pourtant juré que son désir était sincère au moment de notre

étrointe.

Je secoue la tête. Mon esprit est trop embrumé pour tirer cela au clair. Mes paupières sont lourdes comme des cailloux. Elles clignotent, ne demandant qu'à se fermer. Je me force à écarquiller les yeux.

En vérité, je n'ai plus le cœur à lutter.

— J'ai envie de dormir. Passe-moi la bouteille d'oxygène.

Après, nous irons chercher de nouvelles réserves. Que ça lui plaise ou non. Je m'en fiche. Je ne vais pas rester assise ici à me tourner les pouces.

Adrien hoche la tête sans rien dire. Il se penche et rassemble l'équipement nécessaire.

Soudain, un bruit retentit à l'extérieur. Un bourdonnement qui couvre le froissement des feuilles et le chant des oiseaux. Adrien se fige net.

— Tu entends ? murmure-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

Je l'interroge du regard. Ce que c'est ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je finis par comprendre ce qu'il me demande en réalité. Scanner les environs à l'aide de mon pouvoir. Je ferme aussitôt les yeux.

— C'est un véhicule. Il se pose.

Nous nous réfugions au fond de la grotte.

— Quel genre de véhicule ? Un avion d'assaut ? de patrouille ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Mon cœur s'emballe. Je respire à fond et me focalise sur les deux formes présentes dans l'avion.

— Les silhouettes sont trop petites pour que ce soient des Régulateurs, dis-je ensuite. Mais je n'en mettrais pas ma main au feu.

La porte latérale de l'appareil s'ouvre et une forme dégingandée saute à terre. Je la reconnais.

— C'est Henk !

Ivre de joie, je me rue vers l'entrée de la grotte.

Si Henk est vivant, ça veut dire que d'autres s'en sont également sortis.

— Où sont-ils ? demande une seconde voix, à l'extérieur.

C'est celle de Xona. C'était elle, l'autre silhouette que j'ai devinée dans l'avion.

— Je n'en sais fichtre rien ! s'agace Henk. Ginni m'a simplement transmis ces coordonnées. Ils ne doivent pas être loin.

— Ohé, par ici !

J'agite les mains en l'air.

Un mince croissant de lune éclaire le ciel. Il me permet néanmoins de distinguer les contours d'un avion qui plane près du lac, à une dizaine de mètres de la grotte.

— Zoe ! (Xona se précipite vers moi et me serre dans ses bras.) On a fait aussi vite qu'on a pu. Il s'est passé des trucs de dingue.

— Je vous croyais morts. Le point de rendez-vous a été détruit. Comment vous en êtes-vous tirés ?

Entre-temps, Henk s'est également approché. Il assène une tape amicale à Adrien avant de s'introduire dans la grotte où nous avons établi notre campement.

— C'est pas mal cette petite caverne !

— Comment vous êtes-vous échappés ? insisté-je. Et les autres ? Où sont-ils ?

Xona et Henk échangent un regard qui en dit long. Elle prend une profonde inspiration.

— On a fait embarquer un maximum de civils dans les navettes d'évacuation. Si bien qu'il n'y avait plus de place pour nous. Cole et moi sommes descendus au sous-niveau à l'instant où les portes de sécurité se sont fermées.

» Henk et la plupart des membres de notre unité s'y trouvaient déjà. Rand avait réuni l'ensemble des gens présents dans le réfectoire au moment de l'attaque et les avait fait descendre. Cole et moi sommes passés sous une porte de sécurité in extremis.

» Toutes les navettes étaient déjà parties. Heureusement, Henk a plus d'une corde à son arc. Il nous a menés dans un second tunnel encore en travaux. On a couru tout du long, puis on a fini de creuser jusqu'à la Surface à l'aide d'une pelleuse. On était persuadés que les Regs nous talonnaient, mais ils ne se sont même pas donné la peine de nous suivre.

Je songe à la meute de Régulateurs qui nous a pourchassés, Adrien et moi. Voilà qui a au moins permis à mes amis de s'échapper.

— Peut-être parce qu'ils se sont tous lancés après moi.

— Dieu merci ! s'exclame Xona. La pelleuse a mis un temps fou à avancer. On craignait qu'ils nous sautent dessus à tout instant. Heureusement, on a réussi à rejoindre la Surface et sauté dans un appareil que Henk avait planqué non loin de là, fait-elle en lançant à ce dernier un regard admiratif. Ce type a toujours un plan de secours sous le coude !

— Et ensuite ?

— Au départ, tout allait comme sur des roulettes. Mais en approchant du point de rendez-vous, Jare, l'un des jumeaux télépathes qui se trouvait parmi nous, s'est mis à hurler que c'était un piège et qu'il fallait filer.

— On a cru que notre dernière heure avait sonné, commente calmement Henk. Ni une ni deux, j'ai changé de cap.

Je fronce les sourcils.

— Ils ne vous avaient pas déjà repérés ?

— Non, répond Xona. Les jumeaux étaient montés dans deux navettes différentes. L'autre se trouvait dans la première. En fait, Jare a

vu la scène à travers les yeux de son frère, grâce à leur don de télépathe. L'ennemi attendait en embuscade sur le site, et Jone a voulu avertir son jumeau. L'une des navettes s'est fait pulvériser juste au-dessus du chalet. C'est grâce à Jone qu'on a pu s'échapper à temps.

Je n'arrive plus à respirer.

— Combien... Enfin, est-ce qu'on sait si...

La suite de ma pensée, je ne peux pas la formuler à haute voix.

— D'après ce que Ginni peut savoir, grâce à son pouvoir, Jone est encore en vie, m'informe Henk. Lorsque le chef de bord a aperçu les appareils ennemis, il s'est rendu et s'est posé sans se battre. L'ensemble des passagers a été fait prisonnier. La navette de Tyrn également.

Xona détourne la tête. Je pose une main réconfortante sur son bras, mais elle garde les yeux braqués au sol.

— Et les autres ? demandé-je en me préparant au pire.

— Beaucoup n'ont pas pu s'échapper de la Fondation au moment du raid, répond Xona en levant la tête. Ginni a dressé une liste des survivants transférés dans la prison de la Chancellerie. Jilia, Saminsa, Molla et le bébé en font partie. Cole était avec nous, mais les deux autres ex-Regs, Wytt et Eli, ont péri dans l'attaque.

— Qui d'autre ?

Je sais que son don permet à Ginni de savoir qui est mort – les personnes disparaissent simplement de son radar.

— Le Professeur. Ainsi que Beka et Shaun, m'annonce Xona d'une voix blanche. Mais le reste de notre unité nous a suivis. City, Ginni, Rand, Juan, Amara, l'informaticien. Ils sont tous sains et saufs. Eux et une demi-douzaine de soldats du Réseau.

Cette dernière liste est censée me redonner de l'espoir, pourtant j'ai envie de vomir. Le Professeur Henry était un homme si bon. Quant à Beka et Shaun, je les connaissais peu, mais ils étaient encore si jeunes. Beaucoup trop jeunes pour mourir.

Henk adresse un regard navré à Adrien.

— Désolé pour ta mère, petit.

Adrien baisse la tête. Ses traits sont déformés comme s'il se retenait de pleurer. Se peut-il qu'il ait nourri l'espoir que Sophia ait survécu ? J'ai envie d'aller le réconforter, mais j'ignore comment il réagirait.

Ma lèvre frémit et les larmes finissent par jaillir. Jilia était pour nous tous comme une seconde mère. Tyrn est le frère de Xona ainsi que mon ami. Je la prends dans mes bras. Elle ne pleure pas, mais elle me serre à son tour.

— Et maintenant ? s'enquiert Adrien au bout d'un long moment en s'essuyant les yeux avec sa manche.

— On se regroupe, déclare Henk, l'air grave. Ensuite, on va libérer les nôtres.

Après avoir rassemblé nos maigres provisions, nous abandonnons la grotte.

Bien qu'il fasse nuit, le mince croissant de lune éclaire la silhouette massive de l'appareil. Il est encore plus gros que l'avion-cargo dont on disposait à la Fondation.

Je me tourne vers Henk.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Eh bien, figure-toi que c'est pour cette raison que nous avons tant tardé à vous retrouver. J'ai planqué ce bébé juste avant que ma couverture ne saute à l'usine de transport, l'année dernière. Il est à la pointe de la technologie, muni d'un équipement ultrasophistiqué que j'ai développé exclusivement pour le Réseau – système d'antigravité, dispositif d'invisibilité diurne et nocturne, et moteur à énergie solaire. On peut voler pendant des jours et des jours sans escale.

— Alors pourquoi ne pas être venus plus tôt ?

Debout près de moi, Adrien fixe le sol en silence.

— Parce que monsieur le génie ici présent a eu la bonne idée de planquer l'appareil à l'autre bout du pays, réplique Xona en assénant une tape sur l'épaule de Henk.

— Hé ! Comment étais-je censé deviner que le moment venu, il faudrait faire tenir seize personnes dans un engin prévu pour quatre ? se défend Henk en reportant les yeux sur moi.

— Dix-sept, rectifie Xona d'un ton amer. Tu oublies notre passager clandestin. Ce sale traître.

Mon regard passe de l'un à l'autre.

— Cette petite fouine de métamorphe, m'explique Henk. Il se doutait qu'on l'abandonnerait à la Fondation. Du coup, il s'est rendu invisible et nous a suivis le long du tunnel. Puis il s'est introduit en douce dans la navette. Sur le moment, on était tellement serrés qu'on n'a rien remarqué.

Voilà qui ne m'étonne pas de Max. C'est vraiment injuste qu'il s'en soit tiré alors qu'un homme bon tel que le Professeur y a laissé la vie. Malin comme il est, Max arrive toujours à s'en sortir.

— L'avion était tellement chargé qu'on a eu du mal à décoller. Et puis, peu après avoir fui le point de rendez-vous, le moteur a fait des siennes. Je l'avais trop poussé. On est donc restés bloqués au sol pendant plusieurs jours. Jusqu'à ce que je trouve le moyen de booster assez les batteries solaires pour pouvoir redécoller.

— Et là encore, le vol était entrecoupé d'escalas, précise Xona. On a dû se poser pendant une demi-journée pour permettre au moteur de se recharger. Ginni a veillé sur vous. On savait que vous étiez en vie et que vous n'aviez pas été capturés. Du coup, on n'était pas trop inquiets. On s'est dit que vous vous cachiez quelque part dans la nature. (Les sourcils froncés, elle promène son regard alentour.) D'ailleurs, où avez-vous planqué votre appareil ?

— On n'en avait pas. C'est une longue histoire. Je vous raconterai plus tard, dis-je en agitant la main.

— Je me suis fait un sang d'encre pour toi, m'avoue Xona, le regard étonnamment doux. Quand Ginni nous a dit que tu avais cessé de bouger, j'ai eu peur que tu ne sois blessée. Après ce qui est arrivé à Tyrn et à Jilia...

Elle dévie les yeux.

— Ça va aller maintenant, dis-je en lui pressant la main.

Entre-temps, Henk a rejoint l'avion au pas de course et débloqué la porte latérale. Elle se lève dans un sifflement et un petit marchepied se déplie jusqu'au sol.

Adrien s'empare des sacs tandis que je grimpe dans l'appareil. La cabine est d'un blanc immaculé. Une petite allée centrale court le long de quatre rangées de sièges rembourrés blancs.

— Les Supérieurs pensaient que je leur concevais une navette de luxe, commente Henk avec un sourire en coin.

— Où sont les autres ?

Je m'étais attendue à les trouver à l'intérieur.

— On les a laissés au bunker où j'avais planqué le jet, répond Henk en s'installant au poste de pilotage. Ils y sont en sécurité. Je n'ai jamais parlé à personne de cet endroit. Pas même à Taylor.

Adrien s'assied sur le siège du copilote. Je l'observe de dos. Tous les événements de cette dernière semaine me semblent soudain irréels à présent que nous sommes de retour dans la vraie vie.

Adrien interroge Henk sur le bunker. Bien qu'il s'exprime d'une voix calme et égale, je perçois par moments une brève hésitation. Les mots restent coincés dans sa gorge. Pose-t-il ces questions pour éviter de penser à sa mère ? Xona s'installe dans l'un des fauteuils rembourrés et boucle sa ceinture avant de renverser la tête en arrière en exhaltant un long soupir. Elle a les yeux bouffis et cerclés de noir.

Elle paraît aussi vannée que moi. Je me redresse brusquement.

— Une petite minute... Si vous n'avez pas quitté la Fondation à

bord d'une des navettes d'évacuation, ça veut dire que vous n'avez pas de combinaison. Il n'y en avait pas dans nos sacs, et j'ai à peine fermé l'œil pendant une semaine.

Henk s'empresse de me rassurer.

— J'ai tout ce qu'il faut au bunker. Tu pourras dormir dès notre arrivée.

Quel soulagement. Je vais enfin pouvoir me reposer !

Je me tourne alors vers Xona.

— Et toi, tu n'as pas fermé l'œil depuis quand ?

Elle esquisse un sourire las.

— Un petit moment... Heureusement, on t'a retrouvée.

— Et je vais veiller à ce qu'on retrouve aussi Tyryn, Jilia et tout le reste de l'équipe.

Mes paroles se veulent réconfortantes, mais Xona se rembrunit.

— C'est ce que désire aussi Henk.

On dirait qu'elle ne partage pas son avis.

— Pas toi ?

Elle baisse la tête.

— Tyryn m'a fait promettre de ne rien tenter si jamais il se faisait capturer. Il me l'a fait jurer sur la tête de nos parents. S'ils étaient encore parmi nous, m'a-t-il dit, ils voudraient qu'au moins l'un de nous deux s'en sorte.

— Mais à supposer qu'on arrive à entrer en contact avec les autres cellules du Réseau...

— Elles ont toutes disparu, me coupe-t-elle d'une voix blanche, les yeux rivés au hublot, bien qu'il fasse nuit noire. On n'a pas pu en contacter une seule. Certains soldats connaissaient la position des postes de commandement. La Chancelière a dû les faire parler d'une manière ou d'une autre. En fait, on n'en sait rien. Tout semble indiquer que nous sommes les seuls survivants.

Je déglutis avec peine, tâchant d'absorber la nouvelle. Adrien avait vu juste. Je n'avais pas conscience que notre situation était si critique. J'avais des œillères. Ou alors Xona se trompe. Elle ne détient peut-être pas toutes les informations.

Ses yeux bruns ardents se posent sur moi.

— Je le lui ai *promis*, Zoe. Je lui ai juré que je ne chercherais pas à le secourir, dit-elle dans un soupir. La nuit a été longue. Je vais dormir un peu, si ça ne te dérange pas.

Je hoche la tête en silence tout en m'imprégnant tant bien que mal de ses paroles.

— Repose-toi.

Quelques minutes plus tard, elle dort comme un loir. Je détache ma ceinture, rejoins l'avant de l'appareil et me glisse entre Adrien et Henk.

— Dis-moi la vérité, Henk. On est mal ? D'après Xona, il ne reste plus que nous. Mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

— On est mal, répond-il en tirant légèrement le manche sur la gauche. Certains de nos agents se sont planqués, j'en suis sûr. Mais Ginni nous a dressé un bilan désastreux de la situation. Rares sont ceux qui ont réchappé aux derniers raids. Très peu. Trop peu.

— Mais le Réseau s'est déjà remis d'un tel coup dans le passé. On peut rebondir !

Henk croise brièvement mon regard.

— Zoe, le Réseau n'existe plus à proprement parler.

Je n'en crois pas un mot. C'est impossible.

— Henk, le Réseau opère depuis plus de deux siècles ! Je refuse de croire qu'il a juste...

— C'est la première fois qu'on se frotte à un ennemi de l'envergure de la Chancelière. J'ignore comment elle a réussi à démanteler toutes les cellules, mais c'est le cas. D'abord dans le quart nord. Puis dans le sud. Elles sont toutes tombées.

— Comment est-ce possible ? m'écrié-je, abasourdie. Personne ne connaissait la position de Garabex et de Sanyez... C'est peut-être à cause de cette nouvelle arme dont parlaient les autres Colonels, l'Amplificateur. Il aura permis à la Chancelière de retrouver leur trace ? Ou alors, elle aura réussi à décrypter nos messages ?

— C'est impossible, d'après le jeune informaticien...

— D'accord, mais il était aussi persuadé que l'ennemi ne pouvait pas tromper son radar. Et il avait tort.

Je cesse d'argumenter. Ça ne sert à rien de chercher à savoir ce qui s'est passé, en tout cas pour le moment.

Adrien a suivi notre conversation en silence. Lorsque je pose les yeux sur lui, il détourne la tête. Si seulement il pouvait me dire ce qu'il pense. Dans un soupir, je retourne à mon siège.

Durant tout le reste du trajet, Adrien ne m'adresse pas un mot. De temps à autre, je le surprends à jeter un coup d'œil vers moi, le visage impénétrable. Est-ce la disparition de sa mère qui le perturbe ? Ou se réjouit-il de ne plus avoir à s'occuper de moi ? Après toutes les épreuves qu'on a traversées ensemble. Surtout après la nuit dernière...

— À quelle vitesse va-t-on ? demandé-je pour me distraire.

— Ce coucou peut aller jusqu'à 2 400 kilomètres par heure, me répond fièrement Henk. Je préfère ralentir quand on survole les zones très peuplées. On dispose d'un système d'invisibilité, mais je ne veux pas prendre de risques inutiles.

Je me cale dans mon siège et me force à me détendre – pas trop du moins, pour ne pas m'endormir. Ces derniers jours m'ont permis de peaufiner ma technique. J'arrive maintenant à me décontracter sans sombrer dans le sommeil. Les yeux grands ouverts, je me focalise sur

mes mastocytes. Un exercice devenu instinctif – de la même manière qu'on respire ou qu'on cligne des paupières. On le fait sans réfléchir, voilà tout.

Quelques heures plus tard, le jet décélère et entame lentement sa descente. Je regarde par le hublot : il fait toujours nuit et on ne distingue pas grand-chose. Nous n'avons pas survolé la moindre ville depuis une bonne demi-heure.

Je me penche en avant.

— Où sommes-nous ?

— Au sud-ouest du Secteur, répond Henk.

L'appareil cesse brusquement d'avancer pour descendre directement à la verticale.

— Pas besoin de piste d'atterrissage avec ce coucou, commente Henk en potant le tableau de bord avec satisfaction.

Il lâche ostensiblement le manche tandis que le jet se pose tout en douceur.

— Sans compter qu'il se gare tout seul aussi, ajoute-t-il.

— C'est bon, Henk. On a compris : tu es un génie, réplique Adrien avec un sourire en coin.

Henk le fixe quelques instants, aussi surpris de le voir sourire que je l'étais il y a une semaine et demie.

Au moment où la porte se déverrouille, Xona se réveille et se lève.

— N'oubliez pas vos harnais de refroidissement, nous rappelle-t-elle en me stoppant dans mon élan. Ici, on est complètement exposés. Mieux vaut se prémunir.

Nous nous exécutons sommairement, enfilant les sangles sans les attacher. Puis nous descendons l'un après l'autre.

Je saute les quelques marches et atterris au pied de l'appareil où Adrien m'attend, la bouche crispée et le regard sombre. Son masque a disparu et le chagrin se peint sur ses traits. Il pense à sa mère. Je m'approche de lui sans le toucher, de peur qu'il ne me repousse. Peut-être que ma simple présence à ses côtés peut le reconforter.

Henk sort un dispositif de la taille d'un pouce, et clique sur un bouton. Une bâche se déploie aussitôt sur le jet.

Les premiers rayons de soleil poignent à l'horizon. Autour de nous, une terre aride s'étend à perte de vue. Un paysage lunaire plat et nu, à l'exception de rochers géants plantés ici et là et de quelques buissons qui paraissent tout juste survivre au climat. Sous nos pieds, le sol me paraît bizarre. Sec et craquelé, d'une couleur rouge ocre que je n'ai jamais vue avant. De tous les endroits de la Surface que j'ai visités, c'est de loin le plus étrange.

— Où sommes-nous ?

Henk éclate de rire.

— Bienvenue dans le désert, Zoe !

Il nous conduit jusqu'à un affleurement de roche. J'avance prudemment au côté d'Adrien. Je ne vois aucun bâtiment à des kilomètres à la ronde. En revanche, je remarque que mes mastocytes sont moins réactifs. Pas étonnant, dans un climat aussi sec, il y a moins d'allergènes dans l'air.

Henk tapote par terre jusqu'à ce qu'un son creux résonne sous son pied.

Il s'accroupit et frotte le sol pour en chasser la poussière. Une plaque de métal circulaire apparaît. Henk s'empare de la poignée et la tourne d'un côté puis de l'autre à plusieurs reprises avant qu'elle ne cède.

— Ce satané truc était complètement rouillé à notre arrivée. Mais à force, ça devient plus facile.

Après quelques efforts supplémentaires, la plaque s'ouvre en grand. Henk nous invite à nous engouffrer dans ce qui ressemble à un long tunnel vertical.

— Honneur aux dames.

Xona passe en premier, descendant agilement l'échelle. Je jette un coup d'œil dans le trou, mais il y fait noir comme dans un four.

— Henk, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Il affiche un grand sourire.

— Les Kioleski, dont je suis le dernier survivant, sont une lignée de grands paranoïaques. Mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-papa a fait construire cet abri. Il disait qu'en cas d'apocalypse, il viendrait se planquer ici. Tout le monde le prenait pour un fou... jusqu'à ce que le jour J survienne et que certaines grandes villes tombent. Pendant des années, il a vécu tapi ici avec sa famille, alors que se déroulait la prise de pouvoir et les premières vagues d'implants A-V. Finalement, il s'est lié avec d'autres survivants et ensemble, ils ont formé la première génération de Résistants. Quand ma mère a épousé mon père et qu'on lui a raconté toutes ces histoires, elle a trouvé ça insensé. À la mort de mon père, elle m'a emmené vivre avec sa famille de l'autre côté de l'océan, dans le Secteur Un. Mais à ma majorité, je suis revenu m'installer ici.

Je plonge le regard dans le trou béant.

— Tu veux dire que cet endroit était une sorte de QG ?

Henk part d'un nouvel éclat de rire.

— Oh non ! Mon ancêtre se méfiait de tout le monde, y compris de ses nouveaux frères d'armes. Il n'a jamais montré cet abri à personne en dehors de sa famille. Et il a fait promettre à ses gamins de perpétuer le secret de génération en génération. Il voulait à tout prix assurer la survie des siens.

— Tu nous as pourtant amenés ici.

Il hausse les épaules.

— Mon ancêtre était un vieux fou. Et vu que je suis le dernier des Kioleski, c'est mon héritage. Je suis libre d'en faire ce que je veux. Ici, je suis sûr que la Chancelière ne nous retrouvera pas. Elle aura beau cuisiner nos agents, personne ne connaît l'existence du bunker.

Je hoche la tête avec approbation.

— Merci.

— Ce n'est rien, réplique-t-il en agitant la main. Vas-y. Je connais quelqu'un qui est très impatient de te revoir.

Je tends l'oreille. Il a raison. Je perçois des glapissements de joie reconnaissables entre tous. Ginni. Sourire aux lèvres, je commence à descendre l'échelle.

À peine ai-je posé le pied en bas que Ginni me saute au cou. Elle me serre si fort qu'elle manque m'étrangler.

— Zoe, j'étais tellement inquiète !

— Tout va bien, Ginni. Je suis saine et sauve.

Je parcours des yeux le sas d'entrée où sont venus m'accueillir mes quelques amis. Je contemple les visages un à un. Rand frappe gentiment Adrien dans le dos, l'attirant contre lui pour lui donner l'accolade.

— Ça fait plaisir de te revoir, mon vieux !

Juan me prend dans ses bras.

— Content que tu sois là, fait-il en s'écartant ensuite.

Lui qui est d'ordinaire si souriant me paraît aujourd'hui maussade, quoiqu'il soit ravi de me voir.

D'un regard circulaire, je constate que les murs en béton sont couverts d'une couche de poussière orange provenant de la Surface. Nous suspendons nos harnais de refroidissement à une patère dans le sas. Ginni m'invite ensuite à franchir une porte voûtée et je pénètre dans une salle spacieuse d'environ six mètres de large sur quinze mètres de long. Les murs sont arrondis, comme si un énorme animal avait creusé la galerie.

À droite, des lits superposés sont accrochés le long de la paroi. Les couchettes sont presque toutes occupées par des gens, assis ou allongés, tandis que d'autres s'affairent dans la salle. Parmi eux des visages familiers : City, Rand, un brun qui me semble familier, Cole et Amara. Max est seul dans un coin. À mon apparition, il se lève, mais je fais mine de ne pas le voir. Quant aux autres, ils portent le costume distinctif des soldats du Réseau.

— Tu dois être complètement crevée, fait remarquer Ginni. Juan m'a aidée à installer ton caisson antiallergènes, ajoute-t-elle en désignant une boîte rectangulaire en plexiglas rangée sous une couchette, à l'autre extrémité de la salle.

Rien qu'à la voir, je me sens plus légère. Je m'élance dans sa direction, songeant au sommeil que je vais pouvoir récupérer. Ginni me suit en pouffant de rire.

Seulement, Max m'a devancée. Il se plante devant le caisson.

— Zoe, je suis tellement rassuré de te savoir hors de danger. Je me suis fait de la bile...

Je lève la main pour l'arrêter.

— Tais-toi. Ça ne m'intéresse pas.

C'est la dernière personne au monde à qui j'ai envie de parler en ce moment.

— Ginni, tu pourras me réveiller dans huit heures ? Et garde un œil sur Adrien, lui glissé-je à l'oreille. Il vient d'apprendre, pour sa mère.

Elle hoche la tête d'un air chagrin tandis que je m'allonge dans la boîte et referme le couvercle.

Ginni me réveille à l'heure du dîner. Même si j'ai encore du sommeil à rattraper, je suis impatiente de revoir mes camarades.

Je me lève et étire mes membres endoloris. Je penche la tête d'un côté puis de l'autre pour dégourdir les muscles de mon cou. Mes jambes très affaiblies ont d'abord du mal à me porter. Il va sans doute me falloir deux jours de repos pour recouvrer complètement la forme. Par chance, j'ai tellement sollicité mon pouvoir que je n'ai pas à redouter qu'il jaillisse dans mon sommeil. Tout du moins pendant quelques jours. Le temps qu'il se renouvelle.

J'examine la salle d'un œil neuf. Dans un angle, face aux couchettes, est disposé un coin cuisine équipé d'un évier et d'un petit plan de travail. À côté, un buffet réfrigéré et un meuble de rangement où sont stockées des barres protéinées et une pile de couvertures.

Malgré toute cette organisation, le désordre semble régner dans le bunker. Il y a tant d'affaires et de gens pour un espace si exigü.

Je rejoins les autres, attroupés dans le coin cuisine. Max se tient à l'écart du groupe, sur sa couchette. En m'apercevant, il lève la tête. Heureusement, il a la bonne idée de rester là où il est. Je m'approche d'Adrien. Il me jette un bref coup d'œil. Ses traits se durcissent et il se rend dans la salle de bains sans un mot. Je le suis du regard, le cœur lourd. Pendant ce temps, Rand plonge une louche dans une marmite où mijote une sauce rouge. Il la ressort et la renifle d'un air méfiant.

— C'est Xona qui a cuisiné ça ? se renseigne-t-il. Vous êtes sûrs qu'on ne craint rien ?

Xona le fusille du regard. Il lâche l'ustensile et lève les mains d'un air innocent.

— Quoi ? rétorque-t-il. Vous avez oublié le ragoût de pâté protéiné qu'elle a essayé de nous concocter il y a quelques mois à la Fondation ?

Il nous interroge tour à tour des yeux pour obtenir notre assentiment, mais nous préférons nous taire, prudents que nous sommes.

Bien que le comportement d'Adrien me mette d'humeur morose, j'esquisse un sourire en repensant à la scène. Xona avait voulu cuisiner une recette de sa mère. Un vrai désastre culinaire. La pauvre. Non seulement elle avait brûlé le plat, mais le mélange se résumait à une sorte de mixture caoutchouteuse.

— Peut-être qu'Amara pourrait nous envoyer une bonne dose d'euphorie. Après, on se ficherait de manger de la boue, poursuit Rand en replongeant la louche dans le liquide d'un air très dubitatif.

— Je l'ai aidée, réplique Cole en plaçant la main sur le bassin de Xona.

Rand pousse un soupir de soulagement. Cuisiner fait partie des nombreuses activités entreprises par Cole dans sa quête d'humanité. Et il ne se débrouille pas mal du tout.

Lorsque Xona se tourne vers lui avec un sourire, ma joie s'envole. Le regard qu'elle lui lance, je le connais. J'ai beau être heureuse pour elle, mon estomac se vrille. Xona est amoureuse. De l'ex-Reg qu'elle s'était juré de haïr à jamais. Ironie du sort... En y songeant, je secoue la tête.

— Pas question que je te fasse bénéficier de mon don, Rand, rétorque Amara. Lors du dernier entraînement, tu as souri comme un benêt pendant des jours. Et pourtant j'y étais allée en douceur ; le charme n'était censé durer qu'une heure. À mon avis, tu ne supporterais pas une dose normale.

— Tu veux parier ? rétorque Rand.

Il se sert ensuite une grosse louche de riz qu'il arrose généreusement de sauce rouge.

— Vas-y mollo, lui conseille Cole. On n'avait que quelques conserves périmées. Du coup, j'ai ajouté beaucoup de piment séché pour améliorer le goût.

Comme pour relever le défi, Rand ajoute une dernière louche de sauce avec un sourire narquois.

— Un peu de piment, ça ne m'a jamais fait peur !

Cole se contente de hausser un sourcil.

Il y a bien quelques chaises pliantes et une table, mais on préfère s'asseoir par terre en tailleur, l'assiette sur les cuisses. Je verse un peu de sauce sur le riz et hume le plat encore fumant. J'ignore quels ingrédients ils ont utilisés, en tout cas ça sent divinement bon. Mon estomac gargouille et je plonge la fourchette dans le riz.

C'est délicieux. Peut-être est-ce parce que j'ai passé une semaine à me nourrir de barres protéinées insipides. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que c'est la meilleure chose que j'aie jamais mangée de ma vie. Le goût est plus agréable que je ne m'y attendais et les épices m'embrasent la langue. Passé quelques secondes, je transpire à grosses gouttes. Pourtant, j'ai eu la main légère sur la sauce, que j'ai diluée dans

une bonne quantité de riz.

Je jette un coup d'œil en direction de Rand. Le visage cramoisi, il lâche brusquement son assiette par terre et se rue vers l'évier où il lape de l'eau pour calmer sa gorge en feu.

Tout le monde éclate de rire. Je finis d'avaler ma bouchée et m'abreuve aussi. D'après Ginni, l'abri est relié à une source souterraine. Aussi notre consommation d'eau n'est-elle pas limitée. Après avoir tellement craint de ne pas boire à ma soif, ces derniers jours, c'est un véritable soulagement.

Ginni se penche vers moi.

— Zoe, raconte-nous tout. Que s'est-il passé durant votre escapade ? D'après Xona, votre grotte était plutôt douillette, me glisse-t-elle avec un sourire complice.

Un grain de riz se coince dans ma gorge et je suis prise d'une quinte de toux. Entre-temps, Adrien est revenu parmi nous et s'est servi une assiette copieuse.

— Euh...

Je l'interroge du regard, mais il garde les yeux rivés par terre. Maintenant que nous ne sommes plus seuls, il s'est remis en mode taciturne.

Alors je me lance dans le récit de notre évasion, expliquant comment Adrien m'a fait prendre conscience que je pouvais voler. À cette nouvelle, certains ouvrent des yeux grands comme des soucoupes. Je parle de la tempête, de la grotte et des visions d'Adrien. J'essaie de capter son regard, histoire de savoir s'il est d'accord pour que je divulgue cette dernière information, mais son visage est insondable. Du coup, j'évoque rapidement la chose. Et, évidemment, je ne mentionne pas la nuit merveilleuse que j'ai passée dans ses bras.

Sans laisser le temps à Ginni de pousser l'interrogatoire, je lui retourne la question :

— Ginni, raconte-moi comment vous vous êtes enfuis. Xona m'a résumé l'histoire dans ses grandes lignes.

Fidèle à elle-même, Ginni part dans un récit circonstancié de leurs aventures. Elle nous détaille en trois quarts d'heure ce que Xona m'avait relaté en cinq minutes. Assis près d'elle, un type brun au visage familier intervient à plusieurs reprises pour apporter des précisions techniques. Il s'appelle Simin. Je l'examine de plus près. Je jurerais le connaître... Pourtant, impossible de me rappeler où et comment on s'est rencontrés.

À la fin du repas, on flâne. Des groupes de conversation se forment peu à peu. Lorsque Simin retourne travailler sur son ordinateur, Xona, Ginni et moi en profitons pour papoter entre filles.

M'adressant à Xona, je lui pose la question qui me brûle les lèvres.

— Qu'est-ce qui se passe avec Cole ?

Ma jalousie a disparu. Je suis heureuse pour elle. Il faut dire que la vie ne l'a pas épargnée, surtout ces dernières années. Elle a perdu ses parents, maintenant son frère. Je suis ravie qu'elle trouve enfin un peu de réconfort et de bonheur auprès d'un garçon.

Ma question semble la prendre au dépourvu. Un sourire pudique retrousse ses lèvres et elle tourne la tête vers Cole, qui est en train de bavarder avec Rand.

— On aime bien passer du temps ensemble, c'est tout.

Ginni lève les yeux au plafond.

— Traduction : ils sont *amoureux*. Comme c'est romantique ! Des ennemis jurés qui finissent par s'éprendre l'un de l'autre !

Xona lui donne un petit coup sur l'épaule.

— Aïe ! Mais je dis seulement la vérité ! la taquine Ginni.

— C'est un type bien, fait Xona. Et un bon ami.

— À qui tu fais des câlins de temps en temps, achève Ginni.

Cette fois, elle esquivait la main de Xona.

— Je croyais que tu avais cessé d'épier les gens, s'agace-t-elle.

— C'est arrivé une seule fois, je te le jure ! se défend Ginni. Vous étiez dans le local à provisions et je passais par là...

— C'est bon, l'interrompt Xona en brandissant la paume. Pas la peine de nous faire un dessin. Pourquoi on ne parlerait pas plutôt du jeune homme qui était assis près de toi pendant le dîner ?

Ginni fronce les sourcils, visiblement perplexe. Je ne vois pas non plus à qui Xona fait référence... Soudain, Ginni consulte son interface. Les muscles de son visage se détendent.

— Ah oui. Il s'appelle Simin. C'est l'informaticien, nous explique-t-elle en jetant un coup d'œil dans le coin de la salle où il est installé, face à un écran. Je n'en suis pas sûre à cent pour cent, ajoute-t-elle en pouffant, mais je crois qu'on s'est embrassés !

J'esquisse un sourire. C'est à la fois étrange et merveilleux que même en un moment pareil, alors que nous frôlons ce qui semble être la fin d'un monde, la vie continue. On tombe amoureux. On rit les uns avec les autres. En dépit de tout ce qu'on a vécu et perdu dans cette guerre.

Je m'attarde sur chaque visage, comme pour immortaliser l'instant. Adrien est assis à l'écart, observant la scène d'un air plutôt content. Il n'est plus inexpressif. Comme s'il avait senti mon regard, il tourne la tête vers moi. Nos yeux se verrouillent un instant. Puis il baisse la tête. Une onde de tristesse me balaie. Je détourne le regard, mais Ginni n'a pas manqué une miette de notre échange.

— Adrien a l'air... différent, commente-t-elle. Je l'ai bien vu pendant le repas. Il n'arrêtait pas de te dévisager. On aurait dit que... qu'il est sorti du coma, un truc du genre. Il s'est passé quelque chose pendant votre semaine en tête à tête ?

M'efforçant de ne pas le regarder, je triture l'ourlet de ma tunique. Je suis tiraillée entre le désir de tout garder pour moi et celui de me confier sur les sentiments qui me troublent depuis plus d'une semaine.

— Il a changé, dis-je lentement. Il peut à nouveau éprouver des émotions, mais il n'aime pas ça. J'ai cru qu'on se rapprochait par moments, ajouté-je en laissant mes yeux s'égarer dans sa direction. Mais c'était probablement le fruit de mon imagination.

Je détourne la tête pour ne pas voir le visage de Ginni s'éclaircir. Ginni est une grande romantique qui vit dans un conte de fées.

Quand on se lève enfin pour débarrasser nos assiettes, Max s'approche.

— Zoe, on peut parler s'il te plaît ?

Xona et Ginni se placent devant moi pour lui bloquer le passage.

— Elle n'a rien à te dire, répond Xona.

— Zoe, je t'en prie. Je ne te demande pas la lune !

Il tente de contourner Xona qui lui flanque un coup dans le thorax.

La discussion risque de tourner au vinaigre.

— C'est bon, Xona, dis-je en posant la main sur son épaule.

Les bras croisés sous la poitrine, je me campe face à Max. Je libère mon pouvoir tout autour de lui au cas où il tenterait quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On ne peut pas parler un peu plus en privé ? fait-il en désignant mes deux amies.

Je le foudroie du regard.

— Je n'ai aucun secret pour Xona et Ginni. Tu peux t'exprimer devant elles.

— Je t'en prie, Zoe. Quelques minutes, c'est tout ce que je te demande.

— Bon, d'accord, dis-je pour en finir au plus vite. Ça ira, les filles. Si jamais il m'ennuie, je lui arrache les bras.

— On n'est pas loin, dit Xona.

Elle décoche un regard assassin à Max avant de s'éloigner.

— Comment tu te sens ? s'enquiert-il. J'ai entendu ton récit pendant le repas. Tout ce que tu as enduré...

— Épargne-moi ton bla-bla. Qu'est-ce que tu veux ?

Il marque une pause. Lentement, il plante ses yeux bruns dans les miens et me fixe avec intensité.

— Te dire que je suis navré. Navré de la façon dont je t'ai traitée du temps de la Communauté, navré pour tous les mensonges. (Il baisse la tête et plisse le front comme si son aveu le faisait souffrir.) Je suis désolé d'avoir coopéré avec la Chancelière. Et surtout, fait-il en me regardant, je regrette ce que j'ai fait à Adrien. Je m'en veux de t'avoir menti de la pire manière qui soit en me faisant passer pour lui.

— Et alors ? dis-je froidement. Viens-en au fait.

Il prend une profonde inspiration.

— Tu crois qu'un jour tu me pardonneras ?

— Non. C'est impossible, dis-je sèchement en pivotant sur moi-même.

Il s'apprête à me rattraper par le bras, mais mon pouvoir le paralyse.

— N'ai-je pas droit à une seconde chance ? m'implore-t-il d'une voix enflammée. N'y a-t-on pas tous droit ?

Je perds mon sang-froid et me retourne vers lui.

— Tu as eu une seconde chance. Des tas de chances même ! Tu aurais pu venir avec nous au lieu de rester avec la Chancelière lorsqu'on a fui la Communauté. Et quand elle t'a demandé de prendre la place d'Adrien, tu aurais pu te rebiffer. Elle n'était pas là pour t'influencer. Je t'aurais accueilli à la Fondation à bras ouverts. Ce jour-là, tu as choisi ton camp. Et après l'échange, tu as eu maintes occasions de te confier à nous. On aurait pu sauver Adrien avant que Bright ne le torture.

Max a un mouvement de recul. Je m'aperçois que je suis en train de hurler. Tant pis.

— Mais non. Tu ne m'aurais jamais avoué la vérité si je ne t'avais pris *la main dans le sac*. Aussi, ne viens pas me parler de seconde chance, dis-je en secouant la tête avec dégoût. C'est trop tard. Tu mériterais de payer pour ce que tu as fait. Pourtant, tu es ici à te la couler douce tandis que des gens meilleurs que tu ne le seras jamais sont prisonniers, sinon morts. (J'esquisse une grimace.) Rien qu'à te regarder, j'ai envie de vomir.

— Mais j'ai changé ! plaide-t-il. Je fais tout pour m'améliorer, pour me racheter. Ça ne compte pas pour toi ?

— Non. Ça ne suffit pas. Ça ne suffira jamais à rattraper tes erreurs.

Mes paroles résonnent dans le silence. Balayant la salle du regard, je me rends compte que tout le monde nous fixe, immobile. Enfin, presque tout le monde. Adrien, lui, s'avance dans notre direction.

Max, pour sa part, ne l'a pas remarqué. Le visage rouge, les poings crispés, il hausse le ton.

— Alors, tu ne me donneras même pas une chance ?

— Non.

— Je n'aurais jamais dû venir ici, marmonne-t-il en étrécissant les yeux. J'aurai beau faire de mon mieux pour te prouver ma sincérité, tu ne me croiras jamais. Je me demande même pourquoi je me suis donné la peine d'essayer.

Je n'ai pas le temps de me défendre. Adrien s'interpose entre nous et lui expédie un crochet du droit dans la figure. Bien que Max fasse une quinzaine de kilos de plus que lui, il bascule en arrière et atterrit

lourdement sur le béton. Quand il relève la tête, son nez pisse le sang.

— Ça fait un bout de temps que ça me démangeait, commente Adrien en secouant sa main.

Stupéfiée, je le dévisage en silence. Soudain, il lâche un cri perçant, comme en proie à une douleur atroce. Il se prend la tête entre les mains et s'écroule par terre, le corps secoué de spasmes incontrôlables. Je me jette à ses pieds et lui maintiens le crâne pour l'empêcher de se cogner contre le sol. Max, notre conflit... tout cela n'a plus d'importance.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'affole Ginni.

Les autres se sont rapprochés et nous encerclent.

— Il est en train d'avoir une vision, dis-je. Reculez ! Il a besoin d'air. Ça ira mieux dans quelques minutes.

Son corps cesse enfin de s'agiter et je l'aide à se redresser. Il passe une main tremblante dans ses cheveux en clignant des paupières.

— Quelqu'un peut-il lui donner de l'eau ? dis-je à la cantonade.

En un rien de temps, Ginni lui apporte un verre, qu'il vide en tremblant.

— Qu'est-ce que tu as vu ? s'enquiert City.

Tout le monde se rapproche et tend l'oreille.

— C'était une vision double, comme avant, répond-il d'une voix calme. Deux futurs possibles. C'était encore plus confus que ma dernière vision. J'étais présent, mais je ne sais pas si j'étais dans mon propre corps. C'était comme si... (Il marque une pause et fronce les sourcils.) Comme si je voyais à travers les yeux d'un autre. Mais j'ignore qui.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ? s'impatiente City.

Il prend une grande goulée d'air.

— Dans la première vision, la Chancelière gît par terre aux pieds de Zoe. Dans l'autre... (Il plante son regard dans le mien.) C'est toi qui es couchée à ses pieds. Morte.

J'absorbe lentement la nouvelle. Les jeux sont faits. Mon destin vient de m'être annoncé. À vrai dire, je me doutais que ça finirait comme ça.

— Quand ?

Il secoue la tête.

— Impossible à dire.

J'inspire un grand coup.

— Comment est-ce que je la tue ?

— Elle avait un trou dans la poitrine. Un trou causé par un laser, je crois.

Je fronce les sourcils.

— Un laser ? Pourquoi n'utiliserais-je pas plutôt ma télékinésie pour l'achever ?

Adrien hausse les épaules. Il tremble encore sous le coup de sa vision.

— Comment marchent tes prémonitions ? s'enquiert Xona. Qu'est-ce qui fait que l'une des visions l'emporte sur l'autre ?

— Peut-être que tout repose sur une variante qu'on ignore encore, répond Adrien. Comme la dernière fois. Ce peut être la manière dont on réagit à la vision. Par exemple, le fait que tu prennes ou non un pistolet laser, influencée par ce que je viens de te révéler... Même si c'est sans doute plus compliqué que ça, ajoute-t-il, dubitatif.

— Peut-être que la fille qui neutralise nos dons sera là, intervient Ginni. Rendant l'usage de ton pouvoir impossible. Alors tu auras recours à une arme.

Je hoche lentement la tête. C'est possible. Je suis partie du principe que le don de cette glitcher fonctionnait comme celui de notre informaticien brouilleur de mémoire, affectant tout le monde sans distinction ; auquel cas, jamais la Chancelière ne la garderait à proximité. Mais, si ça se trouve, la fille choisit ses cibles... D'un autre côté, sans mon pouvoir, comment m'approcher suffisamment de la Chancelière pour que l'une ou l'autre des visions se réalise ? Sans mon don, je ne vauds rien. À la seconde où je poserai le pied sur la base ennemie, les Régulateurs me feront la peau.

L'idée que mon sort repose sur une ridicule décision de rien du tout me révolte. Comment savoir, le moment venu, si je prends la bonne ? Le choix dépend-il seulement de moi ?

— Ginni, où est-elle à présent ? Tu as dit la nuit dernière qu'elle se trouvait dans un bâtiment, entourée de tous les prisonniers.

Mon amie ferme brièvement les paupières.

— Elle n'a pas bougé, Zoe... Et ton frère est avec elle, m'annonce-t-elle en rouvrant les yeux.

Ma gorge se serre, mais je n'en laisse rien paraître. En fait, je m'y attendais.

— Bon, nous interrompt Henk, maintenant que la petite fête est finie, je vais aller chercher des provisions. Nos réserves sont quasiment à sec, et nous allons devoir nous remplir l'estomac avant de décider de la suite des opérations. Je connais un centre de ravitaillement qui ne demande qu'à être vandalisé ! Qui m'accompagne ?

— Moi ! répond Rand.

Xona et Cole ainsi que quelques soldats se portent également volontaires. Max se réfugie dans un coin de la salle. Quant à moi, avant de pouvoir aider qui que ce soit, je vais avoir besoin de repos. Après une longue douche chaude, je me rallonge dans mon caisson en demandant cette fois à Ginni de ne surtout pas me réveiller.

Je dors d'une traite jusqu'au lendemain matin. À mon réveil, Cole dépose une immense palette de riz et de haricots au centre de la salle. Tout le monde se met en devoir de ranger les vivres. Je vais les aider. Pour la première fois depuis des jours, j'ai les jambes fermes et ne souffre quasiment plus de courbatures. C'est incroyable les prodiges qu'une bonne nuit de sommeil peut accomplir.

À présent que je suis reposée et que notre garde-manger est plein, nous allons pouvoir mettre de côté les questions de simple survie pour organiser notre prochaine opération. Je soulève un sac de farine et le place avec les autres sur le meuble de rangement.

— Comment ça s'est passé ? demande Ginni à Rand.

— Très bien. Henk est le prince des voleurs. Évidemment, je lui ai filé un petit coup de main. Ils n'auraient pas pu franchir le grillage d'enceinte sans mes talents.

City lève les yeux au ciel.

— Bien sûr que si, Rand. Les coupe-câbles, tu connais ?

— D'accord, mais avoue que je vous ai rendu un sacré service. J'ai quand même fait fondre les portes blindées de l'entrepôt.

— Et cramé la moitié de la marchandise en mettant le feu à une pile de palettes au fond du hangar, rétorque City sur un ton douxereux.

Rand hausse les épaules.

— Ça aura au moins eu le mérite de distraire les gardes pendant

qu'on fichait le camp, non ?

— Ça suffit, les enfants, s'exclame Henk. Où est le déjeuner ? Je meurs de faim !

Il se tapote le ventre d'un geste théâtral.

— J'ai fait du ragoût, répond Ginni en désignant une marmite qui frémit sur le réchaud.

Rand saisit une cuiller et la plonge dans le récipient. Il souffle dessus avant d'en aspirer goulûment le contenu, puis s'écarte de la marmite avec une grimace.

— Bof, c'est pas terrible. Mais ça nous remplira l'estomac.

— Regardez un peu ce qu'on a déniché au passage, fait Henk en brandissant un grand pot cylindrique. Du sel ! Saupoudrez-en votre nourriture, et même le pire des plats vous semblera passable !

— Hé ! se vexe Ginni.

Henk lui adresse un sourire en coin avant de prendre un bol pour y verser une généreuse portion de ragoût. Ceux qui comme moi sont restés au bunker laissent les autres se servir en premier. Je parcours la salle du regard à la recherche d'Adrien et le repère à la fin de la queue, absorbé par la lecture d'une tablette. Je détourne la tête dans un soupir. Soudain, je suis prise d'un doute affreux.

— Attendez une minute. Où est passé Max ?

On regarde d'un côté de la salle, puis de l'autre. Xona se rembrunit.

— Je ne le vois pas.

— Peut-être qu'il prend sa douche ? suggère Ginni.

Immobile, je scanne les visages un à un jusqu'à ce que je sois sûre qu'il ne se trouve pas parmi nous. Je me précipite dans la salle de douche. Elle est vide.

— Le petit salopard, dis-je en serrant les dents. (Je rejoins le reste du groupe.). Il a dû monter en douce dans le jet avec vous. Il se sera échappé à votre arrivée à l'entrepôt.

Henk lâche un chapelet d'injures dont je ne connais pas la moitié.

— Il sait où nous sommes. Rien ne l'empêche de retourner auprès de la Chancelière et de nous balancer...

Je secoue vivement la tête.

— Non, il ne fera pas ça. Il n'osera jamais s'approcher d'elle, de peur de retomber sous son influence. Surtout après avoir échoué lors de la dernière mission qu'elle lui a confiée. Non, il va sans doute s'introduire dans une métropole, usurper l'identité d'un Supérieur riche et se vautrer dans le luxe.

Un dénouement à la hauteur du personnage. Il m'écœure.

— Venez vite ! s'écrie une voix provenant d'un coin.

— Simin ? s'étonne Ginni. Que se passe-t-il ?

Je pivote sur moi-même. Un brun s'élance au milieu de la salle, les

traits déformés par l'inquiétude. Il dispose un petit ordinateur portable sur la table.

Le bourdonnement des conversations se calme aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'interroge Henk.

— Voilà un communiqué qui vient d'être diffusé sur le Lien, répond le dénommé Simin.

Il clique sur l'ordinateur et un cube de projection 3D se matérialise dans les airs. Certains s'écartent de la table pour ne pas interférer avec l'image.

Le visage impassible de la Chancelière s'affiche dans le cube. D'instinct, je tressaille et détourne la tête avant de me contraindre à regarder la vidéo. Elle remonte l'allée d'un vaste auditorium de Cité-Centrale. Une bannière défile au bas de l'écran : BRIGHT RÉCEMMENT NOMMÉE CHANCELIERE SUPRÊME.

Pas un mot sur ce qu'il est advenu de l'ancien Chancelier. On ignore s'il est décédé, destitué ou que sais-je encore. La Chancelière n'aura reculé devant rien pour prendre sa place. Elle atteint aujourd'hui son but ultime, le poste qu'elle brigait déjà lorsqu'elle n'était que Chancelière de la petite Académie d'une ville moyenne. Difficile d'imaginer qu'à peine une année s'est écoulée depuis cette époque-là. Usant de son don, elle s'est élevée jusqu'au rang de Vice-Chancelière de la Défense, avant de s'assurer le titre de chef suprême du deuxième plus grand Secteur au monde.

La caméra recule, offrant une vue d'ensemble de l'auditorium au centre duquel Bright prête serment, avant de zoomer sur la rangée d'officiels assis au fond de la scène. Leurs visages ne trahissent pas le moindre sentiment. En même temps, les Supérieurs prennent toujours soin de camoufler leurs émotions lorsqu'ils se savent filmés. Pas question de montrer aux sujets que l'absence de passion, cet idéal prôné et seriné par le Lien, n'est qu'une propagande destinée à les maintenir esclaves. Ou alors les officiels sont eux aussi sous l'influence de Bright.

Je contemple ces visages inexpressifs et me demande la tête qu'ils feraient s'ils savaient que Bright est une glitcher. Qu'elle s'est hissée jusqu'au sommet en les manipulant. De toute façon, si jamais ils avaient le moindre doute, elle userait de son don pour les amadouer.

Bright s'avance jusqu'à un podium installé au centre de la scène. Sa chevelure brune enduite de gel est nouée en un chignon strict. Elle porte la tunique noire réservée aux plus puissants. Son visage est insondable. Froid et calculateur. Deux traits inhérents au personnage.

— Sujets de la Communauté, votre nouveau Chancelier Suprême vous salue. Je me tiens aujourd'hui devant vous pour vous assurer de la prospérité continue de notre grande Communauté en dépit de la menace qui s'est insinuée en son sein comme de la mauvaise herbe. Le

nombre de sujets déviants n'a pas cessé d'augmenter ces dernières années. Quand nous vous avons demandé de nous aider à repérer ces anomalies en nous rapportant toute activité anormale, vous avez tous réagi admirablement.

» Nous ne tolérerons pas l'exhibition de passions destructrices, poursuit-elle. Ce sont ces accès de violence qui ont causé l'anéantissement de l'Ancien Monde. Les sujets déviants mentent, trompent et commettent des atrocités à l'égard des autres sujets. Si nous les laissons faire, le monde parfait et ordonné que nous avons créé replongerait dans le chaos et la destruction. (Elle incline la tête.) Mais aujourd'hui, je peux vous assurer que, durant mon mandat de Vice-Chancelière de la Défense, j'ai fait en sorte de contenir la situation et d'éradiquer le mal. Mission que je compte perpétuer désormais sous le titre de Chancelière Suprême.

» Des mois durant, nous nous sommes rassemblés afin de neutraliser les sujets infectés. Nos informaticiens ont travaillé d'arrache-pied afin de découvrir, dans la puce, la source du dysfonctionnement et comment y remédier. Et nous avons enfin la solution.

Elle se penche légèrement en avant.

— C'était très simple. Le problème repose dans la version adolescente de la puce A-V. En conséquence, nos programmeurs ont travaillé nuit et jour pendant des mois pour trouver un moyen d'implanter la version adulte de la puce chez les nouveau-nés sans risquer d'altérer le développement neuronal naturelle du sujet pendant sa croissance. Ils y sont parvenus. Ce progrès technologique annonce le début d'une nouvelle ère pour l'humanité, une ère où nous n'aurons plus à craindre les glitches de la puce et les comportements déviants qui en résultent. Enfin, nous allons pouvoir vivre en paix. Discipline d'abord, discipline toujours.

Sur ces mots, l'écran s'éteint. Je reste sans voix face à l'horreur de son discours. La version adulte de la puce, implantée dans le cerveau des enfants ? Autrement dit, aucun membre de la Communauté ne sera récupérable. Depuis le temps, nous avons digéré l'idée qu'il n'y a plus rien à faire pour les adultes. Mais nous avons toujours gardé espoir pour les moins de dix-huit ans. L'espoir qu'un jour, nous pourrions les libérer.

Si jamais la Chancelière parvient à ses fins, il ne restera plus personne à sauver ; elle achèvera d'asservir l'humanité. Je connaissais sa soif de pouvoir inextinguible, mais jusque-là, j'ai sous-estimé sa cruauté. Cette femme est un monstre. Le mal incarné.

— Voilà qui répond à la question, déclare City qui brise le silence en s'écartant de la table. On ne va pas essayer de libérer les autres maintenant qu'elle est Chancelière Suprême.

Je n'en crois pas mes oreilles. C'est la seule conclusion qu'elle ait pu tirer du communiqué ?

— Et les membres de la Communauté, tu en fais quoi ? Comment va-t-on leur venir en aide ? On ne peut pas laisser faire Bright !

City me regarde d'un air éberlué, à croire que j'ai perdu la tête.

— Et que crois-tu qu'on puisse faire, au juste ? Rien. Il est grand temps d'admettre qu'elle nous a battus à plate couture. Nous n'avons plus qu'à rester planqués.

Henk se raidit.

— Le communiqué ne change rien à la donne. On va récupérer les autres.

— Au contraire, ça change tout ! s'emporte City. D'après Ginni, ils sont tous emprisonnés dans le même bâtiment que la Chancelière. Avec sa promotion, elle doit bénéficier d'une armée de gardes. Ce sera carrément impossible de s'infiltrer dans sa base.

— Mais il faut au moins essayer, rétorque Juan, en frappant son assiette par terre.

Henk approuve.

— Je suis d'accord. Il s'agit de Jilia, insiste-t-il en nous dévisageant un à un. Elle n'hésiterait pas une seconde à se sacrifier pour l'un de vous, et vous le savez !

— Précisément, rebondit City. Elle n'hésiterait pas à *se sacrifier*. Vous pensez qu'elle aimerait que vous, moi, que n'importe lequel d'entre nous aille risquer sa vie pour la sortir de là ?

— Il ne s'agit pas simplement de Jilia, enchérit Juan. Pense à Molla et au bébé...

— Quand est-ce que tu vas cesser de faire le toutou ! Ce n'est même pas ton bébé. Molla est folle dingue du traître.

— City ! s'exclame Ginni en lui lançant un regard réprobateur. Ne dis pas ça. Juan s'est beaucoup occupé de Molla. C'était son amie.

— C'était mon amie aussi, rétorque City. Mais il faut apprendre à continuer sa route en abandonnant certaines personnes. C'est triste, mais c'est la vie. Dis-le-lui, Xona.

Je m'attends à ce que cette dernière remette les pendules à l'heure. À ma grande surprise, Xona baisse les yeux, arborant un air vaincu.

— City a raison, dit-elle avec calme. J'ai dû abandonner pas mal de gens au fil des ans. C'est comme ça quand on mène une vie de fugitif. Et si le Réseau a survécu aussi longtemps, c'est uniquement parce que ses membres ont su quand se replier et faire profil bas.

Ginni tombe des nues.

— Tu n'en penses rien ! Tyryn aussi est prisonnier. Ma parole, tu n'es donc pas attachée à ton frère ?

En l'espace de quelques minutes, tout notre bel esprit de camaraderie s'est envolé. Sous mes yeux, mes amis se tirent dans les pattes, s'affrontant sur un sujet que j'ai cru consensuel jusque-là. Dans

mon esprit, il était évident que nous irions secourir les autres. La question ne se posait même pas.

Et comment se fait-il que personne n'évoque la grande décision de la Chancelière concernant l'implant A-V ? Je m'apprête à aborder la question, mais me ravise. Je suppose que City n'a pas complètement tort. Nous avons d'autres problèmes plus urgents. Enfin bon. Il faut à tout prix stopper Bright.

Je repense à la vision qu'Adrien a eue hier. Ce nouvel élément est-il l'événement déclencheur ? Car je ne vais pas laisser faire la Chancelière. Je ne trouverai la paix qu'une fois notre ennemie morte et mon frère hors de danger. En songeant à Markan, mon cœur se serre dans ma poitrine. Lui a-t-elle déjà implanté la version définitive de la puce A-V ? Je pensais avoir encore quelques années devant moi pour le sauver... Peut-être que s'il possède un don de glitcher assez puissant, elle ne touchera pas à son cerveau ?

Entre-temps, la discussion s'est animée.

— Le Réseau a survécu parce que nous n'avons jamais abandonné les nôtres derrière nous, lance Henk en fusillant City du regard.

— C'est faux, le contredit-elle. Regardez ce qui est arrivé à Taylor en volant au secours d'Adrien. On essaie de sauver une seule personne, et plusieurs se font tuer à la place. Des tas d'agents ont trouvé la mort de cette manière. Et dans quel but ? Qui mènera la prochaine bataille si nous sommes tous morts ? Henk, tu as dit toi-même qu'on était les derniers survivants. C'est simple, l'ennemi a pris le dessus.

— Et alors ? dis-je. On va rester assis ici sans rien faire ?

— Ça s'appelle survivre, répond Xona en croisant les bras. C'est ce que le Réseau fait depuis des centaines d'années. Se planquer et survivre. (Je pense à la promesse qu'elle a faite à son frère tandis qu'elle poursuit.) On vole de quoi se nourrir et on bouge. Il doit bien rester des cellules ici et là.

— Je n'en ai trouvé aucune, intervient Simin.

— Pour le moment, précise City. Tu n'en as trouvé aucune pour le moment. C'est logique. Les agents qui s'en sont sortis ne vont sûrement pas le crier sur les toits. Comme l'exige le protocole, ils font les morts.

— D'accord, mais il y a un autre protocole qui consiste à envoyer des signaux pour faire savoir aux autres qu'on est en vie, rétorque Simin. J'ai lancé le signal pour le Réseau du Secteur Six et n'ai reçu aucune réponse.

— Alors on change de pays, suggère City. Si la Chancelière a anéanti toutes les unités du Secteur Six, il faut qu'on s'en aille, quitte à fuir à l'autre bout de la planète. Il existe d'autres groupes à travers le monde. On pourra les rejoindre. Simin, tu as tenté de contacter le Réseau dans d'autres Secteurs ?

— Pas encore.

— Vous voyez, répond City. C'est par là qu'il faut commencer.

— Non, s'insurge Henk en plaquant ses paumes sur la table. Vous n'êtes encore que des gamins. Vous ne savez pas...

— Ne nous prends pas de haut, s'emporte City. On sait tous quoi penser de toi. Tu es irresponsable et impulsif. Tu nous ferais tous tuer en un rien de temps si tu étais notre chef.

— Et à qui appartient ce bunker où nous sommes tous gentiment installés ? fait-il en désignant la salle. À qui est le jet garé dehors ?

— Zoe était Colonel, intervient Ginni. C'est la personne la plus gradée parmi nous. C'est elle qui devrait être aux commandes.

— Ah oui ? réplique City avec une pointe de sarcasme. Y a qu'à voir ce que ça a donné à la Fondation. Tu as déjà oublié le séisme qu'elle a causé et qui a conduit l'ennemi droit jusqu'à nous ?

Mes joues brûlent à la fois de colère et de honte – car dans le fond, elle a raison.

— Je propose qu'on vote pour savoir si on va chercher les autres. Pour ou contre, suggère Rand qui jusque-là s'était tu. C'est la seule manière juste de trancher.

— Très bien, convient Henk, exaspéré. Ceux favorables à une opération de sauvetage ?

À vue de nez, la moitié du groupe lève la main, moi incluse. Cole hésite. Son regard navigue de Xona à Henk. Il semble tiraillé entre les deux, mais finalement il garde la main baissée.

— Et ceux qui préfèrent ne rien tenter de stupide ? demande City qui lève le bras.

Adrien, Xona, Rand, Simin et Cole l'imitent ainsi que trois soldats. Ils nous battent d'une voix.

City lâche un petit cri de victoire.

— Voilà. Neuf contre huit. C'est décidé. Pas d'opération de sauvetage.

Henk se dresse d'un bond.

— C'est ridicule. Ce n'est pas une démocratie. Le jet m'appartient. J'irai seul s'il le faut.

— Tu n'as pas le droit de prendre notre seul moyen de transport ! s'insurge Xona. Nous serions bloqués ici. Ce serait nous condamner à mort. Comment veux-tu que nous allions nous ravitailler sans véhicule ?

— J'en ai par-dessus la tête de vous tous, s'exclame Henk, le visage cramoisi. C'est la vie de ceux qu'on aime qui est en jeu ! Or on doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour sauver ceux qu'on aime. Un point c'est tout. Au lieu de quoi, vous laissez la peur vous gouverner, vous transformer en putain de robots dénués de sentiments !

Cole tressaille. Voyant cela, Xona intervient.

— Ça suffit, Henk.

Fou de rage, celui-ci jette les bras en l'air et sort en trombe en

donnant un coup de poing dans l'encadrement de la porte.

Après son départ, un silence de mort s'abat sur la salle. Certains dévisagent le reste du groupe avec haine et rancœur. D'autres gardent les yeux rivés au sol. Peu à peu, on recommence à bouger. Ceux qui ont déjà mangé déposent leurs assiettes dans l'évier. Cole se met à faire la vaisselle tandis que certains regagnent leur couchette.

Je demeure seule, encore sous le choc de ce que je viens d'entendre. Lentement, je rejoins la file pour reprendre du ragoût, même si je n'ai pas très faim. La vidéo se rejoue en boucle dans ma tête : le visage satisfait de la Chancelière acceptant le poste de Chancelière Suprême. Remplaçant un système tyrannique par un autre, tout aussi pourri. Pire même. Je songe à ces enfants, ces nouveau-nés qu'elle a sans doute déjà inscrits sur la liste de mise à jour de la puce. Des enfants qui jamais ne riront ni ne joueront ni n'auront l'occasion d'expérimenter ces émotions merveilleuses que j'ai découvertes au cours des deux dernières années.

La Chancelière a toujours voulu le pouvoir et s'en est emparée. Petit à petit. Jusqu'à devenir le personnage le plus puissant du pays. Mais ça ne lui suffit pas. Ce qu'elle désire, c'est le pouvoir absolu. Les glitches continueront-ils de se développer si elle implante la puce adulte chez les jeunes sujets ? Ou bien fait-elle justement ça afin d'empêcher une future génération de glitches ? Et ce pour éviter d'avoir affaire à plus puissant qu'elle. Elle va condamner tous ces hommes à une vie de zombies afin de s'assurer le pouvoir suprême.

S'arrêtera-t-elle là ou bien a-t-elle prévu de s'approprier les autres Secteurs ? Les Résistants présents dans ces autres régions du monde tomberont-ils aussi vite que nous ? Si oui, la Chancelière régnera sur la planète entière. L'ampleur et la profondeur de sa cruauté me filent la chair de poule. Une douleur sourde me vrille la poitrine. Avant, l'optimisme inébranlable d'Adrien déteignait sur moi. Maintenant, plus le temps passe, moins j'ai d'espoir.

C'est à mon tour de me servir. Je reprends une louche de ragoût sans me donner la peine d'y ajouter du sel. La fadeur me va très bien en ce moment.

Et nous, misérable poignée de fugitifs, que nous reste-t-il ? Nous avons des pouvoirs mais sommes impuissants. Bright possède à la fois une armée et un gouvernement. L'argument de Xona me tourmente. Devrions-nous vraiment nous contenter de *survivre* ?

Adrien n'a-t-il pas suggéré la même chose quelques jours plus tôt, alors que nous étions dans la grotte ? Plus je songe à cette solution, moins je l'approuve. Et si mon problème, c'était que je ne sais pas vivre, vivre tout simplement ? J'ignore comment font les gens – les gens libres – pour vivre normalement. D'ailleurs, qu'est-ce que cela veut dire, « vivre normalement » ? La définition pour les sujets de la Communauté

n'est pas la même que celle des hommes d'autrefois. Pour moi, la normalité, c'est être auprès d'Adrien et me battre pour que nous ayons un avenir ensemble. J'ai toujours voulu libérer les sujets, mais en mon for intérieur, ma mission est autrement plus personnelle. Je me bats pour que les gens que j'aime puissent vivre libres.

Et maintenant ?

Ginni me fait signe de m'asseoir avec elle, mais je repousse son offre et me dirige vers mon caisson, dans un coin de la salle. Je m'assieds par terre, le dos contre la boîte, et avale quelques cuillerées de ragoût. Bien que le liquide me brûle le palais, j'y prête à peine attention.

Finalement, je pose mon assiette et reporte les yeux sur Adrien. De l'autre côté de la pièce, allongé sur sa couchette, il est toujours plongé dans la lecture de sa tablette. Il ne m'a pas adressé la parole de la journée. Je pose la main sur mon buste et me masse le cœur. Une douleur aiguë me transperce. J'ai l'impression qu'il est en train de se briser en mille morceaux. Parce que je l'aime, tel qu'il était avant et tel qu'il est maintenant. Je l'aime sans concession et jamais cela ne changera. Malheureusement, mon amour pour lui n'est que la moitié d'un tout. Car il ne m'aime pas en retour, et la plaie à vif dans mon cœur saignera à jamais.

Peu importe, me dis-je. Pour avoir passé quelques jours en tête à tête avec Adrien, je sais qu'il se rétablira. Voilà au moins une lueur d'espoir dans le sombre horizon de notre avenir. Adrien mènera une vie épanouie. Sans moi.

Je songe ensuite à nos amis. Leur vote m'a d'abord paru décisif. Mais la violente réaction de Henk m'a convaincue d'une chose : nous ne nous en tiendrons pas là.

City n'a pas mâché ses mots tout à l'heure. Mais elle n'a pas tort : je n'ai pas l'étoffe d'un chef. Après tout, j'ai mis tout le monde en danger. Si jamais je provoque un nouveau séisme, une fois mon pouvoir rechargé, je risque de mettre la Chancelière sur notre piste. Encore. Il est hors de question que je commette deux fois la même erreur. La fatigue m'a embrumé l'esprit ces deux dernières semaines. Mais à présent, j'y vois clair comme en plein jour. Ma présence ici est une menace pour tous. Il ne me reste qu'une chose à faire.

Ce sera mon dernier cadeau à ceux que j'aime.

Les quitter.

Le lendemain, après le déjeuner, je m'assieds sur la couchette de Henk tandis qu'il sirote une grande tasse de café.

— Il faut qu'on parle.

Ma voix le fait grimacer. Il porte la main à sa tempe.

— Ne parle pas si fort, petite. J'ai un mal de crâne épouvantable.

Je me penche vers lui, inquiète. Il ne s'est réveillé que peu avant midi. Et, boudant les gens, il s'est préparé un café dans son coin.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Henk n'a vraiment pas l'air dans son assiette. Ses yeux sont cerclés de noir et sa barbe touffue. Il fait plus négligé que d'ordinaire.

Il se frotte le visage.

— Rien qu'une bonne dose de caféine ne puisse guérir.

Puis, voyant que je ne le lâcherai pas tant qu'il ne m'aura pas tout dit, il pousse un long soupir et passe aux aveux :

— J'ai pris une cuite d'enfer cette nuit, après le vote. J'ai ma réserve personnelle de gin planquée dans le jet.

C'est donc là qu'il est allé se réfugier après avoir quitté la salle. Au petit déjeuner, certains ont raconté l'avoir entendu rentrer en titubant peu avant le lever du jour.

— Il ne faut pas que ça se reproduise, Henk. On a besoin de toi en pleine forme. L'esprit clair et alerte. Je voulais partir ce soir, mais vu ton état, je vais revoir mes projets.

— Partir pour aller où ?

Des têtes se tournent dans notre direction. Je lui fais signe de parler moins fort.

— Tant que je resterai dans les parages, personne ne sera en sécurité, dis-je à voix basse.

Il s'apprête à me contredire, mais je lui cloue le bec d'un regard.

— Je suppose que, dans un sens, tu n'as pas complètement tort.

— Il va falloir que tu me déposes quelque part, Henk. Et sache que je ferai mon possible pour libérer Jilia et les autres, précisé-je en posant la main sur son bras.

Il relève brusquement le nez, les yeux écarquillés.

— Tu ferais ça ?

Je hoche la tête.

— N'oublie pas que la Chancelière détient aussi mon frère, dis-je en parcourant la salle du regard. Mais n'en parle à personne. Je préfère partir en toute discrétion.

Les sourcils froncés, il me scrute un temps avant d'acquiescer.

— Le déjeuner est servi ! annonce Rand d'une voix tonitruante.

Henk tressaille à nouveau.

Je lui jette un dernier regard.

— On partira demain matin à l'aube. Le temps que tu récupères. De toute façon, un jour de repos supplémentaire ne me fera pas de mal.

Sur ces mots, je me lève et m'avance vers le coin cuisine. Vu qu'il n'y a rien d'autre à faire, les repas sont devenus les événements marquants de la journée, dont ils brisent la monotonie. Contrairement à hier, personne n'est d'humeur à rire ou plaisanter. Quelques-uns, comme moi, ont rejoint la cuisine pour prendre un sandwich. Je remarque que deux camps distincts se sont formés depuis la veille. Les gens se sont regroupés en fonction de leur vote. La moitié va s'installer à un bout de la pièce après avoir rempli son assiette, tandis que l'autre occupe le côté opposé.

Je pousse un long soupir, tentée de retourner m'étendre dans mon caisson pour fuir tous ces soucis.

Mais dormir n'est pas le remède à tout. La vie n'est pas une succession de moments agréables. En tout cas, ça ne sert à rien de faire l'autruche. On ne peut pas échapper aux problèmes. Pas plus en dormant qu'en se connectant au Lien. En outre, c'est mon dernier jour avec mes amis. Je ne vais pas le passer à roupiller dans mon coin.

Je me prépare un sandwich en un tournemain, glissant une barre protéinée ainsi que quelques rondelles de tomates entre deux tranches de pain tout juste sorti du four. Mon regard glisse d'un groupe à l'autre. Étant donné mon vote d'hier, j'imagine que ma place est auprès de Ginni et de Juan.

Je jette tout de même un coup d'œil de l'autre côté. Cole est entouré d'Adrien et de Xona. Cette dernière m'observe avec ses yeux d'aigle.

Mais Ginni me saute dessus.

— Viens t'asseoir avec nous, fait-elle d'une voix faussement enjouée.

Elle m'entraîne du côté de la cuisine, où l'autre groupe est réuni. Je surprends Juan en plein réquisitoire contre les autres.

— Ce sont des trouillards. Rien qu'à l'idée de risquer leur précieuse petite vie, ils font dans leur froc.

Je m'assieds en tailleur, dispose mon assiette sur mes cuisses et songe à ce que Xona m'a avoué dans l'avion. Je me demande si elle a

pris la peine d'expliquer ses raisons aux autres ou si, au contraire, elle préfère les garder pour elle. Je lui lance un regard. En tout cas, ce n'est pas à moi de vendre la mèche.

— À l'heure qu'il est, Molla est seule, sans doute terrifiée.

Juan écarte son sandwich à moitié entamé comme si cette image lui avait coupé l'appétit.

— Si elle est sous l'influence de la Chancelière, elle ne sera pas terrifiée, dis-je, dans l'espoir que mon argument le rassure un peu. Et peut-être que Bright ne les a pas séparés. D'après Ginni, ils sont tous dans le même bâtiment. Auquel cas tu peux compter sur Jilia pour prendre soin de Molla.

— Je n'arrive pas à croire que les autres refusent d'aller les sauver, s'indigne Juan.

— Moi non plus ! s'exclame Ginni. Surtout Xona. C'est son frère...

— Ne la juge pas si sévèrement, Ginni. C'est ton amie.

— Tu parles d'une amie ! Une amie qui n'hésiterait pas à m'abandonner pour sauver sa peau.

— Essaie de te mettre à sa place. Elle a passé sa vie à fuir. Et bien que ça me tue de l'admettre, elle a sûrement raison. Qu'est-ce qu'on gagnerait à attaquer la base de la Chancelière ? C'est la mort assurée. Dans le meilleur des cas la capture.

Ginni ne partage pas mon avis.

— Sauf si je m'assure qu'elle est absente au moment où on lancera l'assaut. Avec tous nos dons réunis, l'artillerie de Henk et *toi*, on a toutes les chances de notre côté.

— Mais si jamais ça tourne mal...

— Tu ne serais pas en train de changer de camp ? lance Ginni en plissant les yeux.

Je grignote un morceau de sandwich.

— Non. Je suis de ton côté. Mais je comprends aussi Xona. Nous trois, nous sommes devenues les meilleures amies du monde, exactement comme tu l'espérais quand on a commencé à partager la même chambre à la Fondation. (Je pose l'assiette par terre.) Ça me fait mal au cœur de vous voir vous entredéchirer.

Ginni marque un temps d'hésitation avant de répondre d'une voix ferme.

— Je serai ravie de redevenir son amie une fois qu'elle aura recouvré toute sa raison.

Je jette l'éponge. Tant pis. Je suppose que je ne vais pas pouvoir tout arranger avant mon départ. En revanche, rien ne m'empêche de faire mes adieux à Ginni, sans qu'elle s'en doute vraiment. Je me glisse près d'elle et la serre contre moi. Elle me prend à son tour dans ses bras, toujours si prompte à donner de l'affection, et si désireuse d'en recevoir.

— Je t'aime, Ginni, murmuré-je dans ses boucles.

Elle pouffe de rire.

— Moi aussi, Zoe, répond-elle en se mettant debout. Viens, on va voir s'il reste encore de quoi faire des sandwichs. J'ai une faim de loup !

Pendant les heures qui suivent, je fais discrètement le tour de ceux qui sont devenus comme ma famille en un an et demi. Je veille à ce que l'échange soit bref avec Xona, de peur qu'elle ne découvre ce que je manigance.

Finalement, il ne me reste plus qu'une personne à qui dire adieu.

Adrien.

Je m'approche de l'évier où il fait la vaisselle. Il a passé la journée à se porter volontaire pour toutes sortes de corvées. Plier le linge, récupérer le sol, faire la plonge... J'ignore s'il cherche à m'éviter ou s'il désire juste s'occuper. Dans un cas comme dans l'autre, je suis résolue à lui parler avant de partir. Ça n'aura sans doute aucune espèce d'importance à ses yeux, mais ce sera un souvenir que j'emporterai avec moi et chérirai. Peut-être est-ce égoïste. Bon, d'accord, *c'est* égoïste. Mais je m'en fiche.

Je m'arrête près de lui et l'observe en silence.

— Si tu as besoin de l'évier, dit-il sans lever le nez, j'aurai fini dans une minute.

— Non, ce n'est pas ça. Je suis venue te parler.

Il tourne la tête et me dévisage avec surprise. Il serre les mâchoires et finit de frotter la dernière assiette de la pile.

— Ce n'est pas vraiment le bon moment. J'ai promis aux autres de faire une autre lessive après ça.

Il pose l'assiette dans l'égouttoir et s'apprête à s'éloigner quand je le retiens par le poignet.

— Ça ne peut pas attendre. Je dois te parler maintenant.

Bien que je me sois juré de ne pas révéler mon plan à qui que ce soit, les mots jaillissent de mes lèvres.

— Écoute, à partir de demain, je te promets que tu seras débarrassé de moi. Tu n'auras plus jamais à me voir.

De toute façon, la nouvelle ne lui fera ni chaud ni froid. Ce n'est pas lui qui me retiendra.

Ses lèvres s'entrouvrent, mais aucun son n'en sort. Je l'entraîne dans le sas d'entrée. Confus, il se laisse faire. C'est le seul endroit où on puisse trouver un semblant d'intimité dans ce bunker plein à craquer.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Seule une petite lampe vacille au plafond, baignant l'entrée d'une faible lumière. Le bourdonnement des voix nous parvient de la salle voisine, mais j'ai l'impression d'être enfin au calme.

— J'ai demandé à Henk de m'emmener loin d'ici. Je ne veux pas risquer de causer une nouvelle catastrophe qui mènerait la Chancelière

jusqu'à ce repaire.

L'horreur se peint sur ses traits.

— Zoe, tu ne peux pas faire ça ! On ne s'est pas donné autant de mal pour te garder en vie dans la forêt pour que tu te fasses tuer maintenant...

— Tout va bien se passer.

Quelle idiote ! J'aurais mieux fait de me taire.

— J'emporte le caisson escamotable avec moi, donc je pourrai dormir. Et je trouverai une planque.

Pourvu que mon visage ne trahisse pas mon mensonge. J'ai une idée bien précise de ce que je ferai une fois que Henk m'aura lâchée dans la nature, mais hors de question d'en parler à Adrien étant donné l'état dans lequel le met la nouvelle.

Je baisse la tête.

— Écoute, je voulais juste te dire au revoir. Je suis désolée que tout ait si mal tourné. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas me résoudre à partir sans te dire une dernière fois que je t'aime.

Je finis par relever le nez, m'attendant à affronter son indifférence. Mais ce que je découvre à la place me stupéfie. De la colère. De la rage, même.

— Arrête de dire ça ! (Il me tourne le dos, le souffle saccadé.) Tu ne m'aimes pas. Tu l'aimes, lui. Combien de fois dois-je te le répéter ? Ce garçon n'existe plus !

— Adrien...

Je lui effleure l'épaule. Il s'écarte brutalement, à croire que je lui ai envoyé une décharge électrique.

Je laisse retomber mes mains et crispe les poings afin de me contrôler. C'est beaucoup plus dur que je ne m'y étais attendue.

— Adrien, je sais que tu n'es plus le même. J'ai appris à te redécouvrir. Et c'est toujours toi que j'aime.

Il pivote face à moi. Le regard embué de larmes, il cligne des yeux.

— Tu mens. Quand tu me regardes, c'est lui que tu vois.

Je pose une main tremblante sur sa figure, sachant que c'est peut-être la dernière fois que je le touche.

— Je te vois pour ce que tu es, susurré-je en plongeant mon regard dans le sien. Et je t'aime même si je sais que ce n'est pas réciproque.

— C'est impossible, murmure-t-il. N'est-ce pas ?

Sans me laisser le temps de répondre, il me pousse contre le mur et s'empare de mes lèvres. Je suis d'abord surprise ; puis je lui rends son baiser avec autant de ferveur. Les paumes à plat sur son torse, j'ignore si je veux le repousser ou l'attirer contre moi. Les questions se bousculent dans ma tête. Suis-je en train d'halluciner ? Est-ce juste chimique, son corps qui réagirait aux hormones sécrétées par le mien ? Pourrai-je supporter son indifférence si jamais ça ne signifie rien pour lui ?

Il engouffre les doigts dans ma chevelure et retient mon visage près du sien. Puis il frotte sa joue contre la mienne.

— Comment y croire ? Comment être sûr que c'est vraiment à moi que tu tiens ? À la personne que je suis devenu ? Pourtant, je t'aime, Zoe. Je t'aime depuis des mois.

Le temps s'arrête. Je me fige net.

Mon tressaillement ne lui a pas échappé. Il s'écarte de quelques centimètres et sonde mon regard de ses yeux gris étincelants.

— C'est ton visage que j'ai vu en premier quand je suis sorti du coaltar. Quand je me suis mis à *éprouver* à nouveau des émotions. C'est ta main qui tenait la mienne. Ta voix qui vibrait dans mes rêves, me murmurant des paroles rassurantes.

J'en demeure sans voix un long moment.

— Pourquoi ? finis-je par demander. Pourquoi m'avoir repoussée ? Nous aurions pu passer tous ces mois à profiter l'un de l'autre !

— Parce que tu n'avais que *lui* à la bouche. Tu me parlais sans cesse de vos souvenirs ensemble. C'était un supplice de te voir me regarder avec amour tout en sachant que cette adoration ne m'était pas destinée. Je redécouvrais peu à peu les émotions. Ma peine en était d'autant plus profonde.

Il secoue la tête. Je veux retirer ma main de son torse, mais il m'en empêche.

— C'était insupportable, Zoe. Du coup, j'ai préféré m'endurcir. Refouler les sentiments que tu m'inspirais. J'ai essayé de me convaincre que l'amour était absurde. Qu'il rendait faible, lâche-t-il d'une voix sépulcrale. Je me suis interdit de te toucher durant tes visites. Je me suis forcé à ne plus croiser ton regard. J'ai tout fait pour ne plus t'aimer. J'ai presque réussi à m'en persuader, d'ailleurs.

Les mots se bousculent dans sa bouche.

— Mais quand on s'est retrouvés tout seuls en pleine nature, que j'ai compris que tu risquais de succomber à l'une de tes crises, toute logique s'est envolée. Je n'ai plus eu qu'une idée en tête : te sauver, coûte que coûte. Et je n'ai pas questionné cette impulsion. C'est seulement plus tard que la vérité m'a frappé. (Il plante son regard dans le mien.) Alors, j'ai pris pleinement conscience de mes sentiments. Je t'aime, Zoe. Et je t'aimerai toujours, quel que soit l'être dans lequel je me réincarnerai. Et même si ce corps n'est plus qu'un tas d'os et de poussière.

Je t'aime. Ces trois petits mots me donnent des papillons dans le ventre. C'est comme si un oiseau longtemps endormi s'était soudain réveillé et tentait de s'envoler. Je n'ose pas le croire.

Ses yeux gris argenté brillent à la faible lumière du sas.

— Cette nuit-là, dans la grotte, j'ai cédé à mes émotions. Je ne songeais plus qu'à sentir ton corps contre le mien. Tout le reste a

disparu. Mais quand le soleil s'est levé, je suis brutalement retombé sur terre. Me détacher de toi, ce fut comme arracher mon cœur de ma poitrine avec mes propres mains. Toutefois, je savais que je ne supporterais pas de vivre dans l'illusion, de voir tes yeux emplis d'amour se poser sur moi tout en imaginant que je suis quelqu'un d'autre. Tant pis si ça voulait dire qu'on ne serait pas ensemble. C'était trop dur.

Son visage s'assombrit. Il baisse la tête.

— Parce que je ne pensais pas que tu pourrais m'aimer en retour. Moi qui suis comme... une *épave*. Celui que j'étais avant, je ne lui arrive pas à la cheville.

Je dégage ma main de la sienne pour lui prendre le menton. Alors, je le force à me regarder droit dans les yeux.

— Je t'interdis de penser ça, dis-je d'une voix emplie de tristesse. Tu es différent aujourd'hui, c'est vrai. Mais tu n'es en rien inférieur. Lorsque je te rendais visite, je me fichais que tu ne sois pas exactement le même – comment aurais-tu pu l'être après tout ce que tu as enduré ? Non, je voulais juste que tu me regardes à nouveau comme avant, comme si tu tenais à moi, dis-je d'une voix étranglée. Depuis que je glitche, j'ai aimé des gens qui ne peuvent pas me rendre mon amour – mon frère et mes parents, notamment. Mais ce qui m'a fait le plus de mal, c'est quand à ton tour tu as cessé de m'aimer. Car je connaissais déjà la sensation. Celle d'être aimée de toi.

Il me scrute d'un air méfiant.

— Je ne sais toujours pas si je peux te croire.

En un battement de cils, je me suis hissée sur la pointe des pieds et emparée de sa bouche, coupant court à la discussion. Il me rend mon baiser. Timidement d'abord. Peu à peu, ses bras s'enroulent autour de ma taille et il me soulève vers lui. Ma poitrine s'écrase contre son torse et nos cœurs tambourinent follement l'un contre l'autre. Les yeux fermés, je m'abandonne à lui, oubliant de reprendre mon souffle. Jusqu'à ce que nos têtes se cognent contre le plafond.

Adrien s'écarte en riant. Rouvrant les paupières, je m'aperçois que nous sommes en lévitation. Mon pouvoir s'est déclenché sans que j'en aie conscience. Nous flottons à quelques millimètres du plafond. Au lieu de nous redéposer à terre, je l'enlace par le cou et le serre fort, si fort que je pourrais presque lui fêler une côte. Mais loin de s'en plaindre, il m'étreint avec la même ardeur.

— Dis-le, lui susurré-je à l'oreille.

Pas besoin de lui préciser ma pensée. Il éloigne son visage et vrille son regard dans le mien.

— Je t'aime.

À cet instant, plus rien n'a d'importance. Notre avenir incertain, les raisons pour lesquelles je dois partir... pourtant toujours aussi valables en dépit de son aveu. Non, rien de tout cela ne compte car

toutes mes pensées sont éclipsées par le bonheur infini de savoir qu'Adrien m'aime.

Jamais je ne me suis sentie aussi heureuse et épanouie.

Soudain, une série d'explosions secouent le bunker.

Nous retombons brutalement par terre. Adrien semble aussi désorienté que moi. Il m'entraîne sans attendre dans la salle principale, où règne la confusion. Tout le monde s'agite dans une cacophonie de cris.

— Elle a recommencé ! hurle City en me désignant. Il faut qu'on se débarrasse d'elle, autrement elle va causer notre perte !

J'examine mes mains puis le reste de mon corps. Bizarre, je n'ai pas senti mon pouvoir se déchaîner.

— Je ne pense pas que..., bredouillé-je avant que l'informaticien ne me coupe la parole.

— Zoe n'a rien à se reprocher, dit-il, les yeux rivés sur son ordinateur. C'est le jet de Henk qui vient d'être bombardé.

Ce dernier s'avance pour mieux voir. L'informaticien oriente l'appareil de manière qu'on puisse tous regarder.

— C'est la vidéo filmée par la caméra extérieure, précise-t-il.

Un feu illumine l'écran. Si vif qu'on arrive à peine à distinguer les restes incandescents du jet. Deux autres engins se sont posés à côté et, sous nos regards pétrifiés, un flot de Régulateurs en jaillit.

— Bon sang, murmure Henk, incrédule.

— Tout le monde prend un sac, s'écrie Xona. Il faut qu'on se tire d'ici.

— Par où ? s'affole City. Il n'y a qu'une seule issue : la trappe ! Et c'est justement là que se trouvent les Régulateurs.

— Je me trompe ou il y a une équipe de glitches qui déchirent dans cette salle ? s'exclame Xona. Régulateurs ou pas, on se fraie un passage !

— On n'a qu'à prendre l'un des deux appareils ennemis, suggère Cole. Avec l'aide de l'informaticien, je peux sûrement le piloter. À condition qu'on arrive à s'en emparer.

Je hoche la tête et m'élance vers l'échelle en projetant mon esprit au-delà de la trappe. Xona a raison. Il faut neutraliser les Régulateurs. Autrement, nous y passerons tous.

Adrien m'emboîte le pas, suivi de quelques autres.

Je ferme les yeux.

— Ils sont douze.

Les silhouettes imposantes des Régulateurs sautent à terre, armes en main. Ils se mettent à fouiller les environs.

— Je ne pense pas qu'ils sachent où se situe l'entrée, ajouté-je.

— Ils ne se doutent pas non plus qu'ils ont affaire à toi, fait remarquer Xona qui arrive derrière moi, un sac de munitions à l'épaule. Autrement, ils auraient envoyé une armée. À mon avis, ils ne font qu'appliquer le protocole habituel, en cas de détection d'activité anormale par les caméras satellites.

— Qu'est-ce qu'ils auraient pu détecter ? On était tous terrés dans le bunker.

— Pas tous, non, rectifie City. Notre cher Henk est sorti cette nuit, dit-elle en le foudroyant du regard. Tu as au moins pensé à mettre ton harnais de refroidissement en allant prendre l'air ?

Henk entrouvre la bouche, cherche ses mots. Son visage vire au gris.

— Je ne m'en souviens pas.

— De toute façon, je ne vois pas pourquoi ils scanneraiient la région, dis-je. On est en plein désert.

— Ce ne sont pas des hommes qui gèrent ça. C'est un détecteur de mouvements, explique l'informaticien. Une caméra satellite qui enregistre les signaux. Elle transmet un compte rendu quotidien au poste de garde le plus proche qui, à son tour, dépêche deux patrouilles sur le terrain pour une inspection en bonne et due forme.

City lâche un juron avant d'aller chercher un deuxième sac de munitions.

— Tu penses pouvoir les neutraliser ? me chuchote Xona.

J'acquiesce en silence. Mon pouvoir s'étend jusqu'à la Surface comme des doigts invisibles. Je m'insinue dans le corps des Régulateurs et compte les vertèbres cervicales jusqu'à la C2, l'axis, que je brise d'un coup sec, ce qui a le mérite de les paralyser sans les tuer – à condition qu'on procède à une opération de restructuration cérébrale dans les vingt-quatre heures qui suivent.

En les sentant s'écrouler par terre, mon estomac se soulève. Il m'est déjà arrivé de tuer des Régulateurs par accident en procédant de la sorte. Or ce sont des hommes, malgré leurs ajouts métalliques. Une leçon que j'ai apprise au contact de Cole. Mais il y va de la vie de mes amis. Je ne vais pas faire de sensiblerie. Je leur laisse une chance de s'en sortir, c'est déjà ça.

— C'est fait.

City se rue sur l'échelle en me bousculant, suivie de Rand et de Henk. Je pousse Adrien vers la sortie.

— Vas-y, grimpe.

Il secoue la tête.

— Après toi.

— Je serai juste derrière toi. Et je me concentrerai mieux si je te sais hors de danger.

Il s'exécute à contrecœur, gravissant à son tour l'échelle.

Je retourne dans la salle.

— Ginni, ramène-toi, crie Xona.

— Il faut prendre le lit de Zoe, réplique celle-ci qui tente de replier le caisson.

Deux soldats sont en train de rassembler du matériel. Cole s'empare de deux sacs et se dirige vers l'échelle.

Dans la salle, Ginni se débat avec le caisson escamotable.

— Normalement, c'est automatique, dis-je en glissant la main sur le couvercle.

Je finis par trouver le bouton. Les parois de la boîte se rabattent aussitôt d'elles-mêmes. En deux clics, le lit n'est plus qu'un rectangle compact de la taille de mon buste. Je le soulève et le passe à Ginni.

— Prends ça et file ! Xona, qu'est-ce qu'il nous faut d'autre ?

— Mon poste informatique, répond l'informaticien en désignant un ensemble de machines encombrantes raccordées entre elles par des câbles.

— De quoi as-tu *absolument* besoin ?

Il me fixe en dressant les sourcils, comme si c'était l'évidence même.

— De tout.

J'ignore s'il dit la vérité, mais vu qu'il est le seul à savoir comment contacter les autres Secteurs, je prends le parti de le croire. Mon pouvoir se déploie tout autour de l'équipement et le soulève. Je me précipite vers le sas d'entrée.

— Attention ! s'exclame l'informaticien. C'est très fragile. Tu ne peux pas...

Xona l'attrape par le col et le pousse devant elle.

— Toi, tu la fermes et tu grimpes à l'échelle !

Il presse deux micro-ordinateurs contre son torse et gravit maladroitement les barreaux. J'expédie le reste de son équipement à sa suite.

— Vas-y, Ginni ! Je m'occupe du lit, ne t'en encombre pas.

Xona, Ginni et moi sommes les trois dernières.

— Magnez-vous, crie Xona. Les Régulateurs ont peut-être eu le temps d'envoyer une alerte avant que Zoe ne les neutralise. Si c'est le cas, on peut s'attendre à voir débarquer du renfort.

Ginni se hisse jusqu'en haut et disparaît. Mettant mon pouvoir à contribution, je fais remonter le lit vers la Surface derrière elle. Le rectangle passe tout juste par la trappe circulaire. Au même instant, une

explosion retentit à l'extérieur et une lumière rouge inonde le bunker.

Le sol s'ébranle. D'énormes plaques de béton se détachent du plafond, accompagnées d'une pluie de terre rouge. Le passage est en train de s'écrouler. Je projette mon pouvoir jusqu'à la trappe pour amortir les éboulis.

Ce sont sans doute les renforts qui sont arrivés. J'étais tellement occupée par ce qui se passait en bas que je n'ai pas pensé à surveiller la Surface.

— Xona, attrape ma main !

Je flotte jusqu'à l'ouverture, repoussant les gravats au fil de notre remontée.

Dehors, un tourbillon de poussière rouge nous enveloppe. Xona tousote et je lui couvre le visage. Il fait encore jour, mais le nuage de sable me bloque la vue. Je devine tout juste la spirale électrique qui s'échappe des doigts de City. Près d'elle, Rand tend les paumes. Je ne vois pas exactement ce qu'ils font, mais une chose est sûre : les rafales de faisceaux laser ont cessé.

Le reste du groupe s'est tapi dans les rochers. Un corps gît par terre, mais je n'arrive pas à distinguer son visage.

La main en visière, je scrute le ciel. Un appareil plane quasiment au-dessus de nous, une sorte de triangle muni de trois modules de propulsion. Rien à voir avec les modèles antigravité conçus par Henk. Cet engin rugit tel un monstre fabuleux.

City tisse une toile électrique autour de l'appareil, comme le ferait une araignée. Lorsque le nuage de poussière retombe, je vois qu'une partie de l'avion est en fusion. C'est l'œuvre de Rand. Une énorme plaque se détache de la coque pour atterrir violemment juste sous notre nez. Je fais un bond en arrière.

City hurle quelque chose à Rand. Ses paroles sont couvertes par le rugissement du moteur. J'étends mon pouvoir jusqu'à eux pour leur prêter main-forte. Soudain, l'ombre de l'appareil s'élargit et nous avale. Je lève la tête et m'aperçois qu'il est en train de chuter. Il s'écrase par terre, provoquant une onde pareille à un séisme.

Ébranlé par la secousse, tout le monde tombe par terre.

— Zoe ! m'appelle Xona.

Je lui ai lâché la main quelques minutes plus tôt.

— Je suis là.

— N'oublie pas qu'il y a des Régulateurs à l'intérieur de l'appareil, me fait-elle.

Tout se déroule si vite. À peine règle-t-on un problème qu'un autre surgit.

Je projette mon esprit vers l'avant. Je perçois la présence de six Régulateurs dans cet avion, dont la moitié gisant sur le plancher suite au crash. Deux d'entre eux commencent déjà à remuer. Je m'empresse

de compter leurs vertèbres et de rompre leur axis.

— C'est bon ! Cole, grimpe dedans avec l'informaticien et essaie de le faire démarrer. Rand, occupe-toi de faire fondre ce qui reste de l'autre avion et du jet de Henk. Avec un peu de chance, les autorités qui viendront inspecter la scène penseront que les deux piles d'acier fondu correspondent à leurs deux avions. Ils croiront qu'on s'est échappés à bord du jet, ce qui les mettra sur une fausse piste. Ça nous fera gagner un peu de temps.

Rand se frotte les mains avec un sourire.

— Avec plaisir.

— Quant aux autres, crié-je à la cantonade, rassemblez-vous. On va monter dans l'avion ennemi. J'ignore si toutes nos provisions vont tenir. Prenez autant de sacs que possible.

Chaque appareil est conçu pour accueillir six Régulateurs. Or nous allons devoir y tenir à dix-sept. Certes, un Reg équivaut à deux personnes de taille normale, mais on va tout de même être à l'étroit.

— Xona ! Aide les autres à embarquer en veillant à ne prendre que les provisions nécessaires.

— Attendez, nous arrête l'informaticien. Où est passée Ginni ?

Cette question me coupe le souffle. Pendant que j'aboyais des ordres ici et là, le reste m'est sorti de la tête. Il a raison. Où est Ginni ? Je me repasse mentalement la séquence des événements : lorsque l'explosion a retenti, entraînant l'affaissement du bunker, Ginni venait à peine de sortir du tunnel. Elle devait se tenir à proximité de l'impact quant ça a pété.

Non ! Je m'élance vers le corps étendu par terre.

C'est Ginni.

Sa jambe gauche est... sectionnée juste en dessous du genou. Du sang jaillit de la plaie. Son tibia apparaît à l'endroit où son mollet a été tranché, quelques centimètres à peine sous le genou. Sans perdre un instant, l'informaticien plaque les mains sur la blessure pour tenter de contenir le saignement. Et s'il ne faisait qu'empirer les choses ?

Je panique.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Henk nous écarte tous les deux du corps de notre amie.

— Il faut faire un garrot pour stopper l'hémorragie.

— Oh, Ginni ! m'écric-je en m'agenouillant auprès d'elle pour lui prendre la main.

Mon sang-froid s'envole d'un seul coup. Entre-temps, Henk a défait sa ceinture et l'a nouée autour de la cuisse de Ginni.

— Simin ? appelle-t-elle d'une voix hystérique. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Je suis là, répond-il. Ne t'inquiète pas. Tu vas t'en sortir.

— J'ai mal, gémit-elle en jetant des coups d'œil furtifs alentour, les

yeux grands ouverts, comme si elle avait perdu tout repère. J'ai tellement mal.

— On va s'occuper de toi, ne t'en fais pas, dis-je d'une voix que je voudrais rassurante.

En vérité, je suis complètement désespérée. À chaque seconde qui passe, le danger se rapproche. Je garde la tête baissée car je sais désormais que la caméra satellite va enregistrer tout cet échange. Il ne faut pas que Bright reconnaisse plus tard mon visage sur la vidéo.

Mon pouvoir se déploie dans le ciel. Je scanne les environs à la recherche d'appareils ennemis. Pour le moment, rien à signaler. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas en route. Je reporte les yeux sur Ginni et tâche de camoufler mon trouble.

— Je vais la transporter dans l'avion. Simin, dis-je en reprenant le nom que Ginni a prononcé plus tôt, si tu tiens vraiment à te rendre utile, trouve un moyen de faire décoller cet appareil.

Pâle comme un linge, il opine du chef.

— Dépêche-toi ! Il n'y a pas une minute à perdre.

Je lui emboîte le pas, soulevant Ginni avec délicatesse à l'aide de mon pouvoir. Mais, malgré mes efforts, elle pousse un hurlement de douleur. Je la déplace à travers les airs aussi vite que possible avant de la déposer sur le plancher métallique de l'avion. La cabine est encore plus réduite que je ne le craignais. À l'arrière, pas de sièges. Rien que des sangles retenues aux parois pour que les Régulateurs s'attachent durant le vol. Dans le cockpit, Cole et l'informaticien sont en plein travail. Je me débarrasse des corps inanimés des Régulateurs pour permettre au reste du groupe d'embarquer.

— Où est le kit médical ? dis-je en fouillant avec frénésie dans les sacs que nous avons emportés. Il nous faut du gel cicatrisant et des antalgiques. Elle souffrira moins si elle dort.

Xona brandit une boîte carrée.

— Voilà !

Elle l'ouvre et prépare une seringue de morphine. Mais Adrien s'interpose.

— Attends une seconde. Ginni, la Chancelière se trouve-t-elle toujours au même endroit qu'hier ?

— Arrête, Adrien, protesté-je. Elle souffre. On se souciera de ça le moment venu...

— Non ! Ce sera trop tard.

— Oui, lâche Ginni d'une voix très affaiblie. Elle est toujours au même endroit.

— Zoe, va voir ce qui se passe dans le cockpit, fait Xona. On devrait déjà avoir décollé. Vas-y. On s'occupe de Ginni.

En un clin d'œil, j'ai rejoint l'avant de l'avion, où Cole et l'informaticien sont en pleine dispute.

— Je te dis qu'il faut d'abord désactiver le traceur, argumente Cole. Sinon, on aura beau partir à l'autre bout du pays, ils remonteront le signal.

— Ma parole, tu es dur de la feuille ? éclate Simin. On ne peut pas désactiver le traceur ! Il est relié au processeur central. Si jamais on le grille, on grille l'avion. Autrement dit, pas de décollage. Tu piges ? On restera bloqués au sol comme une pierre. Et il faut qu'on sorte Ginni d'ici au plus vite...

Je coupe court au dilemme.

— Neutralisez le traceur. On n'a plus le temps de délibérer.

Simin est fou de rage.

— Tu as entendu ce que je viens de dire...

— Fais-le ! Je sais comment nous faire décoller.

La mort dans l'âme, Simin pianote un code sur l'écran de bord.

— Je n'arrive pas à franchir le pare-feu pour insérer un virus dans le système. Il faudrait une surcharge d'énergie. Or je ne possède pas le matériel nécessaire à bord.

Je sais auprès de qui nous fournir...

— City ! On a besoin de toi.

Elle nous rejoint immédiatement.

— Qu'est-ce qu'on attend pour décoller ? D'autres patrouilles risquent d'arriver d'une minute à l'autre !

— Je veux que tu grilles le circuit. Tu penses pouvoir faire ça ?

Sourire aux lèvres, elle place les mains sur le tableau de bord. Une lueur bleue se forme sous ses paumes. Quelques secondes plus tard, une série de crépitements retentit et une odeur âcre s'élève des commandes.

— Ta-dam ! chantonne-t-elle.

— Génial ! ironise l'informaticien, hors de lui. On est officiellement fichus ! Comment va-t-on sauver Ginni maintenant ?

— Ça y est ! nous annonce Rand en grimant à bord. J'ai fait fondre les deux appareils. Un vrai méli-mélo d'acier. Impossible de distinguer le nôtre du leur.

— Bien joué, Rand, lui dis-je par-dessus mon épaule. Vérifie que tout le monde est bien attaché.

Simin se lève pour se rendre au chevet de Ginni. J'en profite pour prendre sa place. Cramponnée aux accoudoirs, je me concentre. Jamais je n'ai déplacé un objet de cette envergure. En théorie, ça ne devrait pas être un problème... mais en pratique ?

Mon pouvoir crépite sous mes doigts. Je revois la manière dont City a tissé une toile autour de l'appareil ennemi un peu plus tôt. Et je l'imites, mais au lieu de répandre de l'électricité, c'est de l'énergie que je déploie autour du fuselage. Le cube de projection se matérialise dans ma tête. À l'intérieur apparaît l'avion tout entier ainsi que ses dix-sept passagers pressés les uns contre les autres. Je m'imprègne de cette

sensation, de l'odeur de fumée qui émane du tableau de bord, de la texture de l'accoudoir sous mes doigts. La porte arrière se ferme. Tout le monde a embarqué.

— Élève-toi !

Les gens derrière moi lâchent des cris de stupeur. Je les ignore. Concentrée, je fais décoller l'engin triangulaire du sol pour qu'il monte vers le ciel. Comme je l'ai fait quand ce n'était qu'Adrien et moi, je prends repère sur la terre ferme en dessous.

Mais déplacer deux corps dans l'espace et piloter un avion sont deux choses distinctes. Les lois de la physique ne s'appliquent pas de la même façon. Par exemple, la résistance au vent est différente. Il s'enveloppe autour des ailes de manière très inattendue, provoquant des turbulences qui nous brinquebalent de droite et de gauche. Mes passagers hurlent derrière moi. Je me mordille la lèvre et stabilise l'appareil.

J'essaie de m'adapter aux mouvements du vent. Mais, alors que je pense avoir compris, une rafale ascendante nous ballotte brusquement.

Au bout de quelques minutes, je maîtrise les bases, du moins assez pour maintenir l'avion relativement droit.

Henk me rejoint bientôt. Il pose les mains sur mon dossier et se penche en avant pour regarder à travers le pare-brise.

— Rassure-moi, Henk. Tu as caché un autre appareil quelque part dans les environs ?

— Évidemment... Petite, tu m'épates. Tu as réussi à faire voler un oiseau mort !

— Il faut que tu me diriges vers cet autre appareil. Les autorités ne vont pas mettre longtemps à assembler les pièces du puzzle. Les carcasses fondues vont les lancer sur une mauvaise piste dans un premier temps. Avec de la chance, ils penseront qu'on est partis à pied. Mais tôt ou tard, j'en suis sûre, ils finiront par se reporter aux images satellites et verront cet avion décoller. Ils sont peut-être déjà sur nos traces.

Henk acquiesce en silence. Il consulte la carte que l'informaticien a projetée au-dessus du tableau de bord. Notre altitude et notre position s'y affichent.

— Bien. Déporte-toi sur la gauche. Ensuite, tu continueras tout droit pendant environ cent cinquante kilomètres.

Je tourne légèrement l'avion et me heurte à un courant d'air ascendant. L'appareil est secoué un long moment avant que je n'arrive à le stabiliser.

— Trop à gauche, dit Henk. Ajuste un chouïa à droite.

Je m'exécute avec plus de grâce, cette fois. Puis je me concentre sur la vitesse. À l'arrière, les cris de terreur finissent par se calmer. Pourvu que Ginni ne soit pas trop secouée. Je n'ose pas tourner la tête

afin de m'en assurer. Des perles de sueur se forment déjà sur mon front. Je ne veux pas disperser davantage mon attention.

Henk continue à m'aiguiller. Dix minutes plus tard, je sens le paysage se modifier dans mon esprit. La plaine laisse soudain place à un étrange relief. Je rouvre les yeux car j'ai du mal à comprendre la topographie qui s'affiche dans ma tête.

— On va se poser dans une ville ?

— Regarde mieux, réplique Henk. Les lieux sont désertés depuis plusieurs centaines d'années.

À mesure qu'on se rapproche, les contours de la cité se précisent et je finis par comprendre ce qu'il insinue. Les immeubles pointant vers le ciel sont en ruine. La ville entière semble avoir succombé à un incendie géant. Les rues sont couvertes de décombres et les rares bâtiments encore debout paraissent sur le point de s'écrouler.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

— Une destination prisée par les touristes du temps de l'Ancien Monde. L'une des rares villes à avoir vraiment été touchée par une bombe nucléaire le jour J. Et comme elle se trouve en plein désert, elle n'a jamais été reconstruite. Elle s'est peu à peu délabrée avec le temps. Tant mieux, c'est une planque idéale. Regarde, fait-il en désignant une zone épargnée par les gravats. Amorçe ta descente et pose-toi sur ce bout de terrain, là. Tu vois ?

Je lui fais signe que oui avant de fermer les paupières pour me concentrer sur mon objectif. J'ai davantage besoin de mon esprit que de mes yeux.

— Je le perçois, dis-je, tâchant de freiner en douceur.

Malgré mes efforts, des cris s'élèvent à nouveau parmi les passagers. Je les ignore et nous pose dans les hautes herbes qui ont envahi le béton.

— On se reposera plus tard, annonce Henk. Il faut rejoindre l'autre aéronef dare-dare ou bien on est cuits. Il n'est pas plus grand que celui-ci mais, au moins, il est pourvu d'un dispositif de camouflage. On sera invisibles dès qu'on aura décollé, déclare-t-il en jetant un coup d'œil vers le ciel. Franchement, ça m'étonne qu'on n'ait encore vu personne.

À peine a-t-il dit cela que je les sens arriver.

— Deux avions se dirigent vers nous.

— S'ils nous ajustent, on est morts ! s'écrie Henk.

Pas si je les élimine avant.

Mon esprit repère les deux avions et les enserre. Je m'insinue dans le corp de chaque Régulateur, écoute les battements de son cœur pendant quelques instants. *Couic !* D'un coup sec, je le débranche, comme on déconnecte une machine. Les deux avions s'écrasent au sol à pleine vitesse. L'explosion ébranle la terre sous nos pieds.

Xona ouvre la porte arrière de l'avion. L'air est chaud, chargé de cendres du crash. Rand et Xona se chargent de Ginni. Henk descend après eux et s'éloigne à grands pas en nous faisant signe de le suivre. Simin trotte sans lâcher la main de Ginni tandis que je sonde le ciel à la recherche d'éventuelles patrouilles supplémentaires. Par chance, je ne perçois rien. Pour l'instant.

Nous dévalons une rue flanquée d'immeubles branlants. Le soleil de fin d'après-midi projette de longues ombres qui couvrent les allées. Nous avançons prudemment pour ne pas trébucher sur les morceaux de béton en travers de la voie.

— C'est encore loin ? s'impatiente Cole. La prochaine fois, ce n'est pas une patrouille de reconnaissance qu'ils vont envoyer mais un escadron.

— D'ici là, on aura filé depuis belle lurette, rétorque Henk.

Sur ces mots, il va enfoncer d'un coup d'épaule une vieille porte rouillée.

— Tu es sûr qu'on peut entrer ? s'inquiète City. C'est pas trop risqué ?

Sans répondre, Henk s'engouffre dans l'immeuble. Je m'arrête pour laisser passer ceux qui transportent Ginni.

À l'intérieur, toutes les fenêtres ont disparu. Les débris de verre tapissent le sol de ce qui fut jadis un vaste hall d'entrée. Henk traverse le vestibule pour nous conduire à une cage d'escalier. Les murs sont recouverts d'une épaisse couche de suie et de poussière.

— Je m'occupe de Ginni, dis-je.

Mon pouvoir soulève son petit corps pour que nous montions plus rapidement. Nous grimpons les marches quatre à quatre. Parvenus au quatrième étage, Cole et Henk enfoncent une nouvelle porte.

Devant nous, l'aéronef. Un avion flambant neuf, perché sur deux dalles de béton. À cet étage, le sol semble plutôt solide, bien que le reste de la salle se réduise à la structure métallique sous-jacente. Les murs sont totalement pulvérisés ; ils s'ouvrent directement sur le ciel.

Nous nous élançons vers l'appareil lorsque l'édifice se met à geindre.

— Putain, Henk ! s'écrie City. Tu es sûr que l'immeuble ne risque pas de s'effondrer ?

— Non, je n'en suis pas sûr, répond-il avec un sourire en coin. C'est ce qui en fait une si bonne planque pour mon bébé. Je vous conseille de vous déplacer à pas de velours. Ce foutu bâtiment est à deux doigts de nous tomber dessus.

— Ne l'écoutez pas, dis-je. On reste concentrés. Henk, débloque la porte arrière.

Un grincement sinistre se fait entendre au-dessus de nous. Rand lâche un petit cri perçant. Si notre situation n'était pas si précaire, City

prendrait un malin plaisir à se moquer de lui. Soudain, l'étage entier commence à trembler, et les poutres de métal à vaciller.

— On se dépêche d'embarquer ! dis-je sans perdre un instant.

Que Henk ait pu entreposer l'avion ici relève du miracle. Je me demande si le plancher est vraiment solide. Peut-être que l'explosion des deux appareils ennemis, non loin de là, a ébranlé le bâtiment.

Si nous pouvions juste décamper avant d'être ensevelis vivants...

Henk s'installe aux commandes et Adrien le rejoint. Ce sont de loin les pilotes les plus aguerris d'entre nous. Pendant qu'ils préparent l'avion, j'aide le reste de l'équipe à grimper à bord avant de me laisser choir avec soulagement sur un siège en métal. Mon attention s'oriente désormais dans trois directions : je gère à la fois mes mastocytes, l'immeuble autour de nous, et le ciel au cas où d'autres appareils viendraient nous attaquer. Je ferme les yeux et me concentre à fond.

Xona s'assied près de moi et boucle sa ceinture. J'observe Ginni qui repose à même le sol. Mon regard s'égare sur son moignon.

— Tu crois qu'elle va s'en sortir ?

Xona pince les lèvres et lève les yeux au ciel.

— On a réussi à stopper le saignement, ce qui est bon signe. La morphine l'a mise K-O.

— Tant mieux, dis-je en renversant la tête contre la paroi. Comme ça, elle ne souffre pas.

Henk a conçu cet appareil dans un but fonctionnel. L'avion peut contenir un maximum de personnes mais n'offre aucun confort. Les sièges sont en métal et les lignes épurées.

À l'avant, Henk est penché sur le tableau de bord. Il appuie sur un bouton et le moteur s'anime.

— C'est parti, dit-il en procédant au décollage.

Mais l'aéronef percute le plafond et c'est la goutte d'eau. L'immeuble déjà branlant cède brusquement. Les poutres en métal se déforment tandis que retentit de toutes parts une succession de bruits secs.

J'invoque mon pouvoir pour maintenir la structure en place, mais le bâtiment est *énorme*...

— Ça va nous tomber sur la tête ! hurle City.

Cramponné au manche, Henk garde son sang-froid. La seconde d'après, l'avion avance et se propulse dans le ciel noir. Au même instant, le rugissement des poutres en acier s'élève derrière nous et le bâtiment s'effondre sur lui-même, générant dans sa chute un immense nuage de poussière et de débris.

— Bien joué, Henk, ironise City. Tu aurais également pu remettre aux autorités une carte de visite avec nos coordonnées.

— Peu importe, réplique Henk en accélérant. Le dispositif d'invisibilité est activé. Ils ne pourront pas nous suivre.

Je me relâche sur mon siège. Enfin quelques instants de répit ! Voilà des heures que j'aboie des ordres à droite et à gauche comme si je savais ce que je faisais. Et peut-être que sur le moment, c'était le cas. Je secoue la tête, dubitative. Est-ce finalement arrivé ? Suis-je devenue ce chef que dépeignaient les visions d'Adrien ? Tout le monde m'a obéi au doigt et à l'œil. Même City. J'ai l'impression de rêver tout éveillée. Je me cramponne au siège si fort que les rebords en métal s'impriment dans ma peau.

Nous sommes loin d'être tirés d'affaire. Vont-ils tous se tourner vers moi pour les guider ? En suis-je seulement capable ? Après une bonne nuit de sommeil, j'y verrai plus clair. Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ?

J'écarquille les yeux. Bon sang ! L'explosion qui a pulvérisé la jambe de Molla a sans doute détruit mon caisson médical.

Autrement dit, je ne vais pas pouvoir dormir.

— Adrien...

Il se tourne vers moi.

— Viens voir. J'ai un truc à te demander.

Il plisse le front un instant avant de détacher sa ceinture pour venir me rejoindre, enjambant le petit corps de Ginni avec précaution. Comme il n'y a pas de siège libre, il s'accroupit devant moi.

— Tu as demandé à Ginni si la Chancelière se trouvait toujours au même endroit. Tu penses que ta vision va bientôt se réaliser, n'est-ce pas ?

Il lève les yeux vers moi, le visage tourmenté.

— Oui, murmure-t-il. Mais la Chancelière ne reste jamais longtemps au même endroit. Elle a peut-être déjà bougé.

Je le scrute d'un air grave.

— Tu ne le penses pas vraiment. Tu sais que mon caisson a été détruit et ce que ça implique.

Je le lis dans ses yeux : oui. Il sait exactement ce que ça implique : je dois passer à l'action maintenant. Avant d'être trop affaiblie par le manque de sommeil.

— Non, dit-il en posant la main sur ma cuisse. Si tu y vas, tu as de grandes chances de mourir. Je viens à peine de te retrouver. J'ai perdu ma mère. Je refuse de te perdre aussi.

Il se penche en avant et me prend dans ses bras.

— On va trouver une autre cachette, me glisse-t-il à l'oreille. Et un autre caisson antiallergènes pour que tu puisses dormir en toute tranquillité. On restera planqués ; on sera ensemble. Le monde n'a qu'à s'écrouler tout autour, je m'en fiche. Du moment que je suis avec toi.

Moi aussi c'est ce que je désire plus que tout. Toutefois, ses paroles me paraissent étrangement familières. Le sacrifice qu'il me demande de faire, un autre me l'a demandé avant lui. Son discours me rappelle celui

de Max. Il me disait sans cesse que nous étions trop insignifiants pour résoudre tous les problèmes de l'univers.

À l'époque, j'étais persuadée qu'il fallait quand même essayer.

La proposition d'Adrien me rappelle aussi celle de la Chancelière. Ne m'avait-elle pas offert de rallier son équipe de glitchers, d'écouler des jours paisibles auprès des miens pendant qu'elle dirigerait le monde ?

Je m'étais demandé comment nous pourrions vivre en paix alors que tant de gens souffraient. Comment nous pourrions être libres et heureux tandis que le reste du monde était réduit à l'esclavage.

J'étais encore très naïve à ce moment-là. Je ne connaissais rien du monde. J'ignorais combien la vie peut être cruelle, impitoyable. Je n'avais pas conscience de la chance d'avoir à ses côtés quelqu'un qui vous aime. Je ne me rendais pas compte qu'on pouvait perdre cet être si cher à tout instant.

Et aujourd'hui ?

L'idée de fuir ces problèmes, de m'endormir dans les bras d'Adrien chaque soir est évidemment très, très tentante.

D'un autre côté, je peux peut-être concrétiser la première vision. Tuer la Chancelière. Et sauver mon frère. Peut-être que cela ne suffira pas à libérer l'humanité, comme je l'ai toujours espéré. Mais sans Bright, la Résistance aura une chance de rebondir. Nous pourrions recommencer à exfiltrer des glitchers de la Communauté, et trouver un autre moyen de saboter le Lien. À condition que je survive.

Ma gorge s'assèche. Mon regard se pose sur chacun des visages assemblés autour de moi. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Adrien a compris sans que j'aie eu besoin de parler.

— Non, Zoe. Je t'en prie. Ne fais pas ça.

Xona nous dévisage, perplexe.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Je serre les mâchoires.

— Je vais tuer la Chancelière.

— Dépose-moi n'importe où, Henk. Je n'aurai qu'à parcourir le reste par mes propres moyens.

Adrien détourne la tête, refusant de croiser mon regard. Mon cœur se serre mais je me ressaisis vite. Adrien sait au fond de lui que je ne suis pas en train de le rejeter. Que je dois le faire. Que telle est peut-être ma destinée.

— Zoe, on est à l'autre bout du Secteur, réplique Henk. Laissons au moins te conduire à une centaine de kilomètres de la base pour que tu économises ton énergie.

— On restera dans les parages en attendant ton signal, ajoute Cole. Si tu réussis à tuer la Chancelière, on te rejoindra. Elle ne pourra plus nous influencer. D'après Ginni, les autres glitchers se trouvent dans le même bâtiment qu'elle.

Je pose les yeux sur mon amie, étendue sur le plancher de l'avion. Sa poitrine se lève et s'abaisse à intervalles réguliers. Xona et Simin sont en train d'appliquer sur la plaie un gel antiseptique censé stimuler la croissance d'une nouvelle peau. Ce produit est prodigieux. Il fait nécessairement partie du kit médical.

Cole répète :

— Si tu réussis, on te rejoindra...

— Mais on a voté ! s'insurge City. On était d'accord pour ne pas intervenir !

— Eh bien, j'ai changé d'avis, répond Cole.

Xona l'interroge du regard. Il pose une main sur son épaule.

— Tu te sens tenue d'honorer la promesse faite à ton frère. Mais au fond, tu préférerais aussi aller les secourir. Je le sais.

Xona le fixe longuement.

— Ainsi soit-il, dit-elle en calant sa main dans l'immense paume de Cole. Nous sommes à neuf contre huit en faveur d'une opération de sauvetage.

— Quoi ? s'exclame City en se dressant comme un I sur son siège. Une petite minute, on est encore un paquet à s'y opposer. Rand, fait-elle en se tournant vers lui. Dis quelque chose ! Ils n'ont pas le droit de nous forcer la main.

Ce dernier pèse le pour et le contre.

— Écoute, City, on a peut-être une chance. Si jamais la seconde vision se réalise... tu sais, celle où Zoe... ne s'en sort pas, bredouille-t-il sans oser croiser mon regard, on restera en retrait. Mais dans le cas contraire, ce sera un vrai chaos ! Et nous deux, nous nous chargerons des gardes.

Tous les yeux sont braqués sur City. La mine grave, elle nous dévisage un à un. Finalement, elle se renverse dans son siège et croise les bras.

— Soit !

Quelques secondes plus tard, elle ajoute :

— En plus... ça fait un bout de temps que je n'ai pas eu l'occasion d'électrocuter quelqu'un !

Simin finit de nettoyer la blessure de Ginni. Il bande le moignon et fixe le pansement à l'aide d'un sparadrap. Puis il la contemple en silence, le front soucieux.

— Quelqu'un peut-il me donner les coordonnées de notre destination ? lance Henk.

Après avoir caressé la joue de Ginni, Simin se lève et se dirige vers l'avant de l'appareil, où je le suis. Il tire un petit coffret de son sac, en extirpe une puce qu'il insère dans l'ordinateur du tableau de bord. Un cube de projection s'affiche aussitôt dans les airs. Simin fait défiler plusieurs écrans jusqu'à ce qu'apparaisse une carte où clignote un signal rouge, indiquant la localisation du site de la Chancellerie. Il zoome sur le point afin que je puisse voir une image satellite du bâtiment.

Derrière nous la voix d'Adrien me fait sursauter.

— C'est là que se déroule ma vision.

Je me tourne face à lui. Il est pâle comme la mort.

— Très bien, annonce Henk en virant de bord. La Chancellerie se trouve sur la côte, tout à l'est du Secteur. Le trajet va nous prendre quelques heures. Je serais toi, Zoe, j'en profiterais pour me reposer.

Je retourne m'asseoir. Tous s'agitent sur leur siège. Je ressens de leur part un mélange de peur et d'excitation à l'idée d'aller au combat. Quelques rangées derrière moi, de l'autre côté de l'allée, Adrien m'observe d'un air songeur.

Je ferme les yeux pour ne pas le voir. C'est la seule manière que j'aie de me préparer mentalement à ce qui m'attend.

Dix minutes plus tard, une question m'effleure et je rouvre les paupières en demandant à la cantonade :

— Est-ce que quelqu'un a un pistolet laser ?

Dans la vision d'Adrien, la Chancellerie succombe à une blessure laser. Je préfère donc en avoir un sur moi.

Sans un mot, Adrien plonge la main dans son sac et en sort un

petit pistolet qu'il confie à Amara. Elle me le remet.

Entre-temps, Xona a détaché son holster de cheville.

— Tiens. Prends ça pour dissimuler ton arme.

Je l'enroule à ma jambe. J'ai beau avoir vu Xona le faire des milliers de fois, mes doigts tremblent et je dois m'y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à fixer l'attache. Je fourre ensuite le pistolet dedans et me rassieds bien droite.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à attendre.

La dernière fois que j'ai vu la Chancelière, elle s'est arrangée pour que je fasse un choc anaphylactique. J'ai bien failli y passer ce jour-là. Profitant de mon agonie, elle s'est échappée en avion. Sans que je puisse finir le boulot. Mais cette fois, je n'hésiterai pas une seconde à l'achever. Elle mourra à mes pieds et je contemplerai sa dépouille.

Cette image me reconforte. Une fois Bright rayée de la surface de la terre, je pourrai enfin souffler. Vivre sans avoir à craindre pour ma vie ou celle de mes proches. Mon frère et moi serons réunis et le Réseau repartira sur de nouvelles bases. Nous pourrions nous concentrer sur la destruction du Lien sans redouter qu'elle ne nous mette des bâtons dans les roues.

Une demi-heure plus tard, je remarque qu'Adrien fouille à nouveau dans son sac. Son corps est étrangement raide. Je me demande s'il m'en veut. Il m'a dit qu'il m'aimait, m'a demandé de partir avec lui. Et moi, j'ai répondu non. Il l'a peut-être vécu comme un rejet.

Je détache ma ceinture et le rejoins au fond de l'appareil. Jare, le jeune télépathe, me regarde passer. Il doit se demander si je vais vraiment pouvoir tuer Bright et sauver son jumeau.

— Adrien, qu'est-ce que tu cherches ?

Je m'assieds sur le siège voisin du sien.

— Rien.

Il évite mon regard.

Maintenant que je suis face à lui, les mots me manquent. Je prends une profonde inspiration. Si jamais je ne m'en sors pas, je ne veux pas que nous nous quittions sur un froid.

— Adrien...

À mon immense étonnement, il se tourne soudain vers moi et me prend la main.

— Je t'aime, Zoe. Je déteste te savoir en danger, voilà tout. J'espère que tu le sais ?

— Oui. Et même si tu en doutes en ce moment, je t'aime aussi, Adrien. Mais je n'ai pas le choix. Il faut que j'y aille.

Avec un sourire, il pose la main sur mon visage et me caresse la joue. Puis il s'empare de mes lèvres. Je sais que tout le monde nous regarde mais je m'en fiche. J'enroule les mains sur sa nuque et il m'enlace par la taille pour me coller contre lui. Ces derniers instants

avec lui, j'en ai vraiment besoin.

Toutes mes craintes se volatilisent. Le contact de ses lèvres provoque une décharge électrique qui me traverse le corps jusqu'à la pointe des orteils. Son baiser engloutit toutes mes pensées, bonnes et mauvaises.

Une brûlure soudaine me transperce le bas du dos. Je m'écarte d'Adrien dans un petit halètement.

Toute trace d'amour a disparu de ses traits. Son visage est totalement impassible. Je me contorsionne pour jeter un coup d'œil au bas de mon dos et lâche un cri de douleur. Au niveau du rein, un couteau de cuisine est enfoncé jusqu'à la garde.

Je le retire en serrant les dents et contemple, choquée, la lame couverte de sang.

Qu'est-ce que... ?

Un bruit retentit derrière moi.

Je me retourne juste à temps. City brandit la main vers moi. Je sens l'électricité grésiller dans l'air. Elle va m'électrocuter.

Sans réfléchir, je dirige mon pouvoir contre elle. Si elle libère une décharge dans cette cage métallique qu'est l'avion, nous sommes tous morts. Je l'expédie violemment en arrière. Sa tête percute la paroi dans un *crack* angoissant.

Pas le temps de m'assurer qu'elle va bien, que je ne l'ai pas *tuée*, car Rand et Cole se ruent déjà sur moi. Rand tend la paume. Une puissante vague de chaleur s'en échappe – et il ne fait que s'échauffer. S'il me touche, la brûlure sera fatale.

Je les fige en plein bond et oriente le bras de Rand vers le plafond. Le métal au-dessus vire au rouge vif.

Tout le monde m'attaque en même temps... c'est forcément l'œuvre de la Chancelière. Je ne comprends pas. Des centaines de kilomètres nous séparent d'elle. Comment fait-elle pour que son pouvoir agisse à une telle distance ?

Une violente secousse agite soudain l'appareil qui chute en piqué. Je suis projetée contre Cole. Mon crâne se heurte à son torse métallique. Par chance, l'ex-Reg a percuté le siège du pilote et il est aussi estourbi que moi. Mais dans quelques secondes, nous serons réduits en bouillie.

Je m'écarte de lui.

Mon cerveau carbure à toute allure. Le pouvoir de Bright agit sur quelques centaines de mètres, un kilomètre tout au plus. Comment est-ce possible ? Et surtout, comment a-t-elle pu nous localiser ?

Je ferme les yeux et projette mon pouvoir autour de l'avion pour freiner sa chute. Mais il tombe trop vite et je n'arrive pas à établir une connexion stable. Mon don ne m'est d'aucune aide. Peut-être qu'en saisissant les commandes... Je trébuche contre le siège du pilote et mon

dos vient s'écraser contre le pare-brise.

Le plexiglas résiste. En revanche, le choc a ravivé ma blessure.

L'avion tournoie en chute libre, me ballottant de part et d'autre du tableau de bord. Je frappe Henk à la tête par accident, et il lâche totalement les commandes. Entre-temps, Cole s'est glissé jusqu'au poste de pilotage et il arrache le manche à sa base. La seconde d'après, il se jette sur moi. Je le repousse à l'aide de mon pouvoir.

Le sol se rapproche dangereusement. Je ferme les yeux, ravale ma douleur et oublie la sensation de vertige. C'est mon pire cauchemar devenu réalité. Dégringoler du ciel ! Et le vide qui me cerne de toutes parts, à l'exception du sol où nous allons bientôt nous crasher.

Je serre les dents. Le cube de projection s'anime dans ma tête et je déploie mon énergie vers l'extérieur. Le cube s'étend, je cherche une surface à laquelle me raccrocher, et je finis par sentir la terre, juste en dessous.

Je prends mentalement appui sur le sol et discerne les contours du minuscule aéronef tournoyant dans le ciel infini comme un jouet lancé dans les airs. Je le rattrape et le stabilise jusqu'à ce qu'il cesse de tournoyer. Je freine l'avion de toutes mes forces et le pose délicatement dans une prairie.

La main métallique de Cole cherche aussitôt à m'agripper. Par chance, quelques personnes nous séparent, bloquant l'entrée du cockpit. Il les jette de côté comme s'ils n'étaient que des poupées de chiffon.

J'ai déjà été pourchassée par des Régulateurs. Rien ne les arrête. Dirigeant mon pouvoir contre le pare-brise, je brise le carreau. Puis je me glisse maladroitement par l'issue que je viens d'improviser et atterris douloureusement sur le flanc.

J'examine le bas de mon dos. À l'endroit de ma blessure, ma tunique est imbibée de sang. Je tente de me mettre debout, mais trébuche et bascule à nouveau vers l'arrière. J'ai beau avoir projeté mon esprit en dehors de l'appareil durant la chute, mon corps a ressenti toutes les turbulences. J'ai le tournis, je ne sais plus où je suis, si j'ai la tête en haut ou en bas. Je suis tellement désorientée que j'ai perdu tout repère spatial. Je me redresse encore une fois avant de retomber par terre.

Dans un soupir piteux, je reporte les yeux sur la carcasse de l'avion. Cole est en train de se faufiler hors du cockpit par le pare-brise. D'une seconde à l'autre, il se jettera sur moi.

Non. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Ça ne peut pas se terminer comme ça. La vision d'Adrien me prouve bien une chose : je suis censée tuer la Chancelière. Du moins essayer.

Comme je ne peux pas me lever, je ferme les yeux et focalise toute

mon énergie sur le seul sens qu'il me reste : mon pouvoir. À l'instant où Cole me saute dessus, je m'élève dans les airs. C'était moins une ! Il a failli saisir l'ourlet de ma tunique. Je prends un peu d'altitude.

Le reste de l'équipe jaillit de l'avion. Parmi eux, City. Les mains sur la tête, elle esquisse quelques pas maladroits avant de s'écrouler par terre. Ouf ! Elle est très secouée, mais elle devrait s'en sortir.

— Zoe, attends ! m'appelle Adrien. Ne t'en va pas ! Je suis désolé. J'étais sûrement sous l'influence de la Chancelière, mais ça y est, c'est passé ! Reviens, Zoe !

J'ai tellement envie de le croire. Mais je sais qu'il y a neuf chances sur dix pour que ses paroles lui soient directement dictées par Bright. Sous son emprise, ils tentent à nouveau de m'attirer dans leurs filets pour me sauter à la gorge. Sans attendre que City se remette de son choc, je me propulse loin dans le ciel.

Mon cerveau est cotonneux. J'ai quitté les lieux sans réfléchir. Et maintenant, je ne sais pas dans quelle direction aller. Je songe un instant à atterrir, mais je chasse vite cette idée et poursuis ma route. Plaçant mon poignet sous mes yeux, je clique sur la fonction compas de mon interface, comme Adrien me l'a appris.

Apparemment, je me dirige vers le nord. Fouillant dans ma mémoire, je tente de me rappeler les coordonnées exactes de la base de Bright. Elle se situe à l'est, c'est tout ce que je sais. Jamais je ne la trouverai sans la carte. Je ralentis peu à peu avant de m'arrêter complètement, ne sachant quoi faire.

Je suis affaiblie et blessée. Si je continue, il n'est pas dit que je parvienne à localiser mon ennemie. De toute façon, je suis coincée : non seulement je ne peux pas dormir, mais je perds tellement de sang que je risque de m'évanouir.

Je vais devoir tenter le tout pour le tout, mais seule. Mes amis ne me sont plus d'aucune aide. Ils sont sous son emprise.

L'un dans l'autre, je n'ai pas franchement le choix. Résolue, je fais demi-tour et rebrousse chemin.

Je m'arrête assez loin de la prairie pour que ma présence demeure inaperçue. Mais assez près pour que les contours de l'avion se dessinent dans mon esprit. Les yeux fermés, je perçois les silhouettes de mes amis, errant sans but dans l'herbe haute, le regard rivé au ciel, à l'endroit où je me suis envolée. L'informaticien a sorti Ginni de l'avion et est en train de l'examiner. Pitié, qu'elle s'en sorte ! La chute a dû la secouer terriblement.

À l'abri du feuillage, je déploie mon esprit vers l'appareil. Je m'insinue dans le cockpit et repère le lecteur inséré dans le tableau de bord. Étonnant qu'avec toute cette agitation, il soit toujours là. Je marque une pause et m'aventure jusqu'au fond de la cabine, où les affaires sont pêle-mêle. Je furète mentalement dans les sacs éventrés et

en extirpe le gel antiseptique ainsi qu'une bande élastique. Je rassemble ces objets et les dirige lentement à travers le pare-brise. Puis je les ramène vers moi, en leur faisant raser le sol jusqu'au bois. Personne ne remarque rien. Les articles flottent jusqu'à moi et je m'en empare.

Par mesure de précaution, je m'éloigne encore de quelques kilomètres. Puis j'ôte ma tunique en faisant la grimace et dévisse le bouchon du tube de gel. Lorsque j'applique la substance sur l'entaille, j'étrangle un cri de douleur. Le gel ne guérira pas la blessure en profondeur, mais il aura au moins le mérite de désinfecter la plaie et d'accélérer la cicatrisation.

Je déroule ensuite la bande et l'enroule plusieurs fois autour de ma taille en serrant le plus possible. Une fois le pansement terminé, je lâche l'étui vide et prends une série de longues inspirations. Un léger vertige me saisit, causé par la perte de sang. Mais chaque minute compte. D'une manière ou d'une autre, la Chancelière a réussi à affecter mes amis à distance, même si j'ignore encore comment elle nous a retrouvés. Et bientôt, elle enverra un vaisseau les récupérer.

D'après Adrien, le bâtiment où Ginni a localisé Bright est le même que dans sa vision. Soit elle n'en a pas bougé, soit elle est sur le point d'y retourner.

J'insère le lecteur dans le port USB de mon interface. La carte topographique apparaît. À présent, je sais où je vais.

Je jette un dernier regard vers l'avion, loin derrière les feuillages. Adrien est si proche. À portée de main. Comment l'abandonner, sachant qu'il est sous l'influence de la Chancelière ? Qui sait ce qu'elle sera capable de lui faire cette fois ?

Au fond de moi, je me doute qu'il ne sera à l'abri que lorsque ce monstre aura cessé de respirer. La seule manière de protéger Adrien, c'est de tuer Bright. La gorge nouée, je m'attarde dans cette posture quelques instants, le regard perdu vers la prairie. Peu à peu, j'imagine la main réconfortante d'Adrien dans la mienne. Et je me propulse dans le ciel.

Je vais au combat sans armée et déjà blessée. Les chances ne sont pas de mon côté.

Mais il me reste ma colère. Cette colère, je m'y raccroche, je m'en nourris. Rage, fureur, passion, tous les sentiments les plus intenses m'animent. Ils montent en moi jusqu'à ce que j'en regorge. Jusqu'à ce qu'ils coulent dans mes veines. Tous ces mois passés à ravalier mes émotions, à me raffermir. Aujourd'hui, c'est différent. J'embrasse enfin ma colère et m'en revêts comme d'une cape. Elle me rend plus forte.

Ma vitesse augmente à mesure que j'énumère les torts que la Chancelière nous a causés, à moi et à mes proches. Elle a torturé Adrien, capturé Markan, massacré un nombre incalculable de Résistants et prévoit maintenant d'implanter la puce adulte aux nouveau-nés. Quand ces raisons ne suffisent plus à alimenter ma colère, je remonte les siècles et imagine le courroux de tous ceux dont la vie fut volée par des monstres comme la Chancelière. Je porte avec moi des millions de fantômes. Ils flottent dans mon sillage telle une mante.

Le vent s'engouffre dans ma chevelure et défait ma natte. Mes boucles brunes tourbillonnent autour de mon visage. Je fais le vide en moi et poursuis ma route. Jamais je ne me suis sentie aussi résolue.

L'océan s'offre brusquement à ma vue. Il s'étend face à moi, plus vaste encore que le ciel. Les vagues se brisent sur la côte par milliers. Je détourne mon attention de leur flux incessant et me focalise sur la construction perchée au sommet d'une colline. Elle correspond au signal qui clignote sur mon interface tactile.

Le repaire de la Chancelière. Il se détache contre la beauté de l'horizon telle une plaie hideuse. Un long rectangle d'acier d'un étage qui s'étale sur cinq cents mètres. Une vision qui me prend de court. Je ne m'attendais pas à trouver un bâtiment aussi grand. Je fonce dessus et ma rage se déploie comme des ailes.

Parvenue à quelques mètres de la base, je sens des armes automatiques s'enclencher sur le toit. Leurs canons s'orientent vers moi. Des salves de rayons laser et d'obus sont tirées. D'un bond, je m'élance dans le ciel, esquivant les faisceaux. Mon pouvoir se charge de

figer les autres projectiles en plein vol. Je les détourne vers la mer et les projette les uns contre les autres. Un énorme geyser jaillit à l'endroit où ils éclatent. J'arrache ensuite les canons fixés au bâtiment.

Au même instant, un flot d'individus émerge de l'entrée principale. Ils sont trop petits pour des Régulateurs. Ce qui veut dire que ce sont des glitchers. Je dois les neutraliser avant qu'ils ne s'attaquent à moi. Le problème, c'est que n'importe lequel d'entre eux pourrait être mon frère.

Les conseils de Tyryn me reviennent en mémoire. Il nous a toujours dit que pour mettre quelqu'un K-O du premier coup, le secret, c'est la vitesse du choc. Je me suis longuement entraînée sur des mannequins, les projetant contre un panneau de pression. J'étais alors convaincue de pouvoir employer cette méthode pour écraser mes adversaires, le moment venu. Mais à présent, j'en doute. L'adrénaline s'injecte dans mes veines. N'importe lequel de ces glitchers pourrait être Markan.

Mon pouvoir déferle sur eux. Les contours de leurs corps s'affichent dans mon esprit, et je les catapulte tête la première contre les murs en métal. Certains restent sur le tapis, assommés, tandis que d'autres se relèvent immédiatement.

Une nouvelle vague de glitchers surgit du bâtiment pour remplacer ceux qui sont tombés. Des picotements dans mon cerveau m'indiquent qu'ils essaient de s'insinuer dans ma tête pour me manipuler. Mon pouvoir les enserre et je les projette sans attendre contre les murs.

Mais d'autres les relaient aussitôt.

L'instant d'après, des canons jusque-là dissimulés s'actionnent et une deuxième salve de rayons laser est tirée. J'ai tout juste le temps de plonger au sol pour les éviter.

J'arrache les canons du mur avant qu'une nouvelle rafale ne s'amorce et me pulvérise. Puis je me redresse et m'approche du bâtiment. Les yeux fermés, je sonde les murs à la recherche d'éventuelles armes encore effectives.

À peine m'y suis-je mis qu'une silhouette familière se tourne et allonge le bras vers moi. Au creux de sa main, une sphère bleue prend naissance.

C'est Saminsa. Elle libère son énergie et je bondis dans les airs pour m'y dérober. Mais la sphère s'est étendue. Elle vient me frapper en pleine poitrine. Je bascule brutalement en arrière et mon pouvoir clignote un moment. Par réflexe, je tends le bras droit pour amortir ma chute et tombe si mal qu'un os craque dans mon avant-bras. La souffrance m'arrache un hurlement de rage ; je lève la tête.

Une boule de feu se dirige droit sur moi.

Je fais un saut de côté, mais pas assez vite. Le feu m'embrase la

partie externe de la cuisse gauche ; mon pantalon et ma tunique s'enflamment aussitôt.

Je me jette par terre et me roule dans la poussière pour étouffer les flammes. Trop tard, elles ont déjà traversé mes vêtements et me brûlent la peau. Un hurlement s'échappe de mes lèvres. Non seulement je suis brûlée au troisième degré mais, dans la panique, je me suis appuyée sur mon bras cassé. L'odeur de chair calcinée m'emplit les narines. Je détourne les yeux de mes jambes pour ne pas voir l'étendue des dégâts.

D'une manière ou d'une autre, je dois mettre la douleur en sourdine. Face à moi, Saminsa est en train de former une nouvelle sphère. Au même instant, une boule de feu m'attaque par-derrière. Je m'élance dans les airs pour l'éviter avant de focaliser mon énergie sur Saminsa. C'est mon amie, alors j'essaie de la ménager ; je me glisse mentalement à l'intérieur de son corps et zoome sur ses vaisseaux sanguins. Il me suffit d'en boucher un pour lui faire perdre connaissance. Mais, sans m'en laisser le temps, elle libère le second orbe qui m'envoie valdinguer à travers les airs.

Pendant ce temps, le glitcher pyromane s'apprête à porter un nouveau coup. La douleur est telle que je délire à moitié. Une chose est sûre : je ne survivrai pas à une seconde brûlure. Le temps presse. Je saisis son corps et celui de Saminsa et leur cogne le crâne l'un contre l'autre. Ils s'affalent tous deux par terre. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'ils s'en sortiront.

Un bruit strident me déchire soudain les tympans. Il me désoriente. Je me mets debout, esquisse quelques pas en titubant, et m'écroule à genoux. D'un regard circulaire, je cherche l'origine de l'explosion. Mais je ne vois rien. Un quart de seconde avant que ne retentisse une nouvelle détonation, des fourmis me chatouillent le cerveau. Hélas, c'est un signe qui ne trompe pas : un glitcher s'est introduit dans ma tête ; il est en train de manipuler mes pensées.

Je procède à un nouvel examen des lieux et ne remarque personne. J'ai neutralisé tous mes adversaires. L'évidence me saute alors aux yeux : les murs ne font pas barrage à leur don, pas plus qu'ils n'empêchent le mien de passer. Les manipulateurs d'esprit se trouvent à l'intérieur du bâtiment. Mon esprit s'épand et traverse les murs comme s'ils n'existaient pas.

Je discerne très vite un groupe de gens agglutinés dans un corridor central. À cet instant, mon corps se fige et je tombe par terre, tête la première. Mon nez pisse le sang et le sol rocailleux laboure mes brûlures. La douleur m'aveugle et ma vision se brouille. Je tente désespérément de me redresser, mais je n'arrive pas à me lever. Je suis paralysée, couchée devant le bâtiment, à découvert, totalement vulnérable.

Soudain, j'ai l'impression de m'asphyxier. Mes poumons

s'emplissent d'eau, comme si j'étais en train de me noyer. Je m'affole, cherche à reprendre mon souffle, mais je bois la tasse. Quand je recrache l'eau, ma gorge se remplit aussi sec.

C'est un piège que me tend l'ennemi. Une ruse consistant à me distraire et me déstabiliser pour m'empêcher de me défendre contre la véritable attaque.

J'ai beau raisonner, la panique prend le dessus. Je suis en train de me noyer, je ne peux plus respirer ! Les yeux fermés, je me force à recouvrer mon calme.

Je retiens mon souffle et sonde les murs à l'aide de mon pouvoir. Mon instinct ne m'a pas trompée : d'autres canons s'abaissent et se braquent sur mon corps paralysé. Je les réduis en miettes juste avant qu'ils ne fassent feu.

Mais je n'arrive toujours pas à bouger. À croire que je suis garrottée des pieds à la tête. Je recrache l'eau et réussis à prendre une brève goulée d'air avant que ma gorge ne se remplisse à nouveau. J'ignore si l'eau est réelle ou fantasmée. Ce que je sais, en revanche, c'est que si jamais je ne respire pas vite, je risque de m'évanouir.

Pire, en plus des explosions incessantes dans ma tête, je suis bientôt prise de fourmillements atroces. Comme si des milliers d'insectes grouillaient sur mon corps. Je frémis et compte jusqu'à dix pour me calmer. Dans mon malheur, je sais que je peux encore retenir mon souffle pendant une minute. Et j'ai encore l'usage de mon pouvoir.

Je me tourne face au bâtiment. Je ne laisserai plus la Chancelière utiliser ces innocents comme armes contre moi. Mais il faut faire vite. Je suis écrasée de fatigue et j'ignore combien de temps mon don va tenir. Je laisse échapper un cri de rage pure et libère mon énergie. Elle traverse les murs et frappe violemment la trentaine de glitchers postés dans le couloir.

Le choc a dû suffire à déstabiliser les auteurs de mes hallucinations. Je retrouve le contrôle de mes membres et peux enfin respirer. J'avale une grande goulée d'air et me propulse vers l'entrée principale, étranglant un cri de douleur. Certains corps commencent déjà à remuer, je le sens. Cette fois, je m'infiltre dans leur tête et pince les vaisseaux sanguins qui irriguent leur cerveau jusqu'à ce qu'ils tombent tous dans les pommes.

Je m'attaque ensuite aux Régulateurs postés derrière eux. Alignés tels qu'ils sont, ils me mâchent le travail. Je m'insinue dans chacun des corps, compte les vertèbres et brise l'axis d'un seul coup. Ils s'affaissent tous en même temps par terre. Je franchis le seuil et survole le monticule de corps.

Je meurs d'envie de m'arrêter pour voir si Markan se trouve parmi eux. Mais je suis épuisée et très affaiblie. Mon nez continue de saigner.

Le sang dégouline dans ma bouche ; dans mon dos, ma plaie suppurante s'est rouverte malgré le pansement ; mon bras droit est cassé et la douleur causée par les brûlures sur mon buste et ma cuisse se ravive à chacun de mes gestes. Pourtant, je ne peux pas m'arrêter. Je dois trouver la Chancelière. Pas question de faire machine arrière maintenant. Je déploie mon esprit comme une toile dans l'espoir de sentir sa silhouette. À présent que je me suis débarrassée de la plupart des glitches et des Régulateurs, il sera peut-être plus facile de mettre la main sur elle. J'atterris et, les yeux fermés, sonde les étages supérieurs puis les étages inférieurs.

Ma poitrine se vrille.

Des centaines et des centaines de Régulateurs y attendent en embuscade. Entassés dans les deux ascenseurs et les quatre cages d'escalier, ils se dirigent tous vers le rez-de-chaussée, leurs lourds pieds en acier martelant le sol à un rythme infernal.

Quelques secondes avant qu'ils ne surgissent par les portes tout au bout du long couloir, l'ensemble de la base se matérialise dans ma tête. Sous mes pieds se déploient six niveaux. Profondément enfouis. Après quelques étages, mon pouvoir se brouille, et je suis bien incapable de dire si oui ou non la Chancelière s'y trouve. Et même si je sentais une silhouette identique à la sienne, comment être sûre qu'elle n'a pas pris ses jambes à son cou, laissant derrière elle un sosie ?

Non, j'aurais entendu un avion décoller. Et Bright est trop rusée pour prendre un tel risque. Elle se doute qu'elle ferait une cible idéale si jamais elle tentait de s'enfuir par voie aérienne. Rien de plus facile pour moi que de provoquer le crash de son véhicule. Non, Bright est restée et est allée se planquer tout en bas, comme le serpent qu'elle est. Et elle compte sur son armée pour la protéger. C'est son *modus operandi* – contraindre d'autres qu'elle à faire le boulot pour ne jamais avoir à se salir les mains !

Je n'en aurai le cœur net que lorsque je me tiendrai devant sa dépouille. Je tâche de ne pas songer à l'autre issue possible. Celle où c'est elle qui se tient, triomphante, devant mon corps sans vie.

Je romps les câbles de l'ascenseur juste avant que les portes ne s'ouvrent. La cabine s'écrase six étages en dessous. Une puissante explosion résonne dans la cage. Au même moment, d'autres Régulateurs dévalent le dédale de couloirs annexes. Ils me cernent de toutes parts. Dans moins d'une minute, ils auront rejoint l'allée centrale où je suis. Il faut agir et vite.

Face à moi, une cage d'escalier. Je ferme les yeux et tends le bras, pour guider mon pouvoir. Comme d'habitude, je compte les vertèbres, brise la deuxième, l'axis. Cette méthode me permet d'en neutraliser dix, puis vingt, puis quarante. Les corps s'empilent les uns sur les autres, bloquant la porte de la cage d'escalier. Mais pendant ce temps-là,

d'autres se rapprochent dans les corridors annexes. Je les sens. Je serai bientôt dans leur ligne de mire.

Ils sont trop nombreux. Mon souffle se précipite, rauque et haché. Je tourne la tête à gauche. Les Régulateurs apparaissent à l'angle du couloir ; ils brandissent leur bras incrusté d'un pistolet laser. J'arrive tout juste à esquiver les tirs en projetant devant moi les corps de ceux que j'ai déjà neutralisés.

Je ne peux plus me permettre de les ménager. C'est eux ou moi ! Tout se passe si vite, je n'ai même plus le temps de culpabiliser. Je leur tords le cou si brutalement que certaines têtes se désolidarisent carrément du reste du corps. Elles tombent par terre et roulent. Les Régulateurs qui me chargent shootent dedans. On croirait presque assister à un match de football macabre.

C'est un spectacle lugubre. J'étouffe mon dégoût pour me focaliser sur le plus urgent : neutraliser l'ennemi dès qu'il se présente à l'angle du couloir, avant qu'il ne me tire dessus.

Mais les corps on beau s'amonceler face à moi, je ne me rapproche pas pour autant de mon but. Mon attention est tellement dispersée que mes réserves d'énergie s'épuisent à la vitesse de l'éclair. La fatigue et la douleur s'assemblent et me filent le tournis. Je ne vais plus tenir longtemps. Les cages d'escalier sont bloquées par des piles de Régulateurs morts. Jamais je ne pourrai descendre par là.

Je jette un coup d'œil du côté de la cage d'ascenseur. Voilà comment je vais descendre les six étages jusqu'à la Chancelière.

En admettant que je parvienne jusqu'à l'ascenseur.

Je n'ai plus assez de ressources en moi pour repousser le flot incessant d'assaillants. Je vais devoir changer de tactique si je veux surmonter cette épreuve.

Je réunis les dépouilles de dix Régulateurs et les assemble autour de moi pour former un bouclier géant. Puis je répète l'opération une seconde fois pour renforcer le premier rang. Ce qui me permet de focaliser mon attention droit devant sans avoir à gérer mes arrières.

Une rafale retentit dans mon dos. Les rayons laser viennent se ficher dans les cadavres. Soit ils les déchiquettent, soit ils rebondissent contre les prothèses. Le métal résiste au laser jusqu'à un certain point. Mais à force, les armures finiront par se désintégrer et mon bouclier ne vaudra plus rien. Il faut se dépêcher. Je me propulse vers l'avant. Une fois devant l'ascenseur, je projette mon pouvoir contre les portes et les démonte.

Puis je saute dans la cage, abandonnant derrière moi mon bouclier humain. J'amortis ma chute au dernier instant. J'ai pourtant négligé un détail : la cabine qui s'était écrasée tout en bas bloque la sortie. Je vais devoir puiser dans mes réserves pour me faufiler au travers.

Au-dessus, les gardes se penchent par la porte du rez-de-chaussée

et m'ajustent. Je les neutralise vite. Avec un peu de chance, leurs corps amoncelés empêcheront les autres Régulateurs de passer. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que certains dégringolent dans la cage d'ascenseur. Je les rattrape juste avant qu'ils ne m'assomment. Entre-temps, les portes des autres niveaux s'ouvrent aussi. D'autres Régulateurs se penchent et me visent. Je les attire dans le vide et leur brise le cou. Puis je les maintiens en lévitation au-dessus de ma tête, ce qui me fournit un nouveau bouclier.

Maintenant abritée, je me focalise sur la cabine. Une migraine fulgurante me transperce le crâne, m'arrachant un cri de douleur. Mais, la colère aidant, je parviens à détacher le plafond de l'ascenseur. J'élimine les Régulateurs qui ont survécu à leur chute et me glisse par l'ouverture. L'ascenseur est étroit. Des cadavres massifs en jonchent le sol. Je suis contrainte de marcher dessus le temps que j'ouvre les portes de l'ascenseur.

Mon corps a beau me supplier de faire une pause, je continue. Mes yeux me brûlent et lorsque je les essuie, ma main est badigeonnée de sang. Il provient d'une blessure au front que j'ignorais m'être faite. Des taches noires me brouillent la vue, me forçant à cligner des yeux à plusieurs reprises. Je m'agrippe à l'encadrement de l'ascenseur pour ne pas tomber. La colère s'est dissipée, remplacée par la fatigue. Ne subsiste plus qu'une détermination farouche. Je m'extirpe de la cabine en esquissant une grimace de douleur et atterris dans une sorte de vestibule de deux mètres carrés menant à une porte blindée. De l'autre côté, je sens davantage de Régulateurs. Pas trop nombreux, heureusement. Environ quarante.

Sauf que dans mon état, quarante gardes équivalent à deux cents. Je m'affale contre le mur tandis que je brise, tords, romps chaque cou jusqu'à ce que, finalement, je ne perçoive plus le moindre mouvement. Seules deux formes humaines demeurent debout, tapies au fond du couloir, de l'autre côté de la porte. À en juger par leur silhouette, ce ne sont pas des Régulateurs. La Chancelière garde sûrement un glitcher à ses côtés. J'en frémis d'avance. Celui qui lui sert de garde du corps n'est pas un adversaire que je brûle d'affronter.

Je projette le corps le plus frêle contre le mur et arrache ses armes à la Chancelière avant de m'attaquer à la porte. Si j'avais été en pleine forme, je l'aurais sortie de ses gonds en un battement de cils. Mais en l'état actuel des choses, il me faut presque une demi-minute pour libérer mon pouvoir contre le panneau en acier. Je dois m'y prendre à plusieurs fois avant que la porte ne coulisse sur ses rails.

Je pénètre dans le couloir sans trop m'appuyer sur ma jambe. La Chancelière s'est réfugiée à l'autre bout. Les yeux grands ouverts, elle me regarde approcher. Elle tente de presser un bouton dans le mur près d'elle, mais je lui paralyse la main. Elle a sans doute voulu

déverrouiller les cages d'escalier pour permettre à ses gardes de venir à sa rescousse. Je l'immobilise totalement. À l'idée d'être si proche de mon but, une bouffée d'adrénaline me submerge.

Dans le couloir, je referme la porte derrière moi, déformant légèrement le métal de manière à la bloquer. Cela ne suffira pas à stopper les Régulateurs, naturellement. Ils vont finir par m'atteindre. Ce n'est qu'une question de minutes. Et le combat sera inégal car je suis trop affaiblie pour lutter.

En revanche, j'ai le temps d'en finir avec la Chancelière. Après, le reste n'aura plus d'importance. Je mourrai. Et alors ? Depuis le début, c'est une fatalité, bien que je me sois toujours voilé la face. Après tout, la vision d'Adrien cesse au moment où je me tiens, triomphante, devant le corps inanimé de Bright. Qui sait ce qui se passe ensuite ? Maintenant que je m'approche de la fin, je me sens étrangement en paix avec moi-même. La Chancelière éliminée, le Réseau pourra redémarrer à zéro. Elle ne sera plus là pour influencer les agents secrets, les monter les uns contre les autres, les obliger à dénoncer leurs camarades... Adrien sera hors de danger. Et il s'en sortira tout seul, comme il l'a fait quasiment toute sa vie.

Cole ne parle-t-il pas sans cesse de rédemption ? Et si ce sacrifice, c'était ma manière à moi de me racheter ? D'accord, il ne fera pas revenir tous ceux qui sont morts – je songe entre autres à la montagne de cadavres que j'ai laissée derrière moi aujourd'hui –, mais j'espère que cet ultime geste fera la différence.

Je me tourne face à la Chancelière. Debout à l'autre extrémité du couloir, elle ne bronche pas, paralysée par mon pouvoir. Je titube vers elle sans la quitter des yeux, contournant les corps des Régulateurs qui jonchent le sol. Ni l'une ni l'autre ne soufflons mot. Je m'arrête à quelques pas d'elle. Seule et acculée, elle me paraît soudain d'une grotesque impuissance. Menue et vulnérable. Ses joues sont blêmes. Ses cheveux d'ordinaire si disciplinés s'échappent du chignon ; les mèches filasse lui barrent la figure.

Mon pouvoir s'infiltre dans sa poitrine et je la soulève par la colonne vertébrale. Au même instant, le garçon étendu près d'elle tressaille comme s'il était en proie à une douleur aiguë. Impossible cependant de distinguer son visage.

Je reporte les yeux sur la Chancelière. Immobile, à quelques centimètres du sol, elle soutient mon regard. Voilà, elle est totalement à ma merci. J'aurais cru que ce moment me procurerait une intense satisfaction. Mais j'ai juste envie d'en finir. À la seconde où je vais lui briser la colonne vertébrale, elle s'écrie :

— Arrête ! Si tu me tues, tu tues aussi ton frère !

Ses mots me glacent.

Par terre, le jeune homme frémit encore avant de s'asseoir, la tête

entre les mains. Je découvre enfin son visage.
Markan.

— Markan ?

Est-ce vraiment lui ? Je plisse les yeux avec méfiance. C'est peut-être une hallucination. Il y a cinquante pour cent de chances pour que ce garçon soit un glitcher, un manipulateur d'esprit. La Chancelière en a déjà employé un contre moi. Et je sais à quel point ils sont convaincants. Ce sont des ennemis redoutables.

Je ferme les yeux et retrace la silhouette du jeune homme. Son visage correspond exactement à ce que voient mes yeux. Nez rond et pommettes saillantes. Il a grandi. Voilà plus d'un an que je ne l'ai pas vu. À l'époque, c'était encore un adolescent. Aujourd'hui, c'est presque un homme.

— Il faut qu'on te sorte d'ici, Markan !

Je tends la main vers lui.

— Reste près de moi, lui ordonne Bright.

Il lui obéit sans ciller et elle part d'un puissant éclat de rire. Je lui adresse un regard assassin. Rira bien qui rira le dernier.

D'une pensée, je la lance contre le mur. Markan se contorsionne et il lâche un cri de douleur en même temps que la Chancelière.

— Je t'ai dit la vérité, insiste-t-elle en me regardant entre ses mèches, le souffle saccadé. L'un de mes glitchers possède un don fort singulier. Il a connecté la vie de ton frère à la mienne. En me tuant, tu le tues. Te sens-tu prête à vivre avec la mort de ton autre frère sur la conscience ?

C'est un mensonge. Je ne crois pas un traître mot de ce qu'elle dit. Je comprime sa gorge fort, très fort pour l'empêcher de déverser son venin. Elle est si fragile. Ce serait si simple de lui tordre le cou et de regarder ses yeux se voiler. Je resserre mon étreinte et elle porte les mains à sa gorge. Markan l'imité, les yeux exorbités. Mon cœur chavire dans ma poitrine. Peut-être la Chancelière le contraint-elle à la singer... Dans le doute, je préfère relâcher un peu mon emprise afin de permettre à Bright de reprendre son souffle. Au même instant, Markan se remet lui aussi à respirer.

— menteuse, vous dites ça pour sauver votre misérable peau ! Mais aujourd'hui, je vous jure que vous allez payer pour les crimes que vous

avez commis. Vous allez mourir, vous m'entendez ?

— Dans ce cas, ton frère mourra aussi, siffle-t-elle. J'aurai au moins la satisfaction de mourir en sachant que la culpabilité te hantera pour le restant de tes jours. Tu ne connaîtras pas la paix. Le meurtre de tes deux frères pèsera à jamais sur ta conscience.

— Taisez-vous !

Le doute s'insinue en moi. Admettons qu'elle dise la vérité. Les dons des glitchers sont tellement variés. Et si l'un d'eux possédait le pouvoir qu'elle a évoqué ? Je la redépose par terre.

Voyant que son petit numéro a marché, Bright en profite pour rebondir.

— Markan, attaque ta sœur ! Tue-la.

Mon frère dégaine un pistolet laser de sa botte et se dresse sur ses pieds.

— Non !

Le bras tendu, je les immobilise tous les deux. Puis je lui arrache son arme des mains et la projette loin derrière moi. À présent que Markan est debout, je constate qu'il a beaucoup grandi au cours de l'année passée. Il a quatorze ans maintenant, presque quinze.

Si la Chancelière dit vrai, que faire ? L'adrénaline qui m'a portée décline d'un coup. Je m'affaisse contre le mur tandis que la douleur resurgit au premier plan dans mon corps.

Bright m'examine d'un œil critique.

— Tu n'as pas l'air en forme, Zoe. Pour tout t'avouer, je suis étonnée que tu sois arrivée jusqu'ici. Je me suis servie de la télépathie qui relie les jumeaux pour localiser votre avion. J'étais persuadée que je réussirais à en finir avec toi à ce moment-là. Mais tu as cette fâcheuse manie de t'en sortir à chaque fois. Effrayant, à vrai dire.

C'est donc comme cela qu'elle nous a retrouvés ! Nous aurions dû y penser. Nous avons été très négligents. Rétrospectivement, il est évident que nous aurions dû endormir Jare, ou du moins lui bander les yeux. Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour revenir en arrière. Le mal est fait. Tant d'erreurs commises. Et la plus grossière de toutes : ne pas avoir exfiltré mon frère de la Communauté à temps.

— Enfin, on dirait bien que tout ça t'est retombé dessus, poursuit la Chancelière en désignant ma tunique maculée, à l'endroit où Adrien m'a poignardée. Tu as perdu beaucoup de sang ? Regarde-toi. Tu es tellement épuisée que tu tiens à peine debout.

Derrière moi, des coups retentissent. Ce sont les Régulateurs qui se rapprochent.

— Écoute un peu, ajoute-t-elle, un sourire cruel aux lèvres. On dirait que mes gardes ont réussi à franchir tes barrages ridicules. Tu ne vas pas pouvoir les repousser très longtemps. En fait, mon petit doigt me dit que tu vas bientôt perdre connaissance.

Elle esquisse un geste vers l'avant, mais d'une pensée je la stoppe.

— Cesse de résister, reprend-elle. Si tu te rends maintenant, je demanderai à Markan de t'accorder une mort rapide. Et je te promets d'épargner tes proches. J'ai déjà envoyé un avion récupérer tes amis. À l'heure qu'il est, ils sont en chemin.

» Ce que je t'ai dit il y a maintenant plus d'un an est toujours valable, Zoe. Tout ce que je désire, c'est un monde régi par les glitches, un monde en accord avec la supériorité de leurs dons. Je veux mettre fin aux guerres incessantes. Que cette pensée te tranquillise.

Un crissement métallique retentit derrière moi et je tourne la tête. Au même instant, des Régulateurs jaillissent de la cage d'escalier. Je réunis le peu d'énergie qu'il me reste pour les neutraliser, leur brisant le cou et détruisant les lasers intégrés à leurs bras avant qu'ils ne fassent feu. Mon visage se plisse sous l'effort. Concentrée que je suis sur la Chancelière, les Régulateurs et mes allergies, je sens mes dernières forces s'amenuiser à toute allure.

Je reporte les yeux sur Bright et mon frère. Je n'ai guère le choix. Il faut que je la tue. Sous son influence, Markan est complètement indifférent à tout le reste. Il est dans les limbes. Un état équivalent à la mort, non ? Et quand bien même, débarrasser l'univers d'un monstre comme Bright ne vaut-il pas le sacrifice d'un garçon ? Markan n'est qu'un dommage collatéral, une victime parmi d'autres, tout comme les gardes que j'ai tués aujourd'hui.

Je n'ai pas le choix.

Les larmes jaillissent de mes yeux tandis que je projette mon esprit telle une main de fer autour de la gorge de la Chancelière. Ses yeux s'écrouillent d'étonnement. Elle était convaincue que je ne ferais rien qui puisse nuire à mon propre frère.

Markan se met à suffoquer en même temps que Bright. Je voudrais fermer les yeux mais je ne peux pas. Je le contemple. Son visage, quoiqu'il ait muri, m'est toujours aussi familier. Les souvenirs affluent et défilent à toute allure : mes petits déjeuners avec Markan ; ma tendance à me glisser dans sa chambre en douce, la nuit, pour le regarder dormir après que j'ai commencé à glitcher... J'ai toujours eu ce besoin irrésistible de le protéger.

D'autres souvenirs surgissent à leur tour. Ceux de mon frère aîné. Celui que j'ai trahi quand j'étais petite. Il n'a jamais cessé de hanter mes cauchemars. C'est moi qui l'ai dénoncé aux Régulateurs, causant sa perte. Son amour pour moi lui a coûté la vie. Et des années plus tard, me voilà sur le point de précipiter la mort de mon autre frère.

Sauf que cette fois, je vais l'assassiner en connaissance de cause.

Brusquement, les paroles de Cole résonnent à mes oreilles. Un cœur de pierre transformé en cœur de chair... Mon dernier acte sur terre peut-il se réduire à une décision si vile ? Assassiner mon propre

frère juste avant que mes forces ne me lâchent et que les Régulateurs ne m'éliminent ? Vais-je donner cette satisfaction à la Chancelière ? Celle de me voler ma dernière étincelle d'humanité juste avant de mourir ?

Non. Je sais dès lors que je ne vais pas en avoir la force.

Je refuse de causer la mort de Markan même si cela revient à condamner le reste de l'humanité. C'est tout simplement impossible. Je songe à la promesse que Xona et Tyryn se sont faite. Eh bien, voilà ce que moi je me suis juré : protéger Markan, toujours. C'est le serment ancré au plus profond de mon être. Celui autour duquel j'ai bâti ma vie après avoir commencé à glitcher : faire tout ce qui est en mon pouvoir pour épargner la vie de mes proches.

Les reliquats de ma colère se volatilisent d'un coup, me laissant anéantie. Je lâche mon emprise sur la Chancelière, qui esquisse quelques pas vers moi en titubant. Un sourire mauvais lui déforme les lèvres lorsqu'elle prend conscience de ma décision.

Je contemple Markan et m'imprègne de chacun de ses traits alors qu'il s'approche du pistolet laser que je lui ai arraché des mains quelques instants plus tôt. Sa mâchoire est plus prononcée, ses épaules plus carrées. Il devient un homme. Si j'avais tout tenté à l'époque, j'aurais peut-être réussi à l'extirper de la Communauté. J'ai été trop faible. Il y a tant de choses que j'aurais pu faire autrement pour changer le cours du destin. La fatigue des deux derniers jours me rattrape d'un seul coup et mes plaies se ravivent. Je suis prise de vertiges et de nausées. Voilà, nous y sommes. C'est ainsi que tout s'achève.

La Chancelière affiche désormais un sourire infect. Elle a gagné, et elle le sait.

Markan n'est plus qu'à quelques pas du pistolet. Je ne fais rien pour l'arrêter. Luttant pour ne pas m'évanouir, je prends quelques brèves inspirations. Bien qu'elle ait souvent failli me faucher, la mort m'a toujours paru lointaine. Jamais elle ne m'a semblé si certaine. Je suis vivante, je respire et je pense. L'instant d'après, je ne serai plus qu'un morceau de chair froide affalé par terre.

Non. Il ne faut pas penser comme ça. Je devrais être en train de célébrer la vie. Markan va vivre. Et je pense que la Chancelière tiendra parole. Elle épargnera mes amis. Après tout, ils possèdent des dons précieux. Elle a tout intérêt à les garder auprès d'elle.

Les doigts de Markan se referment autour de la crosse.

Soudain, un faisceau rouge jaillit de la poitrine de la Chancelière. Elle s'écroule à genoux et, incrédule, pose les yeux sur son buste où s'est dessiné un trou béant de la taille du poing.

— Non !

Mon frère ! Je redoute de découvrir sur son torse un trou similaire à celui de la Chancelière. Mais il est indemne. Il ne s'effondre pas par terre. Il n'a même pas l'air de souffrir.

Bright m'avait bien menti. Leurs vies n'ont jamais été connectées l'une à l'autre.

Je pose le regard sur Bright. Ses paupières tressautent et son corps est secoué de spasmes. Un filet de sang s'écoule de sa bouche.

Un nouveau faisceau rouge fend les airs. Markan a fait feu, mais pas sur moi. J'ai cru que c'était lui qui avait tiré sur la Chancelière la première fois. En fait, c'est impossible. Il n'avait pas encore brandi son arme à ce moment-là. Et qui vise-t-il à présent, si ce n'est pas la Chancelière ?

Je tourne la tête vers Bright et tout devient clair.

Un corps ensanglanté se matérialise derrière elle.

— Max !

Mon frère l'a touché au bas-ventre, tranchant presque entièrement son corps en deux. Pas de doute, c'est la Chancelière qui, juste avant de mourir, lui a intimé l'ordre de tuer son agresseur.

Je me précipite vers Max et m'agenouille auprès de lui. Bien qu'il ait été invisible, Bright a su que l'attaque venait de derrière. Désespéré, Markan lâche son arme avec un mouvement de recul.

Je dois sauver Max. Je me focalise sur sa blessure béante, tâchant de stopper l'hémorragie. Le laser a cautérisé la plaie tout en découpant la peau. Mais il n'a pas refermé les artères. Max halète bruyamment, les yeux écarquillés.

— Max, accroche-toi, dis-je d'une voix mal assurée. On va te soigner.

Je prononce ces paroles sans vraiment y croire. Son corps est découpé en deux et le sang s'échappe à flots de son abdomen. Je pince autant d'artères que possible, mais il a déjà perdu trop de sang.

Il faut que je rattache le tronc au reste de son corps. Les yeux fermés, je me concentre à fond, m'efforçant de relier les deux parties comme les pièces d'un sinistre puzzle. Je zoome dans son abdomen, me perds dans un méli-mélo de tissus et de vaisseaux, tâchant de rafistoler ce que je peux à l'aide de mon pouvoir.

Toutefois, je ne suis pas médecin et m'y prends à l'aveuglette. Et les dégâts sont *si vastes*. Déjà que je puise dans mes réserves pour retenir les Régulateurs... Peut-être qu'en me focalisant seulement sur l'aorte abdominale, l'artère majeure...

— Zoe, souffle Max.

Non, je ne vais pas baisser les bras maintenant. Je poursuis ma tâche, cherchant désespérément à le soigner. Je me penche sur lui, comme s'il me suffisait de me rapprocher pour être plus efficace. Mon frère et moi sommes en vie. Max est en vie. Il faut juste que je fournisse un ultime effort... L'une de mes larmes s'écrase sur la joue de Max.

— Reste avec moi...

— Zoe...

Il crachote du sang.

— Chhhut, Max. Ne parle pas.

J'aligne sa colonne vertébrale et rattache l'aorte en essayant de stimuler la circulation du sang.

Max lève la tête vers moi, les yeux vitreux. Je n'ai jamais étudié l'anatomie humaine. C'est à peine si je sais ce que je fais. Mais, ivre de désespoir, je continue de rapiécer son corps.

— Tu vois... je t'ai dit... que je pouvais... m'améliorer. (Il se met à crachoter du sang.) Je suis venu pour la tuer. Pour toi... Mais je n'ai pu entrer... qu'à ton arrivée. Je t'ai suivie... Mais il y avait trop de Régulateurs...

Il pousse un long râle. Parler lui demande trop d'énergie. Et il lui en reste si peu.

— Ne dis rien. Tu me raconteras tout ça plus tard. Ça va aller, Max, dis-je en me hâtant.

Malheureusement, mon pouvoir vacille. Certaines des artères que j'ai reconnectées se sont rouvertes entre-temps. Beaucoup de sang s'est déjà écoulé sur le sol. Trop.

— Tu sais bien que non, répond-il en battant faiblement des cils.

Il a raison. Je suspends mes efforts. Malgré mon don, je ne peux plus rien pour lui. La mare de sang où baignent nos deux corps s'étend progressivement. Les sanglots secouent ma poitrine tandis que je recueille son visage au creux de mes paumes.

— Tu es un homme bien. Au fond, je n'en ai jamais douté.

Ses yeux clignent encore. Il se raccroche désespérément à la vie.

— Alors... tu me... pardonnes ? murmure-t-il.

— Oui, dis-je en hochant fébrilement la tête. Je te pardonne.

— Je t'aime, Zoe, lâche-t-il dans un dernier soupir.

Il cesse de bouger. Ses yeux naguère pleins de vie, avides de toujours plus, sont à présent affreusement vides.

Je m'effondre en larmes contre son torse. Je lui en ai voulu pendant si longtemps. Je l'ai haï. Et pourtant, ces derniers mois, il disait la vérité. Lui aussi, il cherchait à se racheter.

Max est venu dans l'intention d'éliminer Bright. Pour me protéger. Il ne s'est pas enfui afin de mener la belle vie comme nous l'avions tous supposé. En réalité, il a pratiqué son pouvoir dans l'espoir d'obtenir l'invisibilité parfaite, pour que même les glitchers tels que moi... et la Chancelière ne puissent plus le détecter. Max est devenu si doué qu'il a réussi à se rendre invisible à la fois à la vue et à l'esprit.

En revanche, il n'a pas pu passer la barrière des portes. Il m'a suivie à l'intérieur tout en restant en retrait. C'est sur *son choix* de venir jusqu'ici que reposait la double vision d'Adrien. C'est lui qui a fait pencher la balance.

Je m'essuie les yeux, étalant son sang sur ma joue. Max a été mon

tout premier ami, et je l'ai toujours considéré comme un membre de ma famille. Malheureusement, ça ne lui a jamais suffi. Il en voulait toujours plus. À une certaine époque, notre amitié était ce qu'il y avait de plus cher à mes yeux.

Fourbue, nauséuse, je m'assieds contre le mur. Ma télékinésie vacille une seconde et un œdème se forme aussitôt dans ma gorge. Je rouvre brusquement les yeux. Il me faut quelques instants pour rassembler assez d'énergie et contenir mes mastocytes. Mais mon pouvoir reste instable, son contrôle m'échappe. Les cadavres des gardes se superposent devant la porte et s'entassent sur quelques mètres encore dans le couloir. Je me demande comment Max a fait pour se faufiler jusqu'à moi.

Le reste des Régulateurs se rapproche. Je les sens. Ils sont en train d'écarter les cadavres de leurs semblables pour me rejoindre. Je ne vais pas tenir très longtemps. Je me tourne vers mon frère.

Depuis qu'il a tiré, Markan est resté figé dans la même posture, observant toute la scène d'un air totalement égaré. Je lui fais signe de venir et il avance d'un pas très mesuré.

— Markan, comme c'est bon de te voir sain et sauf !

Les larmes ruissellent le long de mes joues. Mes jambes sont trop faibles pour me porter. Aussi, je me traîne jusqu'à lui, m'éloignant de la dépouille de Max.

— Je n'ai pas cessé de penser à toi, de me faire du souci, de me demander si tu allais bien. Je suis tellement navrée de ne pas être revenue te chercher après mon départ.

Il fait un pas en arrière et m'observe du coin de l'œil. À croire que je suis un animal enragé sur le point de le mordre.

— Je ne vais pas te faire de mal, dis-je en m'adossant au mur.

Je dois lui paraître terrifiante à ramper par terre comme un serpent, le visage badigeonné du sang de Max. Et qui sait quels mensonges la Chancelière lui a fourrés dans le crâne ? Peut-être n'en a-t-elle même pas pris la peine, se contentant de le garder sous son influence en permanence sans lui donner l'occasion de penser par lui-même. C'est davantage dans son style.

Au bout de quelques secondes, il hoche la tête et s'assied près de moi. Je le prends dans mes bras et le serre fort.

À l'instant où je touche sa peau, un cri de surprise m'échappe. Le faible bourdonnement de mon pouvoir se mue en un puissant rugissement. Mon esprit s'étend d'un seul coup au-delà du couloir et du bâtiment pour se déployer à des kilomètres et des kilomètres à la ronde. Jusqu'à ce que le flot d'informations me submerge. Catapultée mentalement dans les airs, je perçois d'un côté le rivage s'étalant du nord au sud ; de l'autre, l'immense forêt à l'intérieur des terres, et derrière elle, les collines s'élevant peu à peu pour se transformer en

massifs montagneux. Au-delà, des villes semblables à des fourmilières géantes. Des corps qui grouillent par milliers, et dedans, des âmes.

Markan s'arrache à mon étreinte. Il se lève et s'éloigne de moi. Le contact rompu, je retombe brutalement dans mon corps. Mon cœur bat à tout rompre.

— Tu veux juste te servir de moi. Comme elle avant toi.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? demandé-je, éberluée.

— Tu veux dire que tu ne le sais pas ?

Il me dévisage d'un air circonspect.

— Non...

— C'est mon don. Elle m'appelait l'Amplificateur, explique-t-il en lançant un regard noir à la Chancelière. Elle me gardait à ses côtés nuit et jour. Sa main froide cramponnée à mon poignet sans jamais le lâcher.

Il frissonne.

Son aveu me laisse sans voix. Je le contemple sans un mot. Voilà comment elle s'y est prise pour affecter mon équipe à des centaines de kilomètres de distance. Et comment elle a pu démanteler autant de cellules du Réseau en si peu de temps au cours des derniers mois.

— Ne t'en fais pas. Elle ne peut plus t'utiliser maintenant. Je voulais juste te prendre dans mes bras. J'attendais ça depuis un temps fou.

— Tout me semble si... *intense* d'un seul coup, fait-il en posant un regard horrifié sur les cadavres ensanglantés qui s'amoncellent dans le couloir.

J'ai l'impression de me trouver face à un gamin paumé. Mon cœur se brise. Pauvre Markan ! Il n'a pas encore eu le temps de s'adapter au tourbillon d'émotions qui nous submerge quand on commence à glitcher. Il n'en a jamais eu le loisir. La Chancelière a dû lui mettre le grappin dessus à la seconde où il a présenté un comportement déviant.

De l'autre côté de la porte, les coups retentissent plus fort. Les renforts vont surgir d'une seconde à l'autre. C'est à peine si j'arrive à contenir mes allergies. Je n'aurai pas la force de les braver. Résignée, je baisse le menton.

— File au fond du couloir, dis-je en accompagnant mes paroles d'un geste du bras. Reste bien contre le mur. Et ne panique pas lorsque tu les verras entrer. Ils n'ont pas reçu l'ordre de te tuer. C'est moi qu'ils veulent neutraliser. Tu n'as rien à craindre.

— Mais..., balbutie-t-il.

Il n'a pas l'occasion de finir sa phrase car des gardes ont réussi à se glisser jusqu'à nous à travers les corps. Je tente de les repousser mais il ne me reste quasiment plus une goutte de télékinésie.

Ils tendent vers moi leur bras incrusté d'un pistolet laser. Le métal luit, reflétant le néon du plafond.

— Ferme les yeux ! dis-je à Markan. Ne regarde pas.

Je ne veux pas qu'il me voie mourir, comme j'ai vu mourir mon frère aîné des années plus tôt, et qu'il garde de moi ce souvenir qui hanterait à jamais ses nuits.

Moi-même je ferme les paupières en attendant le coup de grâce. S'il vise ma tête, la mort sera rapide.

Une seconde s'écoule. Suivie d'une autre.

Suis-je morte ? Est-ce arrivé si vite que j'ai quitté mon enveloppe charnelle sans même m'en rendre compte et que mon âme s'envole à présent là où les âmes sont censées se rendre après la mort ? Impossible. Autrement je n'éprouverais plus ces douleurs lancinantes à la cuisse et dans le dos. J'ouvre un œil.

Les gardes ne braquent plus leurs pistolets sur moi. Debout au milieu du couloir, ils affichent un sourire béat. Une expression si incongrue sur le visage d'un Régulateur que je ne peux m'empêcher de les scruter.

Une voix familière résonne dans la cage d'escalier.

— Zoe ? Tu es en bas ?

Adrien.

— Oui, on est là ! dis-je sans détacher mon regard des Régulateurs.

Je comprends soudain. Mes amis sont arrivés sur les lieux. Parmi eux se trouve Amara. C'est elle qui est responsable du brusque émerveillement des Régulateurs. Elle a dû les baigner d'une onde d'euphorie. C'est tellement grotesque. Je suis à deux doigts de partir d'un rire nerveux. Amara a vaincu ces machines à tuer en les frappant d'une bonne dose de joie !

— Zoe ! Où es-tu ?

— Tout en bas !

Je me lève tant bien que mal et vais rejoindre mon frère. J'ai les jambes en coton, mais l'idée qu'Adrien soit si proche m'insuffle un regain d'énergie. Markan a l'air plus perplexe que jamais. Je place la main au creux de son coude, couvert par sa tunique, pour lui faire comprendre que je ne cherche pas à profiter de son don.

— Viens.

Je me sens soudain le cœur léger.

La Chancelière est morte. Mon équipe m'a rejointe. Nous avons gagné la bataille. J'entraîne Markan vers la porte. Nous nous frayons un passage parmi les gardes. Hébétés, ils arborent un sourire d'une oreille à l'autre.

— Zoe ?

La voix d'Adrien s'est rapprochée.

— Je suis là !

Nous parvenons dans la cage d'escalier. Adrien dévale les marches en jouant des coudes pour pousser les gardes. Je m'élance vers lui et me jette dans ses bras au pied de l'escalier. Il me soulève en me serrant très

fort, ce qui ravive mes plaies.

— Doucement !

Mais je ne peux m'empêcher de rire. Je n'arrive pas à croire qu'il soit là. Que *je* sois là. Que j'aie survécu !

Il me repose immédiatement par terre.

— Je suis vraiment navré de t'avoir poignardée, Zoe. Elle a pris le contrôle de mon corps, et je n'ai rien pu faire.

Il s'écarte un peu pour m'examiner. En voyant ma tunique, il panique.

— Mon Dieu, Zoe ! Tu es couverte de sang !

— Ne t'en fais pas, dis-je, lui caressant le visage pour m'assurer qu'il est bien réel. Ce n'est pas le mien mais celui de Max. En grande partie. Il ne s'en est pas sorti...

Une nouvelle vague de chagrin m'envahit. Je m'efforce de la contenir. J'aurai tout le temps de pleurer sa mort plus tard.

— Il y a quelqu'un que j'aimerais te présenter. (Je fais signe à Markan d'approcher.) Voici mon frère.

Adrien le salue d'un hochement de tête.

— Et la Chancelière ? s'enquiert-il.

— Morte.

À présent que le pire est derrière nous, la fatigue reprend le dessus. Mes jambes se dérobent sous moi. Adrien me rattrape de justesse avant que je ne heurte le carrelage.

— Ginni, s'écrie-t-il dans son interface. Tu as réussi à localiser Jilia ?

— Oui, crépite la voix de mon amie. Elle se trouve actuellement dans une cellule du sous-niveau 4. Rand est en train de faire fondre la porte.

— Ramène-la au niveau 0. Zoe est blessée. Xona, Juan, tâchez de trouver l'infirmerie ou le stock de matériel médical. Rapportez-moi de l'épinéphrine, si possible, afin que Zoe puisse dormir en toute sécurité.

Adrien me recueille dans ses bras et se met à gravir les marches. Je fais signe à Markan de nous suivre. Nous nous faufile entre les Régulateurs béats.

La douleur se répand dans mon corps à chacun de ses pas. Je suis au bord de l'évanouissement.

— Adrien...

Ma voix a dû trahir mes craintes car il presse l'allure. Et pile à l'instant où je sens que je vais lâcher prise, nous cessons notre ascension pour déboucher au niveau 0.

Jilia nous y attend. En nous apercevant, elle se précipite vers nous. Adrien m'allonge par terre en me tournant délicatement sur le flanc. Puis il défait mon pansement pour permettre à Jilia d'examiner la plaie. Une seconde plus tard, elle applique ses mains froides sur ma blessure.

Je tressaille et lâche un petit cri. Son contact me brûle tout d'abord. Bientôt, la douleur s'apaise et disparaît. Adrien m'aide à m'étendre sur le dos. Je pose la tête sur ses jambes. Jilia soigne ma cuisse avant de s'occuper de mon bras. Elle ressoude l'os. Puis elle se charge de ma blessure au front. Une fois qu'elle a fini, je me laisse choir contre Adrien. La douleur n'est plus qu'un mauvais souvenir. Seule subsiste une fatigue généralisée.

Jilia et Adrien m'ôtent mes vêtements tachés de sang et de terre et m'aident à enfiler une tunique propre que Jilia a rapportée des quartiers des prisonniers. Je suis trop éreintée pour que cela me gêne d'être nue devant eux. Ensuite, Adrien me berce doucement contre lui.

Des pas retentissent dans la pièce. Je n'arrive pas à quitter Adrien des yeux. J'ai l'impression de nager en plein rêve.

— Vous avez l'épinéphrine ? demande-t-il aux nouveaux venus.

Je suis son regard.

— Non, répond Xona. Mais on a trouvé mieux, fait-elle en désignant Rand qui brandit un rectangle en plexiglas. C'est Tyryn qui nous a permis de mettre la main dessus. Il a vu les Régulateurs rafler tout l'équipement de la navette quand ils se sont fait capturer. On a enfoncé le local du matériel et on a tout retrouvé. Y compris un caisson médical flambant neuf !

En un éclair, Adrien s'est levé et, avec l'aide des autres, il prépare le lit. Xona m'aide à me redresser et m'allonge dans le container.

— J'ai tellement de choses à vous raconter, dis-je d'une voix lasse.

— Ça peut attendre, réplique Adrien.

— Mais...

Il place mon visage au creux de ses mains et dépose sur mes lèvres le plus tendre des baisers.

— Tu es à bout, Zoe. Au bord de l'évanouissement. Autant que tu perdes connaissance dans un lieu sûr, comme ce caisson médical. (Il s'empare à nouveau de ma bouche avant de s'écarter.) Je t'aime, Zoe. Maintenant, au dodo !

Il appuie sur un bouton et le couvercle se referme. Ma tête s'enfonce malgré moi dans l'oreiller gonflable. J'attends que le système d'aération ait fini de filtrer l'air, le débarrassant de toutes les particules allergènes présentes dans la cabine avant de se mettre à libérer de l'oxygène pur. Une seconde à peine après le retentissement du bip me signalant le bon fonctionnement de la machine, je glisse dans un profond sommeil.

Je remue les paupières, me réveillant progressivement. On frappe avec insistance contre mon caisson. D'un seul coup, tout me revient en mémoire. Je me rappelle où je suis et tout ce qui est arrivé. Mes yeux s'écarquillent. Mon pouvoir s'anime pour juguler mes mastocytes, et j'ouvre le couvercle. Adrien se tient là ; la main tendue, il m'aide à me redresser. Mon corps est raide, perclus de courbatures. Mais dans l'ensemble, je me sens beaucoup mieux.

Son air m'inquiète.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tout va bien, me rassure-t-il aussitôt tandis que je m'extirpe de mon lit. Mais il va falloir prendre des décisions importantes.

Je regarde autour de moi. Quand je me suis endormie, les cadavres de Régulateurs s'entassaient sur le sol. À présent, la salle est nickel.

Le front plissé, je pivote face à Adrien.

— J'ai dormi longtemps ?

— Vingt-quatre heures. Viens, tout le monde t'attend.

Il me conduit en dehors de la salle et le long d'un couloir au carrelage noir lustré.

— Qu'est-ce que vous avez fait des corps ?

Comment vais-je pouvoir regarder Cole dans les yeux après ce que j'ai fait subir à ses semblables ?

— Cole et Xona ont passé la journée à nettoyer les cadavres, hier. Simin a réussi à s'infiltrer dans l'ordinateur central de la base afin de transmettre de nouvelles informations au reste des Régulateurs, histoire qu'ils ne nous sautent pas dessus une fois que le pouvoir d'Amara aura cessé d'agir. Mais ça n'est valable que pour les Régulateurs appartenant à la garde personnelle de la Chancelière.

— Et Markan ?

— Il va bien, répond Adrien en me pressant légèrement la main. Il nous a raconté ce qui s'est passé avec Bright... et Max.

J'inspire longuement. Bien que je meure d'envie de retourner me recroqueviller dans mon lit et d'oublier le reste du monde, les gens comptent sur moi pour prendre des décisions. En outre, je sens

qu'Adrien ne me dit pas tout. Il est extrêmement tendu.

— Adrien, que se passe-t-il vraiment ?

Du menton, il m'indique une porte devant nous.

— Ils vont tous vouloir t'en parler en même temps.

Il a réussi à m'inquiéter. Je pénètre dans une cuisine où est réuni un groupe en proie à une vive discussion.

Le dos droit, je m'avance vers la table, au centre de la pièce, m'efforçant d'afficher une assurance que je n'ai plus.

— Bon, dis-je d'une voix plus ou moins ferme. Où en est la situation ?

Juan se lève pour m'offrir son siège. Je m'assieds en promenant mon regard autour de la table. Tyryn, Jilia, Xona, Henk et quelques autres glitchers de mon équipe s'y trouvent. Je constate avec soulagement que ceux faits prisonniers par la Chancelière s'en sont sortis indemnes. Markan est assis à la table voisine, l'air moins méfiant et apeuré qu'hier. Je suis très tentée de me précipiter vers lui pour le serrer dans mes bras, mais je me retiens.

Xona prend la parole en premier.

— Nous sommes assiégés. La Chancelière a transmis un signal d'alarme lorsque tu t'es infiltrée dans le bâtiment. Saminsa maintient l'armée à distance grâce à son don. Elle a enveloppé la base d'une immense bulle protectrice. City était avec elle et vient de rentrer, dit-elle en se tournant vers celle-ci. Comment ça se passe dehors ?

— On a rallié les autres glitchers. Ils sont d'accord pour nous apporter leur soutien. Ce sont eux qui me l'ont proposé, explique City. On a passé la nuit à abattre les avions d'attaque, Rand, les nouvelles recrues et moi. Mais Saminsa commence à fatiguer. Elle ne va pas pouvoir maintenir le bouclier très longtemps. D'autant que maintenant, ils ont sorti l'artillerie lourde. Missiles, entre autres.

Je me dresse d'un bond.

— Il faut que j'aille prêter main-forte à Saminsa. Avec mon pouvoir, je peux détruire les avions...

Adrien m'interrompt d'une main sur mon bras.

— On est tous d'accord, Zoe. Mais avant de foncer tête baissée, on voulait faire un point sur la situation. Histoire de nous organiser pour la suite. On ne va pas rester coincés ici pour toujours. Saminsa va tenir le coup encore un peu. Le temps qu'on établisse un plan béton.

Je me rassieds. Il a raison.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— On était justement en train d'en parler.

— Tu veux dire qu'on était en train de se disputer, le corrige Xona d'un ton sarcastique.

— Et après réflexion, quelles sont les différentes options ?

Cette fois-ci, c'est Henk qui me répond.

— Je suis d'avis qu'on se tire d'ici, et vite. On n'a qu'à divertir l'ennemi le temps de se faire la belle. La Chancelière possède trois avions d'assaut dans l'aire de chargement, à l'arrière du bâtiment. Ils feront parfaitement l'affaire. On se répartit dans chacun des trois et on part dans différentes directions. Sans la Chancelière pour nous couper l'herbe sous le pied, on va pouvoir se poser quelque part, n'importe où, et commencer à reconstruire le Réseau.

— Et moi, je dis qu'il faut rester et se battre, rétorque Xona. En deux siècles, la guérilla ne nous a menés nulle part. Le Réseau a été éradiqué. Nous possédons l'avantage d'une armée de glitchers. Il faut prendre ces trois avions et lancer l'attaque sur Cité-Centrale. On doit viser l'ennemi en plein cœur. Faire tomber le gouvernement pour amorcer la révolution dont on rêve. On n'a qu'à frapper dans des zones clés. Zoe se chargera de détruire les puces A-V afin que les gardes se battent à nos côtés. En commençant par les Académies situées juste en lisière de Cité-Centrale.

— Et qu'est-ce que ça nous a rapporté jusque-là ? s'exclame Henk. Les gens qu'elle a libérés se sont fait liquider en l'espace d'une journée !

Xona campe sur ses positions.

— C'était avant. Cette fois, on sera là pour leur apporter un soutien militaire. Combien de puces penses-tu pouvoir détruire à la fois, Zoe ?

Tous les regards se braquent sur moi. Pour une fois, je ne me sens pas dépassée par la situation. Au contraire, je sais exactement ce qu'il faut faire.

Je pose les yeux sur Markan, qui contemple la scène avec un visible intérêt. Il a dû profiter des dernières vingt-quatre heures pour observer le Réseau en pleine action. Avec un peu de chance, cela suffira à le convaincre de se joindre à notre cause.

— J'ai une idée, dis-je. Mais avant tout, je dois m'entretenir avec mon frère.

Une heure plus tard, je prends place à bord d'un avion d'assaut avec mon frère et Lundris, un garçon repéré par Adrien tandis qu'il examinait les dons des nouveaux glitchers. Lundris est un blondinet d'environ quinze ans. Assis près du hublot, il attend nos instructions sans rien dire. C'est Adrien qui, après avoir eu une vision, a insisté pour qu'il nous accompagne. Apparemment, le pouvoir de Lundris nous est absolument indispensable pour cette mission.

Je me tourne vers Markan.

— Tu es sûr que tu te sens prêt ?

Mon frère hoche la tête en signe d'acquiescement. Mais à son regard, je constate qu'il est nerveux.

— Et toi, Lundris ?

Il est assis droit comme un I, encore accoutumé à la posture de rigueur dans la Communauté.

— Tu m'as libéré de l'emprise de cette femme qui m'avait volé mon âme. Je te suivrai où que tu ailles.

— OK, les enfants ! nous annonce Henk, qui est aux commandes. Préparez-vous au décollage. Zoe, j'attends ton feu vert.

Mon estomac se noue. Je déglutis avec peine avant de prendre la main de mon frère.

Une myriade de données m'inonde aussitôt. Le petit cube de projection qui s'est affiché dans ma tête se démultiplie d'un seul coup, englobant la base dans son intégralité, les prairies tout autour envahies par des appareils ennemis, le rivage et l'océan. À l'ouest, mon esprit s'étend sur des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres.

Je me noie sous le flot d'informations. Je porte ma main libre à mon front, inspire lentement et laisse les données prendre possession de mon esprit. C'est absolument grisant. Je possède un rayon de déploiement inouï. Je perçois un nombre incroyable de choses. Des hommes, des machines, des arbres, l'océan, des petites bêtes qui grouillent à la surface de la terre... Des centaines de milliers de cœurs battant à un rythme étrangement syncopé. Je m'abandonne à cette sensation quelques instants avant de me recentrer.

L'exercice me paraît plus facile lorsque je me focalise sur des objets concrets. Je repère tous les avions qui encerclent la base et je les cueille dans le ciel comme s'ils n'étaient rien de plus que des moucherons. Une cinquantaine d'engins au bas mot. Après avoir recourbé les modules de propulsion situés à l'arrière des appareils, je les catapulte dans l'océan, à des kilomètres de la côte.

Je fais ensuite le tri parmi les données qui défilent dans ma tête et me concentre sur les humains. Je me sers de leur pouls pour me connecter à eux. Dans un sens, l'exercice n'est pas si différent de celui que je pratique en permanence sur mes mastocytes. J'ai appris à les distinguer parmi les milliards de cellules présentes dans mon corps. Je peux appliquer la même méthode pour identifier les gens. Une fois que j'ai saisi tous les humains à ma portée, je m'infiltrerai dans leur cœur et remonte jusqu'à leur cerveau. L'effort m'arrache une grimace. Je ne dois pas me laisser déborder par le déluge de données sensorielles. Il faut que ça marche.

Voilà. Je zoome à l'intérieur de la substance grise et je finis par sentir les contours de la puce électronique logée dans des centaines de milliers de crânes. J'ai appris à distinguer l'implant définitif ultra-intrusif, avec son enchevêtrement de filaments métalliques, de la puce préadulte, plus petite et moins envahissante. La plupart des humains dotés de la dernière version sont regroupés. À cette heure-ci, ça me

semble logique : les jeunes sont à l'Académie en train d'étudier. Tant mieux. Une fois que je les aurai libérés du Lien, ils auront l'avantage du nombre.

J'abandonne mon emprise sur les adultes afin de me concentrer sur les jeunes. Je m'ancre dans leur tête pour ne pas perdre la connexion.

Me cramponnant à la main de Markan, j'étends davantage encore mon rayon d'action. À présent, je perçois des millions de cœurs et de puces A-V. Comme avant, je sélectionne les plus petites.

Enfin, lorsque je sens que mon crâne est sur le point de se fendre en deux à force d'être écartelé dans toutes les directions, j'inspire à fond et je détruis tous les implants d'un seul et même élan. Aussitôt après, c'est le chaos. Les groupes de jeunes réagissent d'emblée à la destruction de la puce. Ils découvrent soudain les couleurs et les émotions. Je préfère ne pas imaginer l'épreuve qu'ils vont traverser ces prochains jours.

Ces jeunes ne sont qu'un début. Mon esprit réintègre lentement mon enveloppe corporelle avant que je ne lâche la main de Markan. Je redoutais de m'effondrer de fatigue à l'instant où je romprais la connexion à mon frère. À ma grande surprise, je me sens plutôt bien. Comme si le pouvoir que j'utilisais pendant que j'étais reliée à lui ne me demandait pas plus d'énergie qu'en temps normal.

Je cligne des yeux. Henk et Markan me dévisagent, impatients de connaître le verdict.

— C'est parti, dis-je en reprenant la main de Markan.

Henk se tourne vers le tableau de bord et procède au décollage de l'appareil qui s'élève et quitte l'immense entrepôt. Le bouclier bleu que génère Saminsa vibre face à nous tandis que nous approchons du périmètre qu'il délimite.

Henk parle dans son interface.

— Saminsa, c'est à toi.

Elle s'exécute sans attendre et libère son énergie. La sphère bleue s'éloigne du bâtiment en se dissipant. Grâce à mon intervention, il n'y a plus aucun avion ennemi dans les parages. Ce qui nous laisse le temps de quitter la base sans que nos amis, restés à l'intérieur, aient à craindre une nouvelle attaque.

Pendant trois heures, nous sillonnons l'ensemble du Secteur Six. Je détruis au moins une centaine de millions de puces préadultes.

— En voilà encore un ! m'informe Henk.

Un bip sonore retentit tandis qu'un autre missile nous prend pour cible, pénétrant l'espace aérien de notre appareil. Depuis le décollage, les attaques n'ont pas cessé.

Henk lâche un chapelet de jurons.

— Un missile nucléaire qui plus est ! Nom de Dieu !

Bien que j'aie passé les dernières heures à faire exploser des missiles, je suis toujours aussi nerveuse à l'idée de les appréhender. Jusqu'à-là, je me suis contentée de les déclencher en les dirigeant les uns contre les autres dans l'océan ou en pleine terre lorsque nous traversons des zones dépeuplées. Quand Adrien m'a rapporté sa vision, j'étais plutôt réticente. Jamais au grand jamais personne ne serait assez stupide pour libérer une bombe atomique, lui ai-je alors répondu. Pourtant, comme toujours, sa prédiction se réalise. Nous voilà survolant une immense métropole – rien de moins ! – pourchassés par des missiles nucléaires. Je suis infiniment reconnaissante à Adrien de nous avoir forcés à prendre Lundris avec nous.

— Il se rapproche vite, Zoe ! s'impatiente Henk. Je t'en prie, dis-moi que tu gères !

J'abandonne le contrôle que j'exerce sur les sujets de la ville en contrebas et agrippe la main de Markan tandis que je cerne le missile. Je le ralentis jusqu'à ce qu'il marque l'arrêt, à l'arrière de notre appareil.

— Le radar en a détecté deux autres, m'annonce Henk.

J'étends aussitôt mon esprit jusqu'à ces deux nouvelles têtes nucléaires et les stoppe également en plein vol.

— C'est bon. Je les ai. Ouvre la porte arrière.

Je les maintiens complètement immobiles dans le ciel. Leur forme oblongue s'imprime dans ma tête, me faisant frissonner. Je me lève et me dirige vers le fond sans lâcher la main de Markan.

— Lundris, tu sais ce qu'il te reste à faire ?

Il hoche la tête. Entre-temps, Henk a freiné. L'avion demeure statique tandis que la porte arrière se soulève. Les ogives ne sont plus qu'à quelques mètres de nous. Une vision carrément surréaliste.

Je prends la main de Lundris et nous dirige, Markan, lui et moi, vers les missiles. Aujourd'hui, le vent ne souffle pas trop fort. Et puisque nous flottons sur place dans les airs, seule une légère brise soulève notre tunique. Markan jette un coup d'œil dans le vide et devient pâle comme un linge. Il s'empresse de fermer les yeux.

Pour sa part, Lundris est plus serein. Son regard se pose sur le missile face à nous. Il tend lentement le bras vers l'engin et je retiens mon souffle. Lorsqu'il pose la main dessus, j'esquisse une grimace, me préparant au pire. Pas d'explosion. Ouf ! Je me doutais qu'un simple contact ne suffirait pas à enclencher l'arme, mais quand même...

Sous mes yeux, le métal luisant se transforme progressivement en granit. Lundris a un don très spécial. Celui de manipuler la structure moléculaire des objets, quels qu'ils soient, rien qu'en les touchant. Or il vient de pétrifier une ogive nucléaire. Il procède de la même manière avec les deux autres missiles. Après quoi je les dépose gentiment par

terre, trois cents mètres plus bas.

Quand nous retournons dans l'appareil, je rejoins Henk à l'avant.

— Qui a programmé le missile nucléaire ?

Je suis folle de rage. Comment peut-on utiliser une arme nucléaire, sachant les dégâts considérables que cela entraîne ?

— Le Secteur Cinq à ce qu'on dirait.

Je m'assieds derrière lui.

— Alors, c'est vers le Secteur Cinq que nous nous dirigerons ensuite. Nous détruirons les puces A-V en nous concentrant en priorité sur les pays qui possèdent l'arme nucléaire.

Henk se retourne, la mine renfrognée.

— Ça concerne six Secteurs sur huit.

Je pose sur lui un regard intransigeant.

— Précisément. On en finit aujourd'hui.

Épilogue

Trois mois plus tard

Un coup frappé sur mon caisson me réveille en sursaut. Je prends une dernière goulée d'air avant d'invoquer mon pouvoir. Puis je presse le bouton d'ouverture. Jilia insiste pour que nous reprenions les séances d'immunothérapie une fois que les choses se seront tassées. Bien qu'elle ignore encore si cela suffira à dompter mes allergies. C'est un domaine qu'on ne maîtrise pas encore, comme tant d'autres ces jours-ci. En attendant, je continue à dormir dans cette espèce de capsule antiallergènes. Le couvercle se soulève lentement. En découvrant Adrien à mon chevet, j'affiche un sourire. Un sourire qui s'étire encore lorsque j'aperçois un petit déjeuner disposé sur une table derrière lui.

— Tu es rentrée tard hier soir. Tu es sûre de ne pas vouloir dormir encore un peu ?

Je me lève.

— Non, trop de choses à faire aujourd'hui.

Il éclate de rire.

— Aujourd'hui ? Tous les jours, tu veux dire. Quoi qu'il en soit, il faut d'abord que tu te remplisses un peu l'estomac.

Il m'indique une chaise. Nous avons pris nos quartiers dans le bâtiment de la Chancellerie. C'est un bon QG. Au dernier étage, les appartements sont très confortables. D'un côté de la pièce, une immense baie vitrée qui surplombe l'océan. À cette heure-ci, on ne voit pas grand-chose. Le soleil ne s'est pas encore levé.

— Tu as le rapport d'hier ?

— Pas encore, répond Adrien en esquissant un sourire. Tout le monde ne se lève pas aux aurores, Zoe.

— Toi si.

Il me prend la main d'un geste presque timide.

— C'est pour voir ton visage à mon réveil.

Mes joues s'enflamment et je baisse pudiquement la tête. Trois mois se sont écoulés depuis que j'ai libéré les sujets de moins de dix-huit ans, assez jeunes pour supporter la destruction de l'implant. Au

début, ce fut le chaos absolu. Les affranchis n'ont pas su quoi faire sans le Lien. Il guidait jusqu'alors leurs moindres pensées. Le brusque accès d'émotions a donné lieu à un pic de violence. Nous nous sommes empressés de libérer les chefs de cellule du Réseau pour les placer aux quatre coins du pays, dans des zones stratégiques, afin qu'ils enrôlent un maximum de jeunes affranchis. Dans l'ensemble, ils ont fait du bon boulot, convainquant les anciens sujets du Lien de diriger leur haine contre les Supérieurs au lieu de s'en prendre vainement les uns aux autres.

Je glisse l'index sur le rebord de ma tasse de café et contemple le paysage que caressent peu à peu les premières lueurs de l'aube. Nous sommes loin de la révolution non violente dont j'avais rêvé autrefois. Dans certains Secteurs, des combats enragés se poursuivent. Une fois les jeunes libérés, le Réseau s'est redéployé un peu partout dans le monde, menant une révolution avec un succès mitigé. ComCorp, cette entreprise qui a dominé la planète pendant plus de deux cent cinquante ans, est tombée, et les huit Chanceliers Suprêmes à la tête de chacun des Secteurs ont été renversés. En revanche, dans les pays les plus pauvres tels que le Secteur Quatre, des affrontements sanglants font rage et la guerre s'enlise entre les survivants, chacun cherchant à s'emparer du pouvoir.

Ici, dans le Secteur Six, nous avons bénéficié d'une forte présence du Réseau sur l'ensemble du territoire. Un Réseau vaste et unifié. Aussi les conflits ont-ils été tués dans l'œuf. Cole et Xona dirigent l'armée qui s'est emparée du front sud il y a quelques semaines déjà, faisant tomber les derniers Supérieurs récalcitrants. Même si nous ne sommes pas à l'abri d'une montée de violence, ici et là, nous avons emprisonné la majorité des Supérieurs et pris le contrôle du gouvernement. Beaucoup d'entre eux se sont rendus d'eux-mêmes, à la fin. Surtout après que Simin a accédé à la fréquence via laquelle le Lien programmat les Régulateurs, leur intimant l'ordre de cesser de se battre.

Désormais, notre défi est de reconstruire.

— Je n'ai pas eu le temps de parler avec Jilia hier. Des progrès dans l'étude de l'implant adulte ?

Adrien enfourne une bouchée d'omelette.

— Pas encore. Mais elle bénéficie d'un matériel de recherche de pointe. Sans oublier qu'elle s'entoure désormais des meilleurs chercheurs du pays.

Je hoche la tête. Je sais qu'il faudra du temps pour trouver un moyen de débarrasser les adultes de l'implant. Peut-être qu'un jour mes parents pourront à leur tour ressentir des émotions. Qui sait ? Au moins, la prochaine génération grandira en toute liberté. Quant à celle d'après... les enfants n'auront jamais à subir l'implantation d'une puce. Adrien ne cesse de me le répéter. De me rappeler que même si nous

n'arrivons pas à libérer les adultes, nous avons donné à leurs enfants et à leurs petits-enfants un avenir.

En même temps, aussi immoral que cela paraisse, heureusement que les adultes continuent à travailler. Sans infrastructures, le pays s'effondrerait. Nous avons toutefois réduit les heures de travail et Simin se charge lui-même de gérer le Lien.

J'ai cru que leur montrer des vidéos de ce qui se passe vraiment dans le monde – au lieu de leur servir les mensonges auxquels ils ont été habitués toute leur vie – changerait la donne. Mais les adultes persistent à accomplir leur tâche sans réfléchir. Comme si de rien n'était. Comment leur apprendre à *ressentir* des émotions ? C'est tout simplement impossible tant que leur système limbique est sous l'influence de la puce A-V.

L'avantage, c'est qu'ils s'occupent toujours de leurs enfants, récemment libérés. Et ils produisent de quoi nourrir le Secteur tout entier. La machine tourne. Je suis actuellement en train de mettre au point avec les autres chefs du Réseau un système de commerce dans lequel les sujets seront payés pour le travail fourni.

Ginni s'est rétablie et porte désormais une jambe bionique. Elle a lancé un journal télévisé quotidien que l'on diffuse à la fois à travers le Lien et les réseaux externes. Ce travail lui permet de mettre à profit sa curiosité insatiable et son désir de tout savoir. Elle localise les lieux où se situe l'action et couvre la révolution à travers le monde. Elle enquête aussi sur le sort des glitchers dans les différents pays. Dans certains Secteurs, le protocole exigeait qu'on désactive le moindre sujet déviant. Du coup il n'en existe pas partout. En fait, les Secteurs Un et Deux sont les seuls, en plus du Six, à abriter un nombre élevé de glitchers. Lorsque les combats se sont calmés, des Académies semblables à la Fondation se sont développées dans ces régions-là, pour accueillir les glitchers.

Les changements se produisent trop lentement à mon goût. Si seulement je pouvais me réveiller un beau matin dans un monde flambant neuf, un monde parfait ! Malheureusement, on en est encore loin. Les querelles se multiplient au sujet de la délimitation des territoires et de la répartition des ressources naturelles. Tout le monde se tourne vers moi pour trancher. C'est mon visage qui apparaît dans les communiqués officiels. On me présente comme chef de file. D'après Ginni, les gens ont besoin d'un visage auquel se raccrocher. Aussi, j'ai accepté sans broncher.

— Comment se sont passées les négociations ? me demande Adrien.

— Diederich ne voulait pas nous laisser entrer dans l'usine d'armement.

Le dénommé Diederich est aujourd'hui le chef du Secteur Un, le plus vaste pays du monde. C'est l'officier le plus haut placé du Réseau.

Le hic, c'est que ses années dans la Résistance l'ont beaucoup endurci. Peut-être même trop.

— Quand je lui ai expliqué la raison de ma venue, il a refusé de me recevoir, dis-je.

Adrien arque un sourcil.

— Et tu as quand même réussi à récupérer les têtes nucléaires ?

— Markan m'accompagnait.

Je plante ma fourchette dans une pêche juteuse. Je passe désormais la majeure partie de mon temps avec Markan. Soit on se bat dans notre propre Secteur, soit on voyage à travers le monde pour apporter notre aide aux autres pays. Affronter des hordes de Régulateurs nous a rapprochés – en quelque sorte. Ce n'était pas vraiment le genre de retrouvailles auxquelles je m'attendais. J'espère tout de même qu'un jour, nous aurons l'occasion d'apprendre à nous connaître en dehors des champs de bataille.

— Avec l'aide de Markan, j'ai paralysé les trois cents employés de l'usine pendant que Lundris désactivait les missiles.

Adrien avale son jus d'orange de travers.

— Zoe, on était pourtant d'accord pour rester en bons termes avec le Secteur Un ! S'en faire un allié !

— Pas à n'importe quel prix, dis-je d'une voix intransigente. Diederich peut diriger son pays comme bon lui semble, je m'en fiche. Je n'interférerai pas. Par contre, il est hors de question qu'il conserve l'arme nucléaire ! Il y a déjà eu bien assez de dégâts comme ça.

Je repose ma fourchette. Mon appétit s'est envolé. Liberté de la presse oblige, de nombreuses vidéos des combats ont circulé librement sur les chaînes. Je n'ai pas eu besoin de les regarder pour me faire une idée. J'étais aux premières loges. Ces images atroces de la guerre, je les conserve dans ma tête. Souvenirs implacables.

Une violence stupéfiante. Et dire que c'est moi qui ai mis la machine en branle ! J'étais bien naïve de croire que la transition se ferait en douceur. J'étais loin d'imaginer ce qu'implique une révolution.

Les heures les plus sombres se sont déroulées à Cité-Centrale. J'étais en permanence sollicitée pour neutraliser les bataillons de Régulateurs. Cole se chargeait de réhabiliter les gardes que j'avais épargnés pour les renvoyer ensuite sur le front, à nos côtés. Il l'a très mal vécu. D'autant qu'on leur faisait affronter les leurs. Mais, dans le fond, Cole savait que nous n'avions guère le choix si nous voulions remporter cette satanée guerre.

Malgré l'aide de Markan, je ne peux pas être partout à la fois. Quand nous arrivons dans une zone d'affrontement, les cadavres jonchent le sol. Ces visions me hantent sans relâche. Elles m'empêchent de dormir la nuit. À tel point que j'ai demandé à Jilia de me prescrire de puissants somnifères, ce qui m'évite de faire des cauchemars où se

déchaîne mon pouvoir. De toute façon, je sollicite tellement d'énergie durant la journée qu'il ne m'en reste sans doute plus une goutte la nuit venue. Et il semblerait que ce pouvoir ait cessé de croître. Les crises n'étaient qu'un stade du développement de mon don. Enfin, mieux vaut prévenir que guérir.

Je ne peux pas revenir en arrière, pas plus que je ne peux rendre la vie à ceux qui l'ont perdue dans cette guerre. En revanche, je peux faire de mon mieux pour qu'un autre jour J ne se reproduise jamais. Jusqu'ici, beaucoup de sang a coulé, mais personne n'a employé l'arme nucléaire. Et j'ai la ferme intention d'empêcher qu'on y ait jamais recours.

— Hé, me fait doucement Adrien en me prenant la main. Cesse de ruminer.

Il a cette propension naturelle, effrayante à vrai dire, à savoir tout ce qui se passe dans ma tête sans que j'aie besoin de le lui dire, surtout quand je broie du noir.

— Pense à tout le bien que tu vas répandre aujourd'hui. C'est le moment présent qui compte. Pas hier. Et certainement pas demain.

Je croise son regard. Notre relation aussi évolue lentement. Nous prenons les choses pas à pas, mais peu importe, tant qu'il est à mes côtés. Son esprit logique s'avère très utile par moments. Quand j'ai des problèmes à résoudre, des querelles à régler, je fais appel à lui.

Il est différent du garçon que j'ai connu dans la Communauté. Mais au fil des jours, j'apprends à le connaître, à l'apprécier. Et je pense – je dis bien je pense – qu'il commence à me croire quand je lui dis que je l'aime. Les doigts entrelacés aux miens, il dessine du pouce de petits cercles sur ma main. Ce contact génère une légère décharge qui remonte le long de mon bras. Je ferme les yeux un instant afin de savourer la sensation.

— C'est l'heure, Zoe, fait-il en se mettant debout.

Les pieds de sa chaise raclent le sol. Je rouvre les paupières et un sourire m'échappe. Le jour va poindre ; les premiers rayons apparaissent, baignant la surface de l'océan de nuances roses et orangées.

Je me lève et vais le rejoindre. C'est devenu un rituel entre nous. Nous contemplons le lever du soleil ensemble, aussi souvent que possible. Je cherche sa main et nos doigts s'entremêlent.

Il reste encore tant de choses à réaliser. On ignore toujours ce que l'avenir nous réserve. Même Adrien est incapable de prédire la suite des événements. Quoi qu'il en soit, il ne veut pas savoir. Dans ce but, il évite tout contact direct avec Markan.

J'observe Adrien. Certes, il a changé. Mais sa douceur ne l'a jamais abandonné. Il a été assez fort pour redécouvrir son humanité et s'y raccrocher en dépit de tout. C'est lui qui a insisté pour que nous

assistions au lever du soleil tous les matins.

— Je t'aime, Adrien. Tu me crois maintenant ?

Les rayons se reflètent dans ses yeux. Cette fois, il soutient mon regard.

— Oui.

Et il m'embrasse.

Tandis que nous nous embrassons, le soleil surgit à l'horizon et inonde la terre d'une lumière chaude.

Remerciements

Merci comme toujours à mon incroyable agent, Charlie Olsen. Tu as été mon roc dans le monde très fluctuant de l'édition.

Un immense merci à Terra Layton pour sa fabuleuse lettre qui m'a donné un coup de pied dans le derrière et permis de modifier mon intrigue et mes personnages. Merci aussi à Holly Blanck et au reste de l'équipe de St. Martin's Press pour les ajustements.

Toute mon affection à mes bêta-partenaires : Paula Strokes, merci mille fois de m'avoir aidée à voir qu'il fallait réduire une longue section décousue du milieu et à trouver comment rendre Adrien moins C-3PO et davantage Han Solo. Merci à Lenore Appelkans – comme toujours, tu m'aides à améliorer mes romans. Et Julie Cross, merci de m'avoir permis de saisir l'essence de l'histoire d'Adrien et de Zoe.

Merci à mon groupe d'atelier d'écriture pour avoir souffert les premiers jets et les scènes bâclées (avec généralement zéro contexte !) : Natalie Boyd, Anne Greenwood Brown, David Nunez et Lauren Peck. Grâce à vous, j'écris de mieux en mieux au fil des semaines.

Enfin, merci à mon charmant mari, Dragoş, pour son soutien continu et ses encouragements. Peu importe le nombre de livres que j'écirai, c'est toi qui mérites le plus grand merci.

Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr

DÉJÀ PARUS

LA 5^e VAGUE

de Rick Yancey

Tome 1

***1^{re} VAGUE : Extinction des feux. 2^e VAGUE : Déferlante.
3^e VAGUE : Pandémie. 4^e VAGUE : Silence.***

À L'AUBE DE LA 5^e VAGUE, sur une autoroute désertée, Cassie tente de *Leur* échapper... *Eux*, ces êtres qui ressemblent trait pour trait aux humains et qui écument la campagne, exécutant quiconque a le malheur de croiser *Leur* chemin. *Eux*, qui ont balayé les dernières poches de résistance et dispersé les quelques rescapés.

Pour Cassie, rester en vie signifie rester seule. Elle se raccroche à cette règle jusqu'à ce qu'elle rencontre Evan Walker. Mystérieux et envoûtant, ce garçon pourrait bien être son ultime espoir de sauver son petit frère. Du moins si Evan est bien celui qu'il prétend...

Ils connaissent notre manière de penser. *Ils* savent comment nous exterminer. *Ils* nous ont enlevé toute raison de vivre. *Ils* viennent maintenant nous arracher ce pour quoi nous sommes prêts à mourir.

**Le premier tome de la trilogie phénomène,
bientôt adapté au cinéma par Tobey Maguire
et les producteurs de *World War Z*, *Argo*, *Hugo Cabret*,
The Aviator, *Gangs of New York*, *Ali*.**

Tome 2 à paraître en mai 2014

LE PRINCE D'ÉTÉ

de Alaya Dawn Johnson

Sur la côte de ce que l'on appelait jadis le Brésil, ce sont les femmes qui dirigent la légendaire ville-pyramide de Palmares Très. La Reine ne cède le pouvoir à un homme qu'une fois tous les cinq ans, à un Roi d'été dont l'histoire enfiévrera la cité l'espace d'une année.

Pour June Costa, la vie n'est qu'Art. Ses œuvres impressionnent ses professeurs autant que ses camarades. Elle rêve de remporter le prestigieux Trophée de la Reine. Un rêve qu'elle n'avait jamais remis en question... jusqu'à ce qu'elle rencontre Enki.

Fraîchement élu Roi d'été, Enki est le garçon dont tout le monde parle. Mais lorsque June le regarde, elle voit bien au-delà de ses fascinants yeux d'ambre et de sa samba ravageuse : elle reconnaît en lui un artiste total. Follement amoureuse, June décide alors de créer avec lui un chef-d'œuvre qui restera gravé à jamais dans les mémoires. Mais le temps leur est compté. Car, comme tous les Rois d'été qui l'ont précédé, Enki va devoir être sacrifié.

*« Un roman sublime, mené tambour battant,
dont les héros prennent tous les risques
au nom de l'Amour et de l'Art, dans un monde
à la fois imaginaire et magnifiquement réel ! »*

Scott Westerfeld,

auteur de la série best-seller *Uglies*

PARALLON

de Dee Shulman

Tome 1

*Un gladiateur romain
Une jeune fille du ^{xx}e siècle
Deux mille ans les séparent
Un mystérieux virus va les réunir...*

152 après J.-C.

Au sommet de sa gloire, Sethos Leontis, redoutable combattant de l'arène, est blessé et se retrouve aux portes de la mort.

2012 après J.-C.

Élève brillante mais rebelle, Eva a été placée dans une école pour surdoués. Un incident dans un laboratoire fait basculer sa vie à jamais.

Un lien extraordinaire va permettre à Sethos et Eva de se rencontrer, mais il risque aussi de le séparer, car la maladie qui les dévore n'est pas de celles qu'on soigne, et leur amour pourrait se révéler mortel...

Leur passion survivra-t-elle à la collusion de deux mondes ?

Tome 2

LA FILLE DE BRAISES ET DE RONCES

de Rae Carson

Tome 1

Le Destin l'a choisie, elle est l'Élue, qu'elle le veuille ou non.

Princesse d'Orovalle, Elisa est l'unique gardienne de la Pierre Sacrée. Bien qu'elle porte le joyau à son nombril, signe qu'elle a été choisie pour une destinée hors normes, Elisa a déçu les attentes de son peuple, qui ne voit en elle qu'une jeune fille paresseuse, inutile et enveloppée... Le jour de ses seize ans, son père la marie à un souverain de vingt ans son aîné. Elisa commence alors une nouvelle existence loin des siens, dans un royaume de dunes menacé par un ennemi sanguinaire prêt à tout pour s'emparer de sa Pierre Sacrée.

La nouvelle perle de l'*heroic fantasy*.

Le premier tome d'une trilogie « unique, intense... À lire absolument ! » (Veronica Roth, auteur de la trilogie *Divergent*).

Tome 2 : *La Couronne de flammes*

Tome 3 à paraître en avril 2014

Night School

de C.J. Daugherty

Tome 1

Qui croire quand tout le monde vous ment ?

Allie Sheridan déteste son lycée. Son grand frère a disparu. Et elle vient d'être arrêtée. Une énième fois. C'en est trop pour ses parents, qui l'envoient dans un internat au règlement quasi militaire. Contre toute attente, Allie s'y plaît. Elle se fait des amis et rencontre Carter, un garçon solitaire, aussi fascinant que difficile à apprivoiser... Mais l'école privée Cimmeria n'a vraiment rien d'ordinaire. L'établissement est fréquenté par un fascinant mélange de surdoués, de rebelles et d'enfants de millionnaires. Plus étrange, certains élèves sont recrutés par la très discrète « Night School », dont les dangereuses activités et les rituels nocturnes demeurent un mystère pour qui n'y participe pas. Allie en est convaincue : ses camarades, ses professeurs, et peut-être ses parents, lui cachent d'invouables secrets. Elle devra vite choisir à qui se fier, et surtout qui aimer...

Le premier tome de la série découverte par le prestigieux éditeur de *Twilight*, *La Maison de la nuit*, *Nightshade* et de Scott Westerfeld en Angleterre.

Une série best-seller de cinq tomes, publiée dans plus de vingt Pays !

Tome 2 : Héritage

Tome 3 : Rupture

Tome 4 à paraître mi-2014

LES CENDRES DE L'OUBLI

- P h æ n i x -

Livre 1

de Carina Rozenfeld

Elle a 18 ans, il en a 20. À eux deux ils forment le Phœnix, l'oiseau mythique qui renaît de ses cendres. Mais les deux amants ont été séparés et l'oubli de leurs vies antérieures les empêche d'être réunis...

Anaïa a déménagé en Provence avec ses parents et y commence sa première année d'université. Passionnée de musique et de théâtre, elle mène une existence normale. Jusqu'à cette étrange série de rêves troublants dans lesquels un jeune homme lui parle et cette mystérieuse apparition de grains de beauté au creux de sa main gauche. Plus étrange encore : deux beaux garçons se comportent comme s'ils la connaissaient depuis toujours...

Bouleversée par ces événements, Anaïa devra comprendre qui elle est vraiment et souffler sur les braises mourantes de sa mémoire pour retrouver son âme sœur.

La nouvelle série envoûtante de Carina Rozenfeld, auteure jeunesse récompensée par de nombreux prix, dont le prestigieux prix des Incorruptibles en 2010 et 2011.

Second volet : Le Brasier des souvenirs

LA
SÉLECTION

de Kiera Cass

Tome 1

35 candidates, 1 couronne, la compétition de leur vie.

Elles sont trente-cinq jeunes filles : la « Sélection » s'annonce comme l'opportunité de leur vie. L'unique chance pour elles de troquer un destin misérable contre un monde de paillettes. L'unique occasion d'habiter dans un palais et de conquérir le cœur du prince Maxon, l'héritier du trône. Mais pour America Singer, cette sélection relève plutôt du cauchemar. Cela signifie renoncer à son amour interdit avec Aspen, un soldat de la caste inférieure. Quitter sa famille. Entrer dans une compétition sans merci. Vivre jour et nuit sous l'œil des caméras... Puis America rencontre le Prince. Et tous les plans qu'elle avait échafaudés s'en trouvent bouleversés...

Le premier tome d'une trilogie pétillante, mêlant dystopie, télé réalité et conte de fées moderne.

Tome 2 : *L'Élite*

Tome 3 à paraître en mai 2014

**Nouvelle numérique inédite :
*Le Prince***

STARTERS

de Lissa Price

*Vous rêvez d'une nouvelle jeunesse ?
Devenez quelqu'un d'autre !*

Dans un futur proche : après les ravages d'un virus mortel, seules ont survécu les populations très jeunes ou très âgées : les Starters et les Enders. Réduite à la misère, la jeune Callie, du haut de ses seize ans, tente de survivre dans la rue avec son petit frère. Elle prend alors une décision inimaginable : louer son corps à un mystérieux institut scientifique, la Banque des Corps. L'esprit d'une vieille femme en prend possession pour retrouver sa jeunesse perdue. Malheureusement, rien ne se déroule comme prévu... Et Callie prend bientôt conscience que son corps n'a été loué que dans un seul but : exécuter un sinistre plan qu'elle devra contrecarrer à tout prix !

Le premier volet du thriller dystopique phénomène aux États-Unis.

« Les lecteurs de *Hunger Games* vont adorer ! », Kami Garcia, auteur de la série best-seller, *16 Lunes*.

Second volet : *Enders*



de Myra Eljundir

SAISON 1

C'est si bon d'être mauvais...

À 19 ans, Kaleb Helgusson se découvre empathique : il se connecte à vos émotions pour vous manipuler. Il vous connaît mieux que vous-même. Et cela le rend irrésistible. Terriblement dangereux. Parce qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. À la folie. À la mort.

Sachez que ce qu'il vous fera, il n'en sera pas désolé. Ce don qu'il tient d'une lignée islandaise millénaire le grise. Même traqué comme une bête, il en veut toujours plus. Jusqu'au jour où sa propre puissance le dépasse et où tout bascule... Mais que peut-on contre le volcan qui vient de se réveiller ?

La première saison d'une trilogie qui, à l'instar de la série Dexter, offre aux jeunes adultes l'un de leurs fantasmes : être dans la peau du méchant.

Déconseillé aux âmes sensibles et aux moins de 15 ans.

Saison 2 : *Abigail*

Saison 3 : *Fusion*

VERSION BETA

Rachel Cohn

*Elle est l'absolue perfection.
Son seul défaut sera la passion.*

Née à seize ans, Elysia a été créée en laboratoire. Elle est une version beta, un sublime modèle expérimental de clone adolescent, une parfaite coquille vide sans âme.

La mission d'Elysia : servir les habitants de Demesne, une île paradisiaque réservée aux plus grandes fortunes de la planète. Les paysages enchanteurs y ont été entièrement façonnés pour atteindre la perfection tropicale. L'air même y agit tel un euphorisant, contre lequel seuls les serviteurs de l'île sont immunisés.

Mais lorsqu'elle est achetée par un couple, Elysia découvre bientôt que ce petit monde sans contraintes a corrompu les milliardaires. Et quand elle devient objet de désir, elle soupçonne que les versions beta ne sont pas si parfaites : conçue pour être insensible, Elysia commence en effet à éprouver des émotions violentes. Colère, solitude, terreur... amour.

Si quelqu'un s'aperçoit de son défaut, elle risque pire que la mort : l'oubli de sa passion naissante pour un jeune officier...

*« Un roman à la fois séduisant et effrayant,
un formidable page-turner ! »*

Melissa De La Cruz,
auteur de la saga *Les Vampires de Manhattan*

**Tome 1 d'une tétralogie bientôt adaptée au cinéma
par le réalisateur de *Twilight II – Tentation***

Tome 2 à paraître en 2014

CONFUSION

Cat Clarke

La vie est un beau mensonge.

Grace, 17 ans, se réveille enfermée dans une mystérieuse pièce sans fenêtres, avec une table, des stylos et des feuilles vierges. Pourquoi est-elle là ? Et quel est ce beau jeune homme qui la retient prisonnière ? Elle n'en a aucune idée. Mais à mesure qu'elle couche sur le papier les méandres de sa vie, Grace est frappée de plein fouet par les vagues de souvenirs enfouis au plus profond d'elle-même. Il y a cet amour sans espoir qu'elle voue à Nat, et la lente dégradation de sa relation avec sa meilleure amie Sal. Mais Grace le sent, quelque chose manque encore. Quelque chose qu'elle cache.

**De dangereux et inavouables secrets,
une amitié intense et exclusive, une attirance fatale...
Un roman qui a bouleversé l'Angleterre.**

Du même auteur, déjà parus :

***Cruelles*
*Revanche***